

Eszter KOVÁCS

Le Voyage dans la pensée de Diderot : sa fonction et sa critique dans la fiction, dans le récit de voyage et dans le discours philosophique et politique

Thèse de doctorat en co-tutelle

Université de Szeged – ENS-LSH (Lyon)

Discipline : littérature française

Sous la direction d'Olga PENKE

professeur à l'Université de Szeged

directrice de la formation doctorale

et

Sous la direction de Catherine VOLPILHAC-AUGER

professeur à l'École Normale Supérieure Lettres et Sciences Humaines

équipe de recherche : CERPHI UMR CNRS 5037

Szeged, 2007

Introduction

Le siècle des Lumières apprécie les voyages : la lecture des relations fait partie de la formation des penseurs ; le voyage pédagogique ne perd pas de sa popularité depuis le dix-septième siècle ; les voyages d'exploration contribuent à la naissance de l'anthropologie. Pourtant, des voix sceptiques commencent à se mêler à ce respect. Tout le monde ne préconise pas le voyage comme un moyen de se former et certains ne croient pas sans réserves aux descriptions des pays lointains : l'esprit critique atteint les voyages comme toute autre source de connaissances.

Parmi ces voix, celle de Denis Diderot est particulièrement importante : il culmine la critique de son siècle. Sa pensée évolue au cours de plusieurs décennies et cette transformation est également sensible dans ses idées sur le voyage. N'étant pas grand voyageur lui-même, il n'accepte que dans une certaine mesure l'importance des voyages pour la connaissance de l'homme et de la société. Lecteur des récits de voyage, tenté par le départ comme la plupart de ses contemporains, Diderot est méfiant envers les voyageurs depuis le début de sa carrière d'écrivain. Cette méfiance persiste et devient de plus en plus claire, surtout plus argumentée au cours des années : il fait déjà la satire des voyages dans *Les Bijoux indiscrets*, sa première œuvre de fiction, satire qui n'égale évidemment pas la critique réfléchie des passages de l'*Histoire des deux Indes*.

Diderot part pour son seul voyage à l'étranger à l'âge de 60 ans. Il est par là l'opposé de plusieurs auteurs illustres de son siècle, comme Montesquieu, qui ont voyagé avant de composer leurs œuvres majeures. Le cas de Diderot est également contraire à la théorie du voyage de formation, qui considère le voyage comme une prélude à la création. Diderot essaie de prouver que cette étape de la formation intellectuelle n'est pas absolument nécessaire pour l'homme doué de lucidité et de persévérence dans le travail. Critique sévère, il ne sait pas toutefois se libérer de l'influence des voyages, qui sont récurrents dans son œuvre comme source d'un savoir historique et philosophique. Il réfléchit sur l'utilité des voyages, réagit aux récits des voyageurs, utilise le voyage comme thème et forme de fiction et – quoique casanier – fait un voyage réel à la cour de Saint-Pétersbourg, et ce départ a des liens étroits avec l'épanouissement de sa pensée politique. Il suffit d'évoquer l'exotisme de Tahiti dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* ou l'enthousiasme tardif du *Voyage de Hollande* pour reconnaître l'importance du voyage chez quelqu'un qui semble résolument s'y opposer. Il est à la fois une tentation, un défi et

un refus décidé de la part d'un auteur qui écrit ses pensées les plus originales en se renfermant chez lui après l'unique grand départ de 1773-1774.

Dans notre travail, nous tenterons d'analyser le rôle du voyage et la représentation de l'Ailleurs dans l'ensemble de l'œuvre de Diderot. Cette approche est suggérée par la transparence des idées entre ses œuvres de fiction et ses œuvres philosophiques. L'évocation du voyage dans les ouvrages les plus divers montre qu'il fonde ses romans, sa philosophie, sa pensée politique et esthétique sur les mêmes notions en les utilisant dans un contexte différent. Notre corpus englobe des ouvrages composés durant toute sa vie, depuis ses premiers écrits, comme les articles de l'*Encyclopédie*, jusqu'aux ouvrages nés pendant les dernières années, comme *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* ; des œuvres moins connues, comme *L'Oiseau blanc*, et des chefs-d'œuvre, comme *Jacques le Fataliste*.

La notion du voyage chez Diderot pose problème en elle-même : elle couvre des phénomènes aussi divers que les découvertes, l'exploration, le mouvement colonial, le voyage européen – voyage d'études, voyage éclairé, voyage savant, etc. – le voyage comme un départ mental ou comme un *topos* littéraire. La question du voyage est souvent liée à une autre, non moins importante : la représentation de l'Ailleurs comme un sujet littéraire ou philosophique. Pour Diderot, l'Ailleurs est un lieu fondamental de la réflexion mais cela ne signifie pas qu'il faut le voir : il faut surtout pouvoir l'imaginer.

La lecture des œuvres de fiction est déjà significative. *Les Bijoux indiscrets*, roman satirique de jeunesse, le *Supplément au Voyage de Bougainville*, l'épanouissement de la pensée critique de Diderot, mélange curieux d'un exotisme et d'une utopie raisonnée, et *Jacques le Fataliste*, critique des traditions du genre romanesque, ont également des rapports étroits avec les voyages – réels, fictifs ou comme un thème romanesque. La lecture de la *Correspondance*, et plus particulièrement des lettres écrites en 1773-1774 de Hollande et de Russie, permet l'approche (auto)biographique du sujet : comment le voyage en tant qu'un événement influence la vie et la pensée du Philosophe ? Nous considérons les lettres comme des textes littéraires qui constituent un champ d'investigation à part entière sur l'œuvre de Diderot. L'*Encyclopédie* nous intéresse dans la mesure où nous y trouvons en germe certaines idées élaborées dans la suite par Diderot. Nous examinerons ses articles relatifs aux voyages en les comparant aux textes ultérieurs qui reprennent les mêmes thèmes, en recherchant une éventuelle filiation d'idées, gardant en vue que les articles de l'*Encyclopédie* ne représentent pas toujours la pensée propre de Diderot.

La pensée politique de la dernière décennie de sa vie est également en grande partie tributaire des voyages. L'exemple le plus frappant est sa contribution à l'*Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal, travail qui illustre les liens entre voyages et philosophie et plus particulièrement avec la science naissante qu'est l'anthropologie. En travaillant pour l'*Histoire* de Raynal, Diderot rencontre un grand nombre de sources, voyages et ouvrages historiques relatifs aux voyages, mais il les regarde toujours de manière critique. Parmi les textes sur la Russie, les *Mélanges philosophiques, historiques, etc. pour Catherine II* et les *Observations sur le Nakaz* sont particulièrement importants pour s'approcher de sa pensée politique. Ces deux textes sont à la fois le résultat d'un travail théorique et de l'expérience concrète du voyage en Russie. Le *Plan d'une université*, ouvrage de commande dans lequel il expose son avis sur l'éducation publique et sur les possibilités de civiliser l'Empire russe, nous intéresse surtout dans ses rapports avec les *Mélanges* et les *Observations*. Les textes relatifs à la Russie, qui incluent deux chapitres de l'*Histoire des deux Indes*, abordent souvent les mêmes questions mais comme nous le verrons, sous un point de vue différent.

Parmi les écrits de Diderot, il n'y a qu'un seul récit de voyage proprement dit, le *Voyage de Hollande* (publié aussi sous le titre de *Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens*), dont nous parlerons dans trois contextes différents : celui des voyages en Hollande, celui des genres de la littérature des voyages et finalement celui de la réflexion politique de Diderot. Nous considérons les *Voyages à Bourbonne et Langres* comme des textes de nature mixte, portant à la fois les caractéristiques du récit de voyage, du guide et de l'essai. Dans ces deux ouvrages courts, description, présentation géographique et historique, rétrospection autobiographique et digressions fictives se mêlent sans que Diderot semble s'en soucier. Ils nous intéressent justement par ce caractère hétérogène, souvent présent dans le discours du voyageur.

Dans les premiers chapitres de notre travail, nous donnons un aperçu global de la problématique du sujet dans la philosophie de Diderot, essayant de décrire sa position à l'égard des voyages le plus précisément possible et de la situer par rapport à son siècle et à la pensée occidentale, bien que l'ampleur de cet aspect ne permette que les rapprochements les plus pertinents. Dans les chapitres suivants, nous examinons le voyage dans les œuvres de fiction par une lecture comparée des romans et des contes. L'analyse des voyages réels – au pays natal, en Hollande et en Russie – sera suivie par l'analyse du voyage dans le discours historique et politique de l'auteur, notamment dans l'*Histoire des deux Indes*.

Pour pouvoir définir et interpréter le rôle du voyage dans la pensée de Diderot, nous proposons une lecture intertextuelle de ses œuvres et comparons les apparitions du voyage pour trouver l'identité ou l'évolution des idées. Quelles sont les formes de voyage qu'il considère ? Quels sont les contextes où le voyage apparaît ? Cette approche permet d'aborder le sujet dans sa complexité et regarder le voyage à la fois comme phénomène historique, source, thème, forme et réflexion. Cette lecture est d'autant plus justifiée que les textes de Diderot forment un ensemble organique ; ils s'expliquent, se complètent, se nuancent, parfois se rectifient.

Nous recherchons de manière systématique l'apparition du voyage chez Diderot ; cette recherche s'articule autour de plusieurs points. Nous examinerons sa réflexion sur les voyages et les récits de voyage, ainsi que Diderot « en voyage » et l'impact de ses expériences sur son œuvre. Nous observerons également comment Diderot envisage l'Ailleurs comme un sujet possible de l'enquête philosophique ainsi que le rôle du voyage dans les œuvres de fiction et dans le discours historique et politique. Nous parlerons plusieurs fois de l'usage que Diderot fait de la littérature des voyages comme source. Nos recherches et commentaires en la matière ne peuvent pas pourtant traiter de toutes les sources et influences puisque ce travail philologique – en partie réalisé dans les volumes parus de l'édition critiques des *Œuvres complètes* – dépasse les limites de notre sujet. Nous focalisons donc avant tout sur l'approche de Diderot : s'agit-il d'un réemploi documentaire ou d'une lecture critique des récits de voyage et ouvrages historiques et scientifiques relatifs ?

La littérature critique s'occupe relativement peu de la question de Diderot et du voyage. Nous trouvons des commentaires assez sommaires sur ce sujet, le plus souvent liés à d'autres aspects de son œuvre. Les études sur les contributions à l'*Histoire des deux Indes* ou sur le *Voyage de Hollande* se concentrent sur la pensée politique de Diderot ou, pour le dernier, sur les rapports de son texte aux autres récits de voyage sur les Provinces-Unies. L'étude la plus récente et la plus approfondie sur ce thème est l'introduction de Madeleine van Strien-Chardonneau au *Voyage de Hollande* dans l'édition critique des *Œuvres complètes* de Diderot. Elle fait une analyse pénétrante du rôle du voyage chez l'auteur avant de parler de son séjour en Hollande et du récit de voyage qui en naît. Mais son travail, étant par définition une introduction, ne peut pas traiter de tous les aspects qui méritent l'attention. Ainsi, notre travail souhaite remplir une lacune des études diderotien.

La réflexion sur les voyages au XVIII^e siècle : enthousiasme pour leur rôle formateur ou scepticisme sur leur utilité ?

Le XVIII^e siècle est confronté à la question des voyages. Le mouvement qui suit les découvertes géographiques du XVI^e siècle continue et s'élargit par l'exploration scientifique, par une colonisation de plus en plus étendue, par un commerce qui conquiert progressivement le globe. L'exploration, le colonialisme et le commerce engendrent une mobilité particulière qui s'ensuit de l'expansion des pouvoirs européens et qui concernent une partie de plus en plus large de leur population. La littérature des voyages a une présence aussi importante au siècle des Lumières que les différentes formes du voyage. Sa production est énorme et va croissant au cours du siècle : la *Bibliothèque universelle des voyages* de Boucher de La Richardson recense 3540 titres parus au XVIII^e siècle, quoique l'écart entre les publications recensées et les ouvrages conservés soit considérable¹.

Le siècle des Lumières prolonge et nuance la réflexion du XVI^e et XVII^e siècles sur les voyages. La question de leur utilité et de la crédibilité des récits préoccupe cette époque. La plupart des contemporains partagent l'enthousiasme pour cette mobilité élargie mais l'attitude sceptique a également ses partisans. Les guerres des pouvoirs maritimes, la perte des colonies françaises dans la deuxième moitié du siècle, mais aussi les effets néfastes de la colonisation suscitent les réserves. Le XVIII^e siècle connaîtra une critique raisonnée de la littérature des voyages, qui n'est pourtant pas exempte de préjugés, anciens et nouveaux. Les philosophes réclament une information exacte, sélectionnent les auteurs et font preuve d'une lecture critique, même si leurs blâmes et éloges sont loin d'être objectifs².

Le XVIII^e siècle est marqué par la pratique du voyage de formation. Il ne s'agit pas de découvrir mais de revisiter un univers connu et déjà décrit : ce parcours est codé par les livres et les prédecesseurs³. Le parcours à des fins éducatives dans les principaux pays de l'Europe, parmi lesquels l'Italie reste la plus importante destination, devient une tradition avec Montaigne et Bacon. C'est au XVIII^e siècle que cette pratique est codifiée sous la forme du Grand Tour⁴. Cette coutume, d'origine anglaise, fait partie de l'éducation du jeune aristocrate après son enseignement livresque. Elle se répand sur le continent et acquiert

¹ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes, De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003, p. 24-25. La base de données du Centre de Recherche sur la Littérature des Voyages (CRLV) contient actuellement (2007) 1512 fiches bibliographiques, dont 795 ouvrages publiés entre 1700 et 1800.

² Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971, p. 95-99.

³ Sur la différence entre l'esprit d'exploration et les voyages culturels voir particulièrement François Moureau, « Présentation », *DHS*, n° 22, 1990, numéro spécial « L'œil expert : voyager, explorer », p. 6-7.

⁴ Marie-Noëlle Bourguet, art. « Voyages et voyageurs », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1092.

rapidement un cadre fixe : selon le modèle classique le jeune homme suit un itinéraire précis avec son précepteur, le tour dure environ trois ans, de villes en villes et toujours à l'intérieur de la bonne société. Le XVIII^e siècle voit naître la critique du Grand Tour : certains en contestent la valeur éducative, d'autres dénoncent son conservatisme social, d'autres encore craignent qu'il ne contribue à pervertir la jeunesse. On assiste à une double évolution : d'une part le parcours imposé par la tradition devient codifié, d'autre part l'élargissement du public amène un glissement progressif vers un Grand Tour moins formaliste, lié parfois à d'autres parcours, comme les séjours d'études à l'étranger ou les circuits des savants et des hommes d'affaires⁵.

Deux grandes traditions se croisent au XVIII^e siècle : l'avis favorable aux voyageurs et leurs récits et une position sceptique à cet égard. Ce débat est très ancien, les arguments pour et contre sont abondants déjà chez les antiques. La discussion reprend sa force au XVII^e siècle, confronté aux relations que laissent les découvertes géographiques ainsi que la pratique de plus en plus répandue du voyage pédagogique, ouvert désormais à des milieux plus larges et plus diversifiés. Pour Daniel Roche, le débat sur l'utilité ou l'inutilité des voyages correspond à un enjeu fondamental de la culture moderne : perception stable *versus* vision ouverte et nomade du monde, dont la deuxième sort victorieuse. Comme pour l'humanisme, le voyage doit être utile et agréable, et servir le progrès de l'esprit humain⁶.

Les témoignages du courant sceptique au siècle des Lumières sont révélateurs du contexte de la réflexion de Diderot. Au début du XVIII^e siècle, c'est le Suisse Béat Louis de Muralt qui remet en cause l'utilité des voyages. Bien qu'il ait influencé surtout Rousseau, le rapprochement avec la pensée de Diderot n'est pas sans intérêt. Voyageur lui-même, Béat de Muralt se montre sceptique à l'égard des expériences de voyage. Il commence à exalter la vie sédentaire à la campagne après son retour au pays natal : « Comme on ne doit faire la Guerre que pour avoir la Paix, et l'affermir davantage, de même on ne doit voyager que pour pouvoir ensuite demeurer chez soi tranquillement, et jouir du Repos sans s'en dégoûter⁷. » Dans la *Lettre sur les voyages*, jointe aux *Lettres sur les Anglais et sur les Français* (1725), il affirme que les voyages sont tournés en abus : le voyage de formation n'est pas dirigé selon les besoins des jeunes parce qu'il ne donne pas la connaissance de

⁵ Pierre Chessex, art. « Grand Tour », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, p. 518-521.

⁶ D. Roche, *op. cit.*, p. 59-60.

⁷ Béat de Muralt, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les Voiages* (Genève, 1725), Paris, Honoré Champion, 1933, p. 285.

soi. Muralt préfère chercher les gens de mérite dans son pays et conseille le voyage dans le temps pour retrouver l'héritage de la patrie⁸.

L'article « Voyage » de l'*Encyclopédie*, écrit par le chevalier de Jaucourt, est révélateur de l'image répandue à l'époque. Après avoir présenté les voyages des Anciens, l'article souligne le rôle formateur du voyage en reprenant certaines idées en vogue depuis l'âge classique : l'avantage des voyages sur la formation théorique, son rôle pour acquérir un jugement stable, l'importance de l'étude des mœurs.

C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux et des objets [...] Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce⁹.

Jaucourt restreint le voyage pédagogique aux « États policés de l'Europe » et recommande avant tout un tour d'Italie. Le voyage pédagogique est en fait un voyage d'Europe et plus particulièrement dans les pays d'Europe les mieux connus ; il ne s'agit aucunement de découvrir mais d'approfondir encore plus les connaissances sur une patrie historique et culturelle commune.

Les voyages de découverte et les voyages lointains sont également au centre de la pensée des Lumières mais ils suscitent des réserves. Les philosophes mettent en cause la fidélité des relations qui décrivent les peuples sauvages ou les régions inconnues. Bien que les voyages d'études soient beaucoup appréciés, l'article « Voyageur », écrit également par Jaucourt, met en garde contre les relations car les voyageurs témoignent de peu de fidélité en les écrivant et il y en a peu qui méritent la confiance du lecteur. L'article dénonce la reprise des descriptions dans les récits antérieurs comme la cause principale des erreurs qui se perpétuent.

Ils [les auteurs] ajoutent presque toujours aux choses qu'ils ont vues, celles qu'ils pouvaient voir ; et pour ne pas laisser le récit de leurs voyages imparfait, ils rapportent ce qu'ils ont lu dans les auteurs, parce qu'ils sont premièrement trompés, *de même qu'ils trompent leurs lecteurs ensuite*¹⁰.

⁸ *Ibid.*, p. 298-299, p. 307.

⁹ *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XVII, Neufchastel, 1765, éd. en fac-simile, Stuttgart, 1967, p. 477.

¹⁰ *Ibid.*, p. 477 (nos italiques).

L'autorité est le géographe antique Strabon, qui affirme ce qui deviendra presque un lieu commun : « Il y a bien peu de relations auxquelles on ne puisse appliquer ce que Strabon disait de celles de Ménélas : je vois bien que tout homme qui décrit ses voyages est un menteur »¹¹. Ce n'est pas pourtant la mauvaise foi que l'article de l'*Encyclopédie* reproche aux voyageurs, mais l'emploi inexact des lectures et des informations secondaires.

La réflexion sur les voyages n'est pas séparée de la pratique : les auteurs qui ont le plus marqué leur siècle se sont mis en route au moins une fois dans leur vie. Montesquieu fait un tour d'Europe de 1728 à 1731 dont l'objectif est d'étudier les institutions politiques et sociales, l'industrie, le commerce et les arts. Il suit le modèle du voyage éclairé : il prépare son tour par des lectures approfondies ; il rencontre des aristocrates, des hommes politiques, des ecclésiastiques, des savants, des écrivains ; il visite les salons, les théâtres, les opéras et prend des notes soigneuses. Comme l'affirme Daniel Roche, Montesquieu veut compléter et confronter ses connaissances à l'expérience, à l'observation, pour comprendre la « nature des choses », c'est-à-dire l'interaction des principes et des conditions de l'organisation sociale¹².

Diderot n'a pas pu connaître les *Voyages* de Montesquieu, publiés pour la première fois en 1894. Mais il en a entendu parler et il dépeint le président comme un voyageur curieux et méthodique dans une lettre à Sophie où il raconte l'histoire de la plaisanterie de Lord Chesterfield. Selon l'anecdote, le Lord fait croire à Montesquieu que ses bagages seront fouillés à Venise, et Montesquieu se met à détruire certains papiers dans lesquelles il critique le gouvernement vénitien. Diderot ne manque pas de noter le modèle du voyageur : « Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites »¹³. Vraisemblablement, cette anecdote n'est pas vraie mais Diderot conseillera la même attitude douze ans plus tard dans le « Préliminaire » au *Voyage de Hollande*.

Montesquieu énonce pourtant des remarques critiques sur les découvertes et l'exploration dans les *Lettres persanes*. Rhédi exprime ses doutes sur l'utilité du progrès scientifique et fait l'éloge de la simplicité et de l'ignorance des temps anciens dans la Lettre 102 (105).

¹¹ *Ibid.*, p. 477.

¹² D. Roche, *op. cit.*, p. 165.

¹³ Le 5 septembre 1762, *Correspondance*, dans Diderot, *Oeuvres*, éd. de Laurent Versini, tome V, Paris, Robert Laffont, 1997 (coll. Bouquins), p. 429. Nous renvoyons à cette édition dans la suite comme *Oeuvres*.

Que nous a servi l'invention de la boussole, et la découverte de tant de peuples, qu'à nous communiquer leurs maladies plutôt que leurs richesses ? [...] Les nations entières ont été détruites ; et les hommes qui ont échappé à la mort ont été réduits à une servitude si rude, que le récit en fait frémir les musulmans¹⁴.

Il ne s'agit pas seulement d'une critique des découvertes. Cette remarque s'intègre dans une réflexion sur l'or et sur les crises monétaires¹⁵. Le jugement est négatif pour l'Ancien et le Nouveau Monde parce que l'or n'a pas résolu les crises du premier mais il a causé la perte du second.

L'exploration est pernicieuse pour l'humanité mais le voyage peut être formateur pour l'individu. Dans la Lettre 8, Usbek recourt au cliché de l'utilité des voyages pour masquer la véritable raison de son départ, l'exil volontaire devant le despotisme de la cour persane. Si le voyage peut jouer un rôle dans la formation intellectuelle, c'est parce qu'il entraîne un changement dans le voyageur et qu'il l'aide à se débarrasser des préjugés, ce qu'Usbek constate au début de sa route¹⁶.

Pour sa part, Voltaire a visité surtout les pays du Nord (il a passé deux ans en Angleterre, il s'est rendu en Hollande, en Allemagne et à Berlin) mais il n'a pas écrit de récit de voyage. Ses déplacements successifs sont suivis d'une sédentarisation dans la dernière partie de sa vie mais l'installation définitive ne signifie pas fermeture : il accueille des centaines de visiteurs à Ferney pendant vingt ans. Voltaire utilise la trame du voyage fictif dans plusieurs ouvrages, tels *Micromégas*, *Candide* ou l'*Histoire des voyages de Scarmantado*. Dans ce dernier, il reprend les stéréotypes de la *peregrinatio* et du Grand Tour : le narrateur est obligé de parcourir l'Europe et l'Orient à cause de la persécution religieuse, voyager est autant un désir qu'une nécessité¹⁷. Il traverse Rome, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Espagne, la Turquie, la Perse, la Chine, l'Inde et l'Afrique. Il voit partout une époque troublée par les guerres civiles et religieuses et la misère aggravée par les abus du gouvernement et de l'Église. Le voyage devient un parcours satirique des civilisations et de l'histoire. La conclusion de Scarmantado, qui trouve « l'état le plus doux de la vie » en se mariant et devenant cocu chez lui fait penser au retour de Candide. Voltaire exprime ses réserves sur l'utilité de l'exploration dans l'*Essai sur les mœurs*

¹⁴ Montesquieu, *Lettres persanes*, dans *Oeuvres complètes*, tome I, Oxford, VF, 2004, p. 417.

¹⁵ *Ibid.*, p. 417, note 8.

¹⁶ *Ibid.*, p. 153-154.

¹⁷ D. Roche, *op. cit.*, p. 735-753.

(1756). Il blâme les guerres des Européens dans le Nouveau Monde – « Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations : les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde »¹⁸ – même s'il admire les découvertes comme de grands exploits de l'humanité.

Les *Lettres philosophiques* reflètent l'impact du séjour en Angleterre mais elles composent un « reportage » particulier. Il s'agit du voyage d'un philosophe et d'une enquête sur l'esprit anglais : Voltaire n'écrit pas sur tout ce qu'il voit en Angleterre mais seulement sur ce qui mérite un intérêt particulier. Les interrogations majeures concernent l'histoire, la religion et l'état civil, la balance des pouvoirs, les Anglais qui ont éclairé toute l'Europe, le théâtre et la poésie. Voltaire s'interroge sur l'effet de la liberté politique et de la tolérance religieuse sur l'histoire d'une nation. Il examine si le parlementarisme anglais pourrait devenir un modèle et il fait l'éloge de l'effet bénéfique du commerce, cause et conséquence de la liberté et de la tolérance. Il s'agit également du voyage d'un homme de lettres. Selon Voltaire, il faut connaître une nation au fond pour connaître véritablement la comédie ; il est aussi difficile de faire sentir aux lecteurs l'esprit des poètes anglais. La comparaison avec la France imprègne les *Lettres philosophiques* mais l'histoire de l'Angleterre comporte des leçons pour toutes les nations. Les *Lettres* sont en même temps en grande partie un hommage rendu aux Anglais les plus respectés par Voltaire, comme Bacon, Locke et Newton. La comparaison de l'esprit des deux nations rivales est particulièrement sensible dans les pensées sur la tragédie ou sur Descartes et Newton.

Parmi les contemporains de Diderot, c'est Rousseau qui se montre le plus méfiant, voire méprisant à l'égard des relations de voyage. Ce mépris n'est pas représentatif de l'époque, il s'agit d'un cas particulier, poussant le scepticisme jusqu'au bout¹⁹. Daniel Roche affirme avec raison que la position de Rousseau – qui est lecteur avide des voyages et de l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost mais perd progressivement son intérêt – n'est pas la condamnation de toute mobilité²⁰.

Dans la note X du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité* (1755), Rousseau reproche aux voyageurs leur incapacité à construire un savoir fiable et propose une lecture critique des relations. Ce passage du *Discours* concerne les voyages de découverte et les voyages au long cours sur les autres continents, qui sont les sources primaires sur l'homme à l'époque. Rousseau réfléchit sur la diversité de l'espèce humaine,

¹⁸ Chap. 149, « Du premier voyage autour du monde », dans Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, éd. de René Pomeau, Paris, Garnier Frères, 1963, tome II, p. 364.

¹⁹ Selon Michèle Duchet, l'ensemble des philosophes partage un doute méthodique à l'égard des voyageurs mais non pas le mépris systématique de Rousseau. Voir *Anthropologie et histoire*, p. 90.

²⁰ D. Roche, *op. cit.*, p. 77, p. 781-782.

cite l'*Histoire générale des voyages* et certaines descriptions d'espèces d'animaux anthropomorphes. Il trouve que ces observations sont excessives et conclut à l'incompétence des voyageurs en matière anthropologique :

Depuis trois ou quatre cents ans que les habitants de l'Europe inondent les autres parties du monde et publient sans cesse de nouveaux recueils de voyages et de relations, je suis persuadé que nous ne connaissons d'hommes que les seuls Européens [...] Les particuliers ont beau aller et venir, il semble que la Philosophie ne voyage point, aussi, celle de chaque peuple est-elle peu propre pour un autre. La cause de ceci est manifeste, au moins pour les contrées éloignées : il n'y a guère que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours, les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires²¹.

Rousseau juge sévèrement les préjugés et répétitions des voyageurs et évoque les voyages des anciens philosophes, qu'il aimerait voir renaître pour donner un véritable savoir sur l'espèce humaine.

Supposons un Montesquieu, un Buffon, un Diderot, un Duclos, un d'Alembert, un Condillac [...] voyageant pour instruire leurs compatriotes, observant et décrivant, comme ils savent faire [...] supposons que ces nouveaux Hercules, de retour de ces courses mémorables, fissent ensuite à loisir l'histoire naturelle, morale et politique [...] nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau de dessous leur plume [...]²²

L'hypothèse est clairement formulée : si le philosophe était le premier observateur, on pourrait espérer une description méthodique et une interprétation philosophique du Nouveau Monde depuis la nature jusqu'aux habitants. Mais cette idée reste une hypothèse parce que le philosophe n'est pas le vrai témoin. Le lien avec les idées de Diderot est évident : dans ses contributions à l'*Histoire des deux Indes*, il condamne lui aussi les quatre sortes de voyageurs a priori suspectes pour Rousseau.

Ottmar Ette rapproche ce passage du *Discours sur l'inégalité* d'un passage de Diderot dans l'*Histoire des deux Indes*. Il souligne que la condamnation de Diderot est encore plus radicale parce qu'il condamne non seulement les observations mais aussi les observateurs quand il dit que « le voyageur est ignorant ou menteur ». Selon Ette, alors que

²¹ Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, dans *Œuvres politiques*, Paris, Bordas, 1989 (coll. Classiques Garnier), p. 99.

²² *Ibid.*, p. 101.

Rousseau constate simplement les failles des connaissances des voyageurs, pour Diderot le vrai savant fait uniquement un mouvement intellectuel²³.

Rousseau n'est pas hostile à d'autres formes de mobilité : il est le premier à considérer le voyage à pied comme la libération de la pensée, ce dont il parle dans le livre IV des *Confessions*²⁴. Il constate également dans un passage d'*Émile* que voyager à pied est la seule manière digne du philosophe²⁵ et consacre le dernier chapitre de l'ouvrage entièrement aux voyages. Cherchant à répondre au dilemme de leur utilité, il établit une analogie avec la littérature : il est convaincu que de même manière que son siècle tire peu de savoir de beaucoup de lectures, il tire peu de connaissances de beaucoup de voyages. Rousseau rejette catégoriquement la lecture des récits de voyage : les voyageurs propagent non seulement des préjugés et des erreurs mais leur mauvaise foi fait naître toutes sortes de mensonges. Bien que son temps produise énormément de relations, il ne fait aucune confiance aux observateurs.

La critique de Rousseau se base sur deux constats dans *Émile* : on voyage mal mais cela ne veut pas dire que les voyages sont inutiles. Si le voyage est souvent néfaste pour les jeunes, c'est parce qu'ils suivent leur inclination : ceux qui partent prédisposés au mal reviennent encore plus corrompus. En revanche, le voyage qu'il prépare pour son élève se base sur des principes préalablement établis. Le déplacement méthodique doit procurer une instruction multiple, il joue un rôle même dans la formation des sentiments d'*Émile*. L'élève de Rousseau doit se focaliser sur le présent des pays visités et ne pas laisser entrer l'amour-propre dans sa relation avec les autres²⁶. Rousseau est convaincu qu'il ne faut pas parcourir le monde entier pour connaître l'homme mais « il faut savoir voyager »²⁷, surtout parce que le voyage ne convient qu'à très peu de gens. Il veut qu'*Émile* visite quelques grands et quelques plus petits pays de l'Europe, qu'il apprenne deux ou trois langues, qu'il voie ce qui mérite d'être vu en histoire naturelle, en politique, en arts et qu'il observe surtout les mœurs. Plus l'élève est averti, plus le voyage sera utile. Néanmoins, ce parcours est moins « programmé » que le Grand Tour classique : il ne s'agit pas de faire visiter ; *Émile* doit découvrir lui-même les mérites des contrées, distinguer les constantes de la nature humaine et les différences des usages.

²³ Ottmar Ette, « Diderot et Raynal : l'œil, l'oreille et le lieu de l'écriture dans l'*Histoire des deux Indes* », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, SVEC, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 385-388.

²⁴ D. Roche, *op. cit.*, p. 764.

²⁵ Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1966, p. 540.

²⁶ Felicity Baker, « L'esprit de l'hospitalité chez Émile », *Romantisme*, n° 4, 1972, p. 90-95.

²⁷ *Émile ou de l'éducation*, p. 592.

La génération de la fin du siècle partage le scepticisme sur l'utilité des voyages. Bernardin de Saint-Pierre ajoute la lettre « Sur les voyageurs et les voyages » au *Voyage à l'île de France* (1773) après son retour en France. Il met en relief, comme Rousseau, la rareté des voyageurs philosophes et insiste sur la difficulté du genre, parce que le langage pour décrire la beauté du paysage n'est pas encore né. Il recommande l'observation de la nature, ce qui manque à son avis même aux grands auteurs exemplaires comme Addison, Chardin ou Lahontan. Après dix ans d'absence, il conclut à l'importance de l'attachement au pays natal²⁸. Selon Alain Guyot, la conception de Bernardin de Saint-Pierre est d'autant plus intéressante qu'il a eu un rôle non négligeable dans l'élaboration de ce qui deviendra le voyage romantique. Guyot remarque la parenté des idées de Bernardin de Saint-Pierre avec certains passages de l'*Histoire des deux Indes*, inspirés ou rédigés par Diderot²⁹. Le lien avec Rousseau est encore plus patent : pour les deux auteurs, le véritable fruit du voyage est l'aspiration à rentrer dans sa patrie³⁰.

Les auteurs et textes cités dans ce chapitre retracent dans ses grandes lignes la réflexion du XVIII^e siècle sur l'utilité des voyages. Nombre d'éléments se retrouveront dans la pensée de Diderot : l'attachement à la famille et aux amis, l'échec éducatif ou l'infidélité des récits. Mais il intègre de nouvelles idées dans sa réflexion : la dissipation que le voyage peut amener, la crainte d'une inquiétude nuisible et d'une énergie détournée, la perte du contrôle de soi en s'éloignant de sa patrie ou le regard trompeur du voyageur sur l'histoire.

²⁸ Bernardin de Saint-Pierre, *Voyage à l'île de France, Un officier du roi à l'île Maurice, 1768-1770*, Paris, Maspero, 1983 (coll. La Découverte), p. 251-258.

²⁹ Alain Guyot, « Bernardin de Saint-Pierre : du voyageur récalcitrant au voyageur immobile », *Revue des Sciences Humaines*, n° 245, janvier – mars 1997, p. 112-115.

³⁰ *Ibid.*, p. 122.

Le voyage, sa notion, ses formes, ses apparitions dans l'œuvre de Diderot

Le voyage apparaît sous trois formes majeures dans la pensée de Diderot. Premièrement, en tant qu'un phénomène historique – les voyages de découverte, d'exploration, le Grand Tour, le voyage savant ou diplomatique sont tous inclus dans cette catégorie. Deuxièmement, en tant qu'une source de savoir. Cette deuxième catégorie est étroitement liée à la première puisqu'elle suppose la lecture des textes qui en sont nés. Finalement en tant que voyage fictif, un domaine également riche qui s'étend depuis le « voyage en chambre » des *Salons* jusqu'à l'île utopique du *Supplément au Voyage de Bougainville* ou l'anti-voyage de *Jacques le Fataliste*. Les trois approches du voyage se rencontrent et interfèrent : si Diderot préfère la lecture au départ, c'est parce que le Grand Tour perd de sa valeur pédagogique ; si le *Supplément* place l'utopie à une île existante, c'est parce que la réalité historique alimente la fiction.

La question du voyage est liée à plusieurs aspects de la pensée de Diderot. Si le refus du voyage semble être plus fort que l'intérêt pour les pays lointains, c'est parce que Diderot ne peut jamais s'identifier à ceux qui font du voyage leur vie. Mais la réflexion sur l'art ou sur les systèmes politiques l'amène à considérer le voyage en Europe et le questionnement constant sur l'homme suppose la connaissance des voyages lointains. Il remet en cause, parfois sérieusement parfois ironiquement, le rôle formateur des voyages, ce qui l'incite finalement à proposer une autre méthode, plus profitable, de voyager.

Deux prédecesseurs sceptiques

Comme nous l'avons vu, des doutes sur les voyages réapparaissent tout au long du XVIII^e siècle. Mais ces doutes ont le plus souvent la valeur d'une dénonciation : ils se dirigent contre un aspect concret du voyage, comme son usage non adapté, l'ignorance du voyageur ou les lacunes de son récit. Pour Diderot, c'est la nature même du déplacement physique qui ne permet pas qu'il soit bénéfique pour l'homme et le désir de voyager vient des discordances de l'esprit. Cet avis est proche de celui de Sénèque et de Montaigne ; Diderot retourne parfois à leurs pensées pour appuyer son mépris pour l'enthousiasme de son siècle. Il n'y a de filiation directe avec aucun de ces auteurs ; nous pouvons plutôt parler de la parenté de leurs idées avec celles de Diderot.

Bien que Diderot ne s'occupe de l'œuvre du philosophe romain que pendant ses dernières années, la proximité des idées est sensible. Sénèque se montre sceptique concernant le bonheur que l'on peut attendre des voyages et sépare très nettement le voyage du sage et le vagabondage. Dans la lettre 28 des *Lettres à Lucilius*, il médite sur l'expérience commune que les voyages ne vainquent pas la mélancolie : les vices poursuivent l'homme partout. Il pense que le voyage ne suffit pas pour guérir les maux de l'âme, l'errance inutile peut même les aggraver, il faut donc se corriger avant de partir. Le sage préfère toujours « l'état de paix à l'état de lutte »³¹ ; Sénèque apprécie pourtant le voyage chez quelqu'un d'une âme tranquille parce que « l'univers entier est [sa] patrie »³² et il peut ainsi approfondir ses connaissances.

Dans la lettre 104, Sénèque parle de sa décision de se retirer dans sa maison de campagne. Il ne veut pas faire de longs voyages pour se guérir mais seulement quitter Rome et il donne la raison de ce refus : le voyage seul ne remédié rien parce que le voyageur apporte ses passions avec lui-même. Le spectacle des nouveautés peut temporairement divertir l'esprit mais il ne le purifie pas : « comme ce serait une chance pour certains de pouvoir s'évader d'abord de leur propre personne ! En réalité, ils vont chargés d'eux-mêmes, s'inquiétant, se gâtant, s'affolant. Que sert-il de franchir la mer, de passer de ville en ville ? »³³. Sénèque est convaincu que le voyage ne forme pas la sagesse, n'apprend aucun métier, n'élimine aucun mal de l'âme, ne dissout pas les idées fausses et ne rend ni meilleur ni plus raisonnable. Le voyage n'est utile que pour ceux qui possèdent des connaissances sûres : « Tant que tu ignoreras ce qu'il faut fuir ou rechercher, ce qui est nécessaire ou superflu, ce qui est juste, ce qui est moral, tu ne voyageras pas, tu ne seras qu'un errant³⁴. » Au lieu du voyage qui a son but en soi, il recommande la persévérence dans l'étude, ce qui est nécessaire pour pouvoir voyager ensuite avec du profit.

Dans l'essai intitulé « De la vanité », Montaigne réfléchit sur la raison de ses propres voyages qui, selon certains, ne sont plus compatibles avec son statut et son âge. Il trouve que le voyage est « un exercice profitable » et une véritable école³⁵ mais il ne dément pas ceux qui pensent que voyager serait de la vanité. D'ailleurs, peu d'hommes profitent de cette école car « la plupart ne prennent l'aller que pour le venir »³⁶. Montaigne pense que le

³¹ Sénèque, *Lettre 28*, trad. du latin par Henri Noblot, dans *Entretiens, Lettres à Lucilius*, Paris, Robert Laffont, 1993 (coll. Bouquins), p. 670.

³² *Ibid.*, p. 670.

³³ *Lettre 104, ibid.*, p. 999.

³⁴ *Ibid.*, p. 1001.

³⁵ Montaigne, « De la vanité », dans *Essais*, tome III, Paris, Garnier-Flammarion, 1979, p. 185.

³⁶ *Ibid.*, p. 199.

désir de voyager est alimenté par la curiosité, avide des choses nouvelles et inconnues, mais aussi par la lassitude³⁷. Il avoue que le bonheur procuré par ces nouveautés est moins évident que l'on pourrait croire mais il cède volontiers à ce plaisir. Il prêche l'équilibre du repos et du déplacement et admet la futilité de la quête – « je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche »³⁸ – et que le plaisir de voyager témoigne de l'inquiétude et de l'irrésolution³⁹. Pour sa part, Diderot souligne l'amour-propre comme une des raisons du départ dans un passage de *l'Histoire des deux Indes* (livre V, chapitre 19) dont nous reparlerons. Les notions-clés, notamment l'énergie et l'inquiétude, ne sont pas loin de la réflexion de Montaigne : le voyageur est incapable de rester et ce n'est pas la destination qui est importante mais l'incitation constante à partir.

Certaines idées de Sénèque et de Montaigne sur les voyages se retrouvent chez Diderot. Se déplacer ne peut pas être utile si la motivation est l'ennui ou l'inquiétude. Diderot peut également découvrir chez ces auteurs plusieurs arguments pour sa conviction que le philosophe ne doit pas voyager, quoique Montaigne soit moins résolu dans cette question. Toutefois, il ne mentionne que Sénèque à ce sujet et seulement dans *l'Essai sur Claude et Néron* (1782).

Alors que Sénèque et Montaigne veulent montrer comment le voyage peut être bénéfique, Diderot veut prouver à quel point il peut être inutile. Ces deux prédécesseurs ne sont pas tout à fait défavorables aux voyages, bien qu'ils limitent leur utilité. L'influence bénéfique ou nocive du voyage dépend de l'esprit du voyageur : seul l'homme avec une conscience tranquille peut tirer profit de ses voyages. Comme Sénèque et Montaigne, Diderot est sceptique sur les changements fructueux. Mais Sénèque pense que voyager après avoir préparé son âme est précieux et Montaigne, sans surestimer l'avantage du voyage, trouve un plaisir personnel dans le mouvement. Leur attitude réapparaît chez Diderot dans la condamnation du « voyageur par état » et dans les éloges assez rares des voyageurs qu'il apprécie.

Le « voyageur par état » : une image résolument négative

Le scepticisme de Diderot à l'égard des voyages est d'autant plus intéressant que son image dépréciative du voyageur est très élaborée. Il condamne avant tout les « voyageurs par état » et cette critique est accompagnée par la critique des leurs relations. Les êtres

³⁷ *Ibid.*, p. 161.

³⁸ *Ibid.*, p. 185.

³⁹ *Ibid.*, p. 201.

dissipés et errants ne sont pas capables de fournir un savoir fiable, ce qui discrédite leurs récits à l'avance. Le voyageur par état apparaît dans les contextes les plus divers comme un être immoral, tourmenté, indifférent à sa patrie et à ses compatriotes et, en fin de compte, inutile pour l'humanité. À l'opposé du penseur sédentaire, il est agité, mû par une énergie nuisible, voire menteur, puisqu'il veut se justifier devant les autres par ses exploits.

La représentation de cet être change peu avec le temps chez Diderot. Toutefois, il ne s'agit pas d'un simple refus affectif. Il est vrai que le rejet constant de voyager s'appuie sur un goût personnel pour la vie sédentaire, mais l'auteur parfois de l'état studieux du savant casanier comme d'une vie antinaturelle et source de maladies⁴⁰. Mais l'argument le plus important reste que la vie mouvementée est rarement compatible avec ce que Diderot appelle « l'esprit d'observation » : les voyageurs trompent le plus souvent leurs lecteurs parce qu'ils sont trompés eux-mêmes.

Ce n'est pas un hasard si les formes de voyage que Diderot accepte ou apprécie sont exclusivement des séjours ; le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande*, l'essai « Sur l'institution du fils de Sa Majesté Impériale » dans les *Mélanges pour Catherine II*, la réflexion sur la politique culturelle russe ou sur la formation des artistes à l'étranger conseillent toujours des séjours bien préparés, prolongés jusqu'à l'approfondissement du savoir et effectués avant l'âge créateur.

Diderot parle plusieurs fois du voyageur dans les *Lettres à Sophie Volland*. L'image négative apparaît pour la première fois à l'occasion du retour à Langres en 1759 :

Le voyage me fait bien ; c'est cependant une sorte chose que de voyager. J'aimerais autant un homme qui, pouvant avoir une compagnie charmante dans un coin de sa maison, passerait toute sa journée à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier⁴¹.

Diderot aimerait retrouver son amie à ce moment et juge sévèrement ceux qui renoncent au bonheur d'une vie tranquille à côté des personnes aimées. L'homme qui court sans cesse ne peut pas se réjouir des plaisirs immédiats mais recherche en vain des illusions lointaines. Diderot se sent mal à l'aise dans la maison paternelle, le partage de l'héritage le pèse et il est loin de Sophie depuis longtemps. Le refus de voyager, du moins dans cette lettre, ne semble pas être une conviction profonde. Mais la même métaphore réapparaît dans une lettre un an plus tard à propos du père Hoop.

⁴⁰ *Éléments de physiologie*, dans *Œuvres*, tome I, p. 1314 et *Plan d'une université*, dans *Œuvres*, tome III, p. 491.

⁴¹ Le 18 août, *Correspondance*, p. 147.

Parmi les amis britanniques de Diderot, le père Hoop est une figure emblématique des *Lettres à Sophie Volland*. Écossais d'origine, il est un des informateurs de Diderot sur l'Angleterre⁴². Nous ne savons de lui que ce que Diderot raconte à Sophie : le « mélancolique Écossais »⁴³, que d'Holbach appelle « vieille momie », n'est ni jeune ni vieux, un être sans âge qui se sent vieilli. Il aime les voyages, ce qui lui permettrait peut-être de fuir sa tristesse d'origine inconnue. Diderot rapporte en détail les symptômes du *spleen*, « le spline ou les vapeurs anglaises ». Ce malaise général, traduit par une affliction inexplicable et la perte du désir de vivre, pousse l'Écossais à repartir fréquemment. Comme il le dit : « Je ne saurais rester en place ; il faut que j'aille sans savoir où ; c'est comme cela que j'ai fait le tour du monde⁴⁴. » Cet état d'âme rappelle le modèle que Diderot donne du voyageur énergique et tourmenté. Le père Hoop est en même temps la source d'intéressantes anecdotes reprises plus tard dans son œuvre. Il parle à Diderot au cours de leurs promenades du Parlement anglais et de la vie en mer. Il lui peint la terreur qu'éprouvent ceux qui sont sur le navire à une tempête et lui affirme « [qu'on] est bien vieux quand on a passé une demi-journée dans ces transes-là »⁴⁵.

Hanté par le *spleen*, l'ami écossais a vu le monde et les voyages lui ont donné à la fois expériences et désillusions.

Après l'étude, ce qui lui avait plu davantage, c'étaient les voyages. Il voyagerait encore à l'âge qu'il a. Pour moi, je n'approuve qu'on s'éloigne de son pays que depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-deux. Il faut qu'un jeune homme voie par lui-même qu'il y a partout du courage, des talents, de la sagesse et de l'industrie, afin qu'il ne conserve pas le préjugé que tout est mal ailleurs que dans sa patrie. Passé ce temps, il faut être à sa femme, à ses enfants, à ses concitoyens, à ses amis, aux objets des plus doux liens. Or ces liens supposent une vie sédentaire. Un homme qui passerait sa vie en voyage ressemblerait à celui qui s'occupera du matin au soir à descendre du grenier à la cave et à remonter de la cave au grenier, examinant tout ce qui embellit ses appartements, et ne s'asseyant pas un moment à côté de ceux qui les habitent avec lui⁴⁶.

⁴² Charles Dédeyan énumère les éléments que le Père Hoop apporte ou renforce dans la pensée de Diderot : c'est grâce à lui qu'il entend parler du *spleen*, connaît la vie des marins, la tempête et le naufrage. Il l'entretient du Parlement anglais, des usages du pays et partage l'anticléricalisme du Philosophe. *L'Angleterre dans la pensée de Diderot*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1957-1958, p. 57-64.

⁴³ Le 15 octobre 1759, *Correspondance*, p. 170.

⁴⁴ Le 28 octobre 1760, *ibid.*, p. 287-288.

⁴⁵ Le 8 novembre 1760, *ibid.*, p. 300.

⁴⁶ Le 12 octobre 1760, *ibid.*, p. 249. En vérité, Diderot ne connaît pas l'âge exact du père Hoop. Nous savons par les lettres qu'il a l'air vieilli sans être vieux.

L'avis de Diderot est plus nuancé ici que dans la lettre précédente. Il ne nie pas l'utilité pédagogique du voyage mais le restreint à un âge où le jeune homme n'a pas encore de famille. Le voyage doit élargir les vues de l'homme, dissoudre les préjugés avant l'âge créateur et confirmer son jugement mais, ce but atteint, il est néfaste pour les relations familiales et sociales. Le voyage est seulement une étape dans l'éducation et ne doit ni se perpétuer ni se répéter. Il semble d'ailleurs que, comme chez ses contemporains, le voyage éducatif soit destiné exclusivement aux hommes. En effet, Diderot ne parle jamais de faire voyager les jeunes filles, dont l'éducation l'intéressera pourtant plus tard.

Le même jugement devient plus radical dans un passage du *Salon de 1767*. Diderot fait une digression avant de parler des tableaux d'Hubert Robert parce qu'il a l'idée d'enchâsser la description dans un voyage imaginaire en Italie. Il veut s'appuyer sur le récit de voyage de l'abbé Jérémie Richard, mais la médiocrité de l'ouvrage (*Description historique et critique de l'Italie*, 1766) le dissuade et l'amène à une attaque aux voyageurs.

C'est une belle chose, mon ami, que les voyages. Mais il faut avoir perdu son père, sa mère, ses enfants, ses amis ou n'en avoir jamais eu, pour errer par état sur la surface du globe. Que diriez-vous du propriétaire d'un palais immense qui emploierait toute sa vie à monter et à descendre des caves aux greniers, des greniers aux caves, au lieu de s'asseoir tranquillement au centre de sa famille. C'est l'image du voyageur. Cet homme est sans morale ou *il est tourmenté par une espèce d'inquiétude qui le promène malgré lui*⁴⁷.

Ce n'est pas fortuitement que la notion de l'inquiétude apparaît dans la réflexion sur le voyage. Pour le siècle des Lumières, l'homme est inquiet, insatisfait et il songe constamment à un bien inconnu. L'inquiétude individuelle fait donc partie de la quête du bonheur⁴⁸. Collective, elle agite les masses et peut être ainsi à l'origine des événements historiques, comme la migration, l'expansion ou la colonisation⁴⁹.

Jusqu'ici le voyageur était simplement incapable de trouver le bonheur dans les liens d'amour et d'amitié, si chers à Diderot. À partir du *Salon de 1767*, il devient immoral et c'est une énergie nuisible qui le pousse à repartir à nouveau. Il n'existe pas d'être plus malheureux que celui qui « erre par état sur la surface du globe » et qui ne peut pas vaincre

⁴⁷ *Salon de 1767*, dans Diderot, *Œuvres complètes*, éd. de Herbert Dieckmann, de Jacques Proust et de Paul Vernière, tome XVI, Paris, Hermann, 1990, p. 325. DPV ci-après selon l'abréviation courante.

⁴⁸ Jean Deprun, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, J. Vrin, 1979, p. 9-11.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 106-109.

l'inquiétude qui le dévore. Diderot relativise pourtant ce propos catégorique en parlant des « idées vraies ou fausses »⁵⁰ de son jugement dans la suite.

C'est dans ses contributions à l'*Histoire des deux Indes* que Diderot va le plus loin dans la sévérité et la condamnation. Ce n'est pas par hasard parce que l'histoire de la colonisation est étroitement liée à celle des voyages de découverte. En cherchant les causes historiques de la corruption des pouvoirs colonisateurs, Diderot explique l'envie de voyager par la psychologie de l'homme. Il paraît de plus en plus évident que voyage et bonheur s'excluent pour lui : le voyage perpétuel est la manifestation d'une énergie déformée et néfaste.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfants, emploierait toute sa vie à visiter ses appartements. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, je ne sais quelle inquiétude d'esprit, le désir de connaître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les temps⁵¹.

La condamnation du « voyageur par état », c'est-à-dire des explorateurs, commerçants, militaires et agents coloniaux dans le contexte de l'*Histoire des deux Indes*, précède celle de la politique coloniale. Diderot ne fait pas une hiérarchie dans la liste qu'il dresse des raisons de départ et juxtapose des sentiments inversement connotés comme curiosité et dégoût, désir de connaître et ennui. Dans le *Salon de 1767*, il parle d'une « inquiétude naturelle », sans doute dans le sens de ce qui constitue la nature profonde d'un homme. Ce qu'il présente dans l'*Histoire des deux Indes* ce sont déjà les formes dérivées de cette énergie, responsables des moments peu glorieux de l'histoire coloniale. Comme il le dit dans un autre passage : « L'histoire de toutes les sociétés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat ? »⁵². La fuite devant les crimes commis est un cas particulier des vagabonds immoraux, dont Diderot parle dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants* : « L'assassin transporté sur le rivage de la Chine est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine⁵³. » Mais, quoique les craintes soient apaisées par la

⁵⁰ *Salon de 1767*, p. 328.

⁵¹ Dans Raynal, *Histoire philosophique et politique de l'Établissement et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Neuchâtel – Genève, 1783, livre IX, chap. 5, p. 247.

⁵² Livre X, chap. 1, p. 53.

⁵³ *Entretien d'un père avec ses enfants*, DPV, tome XII, p. 482.

distance, l'ensemble de l'*Entretien* conclut que seule une conscience pure assure la tranquillité.

Diderot ne perd pas ses soupçons au cours de son voyage en Hollande et en Russie en 1773-1774. Il écrit peu de temps après son arrivée à La Haye à Mme d'Épinay : « je sais à présent à peu près la confiance qu'il faut avoir dans les récits de voyageurs. Combien je dirais aussi de sottises, si je voulais ! »⁵⁴. Diderot parle à sa correspondante comme si cette méfiance était récente. En tout cas, il est d'autant plus convaincu des erreurs des voyageurs qu'il voit la facilité de suivre leur exemple. Il se montre encore plus défiant en écrivant à Mme Necker en 1774, au retour de Russie.

J'ai fait bien du chemin, j'ai vu beaucoup de villes ; voilà ce que j'ai de commun avec Ulysse et tous les courriers. Pour les mœurs des hommes, *c'est une étude dont je n'ai pas tardé de me dégoûter*. Il faut un long séjour pour connaître avec un peu d'exactitude les phénomènes les plus communs ; et le voyageur qui, à chaque tour de roue, jette une note sur ses tablettes, ne se doute pas qu'il écrit un mensonge ; c'est pourtant ce qu'il fait. [...] Permettez cependant, sauf à ne m'en pas croire, que je vous parle de quelques usages de ce pays-ci, qui m'ont fait plaisir⁵⁵.

Diderot ne trouve enrichissant les voyages de nulle façon, parce qu'ils ne consistent qu'en une course perpétuelle sans apprendre à connaître. Le voyageur ne perçoit pas de la même manière que l'habitant, et les notes jetées en chemin ne reflètent nécessairement pas la vérité. Le « dégoût » rapide de l'étude des mœurs est dû à l'impossibilité de la mener à bien mais aussi à la désillusion russe, événement décisif dans la pensée politique de l'auteur. Ce passage est pourtant très fin : Diderot discrédite à l'avance tout voyageur et il demande ainsi la bienveillance de sa correspondante. Il remarque en même temps l'intérêt des usages quotidiens et laisse apercevoir son appréciation des Provinces-Unies.

En vérité, le goût personnel du repos s'accroît pendant le voyage à Saint-Pétersbourg. Diderot se peint avec une ironie touchante dans une lettre à sa femme. Si ne pas voyager était une erreur, l'âge de Diderot ne le rend plus apte à rattraper les occasions manquées.

Rien n'est plus absurde qu'une vieillesse qui s'agit. Il faut que l'âme du vieillard soit assise dans son corps, comme son corps est assis dans son grand fauteuil. L'âme, le corps et le

⁵⁴ Le 22 juillet 1773, *Correspondance*, p. 1182.

⁵⁵ Le 6 septembre, *ibid.*, p. 1251 (nos italiques).

grand fauteuil font alors une belle machine bien une. Remuez le vieux fauteuil, il crie, il se désassemble [...] Pour que tout soit bien, il faut que tout soit en repos, jusqu'à ce que la vieille âme déloge du vieux corps, le vieux corps du vieux fauteuil, qui reste, lui, au milieu des enfants qui y cherchent encore leur bon grand-papa [...]⁵⁶.

Diderot reprend une dernière fois la métaphore de la maison et de son habitant sans repos dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (paru d'abord sous le titre de l'*Essai sur la vie de Sénèque le philosophe et ses écrits* en 1778 dans les *Œuvres* de Sénèque, augmenté et publié séparément en 1782). Il se réfère à une lettre de Sénèque dans laquelle le philosophe romain parle des voyages.

Le voyageur a beaucoup d'hôtes et peu d'amis. Il ressemble au possesseur d'un palais qui passerait sa vie à parcourir ses riches et vastes appartements, sans s'arrêter un instant dans celui que son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses amis, ses concitoyens occupent. Et dans la même [lettre], des lectures, autre sorte de voyages⁵⁷.

En commentant la traduction des œuvres de Sénèque et en y enchaînant librement ses propres pensées, Diderot retrouve cette image ancienne. Il se contente pourtant de l'évoquer et n'ajoute rien à la réflexion du *Salon de 1767* ou de l'*Histoire des deux Indes*. Peut-être le doute sur les voyages va-t-il de soi pour le Philosophe après sa visite en Russie. Peut-être n'a-t-il plus l'âge où il doit justifier son sédentarisme.

⁵⁶ Avant le 15 octobre 1773, *ibid.*, p. 1193.

⁵⁷ *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, dans *Œuvres*, tome I, p. 1107. La phrase en italique est de Sénèque.

Savants, diplomates, agents coloniaux

Le voyage continual est inacceptable pour Diderot mais il apprécie certains voyageurs savants, comme Anquetil-Duperron⁵⁸. Diderot rédige l'article « Zend Avesta » de l'*Encyclopédie*, qui doit compléter et corriger celui sur la philosophie de Zoroastre, d'après la relation de voyage d'Anquetil-Duperron en 1762. Il présente le savant orientaliste comme une exception à l'errance inutile du voyageur.

Tandis que les hommes traversent les mers, sacrifient leur repos, la société de leurs parents, de leurs amis et de leurs concitoyens, et exposent leur vie pour aller chercher la richesse au-delà des mers, il est beau d'en voir un *oublier les mêmes avantages et courir les mêmes périls, pour l'instruction de ses semblables et la sienne*. Cet homme est M. Anquetil⁵⁹.

Selon un passage du *Salon de 1767*, le voyageur savant est également un être inquiet mais son énergie est tournée vers le bien. Diderot remarque en même temps que ce genre d'étude n'existe que dans une société aisée.

Dans les villes, où une partie des hommes sont sacrifiés à pourvoir aux besoins des autres, l'énergie qui reste à ceux-ci se jette sur différents objets. Je cours après une idée, parce qu'un misérable court après un lièvre pour moi. Si dans un individu, il y a disette d'inertie et surabondance d'énergie ; l'être est saisi de violence comme par le milieu du corps, et jeté par une force innée sous la ligne ou sous l'un des pôles. C'est Anquetil qui s'en va jusqu'au fond de l'Indoustan étudier la langue sacrée du brame. Voilà le cerf qu'il eût poursuivi jusqu'à extinction de chaleur, s'il fût resté dans l'état de nature⁶⁰.

La première remarque sur l'orientaliste constate simplement que le voyage lointain et dangereux, aux dépens du repos et peut-être de la santé du voyageur, peut parfois servir l'humanité. La deuxième tire une conclusion plus originale de son cas : c'est une force

⁵⁸ Anquetil-Duperron fait plusieurs voyages en Inde à la recherche des manuscrits des textes sacrés. Il reconnaît que s'initier à la langue est le seul moyen de connaître les philosophies et religions orientales. Ses longs séjours studieux font naître plusieurs publications, comme sa relation de voyage lue à l'Académie des inscriptions et publiée dans le *Journal des savants* (juin – juillet 1762) ou la *Législation orientale* (1778). Voir Florence D'Souza, « À la recherche de textes indiens », *DHS*, n° 28, 1996, p. 114-115.

⁵⁹ Art. « Zend Avesta », DPV, tome VIII, p. 447 (nos italiques). À la fin de l'article, Diderot désigne comme source *The Annual Register* de 1762 qui contient la relation d'Anquetil-Duperron.

⁶⁰ *Salon de 1767*, p. 325-326. Diderot promet un commentaire sur les voyages d'Anquetil-Duperron dans le *Compte rendu au Voyage autour du monde* de Bougainville (1771) mais vraisemblablement il ne l'écrit pas. Voir le *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse, la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768, 1769, sous le commandement de M. de Bougainville*, DPV, tome XII, p. 519. Désigné ci-après comme *Compte rendu*.

inconsciente, un vide intellectuel qui est responsable de ses efforts exceptionnels. Chercher le savoir au loin n'est pas un choix mais une contrainte ; le voyage permet toutefois à l'être inquiet de dompter son énergie et de l'exploiter dignement.

Bien que le voyage savant soit parfois une exception à la vanité du déplacement, Diderot n'accepte pas sans réserves le rôle des missionnaires : ceux qui cherchent le salut des peuples conquis se soumettent à un zèle religieux qu'il trouve dangereux. Leur persévérance et leur intelligence le fascinent néanmoins et il en demande les raisons dans *l'Histoire des deux Indes* :

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible et malheureuse de missionnaire⁶¹.

Il trouve trois raisons pour expliquer ces efforts singuliers : les missionnaires travaillent sans se ménager par « enthousiasme de religion », pour obéir à leurs supérieurs ou inspirés par « un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité et à la misère »⁶². Ce respect est le même que Diderot éprouve toujours en voyant les grands efforts humains, même s'il n'en partage pas la motivation. Il regarde les missionnaires comme des êtres moins déracinés que les autres voyageurs professionnels ; cela est dû au lien très fort de la religion. Il utilise leurs relations maintes fois, en les considérant toutefois comme des observateurs trop prédisposés à déformer ce qu'ils voient.

Diderot rapproche plusieurs fois le voyageur et l'historien. Selon une remarque du *Compte rendu du Voyage autour du monde* de Bougainville, les voyageurs sont nécessairement les plus crédules parmi les historiens⁶³ mais cette remarque, plutôt ironique, n'est pas élaborée dans la suite. Pourtant, le rapprochement des deux figures n'est pas un hasard : Diderot demanderait plus de rigueur dans les ouvrages historiques écrits par des voyageurs ou, ce qui est un cas plus suspect, compilés dans les récits de voyages. Dans un bref compte rendu de l'*Histoire du royaume de Siam* de Turpin (1772), Diderot remarque qu'écrire « l'histoire d'un peuple éloigné » suppose un travail méticuleux sur place, des connaissances étendues et certaines et non pas « un instant de verve ». Il demande de

⁶¹ Livre IX, chap. 11, p. 280.

⁶² *Ibid.*, p. 281.

⁶³ *Compte rendu*, p. 512.

l'érudition dans le genre et surtout une enquête prolongée dans le pays⁶⁴. Dans l'article « Impartial » de l'*Encyclopédie*, la juxtaposition semble être plutôt un hasard – ni le voyageur ni l'historien ne sont impartiaux – mais le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande* les relie de nouveau explicitement en leur exigeant de l'impartialité et du sang-froid. L'historien qui s'occupe d'un pays ou d'un continent lointain devrait donc voyager mais le voyageur n'est pas historien par définition. Son travail devrait être préparé par une enquête approfondie, mais le voyage continual empêcherait la naissance des ouvrages historiques.

Le seul ouvrage où Diderot aborde le problème des séjours diplomatiques à l'étranger est les *Mélanges pour Catherine II* (« Sur les ministres dans les cours étrangères »). Il demande des déplacements contrôlés, utiles et instructifs pour la nation et pour ceux qui le gouvernent : « Leur tâche devrait être, ce me semble, de s'instruire parfaitement de tout ce qui concerne une nation et d'en fournir des mémoires⁶⁵. » Selon Diderot, ces mémoires servent à construire une connaissance fiable des autres pays. Les ambassadeurs ne doivent pas rester trop longtemps à l'étranger : il considère leur mission comme la formation des conseillers du souverain.

Diderot s'occupe du rôle des agents coloniaux dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, dans le *Voyage de Hollande* et dans l'*Histoire des deux Indes*. À part le dernier ouvrage, il ne consacre que quelques lignes à cette question mais ce peu est révélateur : l'espoir d'une fortune facile corrompt, les pouvoirs européens ont l'intérêt de maintenir l'oppression aux colonies et les agents deviennent nécessairement leurs complices. Les commerçants, militaires ou envoyés politiques passent leur vie en voyage et s'échappent au contrôle de la métropole. Diderot condamne ces êtres qui n'ont plus de patrie, perdent le sentiment de l'humanité et qui sont en partie responsables des injustices.

Il attaque violemment les agents de la Compagnie des Indes hollandaise dans l'*Histoire des deux Indes*. Ces agents, à qui les actionnaires ont confié leur fortune, sont malhonnêtes, ignorants ou fripons et cachent l'état réel de l'administration de la Compagnie à toute l'Europe⁶⁶. Cette critique avance le refus de toute sorte de monopole, ce que Diderot explicitera dans d'autres chapitres de l'*Histoire*. Il condamne catégoriquement les militaires qui se sont rendus dans l'autre hémisphère : non seulement leurs observations sont douteuses mais encore ils sont inhumains : « Le soldat n'est-il pas plus sanguinaire à une grande distance que sur les frontières de sa patrie ? Le sentiment de l'humanité ne

⁶⁴ *Histoire civile et naturelle du royaume de Siam par M. Turpin*, DPV, tome XX, p. 576-577.

⁶⁵ *Mélanges pour Catherine II*, dans *Œuvres*, tome III, p. 344.

⁶⁶ Livre II, chap. 22, p. 276.

s’affaiblit-il pas à mesure qu’on s’éloigne de son pays ? »⁶⁷. Diderot est plus précis dans les *Fragments politiques* (1772), où il déclare que le gouvernement qui permet les injustices est plus coupable que les soldats qui les commettent⁶⁸.

Diderot évoque succinctement le problème des colonies dans le *Voyage de Hollande*⁶⁹. Les Pays-Bas sont « le grand magasin des productions de l’Orient »⁷⁰ mais les fortunes faites facilement aux îles sont rapidement dissipées, les aventuriers et les agents coloniaux sont corrompus par l’espérance des richesses faciles à acquérir.

Quelles gens que ces colons de Ceylan, de Madagascar ! Des hommes qui n’ont rien, soit qu’ils soient nés sans fortune, soit qu’ils aient dissipé celle qu’ils avaient ; que l’avidité expatrie, que le désir de revoir incessamment leur pays pousse à toutes sortes de rapines. Ces hommes vicieux en partant, deviennent des tigres par leur séjour aux Iles⁷¹.

Diderot est convaincu pendant toute la dernière époque de sa vie que les agents coloniaux sont aussi coupables que le pays qui les envoie et qui ferme souvent les yeux sur les aspects négatifs de leur activité, mais c’est le pouvoir colonisateur et sa fureur de conquérir qui est responsable collectivement des injustices. Même si le pouvoir central établit les règles de conduite, les agents coloniaux, les commerçants et les militaires les enfreignent en espérant un retour plus prompt et un enrichissement plus rapide. Diderot l’exprime le plus catégoriquement dans un passage de l’*Histoire des deux Indes*.

Passé l’Équateur, l’homme n’est ni anglais, ni hollandais, ni français, ni espagnol, ni portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est faible, violent quand il est fort, pressé d’acquérir, pressé de jouir, et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C’est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l’or⁷².

⁶⁷ Livre VIII, chap. 32, p. 196.

⁶⁸ *Fragment politique* 9, « Sur les cruautés exercées par les Espagnols en Amérique », dans *Oeuvres*, tome III, p. 596-597.

⁶⁹ Diderot parle des informations recueillies sur les colonies hollandaises pour l’*Histoire des deux Indes* dans une lettre à sa fille écrite à La Haye le 3 septembre 1774. *Correspondance*, p. 1249.

⁷⁰ *Voyage de Hollande*, DPV, tome XXIV, p. 111.

⁷¹ *Ibid.*, p. 93.

⁷² Livre IX, chap. 1, p. 234.

Pourquoi l'avidité, la cruauté, l'insoumission aux règles de l'humanité imprègnent-elles toute l'histoire coloniale ? Diderot en trouve deux raisons : d'une part, la distance, le manque de repères, l'éloignement des normes morales corrompent ; d'autre part, ceux qui partent sont peut-être déjà corrompus. Il développe la réflexion autour de cette question dans l'*Histoire des deux Indes* et nous reprendrons cette analyse dans le chapitre consacré à cet ouvrage.

Les voyages lointains ou le voyage comme problème philosophique chez Diderot

L'existence d'un rapport étroit entre voyages et philosophie et de leur influence mutuelle est démontrée depuis une longue date. Les différentes formes du voyage soulèvent des questions différentes et la description des pays et civilisations lointains, isolés ou mal connus est directement liée à la problématique des connaissances. Comment observer, comment décrire quelque chose qui est fondamentalement étranger au voyageur ? Comment connaître l'Autre si la première tentation est la reconnaissance de soi ou le rejet du différent ? Les découvertes géographiques et les voyages d'exploration sont directement liés à l'appropriation du monde. Les sciences naturelles sont tributaires de ce phénomène, mais aussi des disciplines naissantes comme l'anthropologie ou l'ethnologie. En dehors du dilemme des connaissances ou de la véracité des récits, les voyages suscitent un débat sur les droits de l'expansion et une remise en cause des démarches à l'égard des territoires découverts.

Le premier dilemme qui concerne les voyages est épistémologique : il s'agit en effet d'un problème philosophique lié à la question du savoir. Les relations de voyage constituent la source quasi unique sur les continents et civilisations lointains jusqu'au début de xix^e siècle et la source majeure de l'anthropologie au xviii^e siècle. Connaître l'homme, et non seulement en Europe mais sur les cinq continents, est un défi important pour la philosophie. Toute théorie anthropologique (même si le mot n'existe pas encore à l'époque) doit réfléchir sur les voyages et la critique des sources en est un aspect décisif.

Paradoxalement, les premiers anthropologues ne sont pas des hommes de terrain. Mais, comme l'a bien montré Michèle Duchet, l'anthropologie des Philosophes doit beaucoup à la littérature des voyages. Ce rapport pose pourtant des problèmes : même si presque toutes les côtes des terres habitables ont été reconnues jusqu'au dernier tiers du xviii^e siècle, l'intérieur des continents reste souvent mal connu et les connaissances sur les

populations sont particulièrement incertaines⁷³. Les relations fournissent souvent des connaissances imprécises, non confirmées, voire mythiques, sur l'espèce humaine⁷⁴. La critique de la littérature des voyages comporte également beaucoup d'ambiguïtés et de partis pris. Parmi les critères de l'éloge ou du blâme de tel ou tel auteur on trouve la nationalité du voyageur, la position de l'observateur, sa compétence et son impartialité ; la nouveauté est également un point essentiel et les relations les plus récentes bénéficient d'un préjugé favorable parce que l'on regarde leurs auteurs comme des gens plus éclairés et plus instruits que les prédécesseurs⁷⁵.

Diderot, comme tous ses contemporains, était lecteur des récits de voyage. Bien qu'il maintienne le discrédit sur les relations comme sources, il les utilise maintes fois. Les voyages procurent à la fois un savoir historique sur l'espèce humaine – d'où l'intérêt de la visite du vieux continent – et une approche contemporaine – d'où l'intérêt à la fois anthropologique, sociopolitique, économique et culturelle pour les découvertes, les voyages d'exploration et l'histoire récente du colonialisme. Diderot lit les relations en mêlant constamment deux attitudes : curiosité et esprit critique. L'exploration est particulièrement problématique : les témoignages sont difficiles à vérifier et il faut observer un terrain complètement inconnu. L'observation soulève donc des problèmes d'ordre théoriques.

Diderot aborde la question des voyages et du savoir dans plusieurs articles de l'*Encyclopédie*. L'encyclopédiste est censé croire dans le progrès de l'esprit humain mais les voyages n'ont pas toujours servi un tel progrès. Diderot exige donc la confrontation d'un certain nombre de sources parce qu'un seul récit de voyage est toujours sujet à caution. L'article « *Agnus Scythicus* » (1751) est un des premiers articles critiques mais représentatif de sa démarche : la plante fabuleuse en question n'est importante que dans la mesure où elle permet une réflexion sur les observations scientifiques parvenues aux philosophes. Les phénomènes de l'histoire naturelle décrits dans les voyages anciens et modernes sont à reconsidérer avec une attention particulière pour établir le critère du crédit accordé à telle ou telle relation.

L'agnus scythicus serait une plante de Scythie qui revêt la forme et la peau d'un agneau. Diderot ne croit pas à son existence et se demande pourquoi cette erreur se perpétue depuis des siècles. L'article se compose de deux parties ; l'une traite de l'objet en

⁷³ M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 25.

⁷⁴ René Pomeau, « Voyages et lumières dans la littérature française du XVIII^e siècle », *SVEC*, n° 57, Oxford, VF, 1967, p. 1283.

⁷⁵ M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 99-101.

question et des avis qui rectifient les premières descriptions, l'autre expose les conclusions que Diderot tire de cet exemple. Il présente la plante d'après les premiers auteurs qui l'ont décrite et énumère ceux qui ont donné dans cette fable dans la suite, même le « chancelier Bacon, notez bien ce témoignage »⁷⁶. Le voyageur allemand Kämpfer essaie de vérifier cette légende mais ne « [retire de ses] recherches que la honte d'avoir été trop crédule »⁷⁷. Le médecin Hans Sloane affirme qu'il s'agit d'un arbrisseau couvert d'une sorte de duvet ; la légende de l'*agnus scythicus* est ainsi dissipée par l'observation proprement scientifique.

Mais comment a-t-elle pu survivre aussi longtemps ? Les premiers coupables sont les voyageurs qui « ou trompés sur la nature de ces peaux par ignorance de la langue du pays, ou par quelque autre cause, en ont ensuite imposé à leurs compatriotes, en leur donnant pour la peau d'une plante la peau d'un animal »⁷⁸. Ensuite, des auteurs graves croient à un premier témoin oculaire et donnent eux-mêmes de l'autorité à une fable. Cette constatation amène Diderot à établir les critères d'une lecture critique des prétendus faits avérés.

Il faut distinguer les faits en deux classes : en faits simples et ordinaires, et en faits extraordinaires et prodigieux. Les témoignages de quelques personnes instruites et véridiques suffisent pour les faits simples ; les autres demandent, pour l'homme qui pense, des autorités plus fortes. [...] Il faut considérer les témoignages en eux-mêmes, puis les comparer entre eux : les considérer en eux-mêmes, pour voir s'ils n'impliquent aucune contradiction, et s'ils sont de gens éclairés et instruits : les comparer entre eux, pour découvrir s'ils ne sont pas calqués les uns sur les autres [...]»⁷⁹

Diderot fait d'autres distinctions entre faits temporaires et permanents, passés dans un siècle éclairé ou ignorant, dans un lieu accessible ou inaccessible. Les témoignages recopiés signifient le plus grand danger parce qu'ils donnent de la consistance à un chimère, mais une autorité en apparence très forte peut être réduite à rien par l'approche critique proposée.

Diderot remarque également dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1754) que les trois moyens du savoir – l'observation, la réflexion et l'expérience – sont rarement réunis chez la même personne⁸⁰. Il veut démontrer que quelque phénomène peut

⁷⁶ Art. « *Agnus Scythicus* », DPV, tome V, p. 286. Les sources en question sont Jules-César Scaliger du xvi^e et le jésuite allemand Athanasius Kircher du xvii^e siècles. *Ibid.*, note 1.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 287.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 287.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 285-289.

⁸⁰ *Pensées sur l'interprétation de la nature*, XV, dans Diderot, *Œuvres philosophiques*, éd. de Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1964, p. 189.

être une invention même si l'existence en est assurée par plusieurs autorités. Les observateurs trompent les lecteurs parce qu'ils y croient eux-mêmes mais aussi par crainte ou par un quelconque intérêt idéologique. Il opte pour une étude comparative des observations empiriques, en soulignant que souvent observation ne veut pas dire certitude et qu'il est impossible d'établir des connaissances sûres à partir des « choses vues ».

Nous trouvons d'autres exemples de la remise en cause des témoignages parmi les articles des premiers volumes de l'*Encyclopédie*. Diderot regarde d'autres « faits » trouvés chez les voyageurs et les historiens comme des absurdités, comme l'anthropophagie du royaume africain « Ansico ». Il constate ironiquement que le royaume se dépeuplerait si la cour consommait les hommes à cette vitesse.

Plus ces circonstances sont extraordinaires, plus il faudra de témoins pour les faire croire. [...] Il faut soupçonner en général tout voyageur et tout historien ordinaire d'enfler un peu les choses, à moins qu'on ne veuille s'exposer à croire les fables les plus absurdes⁸¹.

Mais, à l'opposé de l'article « *Agnus scythicus* », Diderot ne propose pas de lecture critique ou de moyens de sélectionner les sources. Et, malgré cette méfiance, de nombreux articles de l'*Encyclopédie* sur les peuples sauvages, dont Diderot est l'éditeur, sont directement recopiés dans l'*Histoire générale des voyages* ou dans d'autres relations⁸².

Dans l'article « *Impartial* », Diderot constate un paradoxe : « Il n'y a guère de qualité plus essentielle et plus rare que l'impartialité ». Ni le voyageur, ni le juge, ni l'historien n'ont cette qualité parce qu'ils sont influencés par leur situation et leurs connaissances préalables. Le voyageur est à priori suspect puisqu'il « a été trop loin pour regarder les choses d'un œil non prévenu »⁸³, alors que l'historien est lié à sa nation ou à sa religion. La capacité humaine se perd devant la richesse infinie de la nature et la complexité de l'histoire, ainsi il est en vain de ramasser les informations. Diderot a attesté la même idée déjà dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, où il remarque que le travail du savant ou du philosophe est nécessairement fragmenté face à la richesse de l'univers⁸⁴.

Diderot veut donc dénoncer les « fables des voyageurs » dans certains articles de l'*Encyclopédie*. Cette expression est une notion-clé pour notre approche. Le terme explicite d'une part que les choses curieuses racontées par les voyageurs sont souvent des

⁸¹ Art. « *Ansico* », DPV, tome V, p. 400-401.

⁸² M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 408.

⁸³ Art. « *Impartial* », DPV, tome VII, p. 504.

⁸⁴ *Pensées sur l'interprétation de la nature*, VI, p. 182-183.

inventions, d'autre part que les lecteurs sont comme les auditeurs enchantés d'un habile conteur : l'un et l'autre peuvent rester la victime d'une illusion. S'agit-il des faits, des erreurs ou des tromperies ? Il existe des mensonges délibérés et les lecteurs contemporains faisaient souvent confiance aux récits falsifiés. L'analyse la plus méthodique a été faite par Percy G. Adams, qui distingue les cas suivants : le voyageur invente des faits, donne un faux reportage sur le peuple visité, falsifie la description topographique, ment en parlant d'autres voyageurs ou dit avoir visité des lieux où il n'a jamais été⁸⁵. Un cas particulier est celui du pseudo-voyage, dont l'auteur veut faire croire, souvent avec du succès, qu'il s'agit d'un récit de voyage réel⁸⁶. L'auteur spécifie comme raisons possibles des mensonges l'avantage financier, l'orgueil, la cupidité, les préjugés du voyageur (tant personnels, politiques, religieux que nationaux) ainsi que les changements opérés sur les textes par l'éditeur ou le traducteur⁸⁷. Ces mensonges ne sont pas toujours découverts par les lecteurs ; en dépit des discussions et démentis, mythes et mystifications subsistent.

Mais fable ne signifie pas une pure invention. Selon l'article du même titre de l'*Encyclopédie*, l'historique et le merveilleux s'allient souvent dans les fables. L'auteur de l'article, le chevalier de Jaucourt, désigne les voyages comme une des sources principales des fables et note que les inventions concernent surtout l'homme. Ainsi, les voyageurs sont à l'origine des légendes sur des races bizarres⁸⁸. Le débat autour des Patagons est un exemple patent de la naissance des fables des voyageurs ; l'origine de la légende est à chercher dans les surenchères de nations rivales. Les voyageurs anglais, notamment Byron, parlent d'une véritable race de géants à la Terre de Feu. Parmi Buffon, Maupertuis et de Brosses, les deux derniers se montrent crédules sur ces géants et même Buffon admet la possibilité de leur existence. Les capitaines Wallis, Carteret et Cook terminent le débat dans la deuxième moitié du siècle ; après ce démenti, l'intérêt du public disparaît rapidement en France et en Angleterre⁸⁹. Diderot retient les observations de Bougainville dans son *Compte rendu* : « ces Patagons dont le capitaine Biron et le docteur Maty ont tant fait de bruit [...] n'excèdent pas la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces et n'ont d'énorme que leur carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leur membres »⁹⁰. Dans

⁸⁵ Percy G. Adams, *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1962, p. 11.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 80-85. Tous ces cas sont soigneusement distingués des voyages extraordinaires ou imaginaires que leurs auteurs exposaient au public comme un ouvrage entièrement fictif. *Ibid.*, p. 1.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 10, p. 86.

⁸⁸ L'art. « Fable », *Encyclopédie*, tome VI, Neufchastel, 1756, p. 342.

⁸⁹ P. G. Adams, *op. cit.*, p. 38-43.

⁹⁰ *Compte rendu*, p. 512.

le *Supplément au Voyage de Bougainville*, l'interlocuteur B attribue la naissance de cette légende simplement au goût du merveilleux et il sera plus charmé par la fable de Tahiti.

L'Orient a une fonction particulière dans la pensée de Diderot depuis l'*Encyclopédie* : elle fait partie du questionnement philosophique. L'Orient offre des singularités, des mœurs bizarres, des lois archaïques, des cas uniques, des histoires peu communes. Diderot la connaît grâce aux récits de voyage et la bibliothèque de d'Holbach offre un grand choix dans ce domaine. Il fait référence aux récits de voyage dans les articles d'histoire de la philosophie mais souvent il les cite indirectement en décrivant les philosophies ou religions. Dans l'article « Asiatiques » (« Philosophie des Asiatiques en général »), il résume les informations provenant des voyageurs François Bernier, Louis Lecomte et Engelbert Kämpfer⁹¹ d'après la source principale, l'*Historia critica de philosophiae* de Brucker (1742-1744). Diderot regarde Bernier comme une source sûre de l'ancienne philosophie orientale (dont certains dogmes sont conservés chez les mahométans) parce qu'il s'agit d'un voyageur « qui a vécu longtemps parmi ces peuples et qui était lui-même très versé dans la philosophie »⁹². Les deux conditions de crédibilité sont donc la longueur du séjour et la capacité intellectuelle de l'observateur. Selon l'article, les témoignages des voyageurs sur la Tartarie et la Chine sont contradictoires et ainsi plus suspects que sur les pays mahométans. Il semble que les doutes soient plus forts en raison de la distance qui sépare l'Europe d'une autre civilisation décrite.

Diderot ouvre le long article « Malabares » par une réflexion critique sur les sources, et insiste sur la subjectivité des connaissances sur la religion et sur la morale des peuples indiens. Les principales accusations sont l'inattention, l'inexactitude et l'ignorance des récits de voyage. Il n'accorde aucun crédit aux voyageurs commerçants, avides et incomptétents, et se montre méfiant envers les missionnaires qui, plus attentifs et instruits que les premiers, filtrent les observations à travers leur mission évangélique⁹³. Bien qu'ils apprennent la langue et discutent avec les prêtres du pays, leur enthousiasme altère « tantôt en bien, tantôt en mal, des choses dont les hommes en général ne s'expliquent qu'avec

⁹¹ Suite des Mémoires sur l'empire du grand Mogoul, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, *History of Japan and Siam* dans l'ordre respectif des auteurs.

⁹² Art. « Asiatiques », DPV, tome V, p. 514. François Bernier était en fait docteur de la faculté de médecine de Montpellier, philosophe et disciple de Gassendi. Il a voyagé en Syrie, en Palestine, en Égypte et en Inde ; il a passé une douzaine d'années comme médecin au service du Grand Mogol. La réflexion sur le despotisme oriental est un aspect particulièrement important de ses relations. Voir Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996, p. 206-210 et Anne Kroell, « Les voyages », dans *L'Inde et la France, Deux siècles d'histoire commune, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 1995, p. 82.

⁹³ Art. « Malabares », DPV, tome VIII, p. 5-6.

l'emphase et le mystère »⁹⁴. Diderot émet des doutes sur les rapports des jésuites déjà dans l'article « Chinois », en constatant que les missionnaires sont en général plus élogieux que d'autres sources sur l'Empire chinois, mais qu'ils se contredisent parfois. La source de l'article est pourtant en grande partie la relation du père Le Comte⁹⁵.

Dans l'article « Japonais », Diderot retient des sources l'idée d'un lien étroit entre les civilisations japonaise et chinoise dans leurs débuts, ainsi que la parenté avec la philosophie et les cultes indiens ou égyptiens et affirme l'origine commune des philosophies orientales. La source est Brucker, comme le plus souvent pour les articles d'histoire de la philosophie, et l'*Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon* (1732) de Kämpfer, déjà citée par Brucker. L'article renvoie explicitement à Kämpfer, à qui Diderot fait confiance parce que ce voyageur « a parcouru le Japon en naturaliste, géographe, politique et théologien, et dont le voyage tient un rang distingué parmi nos meilleurs livres »⁹⁶. Kämpfer, médecin de l'ambassadeur de Hollande, est donc suffisamment instruit pour fournir des observations exactes sur la philosophie des Japonais et il a moins de préjugés que les jésuites qui arrivent au Japon à la suite de François Xavier⁹⁷.

Diderot veut définir une méthode critique pour rectifier les erreurs répandues et prévenir les nouvelles. Le choix de sources est la première étape : il faut savoir trouver les auteurs dignes d'attention. Le témoignage du voyageur est un chaînon important dans la construction du savoir et si le philosophe ne vérifie pas les sources, il établira une fausseté peut-être pour des siècles. L'explication des faits est un deuxième pas : le bizarre, le curieux ne peut être accepté que par une démonstration scientifique qui le rend crédible. Les missionnaires sont des sources acceptables mais Diderot fait plus de confiance aux savants, qui sont à son avis moins intéressés à déformer les observations.

Le voyage en Europe et ses champs d'intérêt chez Diderot

Le voyage européen apparaît chez Diderot dans plusieurs contextes : comme un voyage pédagogique ou érudit, le voyage d'un amateur d'art, d'un curieux ou encore comme un voyage thérapeutique. Le tourisme moderne n'est pas encore né mais les motivations sont semblables. La question du voyage de formation est étroitement liée à

⁹⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁹⁵ *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, 1696.

⁹⁶ Art. « Japonais », DPV, tome VII, p. 452.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 451.

l'ensemble de l'éducation. À l'encontre de Rousseau, Diderot n'écrit pas de traité d'éducation complet, nous ne savons pas ainsi si le voyage y aurait une place importante. Mais sa réflexion sur l'éducation concerne le plus souvent l'éducation publique, comme dans le *Plan d'une université*, et il va de soi que les voyages ne peuvent faire partie que de l'éducation d'une élite peu nombreuse. Une autre question immédiate est si cette élite est capable d'en profiter. Diderot accepte le voyage de formation avec des restrictions, quoique ce ne soit pas la valeur éducative en soi qu'il remette en cause.

Diderot parle parfois du voyage thérapeutique dans son œuvre. Quoiqu'il craigne les départs, il ne nie pas que le changement d'air et surtout l'activité physique des voyages soient bénéfiques. En témoignent l'anecdote de la jeune femme maladive dans le *Voyage de Hollande*, reprise dans les *Éléments de physiologie* : Diderot conseille au mari de feindre une maladie et de faire des voyages pour guérir sa femme parce que l'occupation et l'inquiétude pour un autre vainquent la mélancolie de celle-ci⁹⁸. Le docteur Bordeu raconte un cas similaire dans *Le Rêve de d'Alembert*. Il s'agit d'une femme mélancolique et « vaporeuse » : « Je lui conseillai de prendre l'habit de paysanne [...] Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins⁹⁹. » Le voyage remédie en vérité à deux problèmes, au manque d'activité physique et à l'ennui. S'ils sont réellement à l'origine de la maladie, le changement d'air sera bénéfique. Le voyage attire l'attention du malade sur d'autre chose que sa maladie et peut ainsi amener une guérison spontanée. Il est en même temps pernicieux parce qu'il use l'homme. Comme Diderot en avertit Gleichen, son compagnon de voyage en Hollande, qui aime les longues tournées : « Monsieur le baron, savez-vous ce que vous faites ? vous courez après un médecin qui vous tue, et vous le trouverez¹⁰⁰. »

Le voyage en Europe est indispensable pour l'étude des nations, du gouvernement ou des lois et l'étude comparée des nations permet de trouver un ordre plus approprié au pays d'origine : le voyageur en Europe doit ainsi chercher les leçons de l'histoire et de l'état actuel d'un pays. Le champ d'investigation, chez Diderot comme chez les contemporains, varie selon la nation visitée. Mais Diderot, qui ne fait pas le tour d'Europe, ne consacre une attention particulière qu'à deux pays, l'Italie et l'Angleterre.

L'Italie, un rendez-vous manqué

⁹⁸ *Voyage de Hollande*, p. 170-171.

⁹⁹ *Le Rêve de d'Alembert*, dans *Œuvres*, tome I, p. 657.

¹⁰⁰ *Voyage de Hollande*, p. 176.

L'Italie, la principale destination des amateurs d'art, tente Diderot, comme beaucoup de ses contemporains. Il partage dans une certaine mesure l'admiration pour ce pays malgré le fait qu'il renonce à y aller : il est nourri d'histoire antique, se passionne pour la peinture et réfléchit sur le contraste singulier entre la grandeur de l'Empire romain et la décadence qui l'a atteint. Rome est le foyer des pouvoirs religieux que Diderot condamne, l'autocratie qui règne dans certaines cités italiennes, comme Venise, suscite sa réprobation¹⁰¹ mais les grandes œuvres et les grandes époques fascinent les spectateurs mêmes des siècles plus tard.

Faire le voyage d'Italie s'impose presque comme une obligation pour l'élite du siècle. Les *Mémoires historiques sur le XVIII^e siècle et sur M. Suard* de Dominique Joseph Garat garde le souvenir d'un plan fantaisiste d'un voyage en Italie de Diderot, Rousseau et Grimm vers 1750 ; projet auquel vraisemblablement seul Rousseau croyait sincèrement. Diderot reparle de ce plan avec une certaine nostalgie au début du *Salon de 1767*, dans un passage adressé à Grimm :

Pour ce voyage d'Italie *si souvent projeté*, il ne se fera jamais. Jamais, mon ami, nous ne nous embrasserons dans cette demeure antique [...] Eh bien, mon ami, nous mourrons donc sans nous être parfaitement connu ; et vous n'aurez point obtenu de moi toute la justice que vous méritiez¹⁰².

Il parle toutefois de l'Italie du passé car le pays admiré a perdu toute sa grandeur. La déchéance politique conduit au déclin des arts parce qu'elle conduit à la perte de la liberté intellectuelle : « C'est qu'au milieu des plus sublimes modèles en tout genre la peinture et la sculpture tombent en Italie. On y fait de belles copies ; aucun bon ouvrage¹⁰³. »

Mais, comme le pensent beaucoup d'autres au XVIII^e siècle, « les débris de cette Italie si fameuse autrefois [...] sont toujours dignes de nos regards »¹⁰⁴. Dans une lettre écrite en 1773 de Saint-Pétersbourg à sa femme, Diderot évoque ironiquement ses voyages non réalisés. Le parcours imaginaire suit la sphère de ses lectures et ses principaux centres d'intérêt.

Puisque je ne travaille jamais mieux et que je ne porte jamais aussi bien que sur les grands chemins, dis-moi, est-ce qu'au lieu de m'en revenir tout bêtement par le même chemin ou

¹⁰¹ Voir l'*Histoire des deux Indes*, livre XIX, chap. 2, sur le gouvernement ecclésiastique.

¹⁰² *Salon de 1767*, p. 56.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 330.

¹⁰⁴ Art. « Voyage », *Encyclopédie*, tome XVII, p. 477.

par la mer, je ne ferais pas mieux de m'en aller à Moscou, de gagner la grande muraille de Chine, de rentrer en Asie [...] Et puis ces vieilles ruines de Carthage en Afrique, il faudrait bien les voir ; et *cette Italie après laquelle j'ai si longtemps soupiré*, ces beaux édifices, ces belles statues, ces merveilleux tableaux, cette musique exquise [...]¹⁰⁵

Il termine ce voyage imaginaire en rentrant à Paris par Langres et finit la lettre sur un ton attristé, en prêtant ses propres pensées à sa femme : « Tu diras que ce n'est pas la peine de tant tourner, pour trouver le dernier sommeil ; et tu auras raison »¹⁰⁶.

Le voyage d'Italie manqué, Diderot ne perd aucune occasion de s'informer auprès des personnes qu'il juge aptes à lui fournir des données fiables et il ramasse les informations les plus diverses pour pouvoir les intégrer dans d'autres œuvres¹⁰⁷. Les comptes rendus de la *Correspondance littéraire* nous informent sur les lectures de Diderot sur l'Italie. Il trouve que les voyages d'Italie ont souvent des failles sérieuses¹⁰⁸. Le commentaire sur le *Voyage d'Italie ou Recueil de Notes sur les Ouvrages de Peinture et de Sculpture* de Cochin (1758) témoigne d'une lecture à la hâte. Diderot y exprime toutefois des idées esthétiques importantes, notamment sur l'originalité¹⁰⁹. Il souligne qu'il faudrait lire le *Voyage* de Cochin aux lieux dont il parle et recommande le livre à tous les voyageurs en Italie, « soit pour rectifier les jugements de l'auteur, soit pour les confirmer par de nouvelles raisons, soit pour les étendre, ou y en ajouter de morceaux sur lesquels il passe légèrement »¹¹⁰.

La grandeur des arts en Italie est un exemple pour les souverains et Diderot n'oublie pas de le remarquer dans les *Observations sur le Nakaz* (1774).

Otez à l'Italie moderne ses palais, ses ruines et ses tableaux et vous comblez sa misère. C'est le faste de Rome ancienne qui soutient, aux dépens de toutes les nations, Rome moderne. [...] Il y aurait un demi-pied d'or sur les tableaux de Raphaël, si on les eût couverts de celui que les Anglais, les Français, les Allemands ont laissé autour de ces chefs-d'œuvre¹¹¹.

¹⁰⁵ Avant le 15 octobre, *Correspondance*, p. 1193 (nos italiques).

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 1193. Diderot envoie cette lettre après être arrivé à la cour russe. La peur du voyage de Russie, les maladies, le sentiment d'isolement expliquent le ton.

¹⁰⁷ Le docteur Gatti, médecin consultant de Louis XV, lié au cercle de d'Holbach, qui lui parle de Venise (*Correspondance*, p. 428) ou le baron de Gleichen, auparavant ambassadeur à Venise (*ibid.*, p. 97).

¹⁰⁸ Diderot écrit à propos de Charles-Nicolas Cochin et l'abbé Jérémie Richard (il critique l'abbé sévèrement dans le *Salon de 1767*) ou encore à propos des *Recherches sur les ruines d'Herculaneum* de l'archéologue Fougeroux de Bondaroi. Manlio D. Busnelli, *Diderot et l'Italie, Reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot*, Paris, 1925, Genève, Slatkine Reprints, 1970, p. 15-18.

¹⁰⁹ Voir l'introduction de Jacques Chouillet au *Voyage d'Italie de Cochin*, DPV, tome XIII, p. 35-36.

¹¹⁰ *Le Voyage d'Italie de Cochin*, p. 38.

¹¹¹ *Observations sur le Nakaz*, dans *Œuvres*, tome III, p. 569.

Dans un passage du dernier livre de l'*Histoire des deux Indes*, Diderot affirme que les arts donnent non seulement un éclat temporaire mais aussi de l'immortalité aux règnes distingués. « C'est Rome l'ancienne qui nourrit aujourd'hui la moderne Rome »¹¹².

Le séjour d'Italie est donc indispensable pour connaître les beaux-arts même pour les amateurs, comme il remarque à propos du prince Galitzine : « Il parcourt la Flandre et la Hollande ; il fait connaissance avec Rubens, Téniers, Lairesse, Van Dyck et les autres, dans leur patrie. Un petit tour d'Italie en ferait vraiment un connaisseur¹¹³. » Il suffit d'un seul voyage pour se former l'œil mais la formation des artistes exige un séjour long et laborieux. Diderot consacre un passage à la question du séjour d'études en Italie dans le *Salon de 1767*, dans les pages sur les *Ruines* d'Hubert Robert. Comme il le dit, il est incontournable que tout grand artiste ou même un « homme d'un grand goût »¹¹⁴ connaisse les Anciens parce que les sujets changent avec le temps mais la simplicité antique est préférable au style ou corrompu ou maniére de son époque. Diderot propose donc de « parler des choses modernes à l'antique »¹¹⁵. Ces idées émergent parce qu'Hubert Robert expose ses tableaux au Salon pour la première fois après sa formation en Italie. Diderot commence par citer une observation générale.

Pareillement, il est rare qu'un artiste excelle sans avoir vu l'Italie, et une observation qui n'est guère moins générale que la première, c'est que les plus belles compositions des peintres, les plus rares morceaux des statuaires, les plus simples, les mieux dessinés, du plus beau caractère, de la couleur la plus vigoureuse et la plus sévère ont été faits à Rome ou au retour de Rome¹¹⁶.

Cependant, il ne pense pas que cela soit l'effet d'un « plus beau ciel, d'une plus belle lumière, d'une plus belle nature »¹¹⁷, d'après un cliché répandu à l'époque, mais l'influence de la pureté du style des peintres italiens. Diderot constate que c'est l'étude approfondie des modèles qui forme le peintre. Il exigerait même un plus long séjour à Rome, parce qu'il trouve que les peintres français perdent rapidement de la perfection après le retour et que la maniériste gagne trop facilement le vrai goût :

¹¹² Livre XIX, chap. 12, p. 279.

¹¹³ Lettre à Falconet, mai 1768, *Correspondance*, p. 817.

¹¹⁴ *Salon de 1767*, p. 352.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 352.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 353.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 353.

Précautionnons donc nos artistes par un long séjour, par une habitude si invétérée, qu'ils ne puissent s'en départir contre l'absence des grands modèles, la privation des grands monuments, l'influence de nos petits usages, de nos petites mœurs, de nos petits mannequins nationaux¹¹⁸.

Diderot est étroitement lié à la tentative de Catherine II d'encourager les beaux-arts en Russie. Il reconnaît les faiblesses de cette politique culturelle et conseille une autre voie dans les *Mélanges pour Catherine II*. Comme il participe au programme d'échanges dès 1766, il connaît à fond les problèmes de cette initiative. Il cite deux lettres dans les *Mélanges* qui rapportent l'échec du séjour des élèves russes à Paris et à Rome. Il essaie de convaincre Catherine II des « inconvenients qu'il y avait à laisser à Paris des enfants sur leur bonne foi »¹¹⁹ et il constate que leur formation échoue faute de conditions nécessaires. En même temps, les artistes étrangers appelés en Russie n'ont pas de commandes.

Il vaudrait mieux ne point envoyer d'élèves que de les exposer à revenir ignorants et corrompus. Il vaudrait mieux ne point appeler d'artistes que de les laisser revenir dans leur pays mentir, ou dire la vérité à leurs compatriotes. [...] Les Grecs ne sortirent point de leur pays pour devenir de grands peintres et de grands sculpteurs. Mais que firent-ils ? Ils encouragèrent dans leur propre pays les talents barbares, puis médiocres, puis excellents ; et comment les encouragèrent-ils ? Par beaucoup d'ouvrages¹²⁰.

Parmi les dangers de cette politique, nous trouvons l'ignorance, la corruption, la perte du talent des habitants et l'opinion défavorable que les Occidentaux répandront au retour de Russie. Diderot est conscient que la Russie veut donner une image plus flatteuse aux yeux de l'Europe que la réalité. Pour atténuer la critique de son discours, il ajoute que ces principes sont difficiles à mettre en pratique. L'excellence des artistes étrangers ne ferait rien pour éléver les arts en Russie ; non plus les artistes russes qui oublient rapidement leur origine en France ou en Italie.

L'Angleterre ou l'enquête politique sans voyager

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 353. Le « grand prix » de l'Académie a permis un séjour d'études de quatre ans environ à Rome. *Ibid.*, note 606.

¹¹⁹ « Sur les jeunes artistes », dans *Mélanges*, p. 330.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 331.

Les îles britanniques sont une des plus importantes destinations des penseurs français au XVIII^e siècle, avant tout pour ceux qui veulent faire une enquête politique. L'Angleterre est un modèle important à examiner en matière politique : faire le voyage d'Angleterre ou étudier les relations fiables est indispensable pour la réflexion. Mais est-il possible de réfléchir sur ce pays sans le visiter ? Le voyage est-il nécessaire pour connaître ce modèle à fond ou les sources (écrites ou orales) peuvent-elles suffire ? Diderot n'est pas motivé à faire ce voyage parce qu'il n'accepte pas l'idéal politique anglais déjà suivant ses premières connaissances. Il pourrait regarder ses lectures et les renseignements obtenus auprès d'autres comme une préparation au voyage mais, dans ce cas, les informations recueillies le dissuadent plutôt.

Bien que des motivations différentes, Montesquieu, Prévost et Voltaire ont tous fait le voyage d'Angleterre. Anthony Strugnell résume brièvement le rôle de ce pays chez Montesquieu et Voltaire avant de l'examiner chez Diderot. Selon Montesquieu, l'Anglais est le produit de son climat et de ses lois, et la constitution anglaise est influencée par le caractère national. Voltaire loue la tolérance et la liberté dans les *Lettres philosophiques* mais ne les considère pas comme une spécificité nationale. Anthony Strugnell constate que Diderot, malgré son intérêt, ne donne jamais un rôle emblématique aux Anglais dans son œuvre. Il est significatif que, dans les *Entretiens sur le Fils naturel*, Dorval rejette son enthousiasme pour cette nation. Quant aux sources, les observations de Diderot avant son travail pour l'*Histoire des deux Indes* se basent sur les comptes rendus des tiers, eux-mêmes Anglais ou qui ont séjourné dans le pays¹²¹.

L'intérêt de Diderot pour l'Angleterre commence par des lectures en anglais. Il l'a vraisemblablement appris comme une langue morte, sans maître, et se fait rapidement un nom comme traducteur. Les penseurs qui l'influencent le plus pendant sa jeunesse sont Francis Bacon, par la méthode inductive, Thomas Hobbes, Isaac Newton et John Locke¹²². À partir des années 1760, Diderot s'intéresse à l'Angleterre sous deux aspects, celui du système politique et de la littérature. S'il se souvient du projet d'un voyage en Italie, aucune trace d'un plan similaire pour l'Angleterre. Parfois, il aimerait voir les œuvres d'art de ses propres yeux en Italie mais il ne faut pas quitter la France pour connaître la philosophie et la littérature anglaises. Diderot forme donc son opinion à partir de ses lectures et, concernant le gouvernement et les mœurs, d'après les rapports des Anglais et

¹²¹ Anthony Strugnell, « L'Anglais selon Diderot, ou la fin d'une manie », dans *L'Encyclopédie, Diderot, l'esthétique, Mélanges en hommage à Jacques Chouillet*, Paris, PUF, 1991, p. 90-94.

¹²² Robert Niklaus, art. « Angleterre », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 28-30. Diderot prend en charge les articles sur la philosophie de Hobbes et de Locke dans l'*Encyclopédie*.

des voyageurs français. Il traduit plusieurs fois l'avis d'autres mais il est soucieux de bien choisir ses informateurs. Il prend une distance vis-à-vis des voyages d'outre-Manche et en parle avec beaucoup d'humour.

Diderot rencontre certains Anglais illustres à Paris et connaît la plupart de ses amis anglais dans le salon parisien de d'Holbach¹²³. C'est à l'occasion du voyage en Angleterre du baron que Diderot se trouve pour la première fois au milieu des débats politiques. Dans la lettre à Sophie Volland le 15 septembre 1765, il parle des expériences du baron.

Cependant il en est revenu mécontent ; mécontent de la contrée, qu'il ne trouve ni aussi peuplée ni aussi bien cultivée qu'on le disait ; mécontent des bâtiments [...] mécontent du goût [...] mécontent des amusements [...] mécontent des hommes, sur le visage desquels on ne voit jamais la confiance, l'amitié, la gaieté, la sociabilité [...] Je ne lui ai entendu louer que la facilité de voyager. [...] Il a bien repris du goût pour le séjour de la France dans son voyage d'Angleterre [...]¹²⁴

Il continue ce sujet dans la lettre suivante : « Je vous croyais quitte de l'Angleterre et des Anglais. Je vous y ramène pourtant pour vous montrer *combien un voyageur et un voyageur se ressemblent peu*. Helvétius est revenu de Londres, fou à lier des Anglais. Le Baron en est revenu, *bien revenu*¹²⁵. » L'admiration de certains, la déception d'autres ne prouvent donc que la subjectivité de l'observateur. Diderot attribue l'opinion favorable des contemporains en partie à la sociabilité des Anglais, comme le montre le cas d'Helvétius, à qui il reproche une généralisation rapide :

Il fait le voyage de Londres ; la manière honnête dont il a traité tous les étrangers en France, et son mérite personnel lui concilient l'accueil le plus distingué des hommes de lettres et des Grands ; et la nation anglaise devient à ses yeux la première des nations¹²⁶.

Diderot est ironique sur l'engouement de son ami pour les Anglais : le voyage seul ne permet pas de mieux juger d'un pays ; il faut réfléchir attentivement pour voir les avantages et les défauts d'un système politique.

¹²³ Par exemple l'écrivain Laurence Sterne, l'homme politique John Wilkes, l'acteur Garrick et le philosophe David Hume. Arthur M. Wilson, *Diderot, Sa vie et son œuvre*, Paris, Laffont-Ramsay, 1985, p. 379-381. Voir encore Jacques Chouillet, *Denis Diderot – Sophie Volland, Un dialogue à une voix*, Paris, Champion, 1986, p. 58 et John Lough, « Encounters between British travellers and eighteenth-century French writers », *SVEC*, n° 245, Oxford, VF, 1986, p. 26-30.

¹²⁴ *Correspondance*, p. 532-533.

¹²⁵ Le 6 octobre 1765, *ibid.*, p. 539.

¹²⁶ *Réfutation d'Helvétius*, DPV, tome XXIV, p. 743.

Dans la lettre du 6 octobre 1765 à Sophie, Diderot paraphrase les réflexions de d'Holbach sur l'Angleterre, en y intégrant également quelques histoires entendues de David Hume. Il fait confiance au baron et accepte son avis plutôt négatif. Il cherche à illustrer par le rapport de son ami que la monarchie constitutionnelle anglaise n'est pas le régime idéal. Il résume les éléments suivants de son récit : le partage des richesses est aussi inégal qu'en France mais le clergé contribue aux charges publiques ; la cour veut commander et se faire obéir ; il n'y a pas d'éducation publique ; la main d'œuvre coûte trop cher ; la vie est triste et la société se donne aux jeux, aux voyages ; le déisme règne parmi l'élite sans esprit critique. Il est sensible d'ailleurs aux mots d'esprit et n'oublie pas de les rapporter à Sophie : « Un mot charmant de notre ami Garrick, c'est que Londres est bon pour les Anglais, mais que Paris est bon pour tout le monde¹²⁷. »

Diderot pense, en accord avec d'Holbach, que le parlementarisme anglais ne représente pas loyalement le peuple parce que le droit de parler en son nom se vend et s'achète¹²⁸. Il souligne ce défaut par la même anecdote dans le *Voyage de Hollande*, dans la *Réfutation d'Helvétius* et dans l'*Histoire des deux Indes* : en Angleterre, les riches achètent les suffrages, la cour achète les riches représentants, qui n'ont même pas l'intention de cacher leur malhonnêteté¹²⁹. Diderot est prêt à accepter une opinion critique sur le parlementarisme : il pense qu'il serait trop facile d'accepter sans examen le régime d'outre-Manche.

Malgré tous les aspects négatifs, l'histoire des îles britanniques témoigne d'une grandeur certaine. Diderot observe la lutte entre la liberté et le despotisme, le développement des sciences et de la raison et la constitution anglaise qui, à son avis, est adaptée au pays. Il conclut dans l'*Histoire des deux Indes* que l'Angleterre doit servir de leçon aux autres nations¹³⁰. Dans ses contributions à l'ouvrage de l'abbé de Raynal, il doit considérer l'ensemble de l'histoire de l'Empire britannique pour pouvoir définir son rôle dans le commerce et dans la colonisation. Cela suppose plutôt l'étude des sources qu'un voyage qui permet plutôt l'observation des mœurs que celle de l'histoire.

Comment voyager ? Le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande*

¹²⁷ Le 6 octobre 1765, *Correspondance*, p. 535.

¹²⁸ Gerhardt Stenger, *Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Paris, Universitas, 1994, p. 297.

¹²⁹ Livre XIX, chap. 2, p. 79.

¹³⁰ Livre XIV, chap. 1, p. 1-2.

Diderot critique sévèrement les voyageurs et les récits de voyage ; il compose néanmoins deux textes sur les voyages utiles. Le premier, le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande*, est particulièrement intéressant, bien qu'il ne soit pas original dans toutes ses idées. Lawrence Bongie le considère comme une introduction solennelle qui gagne un nouveau sens si l'on connaît la méfiance de Diderot envers les récits de voyage¹³¹. Selon Madeleine van Strien-Chardonneau, le « Préliminaire », qui suit la tradition des *arts de voyager*, est représentatif de la réflexion du siècle sur l'utilité des voyages¹³². Diderot pose en effet la même question que beaucoup d'autres avertissements ou préfaces : sans une capacité de jugement ferme et sans une préparation appropriée, les voyageurs ne rapportent que « des erreurs et des vices »¹³³, mais comment prévenir ce danger ?

L'émergence des arts de voyager est provoquée par l'essor du récit de voyage au XVII^e siècle et ce genre connexe détermine en retour l'évolution du récit de voyage en contribuant à l'élaboration de sa poétique¹³⁴. Selon Daniel Roche, les premiers écrits normatifs sur les voyages suivent vraisemblablement une tradition orale et la production des arts de voyager s'accroît entre le XVI^e et le XVIII^e siècles. Au début, ils veulent fournir des règles générales à tous ceux qui désirent voyager avec profit. Au XVII^e siècle, ils visent plus particulièrement le voyage savant mais c'est au XVIII^e siècle que les méthodes spécialisées, destinées aux naturalistes, à l'enquête politique, etc. apparaissent¹³⁵. Diderot suit le modèle traditionnel puisque le voyage dont il parle dans le « Préliminaire » est celui d'un connaisseur, sans un champ d'investigation étroitement défini. L'objectif principal est de partager des connaissances justes et authentiques avec un public large. Comme il le conclut à la fin de son introduction :

C'est en vous conformant à ces préceptes, qu'on pourrait augmenter d'un grand nombre d'autres, que de retour dans votre patrie vos concitoyens se feront un plaisir de vous écouter, et qu'ils oublieront en votre faveur le proverbe qui dit : 'A beau mentir qui vient de loin'¹³⁶.

¹³¹ Lawrence L. Bongie, « Diderot, the *Voyage en Hollande...* and Diderot », dans *Voltaire and his world : Studies presented to W. H. Barber*, Oxford, VF, 1985, p. 277-278.

¹³² Madeleine van Strien-Chardonneau, *Le Voyage de Hollande : récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1795*, SVEC, n° 318, Oxford, VF, 1994, p. 161.

¹³³ *Voyage de Hollande*, p. 45.

¹³⁴ Normand Doiron, « L'art de voyager, Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétique*, n° 73, 1988, p. 85-86.

¹³⁵ D. Roche, *op. cit.*, p. 53-57. Parmi les modèles du « Préliminaire », on mentionne l'*Instructio peregrinatoris* de Linné (1759), destinée aux naturalistes. Mais l'enjeu est différent ; alors que Linné s'adresse aux expéditions scientifiques, les conseils de Diderot gardent l'empreinte du travail de l'encyclopédiste : il s'agit de recueillir le plus d'informations précises dans un espace limité du temps. C'est Sergio Moravia qui découvre la parenté des idées entre le début de l'*Instructio* et le « Préliminaire ». Voir *Philosophie et géographie à la fin du XVIII^e siècle*, SVEC, n° 57, Oxford, VF, 1967, p. 968-969.

¹³⁶ *Voyage de Hollande*, p. 48 (nos italiques).

Certaines idées du « Préliminaire » sont répandues depuis les siècles précédents. Mais, à l'opposé du Grand Tour, ce voyage n'est pas la dernière étape des études, bien qu'il suive les études, cette fois-ci accomplies. Le voyage que Diderot propose sert plutôt à élargir et à rectifier les connaissances déjà accumulées. Comme il le dit : « Plus vous saurez ; plus vous aurez à vérifier, plus vos résultats seront justes¹³⁷. » L'importance des lectures préparatoires et des renseignements recueillis sur place est une idée qui se transmet de récit en récit depuis l'humanisme¹³⁸ et les moralistes du siècle classique soulignent que voyager sans préparation et sans précaution est néfaste¹³⁹.

L'idée de pouvoir abréger son séjour par une visite méthodique, ce qui est un principe dans le « Préliminaire », se trouve déjà chez Francis Bacon. Bacon, qui a fait lui-même un voyage de deux ans en France, définit le voyage comme une forme de l'éducation pour les jeunes et comme une expérience utile pour les plus âgés. Il souligne le rôle du précepteur qui doit savoir orienter le jeune voyageur. Il s'adresse à ce dernier et lui conseille de tenir un journal, non pas pour noter les accidents du voyage mais pour les observations et réflexions personnelles. Il recommande les choses qui méritent d'être vues ; en fait, il résume les codes du voyage curieux et du voyage savant. Finalement, Bacon propose une méthode pour faire un voyage relativement court mais instructif : il faut connaître au moins un peu la langue du pays, employer un précepteur, suivre une carte ou un guide, tenir un journal, sortir du milieu de ses compatriotes, rencontrer les gens de mérite, garder les relations par correspondance après le retour et manifester une réserve en racontant ses expériences¹⁴⁰.

Ces conseils, devenus classiques, retrouveront un écho assez tardif dans le « Préliminaire » du *Voyage de Hollande*. Le « Préliminaire » définit l'âge idéal du voyageur, ses connaissances, ses lectures préalables, donne des conseils sur l'attitude à prendre et sur les pièges à éviter. Diderot demande au voyageur avant tout des connaissances en sciences naturelles ; l'histoire de son propre pays et la langue du pays visité doivent lui être familières. Le voyageur n'est pas philosophe ; sa qualité principale est l'esprit d'observation, il doit observer, noter et questionner et non pas analyser ou théoriser. Diderot ne pense pas que le voyage seul forme la capacité de jugement ; au

¹³⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹³⁸ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 162.

¹³⁹ D. Roche, *op. cit.*, p. 75.

¹⁴⁰ Francis Bacon, « Des Voyages », dans *Essais*, Paris, Aubier, 1964, p. 91-95. Selon Daniel Roche, Bacon résume les règles d'un voyage idéal qui est l'outil de connaissance, nécessaire à la formation de l'élite intellectuelle. *Op. cit.*, p. 687-688.

contraire, « l'âge du voyageur est celui où le jugement est formé »¹⁴¹, et il lui demande du sang-froid et de l'impartialité¹⁴².

Déjà le sous-titre « Des moyens de voyager utilement » suggère que, selon Diderot, un grand nombre de voyages sont inutiles faute de rigueur et d'application. Il cherche à répondre à plusieurs questions dans un texte qui est toutefois assez bref. Quelles sont les conditions d'un voyage sérieux ? Comment doit être le voyageur ? Quels sont les objectifs et les champs d'étude ? Comment faire une enquête globale sur le pays visité ? Diderot fait attention avant tout à l'idée d'abréger le séjour sans que le voyage perde de son utilité. La méthode proposée est cependant différente que celle de Bacon :

Vous abrégerez votre séjour et vous vous épargnerez bien des erreurs, si vous consultez l'homme instruit et expérimenté du pays sur la chose que vous désirez savoir. L'entretien avec des hommes choisis dans les diverses conditions vous instruira plus en deux matinées que vous ne recueilleriez de dix ans d'observations et de séjour¹⁴³.

Cette méthode s'appuie à la fois sur l'observation et sur une comparaison systématique. Le voyageur n'est pas un spécialiste mais il doit rechercher l'information chez les spécialistes ; il doit recueillir et filtrer les informations. L'entretien avec des hommes choisis permet de savoir le plus possible sur le pays visité et cette recherche doit être complétée par la vérification des écrits antérieurs. Il faut donc confronter les informations rassemblées par le voyageur entre elles et ensuite avec d'autres sources. Ainsi, la tâche du voyageur est de vérifier et de compléter ce qu'il sait à l'avance pour construire un savoir global.

C'est ainsi que dans la contrée où chacun est à sa chose, et n'est qu'à sa chose, vous qui n'aurez qu'un moment à rester et pour qui il n'y aura presque rien d'indifférent, vous en saurez à la vérité moins qu'aucun des habitants sur l'objet qui lui est propre, mais plus qu'eux tous sur la multitude des objets qui sont étrangers à leurs conditions¹⁴⁴.

Malgré l'importance accordée aux études préparatoires, Diderot apprécie avant tout les témoignages recueillis sur place et opte pour une recherche comparative avec le pays d'origine : celui qui se consacre à l'étude d'une nation doit connaître la sienne. Cela lui

¹⁴¹ *Voyage de Hollande*, p. 45.

¹⁴² *Ibid.*, p. 46.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 48.

assure un point de repère certain ainsi qu'un mérite personnel. Ces connaissances forment en fait une des premières conditions du voyage : « Il est presque aussi ridicule d'aller étudier une nation étrangère sans connaître la sienne, que d'ignorer sa langue et d'en apprendre une autre »¹⁴⁵. Voyager est une rencontre dans deux sens : le voyageur interroge et il sera interrogé sur son propre pays.

Le bon observateur examine aussi son informateur : il faut « discerner l'homme instruit et sensé à qui vous pourrez accorder de la confiance, du discoureur ignorant, indiscret, frivole, qui n'en mérite aucune »¹⁴⁶. Diderot met en garde surtout contre la « précipitation », c'est-à-dire des jugements trop rapides, et contre les généralisations trompeuses : « Une des fautes les plus communes, c'est de prendre, en tout genre, des cas particuliers pour des faits généraux »¹⁴⁷. Or, le voyageur rencontre précisément des cas particuliers. Une étude approfondie du pays et de la nation en question ne peut ainsi se faire d'après un seul récit. Les témoignages des spécialistes servent en effet à réduire ce risque car « les hommes choisis » sauront faire la différence entre le particulier et le général. Diderot recommande de n'accepter que les faits généralement attestés et de ne pas hésiter à croire celui qui se renferme dans les choses de son état. Il diversifie de plus son interrogation non seulement selon les domaines qui l'intéressent mais aussi selon les conditions : il recommande de questionner toutes les couches de la société.

Diderot ne dit pourtant que très peu sur la rédaction du récit de voyage, qui suit logiquement l'observation sur place. Il conseille de prendre des notes de manière systématique et soigneuse mais ne s'occupe pas plus en détail de la composition du texte. C'est seulement le récit qui suit le « Préliminaire » qui montre qu'il apprécie avant tout l'organisation thématique de la description et qu'il opte pour la présentation la plus complète possible – le voyageur devrait se renseigner sur tout.

Nous retrouvons dans le « Préliminaire » des préceptes récurrents, devenus lieux communs, soulignées par beaucoup d'autres. Un exemple intéressant est l'importance de se former une idée des villes par une vue du haut, qui se trouve également dans les *Voyages* de Montesquieu : « Quand j'arrive dans une ville, je vais toujours sur le plus haut clocher ou la plus haute tour, pour voir le tout ensemble, avant de voir les parties ; et, *en la quittant, je fais de même*, pour fixer mes idées¹⁴⁸. » Le but de cette évaluation approximative, une pratique répandue parmi les voyageurs, est de noter des généralités

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 45.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴⁸ Montesquieu, *Voyage de Gratz à La Haye*, dans *Oeuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 1949 (coll. La Pléiade), p. 671 (nos italiques).

comme la forme, la situation géographique, la surface et le nombre d'habitants d'une ville avant la description proprement dite¹⁴⁹. La même idée réapparaît dans le « Préliminaire » :

Arrivé dans une ville, montez sur quelque hauteur qui la domine, car c'est là que par une application rapide de l'échelle de l'œil vous prendrez une idée juste de sa topographie, de son étendue, du nombre de ses maisons, et avec ces éléments, quelque notion approchée de la population¹⁵⁰.

Les vieux préceptes sont réaffirmés avec confiance mais les nuances changent : les deux auteurs pensent que cette méthode, supposant un voyageur expérimenté, est efficace, mais alors que chez Montesquieu elle est à la fois une observation préalable et une vérification, chez Diderot elle fait partie de l'enquête proprement dite. Chez Montesquieu, comme chez Diderot, le voyageur doit voir de ses propres yeux la topographie d'une ville pour ne pas sous- ou surestimer son importance. Montesquieu souligne la confirmation finale avant de partir, tandis que Diderot considère que le voyageur doit avoir une image approximative d'abord et préciser ensuite cette image par une enquête plus minutieuse.

La méthode que Diderot définit dans le « Préliminaire » n'est pas une réflexion passagère. Il la mettrait peut-être en pratique à Saint-Pétersbourg si son isolement ne l'empêchait pas. Une de ses lettres révèle qu'il croit profondément dans ce mode, qui se base sur l'information exacte et sur la diminution des préjugés.

Je ne néglige aucun effort pour m'instruire ici, et il y a deux moyens d'y réussir. Le premier, c'est d'interroger toujours quand on ignore les choses, et d'interroger les gens qui peuvent vous renseigner ; c'est ainsi qu'on acquiert quelque connaissance de la vérité. Le second, c'est de chasser la folie qui a pris possession de votre cerveau ; car une fois la fantaisie mise dehors, vous fermez la porte et l'empêchez de rentrer jamais¹⁵¹.

Le « Préliminaire » peut pourtant tromper un lecteur non averti : Diderot ne met pas en pratique ces préceptes pour un voyage utile. Le *Voyage de Hollande* n'applique pas toujours les principes énoncés au début : Diderot ne vérifie pas les sources, il néglige de mettre à jour les informations empruntées, ne visite qu'une petite partie du pays, etc. Le *Voyage de Hollande* est, en vue du « Préliminaire », une expérience interrompue.

¹⁴⁹ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 234.

¹⁵⁰ *Voyage de Hollande*, p. 48.

¹⁵¹ Lettre à la princesse Dachkov le 24 décembre 1773, *Correspondance*, p. 1205.

Le voyage de formation du futur souverain

Il se trouve un essai intitulé « Sur l'institution du fils de Sa Majesté Impériale, Monseigneur le Grand-Duc, après son mariage » dans les *Mélanges pour Catherine II* (1773-1774). Ce texte est né à la même époque que le « Préliminaire » et comporte certains éléments communs avec ce dernier. La visée est pourtant différente : Diderot considère le voyage comme un moyen de former le futur souverain. En fait, le voyage royal apparaît dans les traités d'éducation du prince depuis le xvi^e siècle : il doit sensibiliser le futur roi aux besoins de son peuple et à sa propre action en tant que souverain¹⁵².

L'essai des *Mélanges* offre une image assez claire de l'avis de Diderot : le voyage du prince doit être d'autant plus surveillé que l'enjeu en est grand. Ses pensées s'intègrent dans la réflexion du siècle sur l'éducation du prince dont il partage les convictions principales : la formation du prince doit être avant tout morale et le rendre conscient de ses droits et devoirs, l'éducation de l'héritier doit suivre une conception solide. Le texte destiné à Catherine II est d'une inspiration positive et suppose que l'art de régner peut s'apprendre. Plus tard, l'*Essai sur Claude et Néron* place l'éducation du prince dans un tout autre contexte : comme le prouve l'exemple de Néron et de Sénèque, l'instituteur peut très peu contre l'inclination de son élève¹⁵³.

L'essai « Sur l'institution du fils de S. M. I. » est lié à une circonstance concrète : Diderot arrive à Saint-Pétersbourg le jour du mariage du prince, quoiqu'il n'assiste pas à la cérémonie¹⁵⁴. Le rôle que Catherine II souhaite donner à son fils émerge donc naturellement au cours de leurs entretiens¹⁵⁵ et Diderot conseille des voyages pour compléter l'éducation de l'héritier¹⁵⁶. Il commence par considérer la situation du grand-duc, qui a terminé la première phase de son éducation. Le principal risque qu'il court est celui d'une « vie oisive et dissipée », ce que Diderot espère prévenir par des études prolongées¹⁵⁷. Dans un premier temps, il doit être auditeur des affaires d'État pendant deux ou trois ans pour bien connaître l'administration et pour pouvoir choisir ses conseillers. La

¹⁵² D. Roche, *op. cit.*, p. 677.

¹⁵³ Catherine Volpilhac-Auger, « De Montausier à Mirabeau : un siècle d'institution du prince », Actes du colloque *L'Institution du prince au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2003, p. 1-11.

¹⁵⁴ Il en fait mention dans la lettre à sa femme le 9 octobre 1773, *Correspondance*, p. 1189.

¹⁵⁵ Catherine II a proposé à d'Alembert de devenir le précepteur du prince mais il a refusé cette commission.

¹⁵⁶ Diderot récuse pourtant les voyages coûteux des rois en d'autres endroits des *Mélanges* et, dans un article qui se dirige contre le luxe impérial, il donne comme modèle Henri IV, qui évitait le faste dans ses voyages. *Mélanges*, p. 296-297.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 247.

deuxième partie de son éducation, après des lectures approfondies, est une tournée dans l'Empire, accompagnée des spécialistes choisis en vue de cet objectif et préalablement formés. Dans une troisième partie, il entreprendra un tour d'Europe pour étudier les mœurs, les lois, les sciences et les arts, pour pouvoir les appliquer à sa nation : « Cette seconde tournée serait préparée, comme la première, par des lectures préliminaires et l'instruction propre et personnelle des compagnons de voyage¹⁵⁸. » Diderot recommande, comme dans le « Préliminaire », la connaissance de son propre pays avant de voyager à l'étranger et la vérification systématique des connaissances acquises avant d'en recueillir de nouvelles. Le voyage du grand-duc doit préparer son règne : c'est un voyage orienté pour pouvoir comparer l'Empire et l'Europe.

Il est significatif que Diderot consacre une attention particulière à deux pays : l'Angleterre pour la politique et l'Italie pour les beaux-arts. Quant à la France, il déconseille un séjour plus long, à cause de l'atmosphère corruptrice de la capitale française et peut-être pour équilibrer la francophilie déjà dominante de l'aristocratie russe. Il fait un survol des centres d'intérêt de chaque pays européen mais ne s'occupe en détail que de l'Italie : comme les beaux-arts représentent la magnificence de la monarchie, Diderot exige leur connaissance chez le futur souverain. Il ne conseille pas pourtant de longs voyages au prince ; après avoir acquis ce qui est nécessaire pour élargir ses vues, il doit rentrer à la cour et se préparer à son règne à côté de sa mère.

Le voyage que Diderot propose est entièrement programmé et n'accorde aucune place à l'apprentissage spontané. Les expériences sans contrôle peuvent même être dangereuses, Diderot les regarde plutôt comme une menace de corruption. De plus, le voyage en soi ne garantit pas la formation appropriée du grand-duc. C'est pourquoi il faut fermement surveiller sa tournée. Diderot est d'ailleurs sceptique sur le profit que l'élite russe tirera de ses séjours à l'étranger. Comme il l'affirme plus tard dans les *Observations sur le Nakaz*, la souveraine ne peut pas fonder ses réformes sur les envoyés formés en Occident, ce qui réévalue ultérieurement l'optimisme de l'essai sur l'éducation du prince.

Il est sûr que ceux des Russes qui ont voyagé ont apporté dans leur patrie la folie des nations qu'ils ont parcourues, rien de leur sagesse ; tous leurs vices, aucune de leurs vertus ; et je crois que les voyages, comme les font aujourd'hui nos jeunes seigneurs, corrompent plus de jeunes gens qu'ils n'en instruisent¹⁵⁹.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 248.

¹⁵⁹ *Observations sur Nakaz*, p. 525.

Cette première approche de la question du voyage dans l'œuvre de Diderot nous a permis de fixer certaines constantes de sa réflexion. Il est convaincu que le voyage ne doit jamais devenir un mode de vie. Les pratiques du déplacement changent avec le temps mais les motifs sont identiques et l'effet du voyage continu sur l'esprit humain reste toujours le même : cet effet est plutôt destructeur, c'est pourquoi le voyage doit être une activité unique, avec une durée délimitée. Diderot opte pour la tranquillité d'âme, qui ne peut être assurée que par une tranquillité physique. Ainsi, le voyage continual est intenable pour la majorité des hommes. Néanmoins, ceux qui voyagent devraient le faire avec plus d'attention parce que l'observation fidèle et les témoignages authentiques sont rares.

Les premiers articles de l'*Encyclopédie* reflètent l'opinion de Diderot sur la littérature des voyages comme une source. Il ne regarde pas les voyageurs comme des informateurs qui méritent une confiance absolue. Mais, quoique le débat sur les fables des voyageurs n'exclue pas la possibilité d'un mensonge délibéré, il s'agit plutôt des légendes fondées et perpétuées par des observations et des vues erronées. Le point de vue que Diderot exprime dans l'*Encyclopédie* est plus positif que celui qu'il adoptera dans l'*Histoire des deux Indes*, où le voyageur est une figure suspecte par définition. Dans les articles de l'*Encyclopédie* en question, il s'agit de trouver les voyageurs qui sont dignes de foi et définir les critères de ce choix.

Diderot se demande aussi si le tour d'Europe est vraiment nécessaire pour la formation du philosophe. Il ne nie pas l'utilité pédagogique du voyage mais cette utilité est peut-être exagérée. En tous cas, Diderot lui-même essaie de remplacer ce tour par la lecture et des informations secondaires. Il n'oublie aucune occasion de se renseigner sur l'Italie et sur l'Angleterre mais il regrette d'avoir manqué seulement le voyage d'Italie : il faudrait voir soi-même les œuvres d'arts, alors que les notions politiques peuvent être connues par des études.

Les deux textes que Diderot consacre aux voyages utiles concernent le voyage d'un amateur éclairé et le voyage de formation du futur souverain, avec un objectif bien défini. Malgré cette différence, les ressemblances sont évidentes. Plus le voyage est préparé, plus l'observation est méthodique, plus il sera utile pour le voyageur et pour ses compatriotes ou pour ses sujets.

Le voyage dans les œuvres de fiction de Diderot

Le voyage a un rôle important dans certaines œuvres de fiction de Diderot. Quatre chapitres de son premier roman, *Les Bijoux indiscrets*, concernent les voyages. Diderot les tourne en dérision de même manière que les autres sujets abordés dans le roman. Le *Supplément au Voyage de Bougainville* se base sur un voyage réel¹⁶⁰ et peut être considéré comme un voyage imaginaire. Cet ouvrage, qui comporte une plus grande variété de thèmes que le voyage dont il s'inspire, condense les plus importants thèmes de la philosophie morale de Diderot. Dans *Jacques le Fataliste et son maître*, le voyage des protagonistes constitue la trame narrative du roman, mais ce voyage est en même temps sa propre négation. Comme les idées de Diderot se transportent et se complètent entre ses romans et ses écrits esthétiques, philosophiques et politiques, l'examen des notions-clés dans les textes choisis nous permet d'introduire la recherche.

L'Oiseau blanc, conte bleu : la première critique du voyageur « menteur »

L'allégorie voyage-vie ou voyage-quête pénètre la littérature occidentale. Diderot exploite largement ce modèle dans une œuvre de jeunesse, *L'Oiseau blanc, conte bleu*, alors qu'il renoncera à l'allégorie dans *Jacques le Fataliste* – « Vous allez dire que je m'amuse, et que, ne sachant plus que faire de mes voyageurs, je me jette dans l'allégorie, la ressource ordinaire des esprits stériles »¹⁶¹. *L'Oiseau blanc*, écrit à la même époque que *Les Bijoux indiscrets*, également sous l'influence de Mme de Puisieux, pastiche également le conte oriental et le conte libertin¹⁶². On peut trouver des personnages codés, comme dans le premier roman de Diderot, mais les rapprochements ne sont pas toujours significatifs. Génistan, un prince métamorphosé en oiseau, cherche la fée Vérité pour être désenchanté. Le lecteur connaît les aventures amoureuses du prince déguisé en pigeon, dont le chant fait naître des petits esprits aux vierges, ainsi que les intrigues de cour liées autour de lui.

L'histoire est délibérément confuse : la sultane Mirzoza demande un conte à ses serviteurs pour pouvoir s'endormir (voilà le schéma des *Mille et Une Nuits* à l'envers).

¹⁶⁰ Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde par la frégate La Boudeuse et la flûte L'Étoile*, première publication à Paris, chez Saillant et Nyon, 1771.

¹⁶¹ *Jacques le Fataliste et son maître*, DPV, tome XXIII, p. 43.

¹⁶² Selon Vivienne Mylne, l'idée de l'allégorie a été peut-être fournie par Mme de Puisieux mais le texte même, qui projette les techniques narratives de Diderot, est bien de lui. Vivienne Mylne, Janet Osborne, « Diderot's early fiction : *Les Bijoux indiscrets* et *L'Oiseau blanc* », *DS*, n° XIV, 1971, p. 164-165.

Quatre conteurs, deux émirs et deux femmes, improvisent le récit durant sept soirées selon les caprices de la favorite¹⁶³. L'auteur ne prétend pas au sérieux et l'atmosphère orientale, comme celle des *Bijoux*, reste confuse. La verve satirique caractérise également *L'Oiseau blanc* et les remarques ironiques ne manquent ni sur l'histoire narrée ni sur la narration. Ce voyage allégorique est en même temps la première critique du voyageur menteur. L'attaque contre le voyageur est réitérée : cette figure est crédible seulement dans un conte mais si le conte se veut édifiant il faut désigner un narrateur plus juste qu'un voyageur.

La sultane interrompt parfois le narrateur pour dire des mots d'esprit ou pour se moquer des absurdités et des lieux communs de l'histoire, pour ajouter des réflexions au récit ou même pour relancer l'intrigue. Comme elle avertit le premier émir au tout début – « Je veux bien qu'on me fasse des contes, mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules »¹⁶⁴ – ou comme elle prévient le second émir – « Un prince élevé sous les yeux de Vérité ! [...] Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru »¹⁶⁵. Diderot se moque néanmoins de son allégorie : les vierges du temple de la grande guenon ne comprennent rien à l'oracle qui commande à l'oiseau de chercher Vérité (serait-ce un autre oiseau ?) et la sultane reconnaît avec quelque ennui à la cinquième soirée que les figures du conte sont allégoriques¹⁶⁶.

L'oiseau arrive à un couvent en Chine au début de l'histoire : l'Orient du conte est invraisemblable dès ce moment. Il s'envole ensuite en Inde où il tombe amoureux de la princesse Lively. L'histoire continue au Japon – le lecteur apprend que le pigeon est en vérité le fils de l'empereur – ensuite au palais allégorique de la fée Vérité, où il reconnaît la demeure de ses premières années. Génistan, métamorphosé, doit partir à cause des intrigues de cour qui entourent même la fée. Autres figures allégoriques – le Menteur, la Rusée, la Bizarre – le séduisent du côté de la Vérité. Il voudrait regagner sa première demeure mais cela ne va pas sans fausses pistes et détours.

Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité, mais qui lui montrera la route ? qui lui servira de guide ? On y arrive par une infinité de chemins, mais tous sont difficiles à tenir, et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissements, et il n'aurait pas été en cela plus

¹⁶³ Vivienne Mylne trouve des allusions qui suggèrent que les quatre narrateurs racontent une histoire déjà connue au lieu de l'inventer. Improviser signifie seulement qu'ils peuvent la raconter selon leur propre fantaisie. *Ibid.*, p. 146.

¹⁶⁴ *L'Oiseau blanc, conte bleu*, DPV, tome III, p. 306.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 316.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 348.

malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée, rencontre difficile qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués qu'aux plus profondes méditations¹⁶⁷.

Le dilemme du prince – quel chemin choisir – est également celui de la *Promenade du Sceptique* mais avec plus de portée philosophique dans ce dernier.

Le portrait de la fée Vérité est particulier. Elle est sérieuse, réfléchie, austère, elle a des connaissances sûres, aime « la promenade, la philosophie, la solitude et la table ; écrivant durement, ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, *excepté l'histoire et les voyages* ; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée »¹⁶⁸. Ce portrait suggère une image à la fois sérieuse et moqueuse des savants : solitude et travail assidu mais sens critique envers les sources. Les domaines à priori douteux sont l'histoire et les voyages car l'historien écrit sur le passé et le voyageur écrit sur un ailleurs ; il s'agit de plus des récits dont le narrateur se laisse emporter, raison pour laquelle Diderot les discrédite.

Le prince-oiseau conteste la sincérité des voyageurs, c'est pourquoi il désigne la fée elle-même comme le dernier narrateur :

Ce serait d'abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et de mes erreurs. D'ailleurs tout voyageur est sujet à mentir ; j'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures¹⁶⁹.

L'idée est déjà un lieu commun mais Diderot en aime chercher les raisons : erreurs d'observation, d'inattention, l'amour-propre, la volonté d'imposer aux autres ou de s'imposer. Les auteurs des voyages imaginaires émettent de pareils doutes depuis l'Antiquité pour pouvoir construire, par l'autorisation du mensonge déclaré, un univers entièrement imaginaire. Dans l'*Histoire véritable*, Lucien déclare de suivre l'exemple des anciens poètes, historiens et philosophes,

qui n'ont pu s'empêcher de nous débiter pour bons plusieurs contes fabuleux et ridicules [...] et conté diverses aventures qu'ils disaient leur être arrivées dans leurs voyages [...] à

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 313.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 331-332 (nos italiques). Selon Vivienne Mylne, la figure de Vérité est une allégorie pure sans être originale alors que la Sultane a un caractère plus intéressant grâce aux remarques qu'elle fait à la narration. Art. cité, p. 147.

¹⁶⁹ *L'Oiseau blanc*, p. 349.

l'exemple d'Homère qui fait décrire à Ulysse chez Alcinoos la captivité des vents, la figure énorme des cyclopes, la cruauté des anthropophages, avec des bêtes à plusieurs têtes, et la métamorphose de ses compagnons par les charmes d'une sorcière, et autres semblables rêveries qu'il débitait au peuple grossier des Phéaques¹⁷⁰.

Lucien veut « composer quelque roman à leur exemple »¹⁷¹ sans faire croire son histoire comme vérifique et avoue de mentir dès les premières pages (d'où l'ironie du titre choisi). Le plus ancien représentant des voyageurs menteurs est Ulysse, un personnage lui-même fictif, mais les auteurs qui prétendent d'écrire des ouvrages vérifiques ne sont pas plus crédibles.

L'histoire finit sans surprises. Le prince retrouve la fée, écoute ses conseils, épouse sa nièce Polychresta mais choisit Lively pour sa maîtresse. Plaisirs et raison d'État sont accordés et la cour rentre dans son ordre habituel. L'enjeu philosophique de *L'Oiseau blanc* est inférieur à certains chapitres des *Bijoux indiscrets* et les allégories sont assez transparentes ; l'intérêt du texte est plutôt dans le pastiche qui imprègne tout le conte et dans les remarques sur la narration. La recherche de la vérité et le parcours symbolique sont banalisés par les remarques de l'auditrice qui, apprenant qu'il s'agit des voyages du protagoniste, relègue l'histoire immédiatement à la sphère de la fiction.

¹⁷⁰ Lucien de Samosate, *Histoire véritable*, dans *Voyages aux pays de nulle part*, Paris, Robert Laffont, 1990 (coll. Bouquins), p. 9.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 9.

Les Bijoux indiscrets : représentation satirique des voyages

Les Bijoux indiscrets sont une des premières œuvres de fiction de Diderot, publiée pour la première fois en 1748. Cet ouvrage a été souvent analysé en vue de l'évolution des thèmes et des formes dans les œuvres postérieures de l'auteur. La plupart des commentateurs ne lui attribuent pas la même valeur qu'aux autres romans. Les caractéristiques qui peuvent reléguer *Les Bijoux indiscrets* au second plan sont les répétitions mécaniques dans l'intrigue, l'absence de caractérisation des personnages ou le fait que Diderot renie lui-même cette œuvre plus tard¹⁷². Ce qui lui donne de l'importance est son approche parodique et satirique de tout un éventail de phénomènes contemporains ou légèrement antérieurs à la date de sa composition.

La littérature critique souligne que *Les Bijoux indiscrets*, ouvrage dans lequel nous n'avons que les débuts du futur romancier, présente pleinement la veine satirique de Diderot¹⁷³. Les voyages et leur rôle dans la vie de la société parodiée sont évoqués sous cet angle : des remarques ironiques et satiriques épinglent les voyageurs et leurs récits. Ce thème apparaît au premier plan dans quatre chapitres du roman. Deux de ces chapitres, intitulés « Des Voyageurs » et « De la Figure des Insulaires et de la Toilette des Femmes » sont des additions tardives. Diderot les a rédigés entre 1770 et 1772, à une époque où il avait déjà écrit ou était en train d'écrire le *Supplément au Voyage de Bougainville*, d'où la parenté de certains sujets¹⁷⁴.

L'édition de Naigeon des *Œuvres* de Diderot (1798) insère les trois additions postérieures à la première publication dans les autres chapitres, leur donnant le numéro 16, 18 et 19. Aram Vartanian, dans l'édition critique des *Œuvres complètes*, les garde après l'ensemble du texte sans numéro. Pour être précis, nous allons désigner les deux chapitres qui nous concernent (18 et 19 chez Naigeon) par leur titre. Ils ne font pas partie des épisodes libertins, c'est-à-dire des essais de l'anneau magique par le sultan du Congo pour faire parler les bijoux, mais se rattachent aux sujets philosophiques abordés dans le texte¹⁷⁵.

Deux autres chapitres se rattachent à notre sujet – les 11 et 14 du tome II de l'édition de 1748 (ou 44 et 47 de l'édition Naigeon et suivantes) – sont intitulés « Histoire des

¹⁷² Stephen Werner, « Diderot's first anti-novel : *Les Bijoux indiscrets* », *DS*, n° XXVI, 1995, p. 215-216.

¹⁷³ « *Les Bijoux* favorisèrent en outre les débuts d'un Diderot doué pour une satire incisive, pleine de verve, étendant ses attaques à toute la gamme des impostures et ridicules de son temps. » Aram Vartanian, « Introduction », aux *Bijoux indiscrets*, DPV, tome III, p. 3-4.

¹⁷⁴ « L'extravagante histoire des insulaires et le *Supplément au Voyage de Bougainville* (1772) seraient ainsi deux écrits intimement liés et très probablement contemporains. » A. Vartanian, *ibid.*, p. 290.

¹⁷⁵ Sur la différence entre le fil libertin et les chapitres au sujet philosophique dans le roman, voir Stephen Werner, art. cité, p. 219-220.

voyages de Sélim » et « Le bijou voyageur ». Le premier fait partie d'une suite de chapitres dans lesquels le vieux courtisan raconte sa vie et ses conquêtes de femmes au sultan et à sa favorite. « Le bijou voyageur », considéré comme le chapitre le plus obscène du roman, est le vingt-sixième essai de l'anneau pour faire parler le bijou d'une femme mal famée de la cour, qui est beaucoup tournée dans le monde.

Les sources des *Bijoux indiscrets* : pastiche, parodie et satire chez Diderot

Le pastiche, la parodie et l'approche satirique jouent un rôle décisif dans le premier roman de Diderot. Il puise largement dans des sources romanesques et philosophiques pour composer cet ouvrage. Le rapport entre les textes de référence et *Les Bijoux indiscrets* est assez complexe : Jacques Chouillet constate que le démarquage entre simple imitation et parodie n'est pas toujours évident. D'après lui, le roman de Diderot comporte des emprunts purs et simples, par exemple à Crébillon fils, mais également des allusions parodiques, par exemple aux romans de Prévost¹⁷⁶. Bill Brooks mentionne le pastiche des contes libertins de Crébillon, la parodie des *Confessions du comte**** de Duclos, doublés d'une satire politique et sociale. Il propose d'interpréter les changements inattendus dans les rôles de l'auteur, narrateur et traducteur comme la parodie de ce jeu littéraire devenu un lieu commun¹⁷⁷. Stephen Werner explique également les références à la traduction ou copie d'un préputé auteur africain comme l'ironie sur la narration et sur ses techniques en vogue¹⁷⁸. La confusion des voix narratives est pourtant le plus souvent attribuée à la composition hâtive de l'ouvrage, car Mme de Vandœul affirme que le roman a été écrit en quinze jours. Son témoignage confirme également le fait que l'objectif de son père était d'imiter Crébillon¹⁷⁹.

Il convient de signaler qu'une étude entière a été consacrée aux rapports entre *Les Bijoux indiscrets* et les contes de Crébillon, notamment *Tanzaï et Néadarné* et *Le Sopha*¹⁸⁰. Raynal, un des premiers critiques des *Bijoux indiscrets*, prend l'ouvrage pour une simple imitation des contes de Crébillon. À ses yeux, comme à ceux du siècle, Diderot et les

¹⁷⁶ Jacques Chouillet, *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Paris, Armand Colin, 1973, p. 89-92.

¹⁷⁷ Bill Brooks, « The uses of parody in French eighteenth-century prose fiction », *SVEC*, n° 323, Oxford, VF, 1994, p. 101-102. Concernant le style du roman, l'auteur met en évidence la prédominance de la veine parodique-satirique : « In *Les Bijoux indiscrets* all styles of writing, from the Bible to political satire, are targets for parody, and cross-references and wicked analogies are frequent. » *Ibid.*, p. 107.

¹⁷⁸ S. Werner, art. cité, p. 220.

¹⁷⁹ Angélique de Vandœul, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. Diderot*, DPV, tome I, p. 20.

¹⁸⁰ Geeta Beharry-Paray, « *Les Bijoux indiscrets* de Diderot : pastiche, forgerie ou charge du conte crébillonien ? », *DS*, n° XXVIII, 2000, p. 21-37.

autres imitateurs n'arrivent pas à égaler le modèle. D'ailleurs, la critique de l'époque s'arrête à cet aspect et ne semble pas faire attention à la dimension philosophique du roman de Diderot¹⁸¹. L'article constate que *Les Bijoux indiscrets* est le pastiche, dans une certaine mesure la forgerie et, par son intention parodique et satirique, la charge des œuvres de Crébillon, utilisant ces catégories dans le sens défini par Gérard Genette dans *Palimpsestes*¹⁸².

Ces affirmations nous intéressent parce que parodie, pastiche et satire sont présents à un degré différent dans les chapitres traités. Les chapitres postérieurs qui présentent l'île lointaine sont déjà loin de la volonté d'imitation des contes libertins. Ils ont certainement des modèles littéraires mais ne peuvent pas être considérés comme le pastiche ou la parodie de leurs sources. Pourtant, le point de vue moqueur et satirique est dominant dans cette partie. C'est à propos du récit de Sélim que les critiques relèvent des indices du pastiche des *Confessions du comte **** de Duclos¹⁸³. Diderot joue sur les connaissances du public du roman libertin, puisque l'ouvrage de Duclos a une place importante dans la tradition du roman de moeurs, du roman mondain et du roman de séduction¹⁸⁴. Le chapitre « Le bijou voyageur », dont les passages en langues étrangères ne sont vraisemblablement pas de Diderot¹⁸⁵, attaque une connaissance stérile des langues mais ne peut pas être considéré comme l'imitation ou la parodie d'autres textes. Diderot a déjà des réserves envers les stéréotypes du genre romanesque à cette époque mais s'en sert pour composer la satire de son temps. Il n'y renoncera de manière systématique que dans *Jacques le Fataliste*.

L'île de Cyclophile : les voyages de découverte tournés en dérision

Les deux chapitres consacrés à la description d'une île découverte par les voyageurs de Congo relaie l'intrigue du roman et retarde l'épanouissement du désordre dans la cour. Rappelons le début du premier chapitre intitulé « Des Voyageurs » :

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 24-26.

¹⁸² *Ibid.*, p. 28-29.

¹⁸³ « Les aventures de jeunesse narrées par le héros de Duclos ont parfois une ressemblance frappante avec celles du jeune Sélim. » A. Vartanian, dans *Les Bijoux indiscrets*, p. 287. Voir également Jean-Louis Leutrat, « L'histoire de Mme de La Pommeraye et le thème de la jeune veuve », *DS*, n° XVIII, 1975, p. 125.

¹⁸⁴ Laurent Versini, « Présentation », dans Duclos, *Les Confessions du comte ****, Paris, Desjonquères, 1992, p. 16.

¹⁸⁵ Selon un rapport contemporain, le responsable des passages en anglais, italien et espagnol était Marc-Antoine Eidous, un écrivain à gages. Toutefois, Diderot n'était pas incapable au besoin de rédiger ces morceaux en langues étrangères. A. Vartanian, dans *Les Bijoux indiscrets*, p. 287.

Ce fut dans ces circonstances, qu'après une longue absence, des dépenses considérables, et des travaux inouïs, reparurent à la cour les voyageurs que Mangogul avait envoyés dans les contrées les plus éloignées pour en recueillir la sagesse. Il tenait à la main leur journal et faisait à chaque ligne un éclat de rire¹⁸⁶.

L'ironie, due au contraste entre les prétendus « travaux inouïs » des voyageurs et les éclats de rire du sultan, se trouve déjà dans les premières phrases. La cour de Congo est en plein trouble à cause du caquet des bijoux, et le sultan espère de nouvelles distractions de la lecture des récits de voyage. Il les relègue néanmoins au domaine de la plaisanterie avant de laisser Mirzoza et les lecteurs voir leur contenu. Les « circonstances » que le texte mentionne seraient l'affaire des muselières, épisode après lequel Naigeon insère les deux chapitres ajoutés.

Malgré l'objectif déclaré de l'expédition, qui était de « recueillir la sagesse », Mangogul ne croit pas ce que les voyageurs rapportent. Mais il répond à sa favorite, Mirzoza, qui veut savoir la raison de son rire : « Si ceux là [...] sont aussi menteurs que les autres, du moins ils sont plus gais »¹⁸⁷. Une des principales sources d'humour du chapitre est l'opposition entre le caractère sérieux de la description donnée par le voyageur et l'insulaire qui le guide et l'incrédulité déclarée de Mangogul. Le voyageur traite de ses entretiens avec son guide avec tout le sérieux possible, tandis que le sultan, tout en appréciant la sincérité des insulaires qui « appellent tout par leur nom »¹⁸⁸, n'y cherche qu'un amusement facile.

Le premier extrait que le sultan lit à sa favorite décrit les habitudes conjugales des habitants d'une île, dont le lieu exact n'a aucune importance pour lui. Ces habitudes sont réglées selon des principes purement physiologiques par les formes des sexes et par la température des conjoints, et elles sont le résultat d'une longue expérimentation. Le gouvernement et les prêtres de l'île s'occupent de la codification des rapports conjugaux, et l'insulaire affirme que leurs méthodes sont dignes de l'attention du voyageur de Congo.

Les extraits de la relation sont écrits en partie à la première personne (le voyageur que le sultan cite raconte ce qu'il a vu) et nous y trouvons les dialogues du voyageur avec l'insulaire, appelé Cycophile. Diderot reprend par là la forme et le style des voyages philosophiques, où les auteurs s'engagent souvent dans une discussion avec un sauvage et

¹⁸⁶ *Les Bijoux indiscrets*, p. 267.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 267.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 274.

lui attribuent leurs propos critiques. Le voyageur de Congo s'avère plutôt passif, alors que son guide présente avec fierté les cérémonies du mariage et en décrit tous les détails.

Ces habitudes, présentées par l'insulaire comme les meilleures possibles, doivent être prises au second degré, par des effets de distanciation. Le nom Cycophile fait partie de ces effets. Il s'agit sans doute d'un nom parlant, très ironique, puisque dans cette société, apparemment si bien organisée « les filles et les garçons à bijoux circulaires et cylindriques [passent] pour heureusement nés, parce que de toutes les figures, le cercle est celui qui renferme le plus d'espace sur un même contour »¹⁸⁹. Cet argument géométrique pour une heureuse naissance est sans conteste très ironique et révèle les contradictions des règles rigoureuses de la société de l'île.

En vérité, malgré la rigueur du mariage, fixée par la politique et la religion, l'île a toutes sortes de problèmes : cocus, courtisanes, femmes qui ne trouvent pas un époux, filles qui se cloîtrant et qui s'en repentent, etc. Cycophile est obligé de l'avouer :

Nous avons donc ici des cocus autant et plus qu'ailleurs, quoique nous ayons pris des précautions infinies pour que les mariages soient bien assortis. [...] Nos insulaires sont conformés de manière à rendre tous les mariages heureux, si l'on y suivait à la lettre les lois écrites¹⁹⁰.

En fin de compte, il semble que les mariages ne puissent jamais être parfaitement assortis, car les règlements physiologiques des habitants reproduisent les mêmes problèmes que l'on connaît à la cour de Congo. Les lois peuvent sembler sensées et applicables mais il y reste toujours assez de failles pour engendrer le désordre.

Parmi les effets de distanciation, il se trouve des allusions grivoises, comme le propos suivant de l'insulaire qui amène le voyageur au temple pour assister à la célébration d'un mariage selon les usages de l'île. L'ironie de la phrase est due au décalage entre le contenu scabreux et le registre religieux, qui permet à Cycophile de continuer par une apostrophe emphatique sur la relativité des usages et des jugements éthiques.

Plus souvent le thermomètre ne peut s'appliquer au garçon, parce que son bijou indolent ne se prête pas à l'opération. Alors toutes les grandes filles de l'île peuvent s'approcher et s'occuper de la résurrection du mort ; Cela s'appelle faire ses dévotions. On dit d'une fille zélée pour cet exercice qu'elle est pieuse ; elle édifie ; tant-il est vrai, ajoute-t-il, en me

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 270.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 267-268.

regardant fixement, ô étranger que tout est opinion et préjugé. On appelle crime chez toi ce que nous regardons ici comme un acte agréable à la Divinité¹⁹¹.

Turner en dérision l'arbitraire de certaines cérémonies religieuses amuse les amis de d'Holbach. Diderot rapporte parfois de pareilles plaisanteries à Sophie Volland¹⁹². Mangogul se réjouit de ces propos, mais Mirzoza prend une distance vis-à-vis la liberté de la description. Le sultan l'autorise à sortir si la lecture la scandalise. Il ne peut pas s'empêcher une remarque moqueuse sur les femmes quand sa favorite revient :

Votre pudeur toujours déplacée, lui dit Mangogul, vous a privée de la plus délicieuse lecture. Je voudrais bien que vous me dissiez à quoi sert cette hypocrisie qui vous est commune à toutes, sages ou libertines. [...] S'il est ridicule de rougir de l'action, ne l'est-il pas infiniment davantage de rougir de l'expression¹⁹³ ?

Cette pensée, qui réclame la liberté de l'expression en parlant des mœurs, même si elle est exprimée par un sultan insoucieux et ennuyé, est en rapport évident avec le sous-titre du *Supplément, Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas*.

Il faut remarquer que la mise en scène de cet épisode sur une île est un effet de distance en soi, car l'isolement est à l'origine de l'évolution la plus étonnante dans la vie d'un peuple¹⁹⁴. Diderot a certainement à l'esprit l'épisode des habitants de Laputa dans les *Voyages de Gulliver*¹⁹⁵. Deux ressemblances suggèrent la pertinence de cette référence littéraire : les habitants de Laputa ont une obsession mathématique que Diderot évoque par l'obsession de la géométrie à son île. L'allusion est également générique : Swift allie deux grandes formes, le voyage et la satire¹⁹⁶, comme le fait Diderot dans ces deux chapitres. Un incident pendant le séjour à l'île renforce encore l'allusion à Swift : le voyageur de Congo fait sensation sur l'île, mais la foule d'habitants qui veulent le regarder de près repartent avec mépris en voyant que ce n'est qu'un homme. En dehors de cette référence, Diderot

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 270-271.

¹⁹² Voir par exemple la conversation sur le grand Lama le 20 octobre 1760. *Correspondance*, p. 273-274.

¹⁹³ *Les Bijoux indiscrets*, p. 273-274.

¹⁹⁴ Il s'agit de « l'emploi littéraire qu'on fait d'un certain type de situation dans un espace qui, en apparence réaliste, est suspendue dans l'inconnu et même un peu dans le temps par un effet de distance. » Philip Stewart, « Iles ironiques », dans *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, p. 278.

¹⁹⁵ J. Chouillet, *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, p. 90.

¹⁹⁶ Alain Montandon, *Le Roman au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, PUF, 1999, p. 81-82.

peut avoir à l'esprit le séjour à Paris d'Aotourou, le Tahitien ramené par Bougainville, qui devient rapidement la coqueluche de la Cour et des salons parisiens¹⁹⁷.

D'autres usages singuliers des habitants de l'île : un miroir de la cour

Mangogul, pour favoriser le goût de Mirzoza et pour ne pas blesser sa pudeur, choisit des extraits sur le physique des habitants et sur la toilette des femmes dans le chapitre suivant. Le voyageur affirme au tout début de la description que « les insulaires n'étaient point faits comme ailleurs »¹⁹⁸. L'altérité est en effet le trait distinctif de l'insularité dans les voyages philosophiques. L'île est intéressante parce que sa société est inconnue et fondamentalement différente de celles du monde connu. Cette différence apparaît sous forme d'une détermination biologique sur l'île des *Bijoux indiscrets* car, s'agit-il de la forme de leur sexe et du signe de leur vocation, les habitants les apportent en naissant et les gardent toute leur vie¹⁹⁹.

La description présente des êtres fantaisistes et ridicules, dont les capacités sont incarnées par un ustensile substitué à un organe. Cette détermination innée est loin d'être parfaite, puisque certains « virtuoses » que « la nature semble avoir destinés à tout, n'étaient bons à rien », et « cette conformation des insulaires donnait au peuple entier un certain air automate »²⁰⁰. Bien que les habitants règlent leur vie suivant les dons de la nature, cet effort ne donne pas un meilleur résultat que les usages arbitraires. Le seul avantage de la description de ces automates est qu'elle permet à Mirzoza de porter un jugement sur le fonctionnement de l'État de Mangogul et sur l'incompétence de ses hommes d'état et conseillers.

Le reste du chapitre dépeint la toilette des femmes qui, comme nous le savons d'un commentaire du sultan, ne sont pas vêtues par décence mais par coquetterie, pour irriter le désir et la curiosité²⁰¹. Cette description satirique a au moins trois cibles à la fois. En premier lieu, Mangogul se souvient du clavecin oculaire du père Castel, qu'il appelle « un certain brame noir, fort original, moitié sensé, moitié fou »²⁰². Ce père jésuite imaginait un nouveau genre d'art, qui devait permettre de substituer à un ouvrage musical son

¹⁹⁷ « Introduction » par le Centre d'Étude du XVIII^e siècle de Montpellier, DPV, tome XII, p. 370.

¹⁹⁸ *Les Bijoux indiscrets*, p. 275.

¹⁹⁹ *Ibid.* p. 273 et p. 275.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 276.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 274.

²⁰² *Ibid.*, p. 276-277.

équivalent visuel²⁰³. Son instrument est « appliqué à son véritable usage »²⁰⁴ sur l'île, c'est-à-dire à l'harmonie des couleurs dans la toilette des femmes. En deuxième lieu, une scène amusante permet à Mirzoza de conclure sur l'arbitraire de la mode²⁰⁵. Finalement, la musique n'est pas épargnée non plus car, comme le remarque la favorite, « le talent d'une femme de chambre suppose autant de génie et d'expérience, autant de profondeur et d'études que dans un maître de chapelle »²⁰⁶. Cette constatation est ambivalente puisqu'elle peut exprimer aussi bien l'intérêt de la favorite pour la mode qu'une critique de la musique sacrée, ou encore une mise en cause de la théorie de l'harmonie.

Cette scène de toilette dénonce les descriptions précédentes en détruisant entièrement l'image d'une île lointaine et exotique. L'hôte du voyageur se jette sur un sofa, les femmes entrent dans un grand cabinet avec un clavecin au milieu, les femmes de chambre dépensent un argent immense, la fille aînée va à un bal, la cadette au temple. La description se situe dans le décor d'un salon parisien ; rien n'est autre que dans la patrie du voyageur qui lui permet de conclure rapidement que les femmes « sont aussi folles ici que chez nous »²⁰⁷.

Après la lecture, le sultan et sa favorite, tout en s'amusant, se mettent à philosopher sur la relativité des usages dans les différentes sociétés : « Ici Mangogul s'arrêta et dit à Mirzoza qui se tenait les côtés : Ces insulaires vous paraissent ridicules. – Mirzoza lui coupant la parole, ajouta [...] Il est sûr que nous paraîtrions aussi bizarres à ces insulaires qu'ils nous le paraissent [...] »²⁰⁸. A la fin du chapitre « De la Figure des Insulaires », Mangogul, déçu parce que Mirzoza devine à l'avance tous les propos philosophiques de l'insulaire et parce qu'elle reconnaît son propre pays dans l'île, déchire le journal du voyageur en disant qu'il se débarrasse d'un ouvrage inutile.

La fin de leur discussion s'éloigne déjà des voyages et évoque les querelles esthétiques du siècle. Mirzoza constate que les disputes des insulaires sur l'harmonie des couleurs est comme une querelle musicale contemporaine : « Ainsi qu'il est arrivé dernièrement à Banza dans la querelle sur les sons où les sourds se montrèrent les plus entêtés disputeurs ; dans la contrée de vos voyageurs ceux qui crièrent le plus longtemps et le plus haut sur les couleurs, ce furent les aveugles »²⁰⁹. Elle peut même continuer le texte

²⁰³ *Ibid.*, p. 277, note 209.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 277.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 280.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 277.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 279.

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 280.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 281.

de la relation sans le lire, ce qui met encore une fois en doute la capacité des voyageurs d'observer et de voir autre chose que ce qu'ils connaissent déjà.

Les récits de voyage peuvent donc être divertissants mais ils ne révèlent rien sur les pays inconnus. L'île lointaine, habitée par une communauté qui tente de résoudre les problèmes des sexes par des règlements basés sur une longue expérimentation, ne se distingue pas de la société française mais reproduit les mêmes défauts. Décider la vocation après les dons visibles de la nature ou assortir ses vêtements à l'aide d'un instrument sont des efforts non moins futiles et arbitraires que les usages que le sultan et sa favorite connaissent dans leur monde. Si Mangogul espère d'apprendre quelque chose de nouveau à Mirzoza, il se trompe sur son compte. Le journal du voyageur ne sert qu'à faire réfléchir sur son propre pays et devient inutile après les réflexions. Les chapitres ajoutés proposent une image satirique et moqueuse des tentatives pour codifier et déterminer la vie d'une société, qu'il s'agisse du plus important, le mariage ou la vocation de l'individu, au plus trivial et frivole, la toilette des femmes.

La formation du jeune Sélim

En dehors de la crédibilité des observations, le roman met en cause également l'utilité et la fonction pédagogique des voyages. Nous pouvons considérer le chapitre intitulé « Histoire des voyages de Sélim » comme la satire du *Grand Tour*. Le titre n'est vraisemblablement pas innocent. Diderot peut faire allusion aux recueils de voyages, nombreux et populaires à l'époque. Une histoire des voyages devrait contenir des connaissances étendues et approfondies sur les pays en question. Or, comme nous verrons, Sélim ramasse beaucoup d'expériences mais seulement dans un sens restreint du terme.

Le mot *Grand Tour* recouvre des pratiques assez diverses au XVIII^e siècle. Rappelons les traits les plus typiques : il s'agit d'un voyage initiatique, qui doit élargir les connaissances d'un jeune homme (le plus souvent aristocrate) après l'enseignement livresque. La pratique est née en Angleterre au XVII^e siècle, mais le *Grand Tour* conquiert le continent et reste en vogue au siècle suivant. Le jeune homme est accompagné de son gouverneur, dont la mission est de veiller sur la morale et la religion de son élève, et qui est chargé de l'organisation pratique du voyage²¹⁰.

Il est intéressant de lire le chapitre traitant des voyages de Sélim en regard à ces traits caractéristiques. Son récit dénonce le fait que les voyages lui ont fourni une toute autre

²¹⁰ P. Chesseix, art. cité, p. 518-519.

formation que ce que son milieu aurait souhaité. Le rapport qu'il en donne au sultan et à la favorite ne commence pas au début du chapitre. La conversation entre Mangogul, Mirzoza et Sélim tourne autour du projet d'un bal et de la mort de Codindo. Ce n'est qu'après que Mirzoza questionne le courtisan sur les femmes et lui demande « le récit du cours de [ses] études »²¹¹.

Les Bijoux indiscrets sont souvent considérés comme un roman à clefs. Cela n'est pourtant pas une lecture toujours satisfaisante puisqu'il y a peu de consistance dans les rapprochements. Certains personnages sont codés par Diderot, mais de nombreux autres n'ont aucun équivalent réel²¹²; une figure peut être créée à partir de plusieurs personnages historiques ou, au contraire, n'en porter que certains traits. Rappelons quelques exemples : Erguebzed ou Kanoglou serait Louis XIV, Mangogul Louis XV, Mirzoza Mme de Pompadour, Thélis Mme de Tencin²¹³. Le rapprochement entre les personnages et événements du roman et des personnages et faits historiques n'est pas toujours exclusif. Les lecteurs contemporains pouvaient facilement reconnaître en Sélim le maréchal de Richelieu, mais le chapitre qui raconte ses aventures a d'autres sources que la seule vie du maréchal. Ce peut être également une référence littéraire : l'apprentissage amoureux, raconté avec du cynisme dans l'optique de l'âge mûr est un thème en vogue à l'époque²¹⁴.

Les voyages de Sélim sont situés dans un contexte historique, même si ce contexte est assez vague. En parlant de son séjour en Espagne, le courtisan dit : « Une grande révolution venait de placer sur le trône de ce royaume un prince de sang de France ; son arrivée et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes à la cour où je parus alors »²¹⁵. Il s'agit de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, couronné en 1700²¹⁶. Cette allusion, si nous considérons que Sélim part très jeune et qu'il a déjà un certain âge au moment de l'aventure des bijoux parlants, situe l'histoire à l'époque de la composition du roman. Mais Diderot ne tient pas à l'exactitude et détruit la mise en contexte par la présence des dates fantaisistes dans d'autres chapitres.

Les voyages de Sélim ont beaucoup en commun avec la pratique du Grand Tour dans les formes, mais non pas dans l'esprit. Ses parents envoient Sélim en Tunisie et en Europe parce qu'il a séduit sa cousine, Émilie. En racontant les aventures de son séjour à

²¹¹ *Les Bijoux indiscrets*, p. 199.

²¹² Jacinthe Martel, « De la curiosité dans *Les Bijoux indiscrets* : propositions de lecture », *DS*, n° XXV, 1993, p. 85.

²¹³ Fernand Drujon, *Les Livres à clef*, tome I, Paris, Édouard Rouveyre, 1888, p. 136.

²¹⁴ A. Vartanian, dans *Les Bijoux indiscrets*, p. 286-287.

²¹⁵ *Les Bijoux indiscrets*, p. 202.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 202, note.

l'étranger, le courtisan utilise largement un vocabulaire lié à l'apprentissage ; il parle des lumières acquises, du perfectionnement, de la formation. Une autre ressemblance évidente : une période de formation livresque précède son envoi en Europe, puisque ses précepteurs lui donnent à lire les anciens auteurs, dont ils lui « interpréterent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétraient point eux-mêmes le sens ». Mais ces lectures ne sont pas suffisantes au jeune homme et lui donnent « toutes les envies du monde de [se] perfectionner »²¹⁷.

Sélim part avec son gouverneur « chargé de veiller attentivement sur [sa] conduite, et de ne la point gêner »²¹⁸. Ils visitent la Tunisie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, l'Egypte. La femme d'un lord-maire anglais retient le jeune homme à un tel point que Sélim affirme : « Je n'aurais jamais revu le Congo, *si la prudence de mon gouverneur*, qui me voyait dépérir, *ne m'eût tiré de cette galère* »²¹⁹. Le précepteur, bien qu'il soit un témoin assez passif, sinon un participant des aventures amoureuses de Sélim, lui reproche parfois son comportement, sans beaucoup de succès. Sa surveillance semble s'arrêter à une simple inquiétude.

Le séjour sur le continent se termine en Italie. Sélim conclut ses voyages ainsi : « Je passai quatre ans ou environ en Europe, et je rentrai par l'Egypte dans cet empire, formé comme vous voyez, et muni des rares découvertes de l'Italie, que je divulguai sur-le-champ »²²⁰. Les découvertes de Sélim sont évidemment en harmonie avec la thématique érotique du roman. Nous pouvons les considérer comme la formation libertine accomplie du jeune homme mais aussi comme une allusion, plus grivoise, à la syphilis.

Les voyages de Sélim, en dehors de la caractérisation du courtisan, permettent avant tout la critique des mœurs. Quand il arrive dans son récit au séjour en France et à la facilité de former des liaisons dans ce pays, Mirzoza s'indigne du comportement des Françaises :

Que me dites-vous là, Sélim ? interrompit la favorite. La décence est donc inconnue dans ces contrées ? – Pardonnez-moi, madame, répondit le vieux courtisan. On n'a que ce mot à la bouche. Mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines²²¹.

²¹⁷ *Ibid.*, p. 200.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 200.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 204 (nos italiques).

²²⁰ *Ibid.*, p. 205.

²²¹ *Ibid.*, p. 204.

Son tour d'Europe permet à Sélim de connaître les travers d'une société parce qu'il connaît ceux des femmes. Il fait autorité dans ses questions grâce à ses voyages et Mirzoza croit tout ce qu'il raconte.

Contrairement au but du Grand Tour, le voyage sert le libertinage et non pas la formation sérieuse du jeune aristocrate. Il poursuit des aventures de pays en pays, et présente le caractère de chaque nation visitée à travers quelques remarques sur les femmes. Mais le sultan s'endort peu après le début du récit, et Sélim s'aperçoit que la cause en était « *les lieux communs* qu'il venait de débiter à la favorite sur les aventures qu'il avait eues en Europe, et sur les caractères des femmes des contrées qu'il avait parcourues »²²². Esquisser le portrait des habitants est un thème obligé des voyages mais ce portrait est souvent un mélange d'observations et d'idées reçues chez les voyageurs. La description de Sélim est en effet généralisante. D'après sa présentation, les Espagnoles sont passionnées, les Françaises se donnent à la débauche, les Anglaises sont froides en apparence mais aiment le plaisir, les Allemandes froides et hypocrites, les Italiennes raffinées. Pour nuancer et vivifier sa relation, le courtisan raconte l'aventure par laquelle il a débuté en arrivant à Paris : il a pris une actrice pour une duchesse.

Sélim remplit toutefois ce qu'il doit faire en Europe, du moins il l'affirme à Mirzoza. Cependant, il n'en parle qu'en une seule phrase après le récit détaillé de ses aventures amoureuses. La hiérarchie est renversée : Sélim dérobe au plaisir les instants qu'il donne aux occupations sérieuses, c'est-à-dire à l'observation des usages et des arts des Européens, de leur politique et milice²²³. Ses voyages signifient plutôt ses expériences érotiques et, alors que Mirzoza l'écoute avec beaucoup d'intérêt, Mangogul l'appelle « beau conteur » après son réveil²²⁴.

Le roman conteste dans une moindre mesure le divertissement que les récits de voyage offrent aux lecteurs. Mangogul nomme Tavernier qui est responsable de son habitude de bâiller dès qu'il s'agit d'une relation²²⁵. Ce détail mérite d'être considéré. De toute vraisemblance, Diderot attaque Tavernier et ses *Voyages en Turquie, en Perse et aux Indes*, publié entre 1677-1679 en raison de leur grand succès. On attribue ce succès et les nombreuses rééditions aux XVIII^e et XIX^e siècles des récits de Tavernier au luxe de détails dans la description qu'il donne des chemins et des caravanes d'Extrême-Orient et de la

²²² *Ibid.*, p. 205.

²²³ *Ibid.*, p. 212.

²²⁴ *Ibid.*, p. 207.

²²⁵ *Ibid.*, p. 207.

splendeur des cours. L'autorité de Tavernier est pourtant vite contestée, déjà Voltaire le critique²²⁶, l'attaque de Diderot n'est donc pas sans précédent.

Le sultan répète la même remarque ironique sur l'ennui des récits de voyage plusieurs fois après s'être réveillé, et encore deux fois dans le chapitre suivant l'histoire de Cypria. Comme il dit à Sélim avant que le courtisan continue avec l'histoire de son unique amour véritable : « Qu'il commence donc son aventure, mais surtout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir »²²⁷. Le voyage est donc lié en même temps à deux traits caractéristiques du sultan : à sa curiosité et à son ennui²²⁸. Il commande des relations de voyageurs pour son royaume, demande à Sélim le récit de sa vie et questionne le bijou de Cypria pour satisfaire sa curiosité, mais se lasse vite de ces nouveautés. Les voyages ne retiennent pas longtemps son attention parce qu'il n'y voit que des récits répétitifs et colorés.

Un témoignage obscène des voyages : « Le bijou voyageur »

Cypria, danseuse de l'Opéra au Maroc pendant sa jeunesse, emmenée en France parce que l'homme qui l'entretenait y a été nommé ambassadeur, a parcouru Londres, Vienne, Rome, Venise, Madrid, les Indes et Constantinople. Bien que vieille et vulgaire, elle vit entourée des habitués de son salon avec un mari haut placé. Son portrait au début du chapitre est extrêmement négatif et ironique. Il s'agit d'une femme qui « avait fait avec son bijou une fortune à comparer à celle d'un fermier général »²²⁹. Cette remarque, renforcée par le ridicule de son salon, prépare le lecteur à la banalité et à l'obscénité de ses voyages.

Déjà le titre du chapitre suggère cet aspect, dans la mesure où Diderot explicite par ce choix que ce n'était pas Cypria qui a voyagé mais seulement son bijou. Ses voyages ont encore moins à voir avec les pratiques appréciées à l'époque que ceux de Sélim. Le bijou de Cypria raconte ses aventures en différents pays en plusieurs langues. Avant de commencer la partie écrite en espagnol et en français, l'auteur africain fait un commentaire sur les langues dont le narrateur se moque : « on n'apprend une langue, dit l'auteur africain, qui se pendrait plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant

²²⁶ Alain Le Pichon, art. « Tavernier », dans *Dictionnaire des Littératures de langue française*, tome III, Paris, Bordas, 1984, p. 2271-2272.

²²⁷ *Les Bijoux indiscrets*, p. 222.

²²⁸ Sur l'importance du thème de la curiosité dans le roman voir Jacinthe Martel, art. cité. En ce qui concerne l'ennui, il est à l'origine de l'intrigue du roman.

²²⁹ *Les Bijoux indiscrets*, p. 217.

beaucoup »²³⁰ Voyager pour apprendre des langues est un cliché déjà au XVIII^e siècle. Mais Cypria ne s'est pas perfectionnée, elle raconte son tour dans un mélange curieux de langues européennes qui masquent tant bien que mal le contenu des passages.

À la fin du chapitre, le prétendu auteur africain prévient les dames de la cour de ne pas tenter de faire traduire les passages en langues étrangères. Il avoue se trouver dans une situation délicate, cherchant à la fois à être un chroniqueur fidèle et à ne pas blesser la bienséance. Diderot se moque du souci de cet auteur qui croit se tirer du dilemme par un avertissement.

J'aurais manqué, dit-il, au devoir de l'historien, en les supprimant, et au respect que j'ai pour le sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les dames vertueuses que le bijou de Cypria s'était excessivement gâté le ton dans ses voyages, et que ses récits sont infiniment plus libres qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais faites²³¹.

Mangogul avoue à la fin de cet essai de l'anneau magique que la seule chose qu'il a comprise du récit de Cypria est que « les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes ; et qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues »²³². Comme il explique à sa favorite, « on peut posséder le latin, le grec, l'italien, l'anglais et le congeois dans la perfection, et n'avoir non plus d'esprit qu'un bijou »²³³. La cible de cette remarque est sans doute la culture antique ainsi que la culture moderne polyglotte du siècle. La seule capacité de parler plusieurs langues n'est pas égale à l'esprit critique, tant valorisé par les Philosophes, et ne signifie pas avoir des connaissances approfondies.

²³⁰ *Ibid.*, p. 220.

²³¹ *Ibid.*, p. 221.

²³² *Ibid.*, p. 221.

²³³ *Ibid.*, p. 222.

Peut-on parler de véritables voyages dans *Les Bijoux indiscrets* ?

Même s'il s'agit des voyages dans les quatre chapitres, l'histoire des *Bijoux indiscrets* se déroule en un seul lieu. D'après l'analyse de Jean Terrasse, le changement de lieu n'est qu'apparent dans le roman. Le sultan peut se rendre partout à l'aide de son anneau magique, mais tous ses départs se rattachent aux intrigues de la cour. Bien que Sélim ait voyagé dans les principaux pays de l'Europe et en Tunisie, et que le récit de Cypria évoque plusieurs capitales, ces voyages ne sont importants que dans le récit rétrospectif qu'en donnent les personnages. De même, la relation du voyageur sur l'île lointaine nous conduit de nouveau à la cour de Mangogul et aux discussions qui y sont menées²³⁴.

Diderot se sert des voyages de Sélim et de Cypria en Europe pour contester l'utilité du voyage de formation et dénoncer une connaissance stérile des langues. Il n'est pas question de partir ni pour Mangogul ni pour le lecteur, mais d'écouter les expériences d'autres pour s'en réjouir et pour en formuler une critique moqueuse. En ce qui concerne l'île lointaine, elle n'a aucun aspect crédible et correspond à une expérimentation mentale plutôt qu'à la description d'une découverte géographique. Le sultan s'intéresse aux « usages singuliers » des habitants et non pas au lieu exact de l'île.

Diderot ridiculise les récits de voyages lointains et critique le voyage de formation dans *Les Bijoux indiscrets*. Cependant, nous ne pouvons pas conclure qu'il s'agit d'une vue entièrement négative. Bien que le journal du voyageur soit un ouvrage inutile pour Mangogul après que Mirzoza y reconnaît son propre pays, c'est malgré tout la lecture du journal qui permet cette constatation. Même si Sélim ne se perfectionne que dans l'*ars amandi* au cours de ses voyages, la satire ne vise pas les principes du Grand Tour mais ses formes dérivées. Les voyages de Cypria bafoue la vieille courtisane et attaquent plutôt les idées reçues sur les langues que la connaissance des langues mêmes. Si Cypria, par l'obscénité de ses rapports, ridiculise ses propres voyages, cela ne banalise pas la pratique de voyage même.

²³⁴ Comme l'affirme l'auteur, « ces récits ne mettent guère en péril l'unité de lieu ». Jean Terrasse, *Le Temps et l'Espace dans les romans de Diderot*, SVEC, n° 379, Oxford, VF, 1999, p. 28-29.

Voyage et réflexion philosophique : le *Supplément au Voyage de Bougainville*

Le *Compte rendu du Voyage autour du monde*

La première version du *Supplément au Voyage de Bougainville*, sous forme d'un compte rendu au *Voyage autour du monde* de Louis-Antoine de Bougainville date d'octobre 1771. Diderot a écrit ce texte pour la *Correspondance littéraire*, vraisemblablement à la demande de Grimm, mais il n'a pas été publié²³⁵. Son titre entier, précis mais pas du tout significatif concernant les idées élaborées, reprend celui du récit de voyage, *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse, la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768, 1769, sous le commandement de M. de Bougainville*. Sa forme correspond aux principes d'une recension à l'époque : le texte se compose d'un montage de citations libres de Bougainville avec des commentaires. Mais Diderot ne s'arrête pas là et prononce sans appel ses objections au colonialisme dans les apostrophes au voyageur et aux Tahitiens.

Le *Compte rendu* est à la fois une lecture objective et subjective du *Voyage de Bougainville*, un mélange de faits, de paraphrases et de réflexions qui vont plus loin que la source. Diderot présente l'ouvrage et complète cette présentation avec une esquisse d'interprétation. Il choisit parmi les principales étapes du parcours de l'expédition et les commente d'une manière libre. Il rapporte par exemple ce que Bougainville dit des peuples sauvages, ensuite continue avec ses propres idées sans signaler le clivage. Le *Compte rendu* sert de base à la première partie des futures versions du *Supplément*, intitulée « *Jugement du Voyage de Bougainville* ». Quoique court, il offre un éventail des thèmes élaborés plus tard : dilemmes sur un monde récemment découvert, l'attraction de l'île de Tahiti, l'innocence des habitants, la corruption inévitable, tableaux exotiques de l'amour libre, propos anti-clériaux et anti-colonialistes.

²³⁵ Diderot s'occupe en fait d'une actualité de la presse française : les deux premières éditions du *Voyage autour du monde* de Bougainville (1771, 1772) font l'objet de dix-sept articles dans neuf journaux français. Alors que certains articles sont élogieux et accentuent l'image mythique de Tahiti, d'autres, sans attaquer directement la véracité du voyageur, se montrent sceptiques sur la relation de Bougainville, surtout à cause de la brièveté de son séjour. Voir Yasmine Marcil, « Tahiti entre mythe et doute. Les comptes rendus du récit de voyage de Bougainville », dans *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998, p. 257-269.

Diderot, tout comme ses contemporains, retient de la lecture du *Voyage autour du monde* la liberté sexuelle et le bonheur des Tahitiens²³⁶. Toutefois, l'avis du public parisien n'est pas formé d'après le seul récit de Bougainville. Toute une vogue entoure l'île, alimentée par les journaux des compagnons de Bougainville, par la traduction des voyageurs anglais et par les commentaires de la presse²³⁷. Tahiti, nommé la Nouvelle Cythère par Bougainville, l'Utopie par son compagnon, le naturaliste Philibert de Commerson, semble être plutôt une inspiration littéraire qu'une découverte géographique.

La partie la plus emphatique du *Compte rendu*, dans laquelle Diderot s'oppose aux projets colonisateurs, suit le montage d'extraits et de commentaires. L'auteur exprime ce qu'il amplifiera dans le *Supplément* dans le discours du vieillard : « Ah ! Monsieur de Bougainville, éloignez votre vaisseau des rives de ces innocents et fortunés Taïtiens, ils sont heureux et vous ne pouvez que nuire à leur bonheur. Ils suivent l'instinct de la nature, et vous allez effacer ce caractère auguste et sacré »²³⁸. Diderot met en relief la douceur, la tendresse et la volupté des usages tahitiens dans un petit passage qu'il reprend dans les descriptions des voyageurs²³⁹ mais il ne pousse pas encore plus loin la réflexion sur l'amour libre dans le *Compte rendu* et conclut simplement : « Voici le seul voyage dont la lecture m'ait inspiré du goût pour une autre contrée que la mienne »²⁴⁰.

Diderot évoque l'expulsion des jésuites au Paraguay et commente cet événement pour exprimer son anti-cléricalisme et pour noter qu'à son avis Bougainville passe sous silence certains faits dans son récit de voyage. Il reproche à Bougainville sa prudence et avertit les autres lecteurs du *Voyage autour du monde* que la relation ne donne qu'une version épurée des faits.

M. de Bougainville se tire avec une impartialité très adroite de l'expulsion des jésuites du Paraguay, événement dont il a été témoin. Il ne dit pas sur ce fait tout ce qu'il sait ; mais il n'en est pas moins évident que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves indiens comme les îlotes étaient traités à Lacédémone [...]²⁴¹.

²³⁶ « Pour séduire un public cultivé et parfois libertin Tahiti avait toute l'originalité, l'étrangeté, le piquant nécessaire. » Éric Vibart, *Tahiti, naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complex, 1987, p. 97. Bougainville met en avant lui-même cet aspect de son tour du monde : « La rédaction soignée de l'escale de Tahiti dissimulait tant bien que mal le vide scientifique du voyage. » *Ibid.*, p. 182.

²³⁷ « Introduction », DPV, tome XII, p. 370.

²³⁸ *Compte rendu*, p. 514.

²³⁹ *Ibid.*, p. 516.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 518.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 511. Les colonies des missionnaires suscitent un débat en Europe. Selon Percy G. Adams, Bougainville est une des plus importantes sources dans la propagation du point de vue contre les jésuites. *Op. cit.*, p. 181-182.

Bougainville interrompt son récit pour examiner attentivement l'expulsion des jésuites et donne un résumé exact des événements²⁴². Sa réaction immédiate est l'étonnement ; il entre dans les détails de l'affaire, en analyse les causes et les effets et insiste sur la précision de l'information donnée par les responsables de la cour espagnole. C'est vraisemblablement pourquoi Diderot pense qu'il passe sous silence certains aspects. Bougainville commence par citer l'opinion publique que les jésuites répandaient des Indiens et de leur propre travail de missionnaire : « d'une nation barbare, sans mœurs et sans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact observateur des cérémonies chrétiennes »²⁴³. Mais il remet en cause ce jugement et fait preuve de l'esprit critique dans l'interprétation de l'événement : « Telles ont dû paraître et telles me paraissaient les missions dans le lointain et l'illusion de la perspective. Mais, en matière de gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration²⁴⁴. »

Diderot réfléchit sur le pouvoir des missionnaires en Amérique du Sud depuis longtemps. Il rapporte à Sophie une conversation sur la théocratie dans sa lettre du 15 octobre 1760 et fait mention des colonies des missionnaires comme exemple.

Voyez les jésuites, souverains et pontifes au Paraguay, comme ils en usent avec leurs sujets. Ces misérables travaillent sans relâche et ne possèdent rien. Ont-ils commis la plus petite faute ? [...] reçoivent cent coups d'étrivières, se relèvent, remettent leurs culottes, remercient le bon père, le saluent très humblement en baisant le bout de sa manche, et s'en vont contents et gais, s'ils le peuvent²⁴⁵.

Il gardera cette position défavorable bien qu'il admette l'effort et la rigueur des missionnaires jésuites²⁴⁶.

Pour Diderot, les récits de voyage font partie du domaine pratique et technique. Il classe le *Voyage autour du monde* parmi les ouvrages scientifiques et constate que « les marins et les géographes ne peuvent donc se dispenser de la lecture de son ouvrage »²⁴⁷. Il s'en explique ainsi à la fin du texte :

²⁴² Les jésuites se sont installés et ont entrepris leur travail dans la région du Rio de la Plata au seizième siècle. Leur expulsion et la confiscation de leurs biens ont été ordonnées par l'Espagne en 1768.

²⁴³ Bougainville, *Voyage autour du monde*, Paris, Maspero, 1980 (coll. La Découverte), p. 61.

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 63.

²⁴⁵ *Correspondance*, p. 254.

²⁴⁶ Montesquieu apprécie encore les missions du Paraguay en 1748. Il pense que les jésuites réparent les dévastations des Espagnols et qu'ils rendent plus heureux les peuples convertis. Voir Montesquieu, *De l'esprit des lois*, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, 1951 (coll. La Pléiade), livre IV, chap. 6, p. 269.

²⁴⁷ *Compte rendu*, p. 510.

Je ne me suis point étendu sur les détails les plus importants de ce tour du monde, parce qu'ils consistent presque entièrement en observations nautiques, astronomiques et géographiques, aussi essentielles à la connaissance du globe et à la sûreté de la navigation que les récits qui remplissent la plupart des autres voyageurs, le sont à la connaissance de l'homme, mais moins amusants que ceux-ci²⁴⁸.

Il admet la nécessité des détails techniques mais s'intéresse davantage aux observations sur les habitants, et omet toute dimension géographique du *Voyage* dans son *Compte rendu*. Il juge les récits de la plupart des voyageurs sur l'homme « amusants », terme qui révèle qu'il prend toujours une distance vis-à-vis cette source de savoir.

Le *Compte rendu* n'a pas encore la complexité structurelle et thématique du *Supplément*, mais pose plusieurs questions qui seront développées dans la suite. La voix d'auteur, supprimée dans le dialogue, est encore présente dans cette première version : le texte est un mélange du rapport objectif et subjectif, où le lecteur retrouve Diderot lui-même derrière les propos subjectifs. L'auteur est impressionné par la liberté sexuelle de Tahiti mais ne développe pas ses idées encore pour construire une utopie et se contente d'offrir le tableau du bonheur à côté des menaces de la colonisation.

Questions génériques et rapports intertextuels dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*

Le *Supplément* est l'exemple patent de la superposition des genres. Il peut être lié au dialogue philosophique (qui permet à Diderot d'unir fiction et philosophie), à l'utopie (bien que ce genre soit souvent un récit à la première personne) et dans une moindre mesure au conte et au supplément. L'aspect moral du *Supplément* et le rôle que l'utopie tahitienne joue dans la pensée de Diderot ont fait l'objet de plusieurs études approfondies. L'ouvrage a été également analysé en vue de ses rapports avec le *Voyage autour du monde* de Bougainville²⁴⁹. Diderot ne suit pas la relation documentaire de Bougainville et néglige les faits qui contrediraient la société utopique qu'il construit. Il s'inspire de l'enthousiasme du voyageur pour Tahiti – cette escale est en fait le point culminant du récit de voyage – et

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 519. L'homme et la condition de l'être humain sont pourtant parmi les thèmes dominants du *Voyage autour du monde*.

²⁴⁹ Voir par exemple E. Vibart, *op. cit.*, chapitre « Suites littéraires et philosophiques de la découverte », p. 165-201.

tire des conclusions à partir d'une description valorisante mais objective. Il retient certains éléments majeurs de la description de Tahiti : l'amitié spontanée, la fraternité, la beauté des femmes, la sexualité dévoilée, le désir de céder au bonheur²⁵⁰. Le *Voyage de Bougainville* n'est que le point de départ ; Diderot donne libre cours à son imagination dans la suite.

Le rapport du *Supplément* aux autres œuvres de Diderot est pareillement complexe. La première version sous forme dialoguée date de 1772, mais Diderot a encore ajouté l'épigraphie, l'histoire de Polly Baker et deux échanges assez étendues entre les personnages A et B après la première diffusion de 1773-74²⁵¹. Par le thème de l'inconstance amoureuse et par leur genèse contemporaine, le *Supplément* peut être lié à *Ceci n'est pas un conte* et à *Madame de La Carlière*, quoique les deux derniers se déroulent dans des milieux parisiens et non pas à un ailleurs exotique. Le *Supplément* comporte également de nombreux passages et idées que Diderot utilisera pour ses contributions à l'*Histoire des deux Indes*. 1771-1772 est une période particulièrement féconde dans l'œuvre de Diderot : il commence à travailler pour l'*Histoire* de l'abbé Raynal, écrit les contes et entretiens et élabore certaines notions qui apparaîtront dans les textes politiques de la dernière décennie de sa vie.

L'ouvrage peut être encore lié à l'*Entretien d'un père avec ses enfants* car l'auteur aborde le dilemme de la soumission aux lois, bonnes ou mauvaises, dans les deux textes. Selon *Moi* dans l'*Entretien d'un père*, l'homme de bien a le droit de réexaminer la loi en certaines circonstances suivant la raison et l'équité naturelle voire « à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage ». Le père avoue tout bas que ce privilège peut appartenir à quelques-uns mais jamais à la majorité. B est plus prudent dans le *Supplément* en concluant le dialogue. « Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme et en attendant nous nous y soumettrons. Celui qui de son autorité privée enfreint une loi mauvaise, autorise tout autre à enfreindre les bonnes²⁵². » Cette opinion est plus proche de celle du père et du frère que de la position de *Moi* dans l'*Entretien*.

Le classement générique du *Supplément* est apparemment problématique. Diderot le nommait conte dans sa lettre à Grimm le 7 octobre 1772 : « Je rentrai. Je me mis en robe de chambre ; et je regrettai un peu le troisième conte, qui était fait. Ainsi, le papier sur Bougainville est venu tout à temps »²⁵³. Pourtant, comme le choix des dénominations n'est pas conséquent au XVIII^e siècle, le seul fait que Diderot appelle son texte ainsi ne fournit pas

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 85-86.

²⁵¹ « Introduction » par le Centre d'Étude du XVIII^e siècle de Montpellier, DPV, tome XII, p. 500-501.

²⁵² *Supplément au Voyage de Bougainville*, DPV, tome XII, p. 643.

²⁵³ *Correspondance*, p. 1133. Le papier sur Bougainville était le *Compte rendu* que Diderot a réclamé à Grimm pour rédiger le *Supplément*.

un critère absolu. Les analogies thématiques avec *Ceci n'est pas un conte* ou *Madame de La Carlière* ne sont pas décisives non plus, car les éléments thématiques se transportent facilement d'un genre à l'autre. Quant à sa forme et à son contenu, Jean Terrasse considère cette œuvre comme un dialogue philosophique, plutôt comme un conte dialogué²⁵⁴. Notons que Diderot utilise le mot conte le plus souvent dans le sens d'une histoire inventée.

Le dialogue philosophique se nourrit de l'héritage des auteurs classiques ; Diderot connaît très bien le modèle grec et plus précisément l'œuvre de Platon. La Renaissance et les XVII-XVIII^e siècles reprennent cette forme qui a un objectif didactique mais qui permet d'éviter le dogmatisme des traités. Chez Voltaire, le dialogue est un moyen de propagande, voire un duel : l'auteur se cache derrière un des personnages et lui prépare la victoire. Chez Diderot, le dialogue relève du doute : il pose des questions sans donner une réponse évidente, il est instructif mais non pas directif²⁵⁵.

Selon Maurice Roelens, seuls les deux siècles classiques fournissent des chefs-d'œuvre de ce genre à part les antiques et la Renaissance. Chez les auteurs du XVIII^e siècle, on trouve des éloges et des méfiances sur le dialogue philosophique. Ils critiquent surtout la longueur et la lenteur ou le caractère artificiel du genre. D'après Roelens, la complexité du dialogue réside dans le fait que le débat d'idées traduit souvent un discours didactique rationnel : il peut y avoir un conflit entre la vraisemblance de la conversation et l'entreprise philosophique cachée derrière cette conversation. Pour Diderot, il s'agit d'une forme qui convient à la recherche de la vérité mais qui demande du génie²⁵⁶.

Roland Mortier donne une typologie fondatrice du dialogue comme forme littéraire autonome. Selon les critères qu'il établit, le *Supplément* se déroule dans un espace ouvert, précis, essentiel pour le contenu du débat ; le dialogue est lié à un passé très récent ; l'origine raciale des personnages tels que l'aumônier et Orou a beaucoup d'importance, alors que A et B sont non identifiés²⁵⁷. Diderot maîtrise le dialogue ouvert ou *heuristique* : le débat tourne autour d'une vérité complexe et fuyante, il n'y a pas d'assurance didactique ou de certitudes et les thèses des personnages ont une valeur égale. Diderot met ainsi les idées à l'épreuve et prépare une fin ambiguë, qui est le constat de certaines apories²⁵⁸.

²⁵⁴ Jean Terrasse, « La Contamination des genres chez Diderot : contes, nouvelles, entretiens ou dialogues philosophiques? », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 13, n° 2-3, 2000, p. 286-289.

²⁵⁵ Roland Mortier, art. « Dialogue », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, p. 328-333.

²⁵⁶ Maurice Roelens, « Le dialogue philosophique, genre impossible ? Opinion des siècles classiques », *CAIEF*, n° 24, 1972, p. 43-58.

²⁵⁷ Roland Mortier, « Pour une poétique du dialogue : essai de théorie d'un genre », dans *Literary Theory and Criticism, Presented to René Wellek*, Bern, Peter Lang, 1984, p. 457-466.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 468-469.

En parlant des genres en rapport avec le *Supplément*, nous devons prendre en considération le titre choisi par l'auteur. Cette dénomination reprise dans le dialogue des personnages est significative. D'après le *Dictionnaire* de Trévoux, « Supplément, en fait de littérature, signifie ce qu'on ajoute à un auteur, pour remplir les lacunes qui se trouvaient dans ses ouvrages, pour suppléer à ce qui y manquait »²⁵⁹. De ce point de vue, les « lacunes » ne signifient pas des vides factuels mais idéologiques. Bougainville publie tout ce qu'il sait sur Tahiti mais il n'en tire pas de conclusions philosophiques. Diderot se tâche d'élargir la réflexion autant que possible sur la société tahitienne.

Gérard Genette distingue le supplément du simple complément. L'objectif d'un auteur avec le premier n'est pas seulement de compléter mais aussi d'effacer la source. Genette se garde toutefois d'affirmer que Diderot avait en vue ces nuances en choisissant le titre de son ouvrage²⁶⁰. Le titre peut être également une référence concrète. Il n'est pas impossible qu'il fasse allusion à un livre contemporain, intitulé *Supplément au Voyage de M. de Bougainville*, traduit de l'anglais du voyage de Banks et de Solander, publié à Paris en 1772, et dont Diderot pouvait connaître le titre ou même le contenu²⁶¹. Mais la portée de cet ouvrage était sans doute différente de celle du *Supplément* de Diderot puisqu'il s'agit d'un ajout documentaire sur Tahiti.

L'objectif de suppléer, de remplir les blancs du récit de voyage et d'aller plus loin dans la réflexion que le voyageur apparaît clairement tout au long du dialogue. Le personnage A constate par exemple après les adieux du vieillard tahitien, dénonciation des effets néfastes de la colonisation : « Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment »²⁶². Ce discours fictif serait donc une séquence supprimée par le voyageur lui-même pour masquer les aspects négatifs de l'expédition. La mise en index de l'*Histoire des deux Indes* dix ans plus tard prouve que les propos anticolonialistes étaient mal vus par les autorités.

Images du voyageur : le « Jugement du Voyage de Bougainville »

²⁵⁹ Cité par Michel Delon, dans *Supplément au Voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002, p. 171, note 2.

²⁶⁰ « Le post-scriptum est ici tout disposé à suppléer, c'est-à-dire à remplacer, et donc à effacer ce qu'il complète. Je ne sais si Diderot avait tout à fait en vue cette connotation lorsqu'il choisit d'intituler *Supplément au Voyage de Bougainville* la version étendue et dramatisée d'un compte rendu [...] ». Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982, p. 277.

²⁶¹ *Supplément*, p. 588, note 21. Les naturalistes Banks et Solander ont participé au premier voyage de James Cook et leur *Journal* a permis de rectifier certaines informations de Bougainville sur Tahiti. Y. Marcil, art. cité, p. 263-264.

²⁶² *Supplément*, p. 597.

Diderot avait, nous l'avons vu, une image ambiguë et souvent négative du voyageur, explicitée dans plusieurs de ses œuvres. La première partie du *Supplément* reprend et condense des idées déjà présentes dans sa pensée. Il continue de prendre une distance vis-à-vis de l'état du voyageur, cependant le *Supplément* en restreint les aspects négatifs : la crédibilité et la capacité d'observation de Bougainville, l'utilité de son voyage ne sont pas contestées. B, lecteur curieux de son récit, le loue, même si c'est le supplément et non pas le récit de voyage qui l'intéresse avant tout. La seule attaque adressée à Bougainville par le vieillard de Tahiti ne vise pas le voyageur en sa personne mais les pays colonisateurs.

D'après Bernard Papin, cette première partie de l'ouvrage a la même fonction que le voyage du narrateur dans la tradition de l'utopie. Les interlocuteurs du *Supplément* ne vont pas à un lieu imaginaire, mais leur discussion sur le récit de Bougainville les conduit à Tahiti. Selon Papin, le voyage est un passage obligé pour entrer dans l'univers utopique, mais Diderot fait l'économie de cette contrainte en utilisant un récit de voyage réel²⁶³. En effet, le personnage B croit à la possibilité de faire le tour de l'univers par la réflexion.

Le « Jugement » se compose principalement des idées du *Compte rendu* en modifiant parfois l'ordre des éléments. L'auteur s'efface dans la forme dialoguée et ouvre un débat à deux voix. Comme B préfère voir les choses dans leur dualité, les points de vue sont encore multipliés. C'est d'ailleurs lui qui a lu le *Voyage autour du monde* de Bougainville – il affirme toutefois que cette lecture était assez superficielle²⁶⁴ – apparemment A en a seulement entendu parlé.

Il serait trop long de développer une analyse exhaustive de la manière dont Diderot reprend et amplifie les idées du *Compte rendu*. Un exemple intéressant est la discussion entre A et B sur le Tahitien Aotourou, amené à Paris par l'expédition. Dans le *Compte rendu*, l'auteur parle de son embarquement et de son séjour en France et puis lui adresse une phrase : « O Aotourou, que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, ta maîtresse et tes compatriotes ! que leur diras-tu de nous ? »²⁶⁵. Dans le *Supplément*, c'est B qui présente le Tahitien et, après une parenthèse de quelques phrases sur le goût pour les autres pays, A pose la même question que nous trouvons dans le *Compte rendu* : « Que leur diras-tu de nous ? » Le dialogue s'enchaîne ainsi sur la relativité des mœurs ; B constate que les Tahitiens ne croiront pas Aotourou « parce qu'en

²⁶³ « Il suffit à A et B d'évoquer en quelques répliques l'essentiel du *Voyage* de Bougainville, de donner quelques points de repère qui miment le voyage que se devait de raconter tout utopiste patenté. » Bernard Papin, *Sens et fonction de l'utopie tahitienne dans l'œuvre politique de Diderot*, SVEC, n° 251, Oxford, VF, 1988, p. 51.

²⁶⁴ *Supplément*, p. 580.

²⁶⁵ *Compte rendu*, p. 517.

comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur que de nous croire si fous »²⁶⁶. Diderot ne s'arrête pas à l'interprétation de la société nouvellement découverte mais soulève le problème d'une interprétation réciproque de la société européenne par une autre.

Bougainville, bien que son nom figure dans le titre et dans le sous-titre de la première partie, s'efface dans l'ensemble du texte. Il n'est pas présent comme personnage dans le dialogue et ne prend la parole à aucun moment. La raison en est simple : il a déjà dit dans sa relation ce qu'il avait vu. Il doit donc céder la parole aux commentateurs, A et B, et aux Tahitiens, Orou et le vieillard. Les personnages A et B parlent pourtant de lui après le court préambule sur le brouillard qui ouvre leur dialogue. Pour A, il est à la fois voyageur et homme sédentaire, modes de vie qui, à la première vue, s'excluent.

Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques qui suppose une vie sédentaire a rempli le temps de ses jeunes années et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur²⁶⁷.

Mais la distinction entre sédentaire et errant, appliqué et dissipé n'est qu'apparente. La réponse de B nuance l'opposition et affirme que voyager peut être une activité similaire que parler et réfléchir.

Nullement ; si le vaisseau n'est qu'une maison flottante, et si vous considérez le navigateur qui traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite, vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'univers sur notre parquet²⁶⁸.

Le contraste entre un navigateur qui croit traverser des espaces immenses mais qui est en vérité resserré et immobile est frappant. Il fait le tour du monde sur une planche qu'il est incapable de quitter. De l'autre côté, la réflexion rend possible de faire le tour de l'univers par des questions et des hypothèses. La citation suggère en même temps que l'homme ne se débarrasse pas de sa condition, de son éducation ou de ses préjugés quoiqu'il quitte son pays. Nous reparlerons de cette séparation, souvent décisive, du voyageur et du philosophe à propos des derniers textes politiques.

²⁶⁶ *Supplément*, p. 587.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 579.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 580.

Cette image n'est ni isolée ni exclusivement liée à l'aventure tahitienne dans l'œuvre de Diderot. Il utilise le conte du jeune Mexicain pour démontrer la fragilité des dogmes dans l'*Entretien d'un philosophe avec la maréchale****. Selon cette histoire, un Mexicain contemple l'horizon et – voyant la mer toucher au ciel – il ne croit pas en l'existence d'une terre au-delà. Mais le « jeune raisonneur » s'embarque par hasard sur une planche de bois, perd de vue le rivage et reconnaît la relativité de ses certitudes par ce départ fortuit. Le philosophe doit quitter de cette manière les pensées qui l'entourent depuis son enfance. Diderot recourt à cette parabole pour montrer à la maréchale que, comme les sens nous trompent sur la réalité physique, de même manière la raison peut nous tromper sur les idées morales.

C'est B qui prononce un jugement plutôt positif sur le voyage. Il résume son avis brièvement et rapporte l'avantage de l'expédition sur trois points principaux. Ces trois points – une meilleure connaissance du monde et de ses habitants, progrès maritime et progrès cartographique – reflètent que pour Diderot les voyages font partie du domaine technique et pratique et ne sont pas en rapport direct avec la philosophie. C'est le premier apport qui mérite l'intérêt du philosophe et qui lui laisse faire des conjectures. La digression concernant les espèces d'animaux sur les îles séparées et à une longue distance du continent explicite davantage ce partage. Comme le dit B, Bougainville « n'explique rien, il atteste le fait »²⁶⁹. En revanche, A demande une explication à B, qui n'y manque pas, quoique sa théorie se compose des questions et non pas de réponses. Le voyageur serait donc l'homme de terrain, qui apporte une connaissance factuelle, mais ce serait le philosophe qui en tire la conclusion, recherche les causes et les effets, l'origine des phénomènes, des mœurs et usages décrits.

B précise que « Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues »²⁷⁰. Les qualités énumérées sont de nature différente et peuvent être considérées comme les exigences communes envers les voyageurs pour faire confiance à leurs relations. B leur demande des qualités générales comme la patience ou « le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire » et des connaissances concrètes et pratiques comme la mécanique ou la géométrie²⁷¹. Il n'y a rien de novateur dans ce passage, il s'agit d'une reprise des attentes les plus générales du siècle concernant les voyages. Diderot apprécie en Bougainville l'observateur méthodique, et il voit l'essentiel de son voyage dans l'instruction et l'utilité.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 582.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 580.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 580.

Il était bien pourvu des connaissances nécessaires pour profiter de sa longue tournée ; il a de la philosophie, de la fermeté, du courage, des vues, de la franchise ; le coup d'œil qui saisit le vrai et abrège le temps des observations, de la circonspection, de la patience, le désir de voir, de s'instruire et d'être utile [...]²⁷².

Bougainville est lui-même influencé par la philosophie des Lumières. Cependant, il attaque l'autorité des philosophes, surtout celle de Rousseau, et préfère les expériences réelles à la réflexion théorique. Comme il l'écrit dans le *Discours préliminaire* de son *Voyage* :

Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et ses habitants, et soumettent impérieusement la nature à leurs imaginations. Procédé bien singulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien observé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatisent que d'après des observations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser²⁷³.

Dans *Les Bijoux indiscrets*, Mangogul affirme que les voyageurs sont menteurs. Le *Compte rendu* est encore plus radical : « Les voyageurs entre les historiens, et les érudits entre les littérateurs, doivent être les plus crédules et les plus ébahis des hommes ; ils mentent, ils exagèrent, ils trompent et cela sans mauvaise foi »²⁷⁴. Les voyageurs sont considérés donc comme des informateurs enfermés dans leurs vues trompeuses. Dans l'*Histoire des deux Indes*, Diderot leur reprochera « l'ignorance et la mauvaise foi »²⁷⁵. Le *Supplément* reprend la même idée mais l'atténue en ne gardant que « l'exagération », et manifeste une prise de distance plus raisonnée envers les voyages.

En parlant de la taille des Patagons, A explique à B : « Né avec le goût du merveilleux qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a pour ainsi dire à justifier le chemin qu'il a fait et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin ? »²⁷⁶. Cette remarque met en garde contre les relations et recherche la cause de leurs distorsions dans la nature humaine. Les voyageurs

²⁷² *Compte rendu*, p. 510.

²⁷³ *Voyage autour du monde*, p. 13.

²⁷⁴ *Compte rendu*, p. 512.

²⁷⁵ Livre V, chap. 32, p. 94.

²⁷⁶ *Supplément*, p. 585.

doivent justifier leurs efforts et leur motivation par ce qu'ils écrivent, ce qui remet en cause à l'avance la fidélité de leur texte. Néanmoins, dans le *Supplément*, Diderot n'attribue plus leurs erreurs à la crédulité et à l'ébahissement mais à leur vanité.

Tahiti : l'île réelle et l'île imaginaire dans le *Supplément*

C'est à la fin du « Jugement du Voyage de Bougainville » que B indique à A que tout n'est pas dit dans le *Voyage autour du monde* et lui fait connaître le texte d'un supplément retrouvé (ou récemment rédigé). Il s'agit en effet d'une mise en abîme puisque la découverte de ce texte par les deux interlocuteurs est en même temps sa composition²⁷⁷. B tourne la conversation à ce supplément quand A l'interroge sur la fable de Tahiti :

- A. Est-ce que vous donneriez dans la fable d'Otaïti ?
- B. Ce n'est point une fable, et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le Supplément de son Voyage²⁷⁸.

L'emploi du mot « fable » n'est pas innocent, il renvoie à la vogue engendrée par les descriptions colorées de l'île. L'image trompeuse de Tahiti, diffusée plutôt par les compagnons de Bougainville et par les commentateurs contemporains que par l'explorateur lui-même, amplifie les éléments exotiques de la découverte : le climat enchanteur, la communauté des biens, la beauté des habitants, leur liberté sexuelle, leur religion naturelle et leur pacifisme. L'opinion publique ne témoignait pas d'approche critique envers cette représentation idyllique²⁷⁹. Mais Diderot ne se situe pas dans cette lignée, qui offre une image à la fois exagérée et réductrice. Le *Supplément* ne se concentre pas seulement sur les aspects exotiques et la morale sexuelle des Tahitiens est loin d'être libertine dans le sens propre du terme, parce que la liberté des relations se fonde sur le bien général et non pas sur le plaisir individuel.

Diderot se libère de la source ; il ne suit pas la description de Bougainville mais reprend des images qui attirent son imagination en modifiant certains aspects. Remarquons que le voyageur fait un effort pour retrouver le ton objectif surtout à la fin du chapitre sur

²⁷⁷ « Car ce *Supplément*, qui est 'là sur cette table', et que l'interlocuteur du lecteur de Bougainville est invité à découvrir, qu'est-ce d'autre que le texte même que Diderot offre simultanément au regard de son lecteur. » Pierre Hartmann, « Les Adieux du Vieillard comme anamorphose littéraire », *RDE*, n° 16, 1994, p. 63-64.

²⁷⁸ *Supplément*, p. 588.

²⁷⁹ « L'opinion publique, séduite et aveuglée par une fable qui flattait sa curiosité et ses goûts les moins avouables, ne pouvait pas prendre en compte une information qui contredisait ses préjugés, même si cette information avait la caution de Bougainville lui-même. » « Introduction », *DPV*, tome XII, p. 373.

Tahiti même s'il y redécouvre l'univers de la beauté et de l'harmonie antiques²⁸⁰. La description de la liberté sexuelle et des coutumes conjugales des Tahitiens ne s'appuie pas entièrement sur Bougainville, qui écrit : « Je ne saurais assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce »²⁸¹. Le texte de Diderot néglige délibérément cette conclusion. La conception de la religion à Tahiti, telle que Diderot la décrit, est entièrement imaginaire. Bougainville admet lui-même qu'il en sait trop peu pour tirer des conclusions : « Il est fort difficile de donner des éclaircissements sur leur religion [...] au reste, c'est surtout en traitant de la religion des peuples que le scepticisme est raisonnable »²⁸².

L'état de nature revêt un statut ambigu chez Bougainville ; il connaît trop cet état pour y attribuer un statut idyllique, pense que la privation ne rend pas ces peuples plus heureux que d'autres et que l'égalité n'est qu'une illusion chez eux. Il complète et corrige la première présentation de l'île de ses notes dans le texte du *Voyage* en utilisant les informations qu'il acquiert d'Aotourou. Il détruit ainsi en partie l'image utopique de l'île. Le voyageur se rend compte qu'il avait tort en ce qui concerne l'égalité dans la société tahitienne : « Nous les avions cru presque égaux entre eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'était soumise qu'aux lois établies pour le bonheur de tous. Je me trompais, la distinction des rangs est fort marquée à Tahiti »²⁸³. Bougainville mentionne également les guerres des insulaires, l'existence de l'esclavage et des sacrifices humains. Diderot néglige ces faits et représente Tahiti comme une société qui n'est soumise qu'aux contraintes de la nature.

Le supplément proprement dit que A et B parcouruent ensemble commence donc avec « Les Adieux du vieillard » car B incite A à passer « ce préambule qui ne signifie rien et aller droit aux adieux que fit un des chefs de l'île à nos voyageurs »²⁸⁴. Le supplément se compose donc d'une harangue et d'un long dialogue entre l'aumônier et son hôte, entrecoupés de quelques passages courts à la troisième personne et des commentaires intercalés par A et B. Tahiti est presque entièrement absent même si Diderot y situe les scènes. Les quelques références à l'île que nous pouvons relever ne forment pas une véritable description. Nous ne trouvons que quelques traces de l'île en tant qu'un lieu

²⁸⁰ Bougainville s'inspire de sa culture latine que le lecteur cultivé de l'époque reconnaît facilement. Il croit, même si seulement pour un moment, retrouver l'âge d'or à Tahiti. Sonia Faessel, « Entre récit de voyage et littérature », dans *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998, p. 308.

²⁸¹ *Voyage autour du monde*, p. 158.

²⁸² *Ibid.*, p. 156-157.

²⁸³ *Ibid.*, p. 167.

²⁸⁴ *Supplément*, p. 588.

exotique dans le *Supplément*. Cela n'est pas étonnant puisque les parties narratives sont rares dans le dialogue. L'image de Tahiti est en effet très vague. Elle n'est évoquée que dans quelques propos d'Orou sur la douceur du climat ou par la santé et la beauté des habitants.

L'île pour Diderot, ainsi que pour ses contemporains, est avant tout un lieu d'investigation et d'expérimentation mentale²⁸⁵. Raymond Trousson attribue un rôle principal à l'île dans l'utopie : l'insularité est en fait la caractéristique extérieure la plus évidente et la plus commune du genre et répond au besoin de conserver une communauté de la corruption extérieure²⁸⁶. La position de Tahiti dans le Pacifique sud, au milieu d'un océan peu connu à l'époque, l'érige en un monde à part. L'altérité des mœurs des Tahitiens l'emporte sur le pittoresque que l'île tropicale pourrait offrir. Diderot réfléchit amplement de la problématique des populations insulaires concernant la politique coloniale de l'Angleterre. Il voit un paradoxe dans leur situation : les îles offrent l'exemple curieux du retard ou d'une évolution étonnante.

A ne consulter qu'une spéulation vague, on serait porté à penser que les Insulaires ont été les premiers hommes policés. [...] Dans les îles, la guerre et les maux d'une société trop resserrée, devraient amener plus vite la nécessité des lois et des conventions. On voit cependant leurs mœurs et leur gouvernement formés plus tard et plus imparfairement²⁸⁷.

Akiaki (île des Lanciers dans le texte) est la première île polynésienne que l'expédition voit mais où ils n'ont pas la possibilité de s'arrêter. Bougainville réécrit le passage dans son *Voyage* en utilisant les notes de son *Journal*²⁸⁸. C'est le regard rétrospectif sur le vécu qui organise le récit : Akiaki prend un rôle plus nuancé après l'escale à Tahiti et revêt une atmosphère idyllique devenant la promesse d'une future rencontre. Pour Diderot, l'île sert à introduire les dilemmes élaborés dans la suite. Comment se forme une société ? Quel est le sort d'une population isolée du reste de l'espèce humaine ? Comment l'isolement influe les mœurs et les lois ?

²⁸⁵ Voir Michel Gilot, « Des îles et des hommes au XVIII^e siècle », dans *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, p. 79-92.

²⁸⁶ Raymond Trousson, *Voyages aux pays de nulle part*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999, p. 15.

²⁸⁷ *Histoire des deux Indes*, Livre III, chap. 1, p. 308.

²⁸⁸ Il s'agit des motivations différentes dans le *Voyage* que dans le *Journal* : dans le texte publié Akiaki est « érigé en véritable objet de désir ». Jean-Pascal Le Goff, « Les fleurs d'Akiaki : un épisode du voyage de Bougainville », *DHS*, n° 22, 1990, p. 171-174.

A et B discutent des singularités des îles et constatent que l'isolement fait naître « tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps et met les philosophes à la torture »²⁸⁹. Cette affirmation, prononcée par B, qui aime regarder les choses dans leur double aspect, comporte un paradoxe dans l'expression « cruauté nécessaire ». Les usages étranges des sociétés enfermées ont une explication rationnelle que les philosophes doivent rechercher. Cela est vrai pour l'amour libre à Tahiti. Orou explique et rationalise plus tard l'hospitalité tahitienne. La liberté sexuelle est loin d'être gratuite : les usages polygames sont subordonnés à l'accroissement de la population.

L'île d'Orou n'est pas le Tahiti décrit par les voyageurs. Mais, malgré l'importance de ces différences, l'écart entre les ouvrages documentaires et celui de Diderot n'était pas destiné à tromper le public, parce que les lecteurs de l'époque, même si le *Supplément* restait inédit du vivant de l'auteur, pouvaient facilement remarquer les distorsions²⁹⁰.

La condamnation des explorateurs : « Les Adieux du vieillard »

Le vieillard respectable que Bougainville dépeint, modèle de la figure dans le *Supplément*, est le père du chef à Tahiti. Le voyageur lui attribue ses propres inquiétudes. Jacques Proust nous signale que le vieillard n'existe pas dans le *Journal de bord* de Bougainville²⁹¹. Il est donc possible que l'auteur ait ajouté l'épisode pour mettre en relief encore plus la description de l'île et l'image philosophique qu'il voulait en donner.

Cet homme vénérable parut s'apercevoir à peine de notre arrivée ; il se retira même sans répondre à nos caresses, sans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curiosité : fort éloigné de prendre part à l'espèce d'extase que notre vue causait à tout ce peuple, son air rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race²⁹².

Nous trouvons l'initiative de ces adieux déjà dans le *Compte rendu* mais là, Diderot ne donne pas encore la parole au vieillard : c'est l'auteur même qui s'adresse aux Tahitiens et à Bougainville sans séparer ces mots de la présentation du *Voyage autour du monde*. La

²⁸⁹ *Supplément*, p. 583.

²⁹⁰ Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989, p. 310. Todorov ajoute que « ces disparités indiquent ouvertement que le propos de Diderot n'est pas de parler avec fidélité des Tahitiens, mais de se servir de leur cas comme d'une allégorie pour aborder un sujet plus général. »

²⁹¹ Jacques Proust, « Préface », dans Bougainville, *Voyage autour du monde*, Paris, Gallimard, 1982, p. 19.

²⁹² *Voyage autour du monde*, p. 134.

deuxième partie du *Supplément* commence par un paragraphe à la troisième personne – les fragments de récit sont rares dans le dialogue – et apprend au lecteur que le vieillard rompt le silence pour la première fois au départ des Français en voyant les pleurs des Tahitiens. Comme Diderot dans le *Compte rendu*, le vieillard leur adresse la parole pour rappeler les malheurs à venir. Ensuite il tourne à Bougainville, comme au chef de l'expédition, pour dénoncer les projets de colonisation : cette première rencontre amicale serait suivie par d'autres, malheureuses et violentes.

Son discours s'appuie sur une logique binaire opposant l'Europe et Tahiti, le temps avant et après la découverte, la liberté et l'esclavage, l'innocence originelle et la corruption apportée par les explorateurs, jouissance et crime, besoins et commodités superflues. Il prononce la même idée qu'Orou explicitera plus tard : « Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes »²⁹³. Orou est pourtant moins radical dans son rapport aux explorateurs, il est prêt à entamer la discussion avec un Européen. Ce n'est pas par hasard que le vieillard émet ses accusations sous forme de harangue et ne participe pas au dialogue. Mais, même si son discours est une prise de position radicale, il urge les Français à s'éloigner et n'incite les futurs colonisés à aucune opposition violente mais demande à la mer d'engloutir les vaisseaux des explorateurs.

C'est le vieillard lui-même qui disperse la foule des habitants avant le départ des vaisseaux. Il demande à la mer de se venger des indignités des explorateurs. Nous trouvons une nuance pittoresque dans ce passage. Le calme sinistre de la mer semble avertir les Tahitiens et accuser les voyageurs. N'oubliions pas pourtant que Diderot n'a pas encore vu la mer à l'époque où il composait le *Supplément*, et l'image qu'il en avait s'alimentait surtout de la peinture.

À peine eut-il achevé, que la foule des habitants disparut, un vaste silence régna dans toute l'étendue de l'île, et l'on n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte. On eût dit que l'air et la mer sensibles à la voix du vieillard se disposaient à lui obéir²⁹⁴.

La force de ce discours retrouvera un écho dans celui adressé aux Hottentots dans *l'Histoire des deux Indes*. Diderot conteste la possibilité de la paix dans les deux cas mais

²⁹³ *Supplément*, p. 591. Une situation également étonnante subsiste aux îles Mariannes, où les hommes sont soumis aux femmes. Diderot garde des réserves sur cette information, trouve cela contre les lois de l'espèce et pense que seulement l'héritage d'une législation qui n'est plus raisonnable peut conserver une telle hiérarchie. Voir *Histoire des deux Indes*, livre VI, chap. 22.

²⁹⁴ *Supplément*, p. 596.

ne fait qu'évoquer une guerre inévitable qu'il aimerait croire aussi éloignée que possible. Il s'adresse le plus souvent à la fois aux opprimés et aux oppresseurs ; nous pouvons citer encore l'apostrophe aux Indiens affamés contre le monopole de la Compagnie des Indes²⁹⁵.

Nous avons parlé des effets comiques de distanciation dans les chapitres des *Bijoux indiscrets*. À l'encontre des *Bijoux*, le *Supplément* n'est pas écrit dans un objectif comique ; il s'y trouve toutefois des signes de mise en garde adressés au lecteur²⁹⁶. Diderot insère un tel signe après « Les Adieux du vieillard ». L'interlocuteur A remarque après la lecture : « Ce discours me paraît véhément, mais à travers je ne sais pas quoi d'abrupt et de sauvage il me semble retrouver des idées et des tournures européennes »²⁹⁷. B précise dans sa réponse à A que les voyageurs comprennent le vieillard parce que ses mots sont traduits et écrits du tahitien en espagnol, ensuite en français, et Bougainville en a une copie à la main au moment du départ. Cette triple traduction n'est pas vraisemblable et remet en cause la probabilité d'un discours véritablement prononcé. Mais il serait erroné de chercher la vraisemblance ou la réalité dans le *Supplément* qui a une toute autre portée. Nous proposons plutôt de considérer le recours à la traduction comme une astuce de la part de Diderot pour donner la parole à un sauvage, acte par lequel il veut encore une fois suppléer au *Voyage de Bougainville*.

Dialogues dans le *Supplément* : confrontation des civilisations et mise en cause des conventions

Le *Supplément* est désigné comme un dialogue dans son sous-titre et se compose en effet de plusieurs dialogues. Ce sous-titre, *Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas*, quoique significatif, souligne le seul thème de la morale sexuelle et ne parle pas des autres sujets qui seront abordés dans le texte. Les échanges entre les interlocuteurs contiennent une grande variété d'idées en rapport plus ou moins direct avec les thèmes principaux de l'œuvre. Le *Supplément* donne la parole à cinq personnages : A et B, le vieillard, Orou et l'aumônier, et après une addition de 1778, le texte contient une sixième voix dans la digression de l'histoire de Polly Baker.

La figure d'Aotourou, le Polynésien qui a accompagné l'expédition en France, s'insère facilement dans la philosophie des Lumières. Diderot l'a rencontré dans les salons

²⁹⁵ *Histoire des deux Indes*, Livre III, chap. 41.

²⁹⁶ P. Hartmann, art. cité, p. 62.

²⁹⁷ *Supplément*, p. 596.

parisiens et il n'est pas le seul à introduire ce personnage dans un ouvrage philosophique²⁹⁸. Le dialogue entre un sauvage et un Européen n'est pas l'invention de Diderot. Le texte qui a une influence indéniable sur le *Supplément* est les *Dialogues curieux entre un voyageur et un sauvage de bon sens, qui a voyagé* de Lahontan (1703). Diderot découvre la force de la démarche – il faut juger l'Europe selon les valeurs des peuples sauvages – et l'emploiera dans l'*Histoire des deux Indes*.

Lahontan complète son *Voyage de l'Amérique* avec les *Dialogues curieux* : ce dernier texte sert donc comme un supplément. En dehors des ressemblances avec le *Supplément* de Diderot – la critique à l'égard de la civilisation européenne, la fin polémique des textes et le raisonnement éloquent du sauvage²⁹⁹ – la plus importante différence est que Adario est le porte-parole de Lahontan, alors que dans le *Supplément* aucun personnage ne peut être identifié à Diderot. Lahontan se met sur scène lui-même mais il défend maladroitement le christianisme et la société européenne contre le huron Adario – il émet des raisonnements boiteux, des contrevérités et naïvetés³⁰⁰, comme l'aumônier contre Orou. Les thèmes dont le voyageur européen et Adario discutent – religion, tolérance, justice, égalité, liberté, propriété – ne sont pas nouveaux. Lahontan oppose le monde sauvage au monde civilisé : Adario doit défendre ses propres mœurs devant l'Européen. Le débat est donc truqué, le sauvage l'emporte sur l'Européen et Lahontan n'attire pas l'attention sur la faiblesse de cette approche. Tandis que les *Dialogues curieux* ont une influence directe sur plusieurs auteurs, Diderot n'en reprend ni le cadre, ni les personnages, ni l'affabulation. Henri Coulet constate néanmoins que Diderot fait référence à cet ouvrage d'une manière plus originale que la simple mise en scènes d'un sauvage : il en comprend l'ironie, le sauvage n'étant pas un modèle mais une référence pour se juger³⁰¹. Une autre différence est que Adario connaît les civilisations européennes, ce qui n'est pas le cas d'Orou, qui en forme seulement des conjectures, bien que le personnage A émette des doutes en lisant son discours « un peu modelé à l'europeenne ». Nous voyons dans leur entretien des propos ramenés à une simplicité première – l'aumônier présente Dieu en ces termes : « nous

²⁹⁸ « Le sauvage devint pour l'Européen un thème d'interrogation permanent concernant la théologie, la politique, la science, la philosophie et qui présida à la lente naissance de l'anthropologie. » L'autre auteur qui met sur scène le Tahitien est La Dixmerie dans *Le Sauvage de Taiti aux Français, avec un envoi au philosophe ami des sauvages*. Dans ce texte Aotourou remet en cause les idées philosophiques de Rousseau. E. Vibart, *op. cit.*, p. 18-19, p. 175.

²⁹⁹ Roland Mortier, art. « Dialogue », p. 329 et Henri Coulet, « Présentation », dans Lahontan, *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage dans l'Amérique*, Paris, Desjonquères, 1993, p. 17.

³⁰⁰ Henri Coulet, *ibid.*, p. 20.

³⁰¹ *Ibid.*, p. 19-21. « C'est peut-être Diderot, dans le *Supplément* [...] qui en a le mieux saisi la signification et compris que le mythe du bon sauvage était une image ironique, un contre-modèle dans lequel le civilisé devait lire son propre jugement ». *Ibid.*, p. 23.

croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier »³⁰² – et des propos difficilement pensables dans la bouche d'un sauvage.

Comme nous l'avons dit, Diderot réunit plusieurs dialogues. Le partage de la parole entre les Européens et les Tahitiens est plus ou moins équilibré. Mais il n'y a ni voix auctoriale ni voix autoritaire dans le texte, même si nous voyons une relative supériorité de B sur A et d'Orou sur l'aumônier. La première est même explicitée à la fin du « Jugement » lorsque A remarque avec un peu de jalousie en voyant le brouillard se disperser : « Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque dans les moindres choses. Il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue »³⁰³. La supériorité d'Orou se manifeste à trois niveaux : il vainc les arguments de l'aumônier, il réussit à défendre les siens et avoue finalement que les Tahitiens sont capables de tourner à leur avantage l'arrivée des Européens.

A et B discutent du *Voyage autour du monde* au début. C'est une première apparition des voyages dans l'œuvre, une référence à une réalité historique. La deuxième apparition est le rapport du *Supplément* avec le genre du voyage philosophique dont il admet certaines caractéristiques et avant tout la rencontre des représentants de deux mondes. Le dialogue entre l'aumônier et Orou suit les démarches déjà existantes : le point de vue du sauvage sert à mettre en cause la société du voyageur.

C'est Orou et non pas l'aumônier qui formule l'idée de la différence fondamentale des civilisations. Quand ce dernier refuse l'offre de la fille cadette, Orou l'incite à se prêter aux mœurs d'Otaïti. En discutant des crimes après la première nuit, il lui objecte que le jugement moral perd sa pertinence devant la relativité des mœurs : « Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles d'Otaïti, ni par conséquent les mœurs d'Otaïti par celles de ton pays »³⁰⁴. La soumission de l'aumônier à l'hospitalité tahitienne, bien qu'il ne manque pas de sincérité et essaie de défendre son point de vue de son mieux, donne une nuance d'humour au texte, malgré le fait que le *Supplément* n'est ni satirique ni ironique. Il est incapable de se tenir à sa morale et à sa conviction ; dans les paragraphes à la troisième personne qui commentent leur entretien, il est successivement désigné comme le vérifique, le naïf et le bon aumônier³⁰⁵.

³⁰² *Supplément*, p. 603.

³⁰³ *Ibid.*, p. 588.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 619. « Ce qui s'énonce avec une particulière modernité derrière ces propos, c'est un constat de relative incomunicabilité entre sociétés de civilisations différentes. » E. Vibart, *op. cit.*, p. 189.

³⁰⁵ *Supplément*, p. 601-602.

La portée utopique de Tahiti est résumée au début de la « Suite du dialogue entre A et B ». Ce n'est plus l'aumônier qui parle mais un narrateur résume son avis (qui peut-être B puisque c'est lui qui fait parcourir le supplément à A). Le tableau qu'il donne de la vie des Tahitiens est très nuancé.

Ici le bon aumônier se plaint de la brièveté de son séjour dans Otaïti et de la difficulté de mieux connaître les usages d'un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assurait un long engourdissement ; assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins absolus de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières³⁰⁶.

La *Réfutation d'Helvétius* exprime des idées assez voisines.

La contrée la plus heureuse n'est pas celle où il s'élève le moins d'orages. C'est celle qui produit le plus de fruits. J'aimerais mieux habiter les pays fertiles où la terre tremble sans cesse sous les pieds, menace d'engloutir et engloutit quelquefois les hommes et leurs habitations, que de languir sur une plaine aride, sablonneuse et tranquille³⁰⁷.

Diderot recherche un stade de la civilisation humaine où la fertilité et l'aisance ne corrompent pas encore les habitants. Ces passages montrent clairement que la vie d'une société est le résultat de multiples causes et effets. Soit les Tahitiens sont sages et prévoyants, soit ils jouissent simplement des dons de la nature sur leur île. Ils sont actifs et oisifs en même temps et ne cherchent pas un progrès qui pourrait troubler leur bonheur. L'aumônier parle encore des travaux en commun, de la signification étroite du mot propriété et de l'amour réduit à un appétit physique chez les Tahitiens. A reste sceptique concernant cette représentation et demande à B des conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres des Tahitiens. B constate que les usages présentés ne sont possibles que dans un recoin écarté du globe où l'on suit la voix de la nature et expose la théorie des trois codes³⁰⁸.

D'après Diderot, expliquer les mœurs singuliers est un véritable défi pour le philosophe. Tahiti serait une île où le code naturel est respecté avant d'autres et les Tahitiens obéissent à la plus forte contrainte de l'espèce de se multiplier. Diderot

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 627.

³⁰⁷ *Réfutation d'Helvétius*, p. 688.

³⁰⁸ *Supplément*, p. 628-629.

désapprouve dans les sociétés civilisées que les lois civiles et religieuses oppriment celles de la nature.

Cette réflexion occupera une place importante dans les contributions à l'*Histoire des deux Indes*. Selon une intervention, la vie sauvage et la liberté sexuelle sont liées, la famille et le mariage deviennent nécessaires pour les peuples sédentaires, alors que l'aisance cause l'éclatement des mœurs et de la famille³⁰⁹. Diderot s'exprime plus catégoriquement sur la liberté des mœurs dans le dernier livre de l'*Histoire* que dans le *Supplément*. Il définit « l'incontinence » comme un rapport entre les deux sexes interdit par les lois, ce qui peut être très différent selon les civilisations. Une action innocente en elle-même devient un vice par l'importance qu'on y attache. Il blâme la galanterie dont les femmes deviennent facilement les victimes à cause de leur sensibilité (une fois jugées par la communauté, elles ne peuvent que se donner à la déchéance morale). Le passage dans l'ouvrage de l'abbé Raynal est pessimiste quant à la condition des femmes et s'avère plus moralisante que le *Supplément*³¹⁰.

Le *Supplément au Voyage de Bougainville* est révélateur de l'impact des voyages sur la pensée de Diderot, mais également du fait qu'il s'éloigne rapidement de la réalité du voyage et de la description documentaire de la relation. Malgré sa critique générale sur les voyageurs, Diderot apprécie Bougainville ; le *Supplément* est en effet un des rares exemples dans lesquels l'image du voyageur est positive. Diderot reprend certains éléments de la « fable » de Tahiti et les reformule pour parler en vérité de la société dans laquelle il vit. Il regarde l'île comme un lieu possible du bonheur, auquel l'Européen nuira, et constate dans « Les Adieux du vieillard » que ce monde est déjà perdu.

Le genre du dialogue rend possible la confrontation des points de vue et mesurer leurs valeurs sans s'engager à aucun. Diderot s'efface dans le texte et laisse la parole à ses personnages. A est plutôt sceptique sur le bonheur tahitien, B est un raisonneur hardi et essaie de remettre en question les mœurs de sa société. Orou est le porte-parole des Tahitiens fictifs et formule par son raisonnement une critique de la morale européenne, alors que l'aumônier hésite entre les conventions et la tentation. Le vieillard s'oppose radicalement à la conquête et à l'exploitation coloniale et dénonce le danger que les explorateurs représentent pour son peuple.

³⁰⁹ Livre VII, chap. 17, p. 24-25.

³¹⁰ Livre XIX, chap. 14, p. 301-304.

En partant d'une découverte géographique et de la description d'un peuple insulaire dans l'inconnu du Pacifique, Diderot ne se contente pas de l'exotisme de Tahiti, mais utilise ce lieu pour exprimer tous ses questions et dilemmes sur la moralité. Il oublie ses doutes sur la crédibilité des voyageurs, parce qu'il ne veut pas décrire un lieu crédible mais un lieu où une autre morale que celle de l'Europe rend un peuple heureux.

Le Tahiti de Diderot et l'île de Cyclophile

Le *Supplément au Voyage de Bougainville* et les chapitres sur l'île de Cyclophile dans *Les Bijoux indiscrets* se prêtent à une analyse comparée. Ces deux textes ont été écrits à la même époque, et ils traitent des dilemmes philosophiques en choisissant une forme de fiction. Cependant, le choix du genre signale une préoccupation différente. *Les Bijoux indiscrets*, même si plusieurs chapitres contiennent des sujets philosophiques, sont composés dans le ton du roman libertin. Le premier chapitre sur l'île aborde le thème des habitudes conjugales sous un point de vue satirique, voire moqueur. L'objectif de Diderot n'est pas d'élaborer une réflexion systématique sur cette question, mais de dénoncer les travers des usages existants par la présentation des habitudes imaginaires. Le *Supplément*, comme le signale le sous-titre, se situe davantage dans le domaine de la philosophie morale. Sa critique de la société européenne offre un véritable choix, même si la fin du dialogue montre sans aucune incertitude que Diderot reste dans le domaine des hypothèses et renonce à toute tentative de réalisation³¹¹.

Diderot présente la société d'une île, fait référence aux récits de voyage et aborde le problème des trois codes dans les deux textes. Nous avons parlé des usages parfois étonnantes qui subsistent chez les communautés isolées. Le point de départ du *Supplément* est un récit de voyage réel, mais qui ne sert que comme entrée dans la fiction. Quant au journal du voyageur des *Bijoux indiscrets*, c'est un texte fictif sans aucune valeur de témoignage réel, qui permet ainsi le développement d'idées purement hypothétiques. Dans les deux cas, les lecteurs fictifs de la relation – tout comme les lecteurs du texte de Diderot – doivent renoncer à une représentation réelle d'une société existante et se laisser guider dans le domaine des spéculations.

Même si les deux chapitres intitulés « Des Voyageurs » et « De la Figure des Insulaires » sont étroitement liés l'un à l'autre, c'est le premier qui a des rapports thématiques avec le *Supplément*. Le deuxième ne s'en rapproche que par la discussion sur la relativité des usages qui suit la lecture du voyageur et qui termine cet épisode du roman. Notre propos dans la suite est de nous appuyer sur les ressemblances et les différences entre le *Supplément* et le premier chapitre concernant la présentation des mœurs de l'île et les conclusions tirées à partir de la description d'un ailleurs lointain.

En ce qui concerne leur forme, le chapitre des *Bijoux indiscrets* et le *Supplément* sont composés de dialogues et de commentaires sur ces dialogues. Le voyageur de Mangogul

³¹¹ Voir la fin de la « Suite du dialogue entre A et B », *Supplément*, p. 643.

interroge un insulaire, et le sultan discute de leur entretien avec Mirzoza. Le *Supplément* présente la discussion entre Orou et l'aumônier, doublée du dialogue des personnages A et B. Quant au contenu des textes, les deux îles décrites s'organisent selon des principes fondamentalement différents de ceux des sociétés européennes, ce qui permet une approche critique du pays des voyageurs. Cette différence est si grande que les habitants de l'île des *Bijoux* sont à peine crédibles même pour Mangogul et que l'idylle de Tahiti est considérée par les Européens comme une fable.

Irwin L. Greenberg analyse en détail les ressemblances des deux îles dans les habitudes sexuelles. Les habitants fixent leur attention à ces coutumes et interdisent les rapports qu'ils considèrent contre les intentions de la nature. En cas de l'île de Cycophile, ce serait l'incompatibilité physiologique des partenaires, en cas du *Supplément*, les relations stériles. La société se charge de l'initiation sexuelle des jeunes sur les deux îles, mais les habitants n'attribuent aucune valeur sentimentale à la sexualité ni à Tahiti ni à l'île de Cycophile. La plus importante différence est que sur l'île des *Bijoux indiscrets* les lois civiles et religieuses sont calquées sur les lois naturelles, alors qu'à Tahiti il n'y a ni religion ni code civil³¹². Les constatations de Greenberg sont intéressantes, mais il ne semble pas noter la différence entre le sérieux du *Supplément* et la satire plus légère de l'île de Cycophile. À notre avis, les ressemblances gagnent de l'importance en vue de cet écart.

Les deux textes proposent pour point de départ un voyage mais s'en éloignent bientôt : le voyage n'est présent que sous forme d'un texte. Mangogul lit et commente le journal de son voyageur à Mirzoza. A et B parcourent ensemble le texte d'un supplément ajouté au récit de Bougainville. Ainsi, le lecteur est engagé dans un jeu qui ne lui donne pas accès à la source : il ne connaît l'île (Tahiti ou l'île imaginaire) qu'à travers un texte cité de manière lacunaire dans le dialogue des personnages fictifs.

Parmi les nombreux thèmes communs de l'île de Cycophile et du Tahiti d'Orou, nous proposons l'exemple de l'inceste. Le grand-prêtre de l'île des *Bijoux indiscrets* défend à un couple de s'unir à cause de la différence de leur température « sous les peines portées par les lois ecclésiastiques et civiles contre les incestueux. L'inceste dans cette île n'était donc pas une chose tout à fait vide de sens »³¹³. La discussion sur la même question entre l'aumônier et Orou, dans laquelle le Tahitien argumente contre la prohibition de l'inceste en prenant l'exemple du premier couple créé par Dieu, reflète sans conteste l'idée que l'inceste n'est qu'une notion conventionnelle, car les tabous et interdictions varient

³¹² Irwin L. Greenberg, « The *Supplément* and Chapter XVIII of the *Bijoux indiscrets* », *Kentucky Romance Quarterly*, n° XV, 1968, p. 234-236.

³¹³ *Les Bijoux indiscrets*, p. 269.

selon les civilisations. Cette partie de leur entretien est intéressante dans la mesure où ni Orou ni l'aumônier n'arrivent à convaincre leur interlocuteur, le Tahitien ayant du mal à comprendre les notions « fornication, inceste, adultère » et l'aumônier essayant de tourner la conversation vers un autre sujet³¹⁴.

La référence constante à la société dans laquelle vivent les deux interlocuteurs qui ouvrent le débat est commune dans le *Supplément* et dans *Les Bijoux indiscrets*. L'île inconnue et Tahiti ne sont intéressantes que dans la mesure où ils amènent à réfléchir sur le pays d'origine du voyageur. Mais, alors que le *Supplément* aborde un contenu utopique de manière sérieuse, les chapitres des *Bijoux indiscrets* exploitent un point de départ identique mais du côté humoristique.

Il est possible de lire les séquences correspondantes des deux textes comme autant d'étapes différentes de la même réflexion. Le stade où sont les Tahitiens serait l'apogée d'un cycle mais les chapitres des *Bijoux indiscrets* seraient la clôture du système sur lui-même³¹⁵. Le *Supplément*, tout en signalant la relativité des notions traitées, reflète une attitude positive, dans la mesure où les dilemmes abordés contribuent à la réflexion morale même s'il n'y a pas de réponses univoques dans le dialogue. Comparée à la « vigueur critique » du *Supplément*, l'île de Cycophile risque de tomber dans le piège d'une réglementation formaliste³¹⁶.

Dans le *Supplément*, nous ne trouvons pas de mise en cause, de jugement d'inutilité comme à la fin de l'entretien entre Mangogul et Mirzoza. Le sultan déchire le journal du voyageur par ce que ce texte n'apporte rien au bonheur de Mirzoza³¹⁷. Au contraire, A demande à B des « conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages d'un peuple non civilisé »³¹⁸. L'île de Tahiti du *Supplément* n'est pas seulement une « fable », un tableau exotique sur la vie d'un peuple lointain. L'essentiel pour Diderot est la réflexion que ce coin récemment découvert inspire et la conclusion qu'elle permet de tirer sur la morale européenne.

³¹⁴ *Supplément*, p. 619-620.

³¹⁵ « Introduction », DPV, tome XII, p. 380. Cette lecture est justifiée par l'importance de la vision cyclique des sociétés chez Diderot.

³¹⁶ « Le monde décrit par Cycophile dans le récit lu par Mangogul est un monde où le code de la nature, la loi civile et la loi religieuse coïncident si parfaitement que rationalité et réalité s'y confondent. Tout s'y fait *more geometrico*, et le nombre y est roi. L'*action physique* y est ritualisée, médicalisée, ordonnancée, réglementée comme dans les tableaux les plus fous de l'univers sadien » *Ibid.*, p. 379.

³¹⁷ *Les Bijoux indiscrets*, p. 281.

³¹⁸ *Supplément*, p. 628.

La comparaison des chapitres des *Bijoux indiscrets* et du *Supplément* nous permet de voir les différentes étapes de la même réflexion chez Diderot. Dans le *Supplément*, il ne s'agit pas d'une société réelle. Les habitants de l'île de Cycophile ne sont même pas crédibles. Nous voyons une différence profonde entre le registre des deux textes : le *Supplément* développe à une vision utopique et ne considère pas encore une éventuelle dégénération dans le futur. Les Tahitiens sont à un stade de bonheur que le changement amené par les voyageurs ne peut que détruire. Les chapitres « Des Voyageurs » et « De la Figure » ridiculisent les usages qui, malgré le souci de contrôle, ne font que renaître les problèmes bien connus.

Jacques le Fataliste et son maître : présence et absence du voyage

Diderot écrit *Jacques le Fataliste et son maître* pendant la dernière décennie de sa vie, entre 1771 et 1784. Par conséquent, ce roman reflète d'autres préoccupations et inspirations que *Les Bijoux indiscrets*, publiés en 1748, ou le *Supplément au Voyage de Bougainville*, écrit en 1771-1772. Le voyage apparaît sous un angle différent que dans les autres œuvres de fiction : à l'encontre des *Bijoux indiscrets*, il n'est pas dénoncé comme une activité inutile ou comme un récit incapable de représenter une partie inconnue du monde. La représentation du voyage comme une pratique historique et sociale et comme un texte qui en naît est absent dans *Jacques le Fataliste*. Tandis que dans le *Supplément* le point de départ de la réflexion est un voyage réel, une découverte dans le Pacifique, et son impact dans la société parisienne, dans *Jacques le Fataliste* nous ne trouvons aucun aspect de dépaysement et aucune image d'un ailleurs lointain et exotique. Les protagonistes du roman se déplacent dans un territoire qui leur est familier et qu'un lecteur contemporain aurait pu situer même si le narrateur ne le nomme ni le décrit.

La critique considère *Jacques le Fataliste* de manière unanime comme un anti-roman. De même, le voyage ne revêt pas la même forme que dans un récit de voyage, dans un roman de voyage ou dans un roman picaresque. Diderot fait allusion à ces genres, mais renonce à construire l'intrigue de son roman à partir d'une simple réutilisation de leurs techniques. Nous pouvons donc parler d'un anti-voyage dans *Jacques*, par lequel nous entendons le refus du narrateur d'entamer le sujet du voyage de ses protagonistes qu'il appelle pourtant plusieurs fois « nos voyageurs ». Même s'il fait voyager les deux personnages principaux tout au long du texte, ce voyage devient important non pas comme un déplacement physique mais comme un état qui leur permet de réfléchir, de conter et de philosopher.

Jacques le Fataliste déjoue les attentes des lecteurs qui seraient tentés de reconnaître un roman au sens traditionnel du terme. Le voyage des protagonistes fait partie de ces procédés ludiques. Le roman raconte bien un voyage, puisque le cadre de l'histoire est constitué par la route que suivent Jacques et son maître. Pourtant, il ne raconte aucun voyage au sens propre du terme. Le narrateur évoque certains événements – les protagonistes s'arrêtent, reprennent leur route, cherchent un hébergement, rencontrent d'autres voyageurs – mais en néglige complètement d'autres – nous ne connaissons pas leur

point de départ, la distance entre les étapes, la durée exacte du voyage, leur itinéraire ou leur destination.

La création du roman s'étend sur une période assez longue. Diderot le commence déjà en 1771, mais ne le fait diffuser dans la *Correspondance littéraire* qu'à partir de 1778. Il complète le texte en 1780 et supervise une copie définitive avant sa mort en 1784. Cette composition étendue dans le temps n'influence pourtant pas la conception initiale de l'ouvrage. Même si *Jacques le Fataliste* a été diffusé comme ce que l'on appelle un « roman feuilleton » aujourd'hui, nous ne pouvons pas le regarder comme une improvisation au fil de la plume. Diderot en avait l'idée intégrale avant la première livraison aux abonnés de la *Correspondance littéraire*³¹⁹. Il résulte de cela que le rôle du voyage et les procédés ludiques qui s'y rattachent, tel que nous le trouvons dans la version définitive, ne sont pas le résultat d'un montage des morceaux écrits avec un décalage temporel mais celui d'une conception préalable.

Refus d'une intrigue créée à partir des incidents de la route

Diderot, tout en lui empruntant sa situation de départ, transgresse les règles du roman de voyage. L'*incipit* nous fait connaître deux hommes qui vont quelque part à cheval. Le lecteur déduit donc immédiatement que l'intrigue se composera des incidents de leur route. Or, il est déçu dans cette attente tout au long du roman. Le narrateur ne parle que très peu du chemin, les protagonistes ne s'y intéressent pas non plus et n'éprouvent aucun sentiment de dépaysement. Les incidents, dont nous parlerons plus en détail, ne suivent pas la tradition du roman de voyage ou celle du roman d'aventures, voire elles dénoncent cette tradition comme un moyen trop facile de créer l'intrigue romanesque³²⁰.

Le narrateur déclare déjà au début du roman son refus de recourir aux hasards du voyage pour construire l'histoire. Le lecteur vient de connaître la vision du monde de Jacques, qui affirme que « tout ce qui nous arrive de bien et de mal ici-bas était écrit là-haut »³²¹, et le valet commence l'histoire de ses amours quand le maître s'endort ; la nuit les surprend sur la route. Le narrateur relance le dialogue avec son lecteur et lui dit :

³¹⁹ Sur la composition et diffusion du roman voir l'introduction de Jacques Proust, dans *Jacques le Fataliste et son maître*, DPV, tome XXIII, p. 3-8.

³²⁰ « La critique des coïncidences dont usent et abusent les romanciers remet en cause la notion d'aventure. » J. Terrasse, *Le Temps et l'Espace*, p. 115.

³²¹ *Jacques le Fataliste*, p. 23.

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau ? Qu'il est facile de faire des contes ! mais ils en seront quittes l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai³²².

Le refus porte sur la création immédiate d'une intrigue stéréotypée : le narrateur soulève la possibilité d'un mariage et d'un adultère, ou celle des aventures sur mer. Il se contente cependant de l'affaire quotidienne et insignifiante de l'orage et d'un arrêt, et garde son lecteur dans l'incertitude concernant les événements à venir.

Quelques interprétations du voyage de Jacques et de son maître

En absence d'une intrigue romanesque traditionnelle formée par le voyage, les commentateurs ont cherché d'autres interprétations. En premier lieu, il est possible de retrouver les traces d'un voyage réellement fait à l'intérieur de la France dans le peu d'indications données par le narrateur. Il est en effet quelques indices d'une réalité géographique dans le texte. Toutefois, ils ne forment pas un ensemble réel car le narrateur donne aux lecteurs à la fois des références concrètes et de fantaisie et laisse des blancs dans la description concernant le déplacement de Jacques et de son maître. La description de la région traversée par les protagonistes reste très floue ; Jacques Smietanski parle des vagues indications du voyage, Jean Terrasse les considère comme des fragments d'itinéraire³²³.

La visite de Diderot à Langres et à Bourbonne en 1770 permet des rapprochements avec le voyage des personnages du roman. On a essayé de reconstituer l'itinéraire des protagonistes en partant des indices du texte et du fait de ce voyage fait peu avant le début de la composition de l'œuvre, mais les ruses du narrateur pour brouiller les pistes – délibérées de la part de l'auteur³²⁴ – ne permettent pas une exacte localisation géographique. Déjà Francis Pruner affirmait que les tentatives pour délimiter l'itinéraire à

³²² *Ibid.*, p. 25.

³²³ Jacques Smietanski, *Le Réalisme dans Jacques le Fataliste*, Paris, Nizet, 1965, p. 35 et J. Terrasse, *Le Temps et l'Espace*, p. 138.

³²⁴ « Diderot n'a pas voulu tracer la route de ses deux personnages et ne s'est guère trahi. Cependant il semble bien qu'il n'ait pu empêcher son esprit d'aller vers les paysages et les décors qui lui étaient familiers. » J. Smietanski, *op. cit.*, p. 31.

un voyage de Paris – Langres, Normandie – Langres ou de Paris – La Haye sont fautives³²⁵. Jean Terrasse propose un compromis ; il confirme l’indétermination du but des voyageurs mais admet que le lecteur qui connaît la vie de l’auteur est tenté de faire la supposition d’un voyage à Langres. Diderot emprunte le cadre de son roman à la région de la France qu’il connaît le mieux, mais ne le décrit pas plus que nécessaire pour son objectif³²⁶. En tous cas, le décor provincial et populaire est absent dans l’œuvre romanesque antérieure à 1770³²⁷.

Un point de repère dans la localisation pourrait être le nom de Conches – il y en a pourtant deux en France³²⁸ – mais ce détail n’est donné, en fin du compte, que pour avertir le lecteur que le narrateur peut bien préciser les lieux s’il le veut. Ce n’est pas par hasard que ce détail précis suit l’arrêt dans le château allégorique, le plus énigmatique parmi les gîtes des voyageurs³²⁹. Le village briard concorde avec l’hypothèse d’un voyage à Langres, alors que la ville en Normandie a un rapport biographique : Diderot cherchait à y obtenir le privilège des forges pour son gendre. Mais le nom de la ville n’a pas d’importance en lui-même parce que ce lieu sert seulement du décor pour la scène³³⁰. Jacques est obligé de retourner parce qu’il a perdu la bourse et le maître sa montre (rappelons qu’il tient beaucoup à regarder l’heure). Ce retour conduit aux nouveaux incidents : le porteballe veut vendre la montre du maître à Jacques et l’accuse du vol quand le valet le reprend sans payer.

La seule reconstitution de l’itinéraire n’explique pas le rôle du voyage dans le roman ; il a été également interprété comme un parcours symbolique. Si on renonce à voir une réalité géographique dans le voyage de Jacques et de son maître, le thème d’errance s’impose naturellement. Huguette Cohen fond son argumentation sur l’aspect symbolique de l’errance, présent chez Rabelais, Cervantès et dans la littérature picaresque espagnole, pour démontrer que le voyage dans *Jacques* est important en tant que générateur des rencontres et des hasards et devient ainsi une quête spirituelle³³¹. Il existe d’autres possibilités d’interprétation allégorique, plus ou moins liées à cette idée de quête

³²⁵ Francis Pruner, *L’Unité secrète de Jacques le Fataliste*, Paris, Lettres Modernes, Minard, 1970, p. 20.

³²⁶ J. Terrasse, *Le Temps et l’Espace*, p. 140-142.

³²⁷ Lucette Pérol, « Lettres de Diderot sur son voyage », dans *Voyage à Bourbonne, à Langres et autres récits*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 109.

³²⁸ « Ce peut être Conches en Normandie, ou un petit village briard proche de Lagny. La ville normande était le siège d’un bailliage. » *Jacques le Fataliste*, p. 48, note 47.

³²⁹ « C’est le lieu le plus nettement situé de tout le texte [...] après avoir supposé que Jacques et son maître s’étaient arrêtés dans le lieu le plus irréel qui soit. » Béatrice Didier, *Jacques le Fataliste et son maître de Diderot*, Paris, Gallimard, 1998, p. 99.

³³⁰ *Ibid.*, p. 98-99.

³³¹ « Il s’agit d’un itinéraire spirituel dont le voyage terrestre n’est que la représentation. » Huguette Cohen, *La Figure dialogique dans Jacques le fataliste*, SVEC, n° 162, Oxford, VF, 1976, p. 203.

spirituelle. La route des protagonistes contient certains éléments du voyage initiatique – par exemple le fait que les voyageurs courrent des risques ou des allusions à autres voyages initiatiques, notamment à *La Divine Comédie* ou au voyage de Panurge chez Rabelais – mais le roman remet en cause immédiatement ces allusions³³². Il n'y a pourtant aucun changement dans les personnages et aucune expérience acquise au cours de leur voyage. Les amours de Jacques et du maître et les récits intercalés se sont passés avant le départ des protagonistes. Leur voyage les place dans un univers de récits mais ne change nullement leur vision du monde.

Le lecteur peut également voir dans ce voyage une représentation symbolique de la vie humaine. La route des protagonistes croise en effet les étapes de la vie – naissance (par exemple celle de l'enfant du chevalier de Saint-Ouin), mariage (celui du marquis des Arcis), mort (rencontres avec le char funèbres) – mais ces étapes ont une valeur ironique et sont aussi incertaines et ambiguës que les autres thèmes du roman. Le lecteur ne sait jamais par exemple si le char funèbre signifie la mort du capitaine ou si c'est seulement une vision de Jacques³³³. Une dernière approche proposée par la critique est que ce voyage est une traversée de la société française du dix-huitième siècle³³⁴ ; interprétation dont nous trouvons les éléments dans le texte mais qui, à notre avis, restreint en même temps la richesse du roman.

Voyage et genres romanesques : références et refus

L'incipit de Jacques le Fataliste, la situation des protagonistes, le monde qui les entoure et les récits que les personnages racontent évoquent certaines formes du roman. Les références sont plus ou moins explicites : Diderot nomme certains auteurs et œuvres, par exemple Cervantès ou le roman *Cleveland* de Prévost ; en d'autres cas l'allusion n'est suggérée que par une ressemblance thématique. Jacques Chouillet souligne la parenté de *Jacques* avec le roman comique par les rencontres que font le valet et son maître sur le chemin : les protagonistes croisent des marchands, des soldats, d'honnêtes gens, des voleurs et des gendarmes³³⁵. Le narrateur s'amuse à détourner ces rencontres de leur

³³² B. Didier, *op. cit.*, p. 62. L'auteur précise que « s'il y a récit initiatique, il y a en même temps parodie du récit initiatique. » *Ibid.*, p. 63.

³³³ « Mais on notera qu'ils ont presque tous une valeur ironique : naissances ambiguës, mariages trompeurs, présages de mort tournés finalement en dérision » *Ibid.*, p. 60. Sur le principe de l'incertitude dans *Jacques le Fataliste*, voir p. 46-49.

³³⁴ *Ibid.*, p. 61.

³³⁵ Jacques Chouillet, « Jacques le fataliste et son cheval », *RDE*, n° 3, 1987, p. 68.

déroulement traditionnel. Après la nuit dans l'auberge misérable, il soulève la possibilité d'une attaque des brigands, mais renonce à cet événement au moment où le lecteur en attendrait les conséquences.

Il est possible de discerner certaines étapes communes avec le chemin du héros du roman picaresque chez Diderot. Béatrice Didier signale l'existence des ressemblances de *Jacques le Fataliste* avec le modèle du roman-voyage comme *Gil Blas*³³⁶. Didier Souiller constate que *Jacques le Fataliste* n'est pas un roman picaresque, mais peut en être rapproché par sa liberté de ton et par le traitement du voyage comme un parcours symbolique³³⁷. La ressemblance avec le picaro qui ne pouvait pas échapper à un lecteur contemporain était que Jacques a été le serviteur de nombreux maîtres, même si la relation entre valet et maître ne suit pas la tradition picaresque³³⁸. Mais il est des aspects du roman picaresque qui manquent dans le roman de Diderot : Jacques ne vise pas l'ascension sociale et ses aventures, causé par un coup de feu au genou, se sont passées bien avant son voyage avec le maître.

Nous avons déjà évoqué le refus du narrateur de raconter un roman d'aventures. Ce rejet est explicité par une allusion ironique à Prévost et aux tournants fortuits et invraisemblables dans ses romans. Après la conversation entre le chirurgien, l'hôte et l'hôtesse, au moment où le lecteur pourrait s'inquiéter du sort de Jacques, le narrateur se moque de son souci et de l'emploi d'une rencontre imprévue pour sortir son héros de cette situation : « Pourquoi pas tué ? – Tué, non. J'aurais bien su appeler quelqu'un à son secours, ce quelqu'un aurait été un soldat de sa compagnie ; mais cela aurait pué le *Cléveland* à infecter »³³⁹.

Le narrateur emploie le mot « aventure » parfois dans un sens ironique, pour désigner un petit incident de route qu'il abandonne vite sans le continuer, par exemple dans le cas du chirurgien qui illustre la douleur d'une blessure de genou en poussant sa compagne par terre.

Que cette aventure ne deviendrait-elle pas entre mes mains, s'il me prenait en fantaisie de vous désespérer ! [...] Vous ne voulez donc pas que Jacques continue le récit de ses amours ? Une bonne fois pour toutes expliquez-vous ; cela vous fera-t-il, cela ne vous fera-t-il pas

³³⁶ B. Didier, *op. cit.*, p. 58.

³³⁷ Didier Souiller, *Le Roman picaresque*, Paris, PUF, 1980 (coll. « Que sais-je »), p. 93-94.

³³⁸ A. Montandon, *op. cit.*, p. 203.

³³⁹ *Jacques le Fataliste*, p. 56.

plaisir ? Si cela vous fera plaisir, remettons la paysanne en croupe derrière son conducteur, laissons-les aller et revenons à nos deux voyageurs³⁴⁰.

La suite d'événements invraisemblables – l'ameute des villageois, la rivalité de Jacques et du maître pour la paysanne – n'est que hypothétique. Faute de décision de la part du lecteur, le narrateur préfère retourner aux amours de Jacques. La démonstration ne sert qu'à montrer que le narrateur peut justifier la vérité des propos de ses protagonistes par un incident inattendu.

Jacques raconte ses aventures au maître tout au long du voyage, mais les retardements et les digressions de son récit détruisent l'image d'un roman où les événements s'enchaînent rapidement et avec une nécessité apparente. Jacques révèle d'ailleurs l'ambiguïté de la logique de ses aventures en déclarant au tout début de la conversation qu'elles « se tiennent ni plus ni moins que les chaînons d'une gourmette »³⁴¹ ; la causalité est donc à la fois un lien fort et faible, une explication sûre et incertaine. Il n'a pas la possibilité de finir son histoire à cause d'un hasard, et c'est le narrateur qui la termine en utilisant des mémoires dont la véracité est suspecte, en parodiant par cela les romans mémoires en même temps.

Voyage et intrigue romanesque négative

Diderot, nous l'avons déjà précisé, appelle plusieurs fois les protagonistes « les deux voyageurs » ou « nos voyageurs ». Pourtant, en dehors de leur cheval, de la gourde de Jacques, de la fatigue, de l'ennui et de quelques incidents de la route, ils ont peu en commun avec les voyageurs tels qu'un lecteur contemporain pouvait les imaginer. Ils sont occupés de leur conversation et non pas de leur chemin à faire ; de plus il n'est jamais certain qu'ils se dirigent vers le terme de leur voyage ou qu'ils seront encore retardés par un événement ou par une caprice du narrateur.

Le voyage apparaît de façon originale dans *Jacques le Fataliste* : il devient source d'une intrigue romanesque négative. Le narrateur arrête et relance le voyage quand bon lui semble, avance ou retarde le dénouement des récits enchâssés en jouant avec les événements fortuits de la route. Il introduit ou non à sa fantaisie un accident qui change le cours du voyage. En d'autres cas, au contraire, il refuse de dérouter les voyageurs et se

³⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

³⁴¹ *Ibid.*, p. 24.

moque de son lecteur qui accepterait un tel tournant avec plaisir. Faire voyager les héros est un moyen de créer ou varier l'intrigue romanesque, et le lecteur s'attend à cette variation. Diderot insère en effet plusieurs incidents de route dans le roman³⁴², par exemple l'attaque échouée des brigands, le cheval volé et retrouvé, la rencontre inattendue avec l'ancien ami du maître, le chevalier de Saint-Ouin. Il utilise toutefois ces rencontres et ces incidents en renonçant à les intégrer dans l'histoire de la manière attendue par les lecteurs.

Le narrateur se moque de son pouvoir en évoquant la possibilité de dérouter les protagonistes par des événements stéréotypés. Comme il remarque après l'histoire de l'abbé Hudson :

Il ne tiendrait qu'à moi d'arrêter ce cabriolet et d'en faire sortir avec le prieur et sa compagne de voyage une suite d'événements en conséquence desquels vous ne sauriez ni les amours de Jacques, ni celles de son maître ; mais je dédaigne toutes ces ressources-là, je vois seulement qu'avec un peu d'imagination et de style rien de plus aisé que de filer un roman³⁴³.

Un cabriolet peut donc porter toute une suite d'événements mais, malgré l'attente d'un lecteur avide d'aventures inattendues, le narrateur renonce à se tirer si facilement de l'embarras causé par le mal de gorge de Jacques qui ne peut pas continuer lui-même l'histoire de ses amours. Il exprime son dédain de l'enchaînement arbitraire de hasards et de l'appel aux moyens dont tant d'autres romanciers ont déjà usé.

Le voyage peut être retardé non seulement par les digressions du narrateur mais aussi par des facteurs en dehors de son pouvoir, par exemple le mauvais temps, le coucher du soleil ou par le danger des routes. Cependant, le retardement n'a pas d'importance dans l'absence ou l'ignorance du but du voyage. Les protagonistes semblent l'accepter sans étonnement et c'est seulement le lecteur qui en est fâché.

Quel but du voyage ?

Le lecteur du roman ne connaît pas le but du voyage des protagonistes. Dans le dialogue qui se déroule entre le lecteur fictif et le narrateur, le dernier refuse plusieurs fois de répondre à la question du premier, en se moquant de sa curiosité et en posant une question à son tour. Jacques ne répond pas non plus lorsque l'hôtesse de l'auberge du Grand-Cerf lui pose cette même question. Le refus du narrateur se trouve déjà dans

³⁴² Léon Schwartz en trouve 50. Voir « Diderot's Equine Symbolism », *DS*, n° XVI, 1973, p. 242.

³⁴³ *Jacques le Fataliste*, p. 246.

l'*incipit* du roman. Jindrich Vesely souligne à juste titre que le lecteur ne rencontre pas les protagonistes dans un moment privilégié de leur vie, mais à un moment quelconque sur la route³⁴⁴.

Le narrateur renforce son refus à l'aube du deuxième jour de leur chemin :

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant leur chemin. – Et où allaient-ils ? – Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : Qu'est ce que cela vous fait ? Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques³⁴⁵.

Il faut noter l'impatience du lecteur fictif de Diderot, parce que le premier jour se passe sans aucun événement et Jacques n'arrive que jusqu'à la bataille de Fontenoy et à la blessure du genou dans son récit, mais le lecteur interrompt déjà le narrateur. L'absence du but et de véritables événements justifie l'idée de l'errance des protagonistes que proposent plusieurs commentateurs, mais il s'agit bien d'une errance motivée et non pas de l'incapacité du narrateur de donner une fin³⁴⁶. Préciser à l'avance le terme d'un voyage n'a pas plus de sens selon le fatalisme de Jacques que de ne pas dormir en ayant peur de devenir cocu.

Rappelons que le narrateur, après avoir répété plusieurs fois « Où allaient-ils ? Est-ce que l'on sait où l'on va ? »³⁴⁷, précise vers la fin du roman « Mais Jacques et son maître sont à l'entrée du village où ils allaient voir l'enfant et les nourriciers de l'enfant du chevalier de Saint-Ouin »³⁴⁸. Ce renversement soudain est analogue au cours de la narration, car le narrateur arrive à la fin de son récit tout comme Jacques et son maître au terme de leur voyage. Pourtant, cette fin n'en est pas une dans le sens traditionnel. Jean Terrasse attire notre attention sur l'ironie de la dénonciation du but des voyageurs et de la scène d'arrivée chez les nourriciers³⁴⁹. Ce n'est pas dans ce village que Jacques finira sa route mais, par l'apparition inattendue du chevalier de Saint-Ouin, il aboutit soit en prison, soit dans la troupe de Mandrin, soit dans le château de Desgland. L'arrivée des

³⁴⁴ Jindrich Vesely, « Diderot et la mise en question du roman 'réaliste' du XVIII^e siècle », dans *Denis Diderot, 1713-1784*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 264.

³⁴⁵ *Jacques le Fataliste*, p. 25.

³⁴⁶ « Leur cheminement engendre une monotonie dont on a tiré argument pour l'assimiler à une errance. » J. Terrasse, *Le Temps et l'Espace*, p. 143. « Perdus, les deux voyageurs le sont comme tout être humain jeté dans un univers sans limite, non par rapport à leur champ d'action » *Ibid.*, p. 140-141.

³⁴⁷ *Jacques le Fataliste*, p. 23.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 285 (nos italiques).

³⁴⁹ « L'ironie du procédé mérite en effet d'être relevée, puisque la découverte de la demeure du nourricier fait rebondir l'intrigue au lieu de marquer la fin du voyage. » J. Terrasse, *Le Temps et l'Espace*, p. 142.

protagonistes au terme de leur voyage, au lieu de terminer leur histoire, réduit le narrateur au silence ou aux versions suspectes et inventées des mémoires, puisqu'il a dit tout ce qu'il savait sur les amours de Jacques.

Nous trouvons plusieurs exemples d'un tel renversement dans le roman. Quand Jacques retourne pour la bourse et la montre de son maître dans la ville, qui était encore un château énigmatique la veille, le narrateur nomme Conches : « Si je ne vous ai pas dit plus tôt que Jacques et son maître avaient passé par Conches, et qu'ils avaient logé chez M. le lieutenant général de ce lieu, c'est que *cela ne m'est pas revenu plus tôt* »³⁵⁰. Le narrateur ne parle pas de ce lieu plus tôt parce que le fait n'avait aucune importance avant la perte de la montre et le retour de Jacques dans la ville, et parce qu'il préfère de laisser son lecteur dans l'incertitude le plus longtemps possible.

Le château qui substitute Conches avant le renversement mérite notre attention : le narrateur, après avoir en parlé, renonce finalement à l'allégorie, et offre un choix au lecteur : « je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira, mais à condition que vous ne me tracasserez point sur le dernier gîte de Jacques et de son maître »³⁵¹. L'arrêt des protagonistes peut être donc dans une grande ville – chez des filles, chez un vieil ami, chez les moines mendiants, dans la maison d'un Grand ou dans une grande auberge – ou à la campagne, chez un curé de village ou dans une riche abbaye de bernardins. Pourtant, le narrateur nous avertit que le choix du lecteur n'est qu'apparent : « car quoique tout cela vous paraisse également possible, Jacques n'était pas de cet avis, il n'y avait réellement de possible que la chose qui était écrite en-haut »³⁵².

Le but du voyage n'est pas dans l'acheminement vers un lieu. Par conséquent, Diderot néglige presque complètement de décrire, ou de faire décrire par son narrateur, les villes et les paysages traversés. C'est pourtant un thème important, voire obligé, des voyages réels ou fictifs. Par contre, il exploite largement une autre possibilité, celle d'entrelacer des histoires par le moyen des rencontres faites au cours du voyage. Le plus long récit après les amours de Jacques, celui de la vengeance de Mme de La Pommeraye, raconté par l'hôtesse de l'auberge du Grand-Cerf, est due à une de ces rencontres.

Voyage et parole : deux procédés analogues

³⁵⁰ *Jacques le Fataliste*, p. 48 (nos italiques).

³⁵¹ *Ibid.*, p. 43.

³⁵² *Ibid.*, p. 44.

Le rythme du voyage est donné par le rythme de la conversation. Il y a des pauses et des rebondissements – délibérés ou fortuits – dans la route comme dans la parole des protagonistes. Voyage et parole se ressemblent même dans les préférences de Jacques et de son maître. Après avoir quitté la misérable auberge de la deuxième nuit, « le maître voulait s'éloigner au grand trot, Jacques voulait aller le pas, et toujours d'après son système »³⁵³. Le maître craint l'attaque des bandits rencontrés le soir, Jacques ne s'en soucie pas avant l'arrivée de l'événement. La même différence existe dans le mode d'écoute des deux personnages : le maître anticipe toujours le dénouement de l'histoire et se trompe par conséquent sur la suite, alors que Jacques préfère de raconter les événements tels qu'ils sont liés dans son esprit.

Le narrateur donne raison à Jacques, renonce à l'attaque et continue en ces termes :

Nos deux voyageurs n'étaient point suivis. J'ignore ce qui se passa dans l'auberge après leur départ. Ils continuèrent leur route, allant toujours sans savoir où ils allaient, quoiqu'ils sussent à peu près où ils voulaient aller ; trompant l'ennui et la fatigue par le silence et le bavardage, comme c'est l'usage de ceux qui marchent, et quelquefois de ceux qui sont assis³⁵⁴.

D'une manière parallèle à cet acheminement dans l'espace, le narrateur et ses personnages ne savent pas où ils vont dans leurs récits, bien qu'ils sachent ce qu'ils veulent raconter. La citation explicite qu'en fin de compte ceux qui sont en route ne sont pas différents des sédentaires, puisque le silence et le bavardage, l'ennui et la fatigue les relient. Jacques et le maître sont préoccupés des récits qu'ils racontent ou écoutent, et leur inattention au chemin devient la cause de certains incidents de route. Balader et réfléchir n'a rien de banal même si Diderot ôte un peu de son sérieux dans *Jacques*. Il garde le souvenir des péripatéticiens depuis *La Promenade du Sceptique* jusqu'à l'*Essai sur Claude et Néron*.

Cependant, les voyageurs ne gardent que rarement le silence et jamais sans raison ; le plus souvent c'est la conversation qui les fait avancer : une analogie s'établit entre parole et silence, départ et arrêt. La conversation est parfois aussi lacunaire que la description du chemin :

³⁵³ *Ibid.*, p. 32.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 35.

Lorsque le maître de Jacques avait pris de l'humeur Jacques se taisait, se mettait à rêver, et souvent ne rompait son silence que par un propos lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la lecture d'un livre dont on aurait sauté quelques feuillets³⁵⁵.

Les propos de Jacques semblent donc décousus, tout comme la description du voyage que le narrateur donne à son lecteur. Cela ne signifie pas pourtant une absence de logique, seulement une fragmentation du récit qui essaie de reproduire la spontanéité de la pensée et de la parole. Diderot décrit la conversation comme un enchaînement particulier déjà dans une lettre à Sophie Volland en 1760 :

C'est une chose singulière que la conversation, surtout lorsque la compagnie est un peu nombreuse. [...] Les rêves d'un malade en délire ne sont pas plus hétéroclites. Cependant, comme il n'y a rien de décousu ni dans la tête d'un homme qui rêve, ni dans celle d'un fou, tout tient aussi dans la conversation ; mais il serait quelquefois bien difficile de retrouver les chaînons imperceptibles qui ont attiré tant d'idées disparates³⁵⁶.

Le dialogue presque constant entre le valet et le maître, avec les autres personnages rencontrés ou entre le narrateur et le lecteur explique l'économie des éléments descriptifs dans le roman. Le narrateur ne décrit que très peu le chemin ou les scènes d'arrêts, parce qu'il se concentre davantage sur la parole des personnages et sur ses propres digressions. Les quelques indications qu'il donne au lecteur servent la mise en scène des dialogues³⁵⁷ ; la description des lieux et la présence des objets concrets renforce le naturel du dialogue et donnent de la force au récit.

Jacques Smietanski constate que la description des paysages et des lieux est vague, les détails sur le chemin fait par les protagonistes sont réduits au minimum, ce qui contraste avec la description plus détaillée de certains épisodes racontés, par exemple celui de Jacques et son ami Bigre³⁵⁸. Béatrice Didier attribue cette relative absence de détails à la théâtralité du roman, où l'indication des lieux se rapproche des didascalies, permettant le mouvement des personnages sur scène³⁵⁹.

La conversation des protagonistes n'aboutit pas plus rapidement à sa fin que leur voyage. Le narrateur se moque de certains sujets sur lesquels les voyageurs s'arrêtent, par

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 76.

³⁵⁶ Le 20 octobre, *Correspondance*, p. 271.

³⁵⁷ B. Didier, *op. cit.*, p. 100-101.

³⁵⁸ J. Smietanski, *op. cit.*, p. 31-35.

³⁵⁹ B. Didier, *op. cit.*, p. 101.

exemple à propos de la dispute sur la nature des femmes qui les retarde longuement : « En suivant cette dispute sur laquelle ils auraient pu faire *le tour du globe* sans déparler un moment et sans s'accorder ils furent accueillis par un orage qui les contraignit de s'acheminer...³⁶⁰ ». Jacques répète la même objection à propos des questions du maître qui le forcent à faire des digressions dans l'histoire de ses amours : « Il me semble que vous prenez à tâche de me fourvoyer. Avec vos questions, nous aurons fait *le tour du monde* avant que d'avoir atteint la fin de mes amours »³⁶¹. Ce n'est pas la première apparition de l'image du *tour de monde par la parole* chez Diderot, il est également présent dans le *Supplément*.

Pour Jacques, il suffit d'avoir de quoi parler pour faire le tour du monde. Il accuse le maître de le détourner de son sujet mais se succombe lui-même à la tentation des digressions. Bien que selon le maître il soit un intarissable bavard, Jacques l'attribue cela à son amour et remarque en parlant de Desgland : « et chez qui j'ai fait connaissance avec Denise, Denise sans laquelle je ne vous aurais pas dit un mot de tout le voyage »³⁶².

Le narrateur joue avec les interruptions en s'y soumettant et en les rendant ridicules en même temps, comme dans le cas de l'histoire du poète de Pondichéry où il s'indigne : « Mais, lecteur, quel rapport cela a-t-il avec le voyage de Jacques le fataliste et de son maître ? »³⁶³. Le narrateur raconte finalement au lecteur l'histoire du mauvais faiseur de vers, mais seulement après l'avoir réprimandé parce qu'il lui demande encore une digression. Ce sont ces procédés récurrents qui permettent à Michel Gilot de parler d'un « art consommé des retardements » dans *Jacques le Fataliste*³⁶⁴. Les retardements sont de nature diverse ; toutefois voyage et parole sont analogues même dans les obstacles imprévisibles. Les voyageurs sont arrêtés par des causes en dehors de leur pouvoir, comme le mauvais temps, les caprices du cheval ou l'accusation du porteballe et de la servante. D'une manière pareille, l'histoire des amours de Jacques est retardée en dehors des digressions par des rencontres soudaines avec le char funèbre ou par son mal de gorge.

L'auberge du Grand-Cerf

³⁶⁰ *Jacques le Fataliste*, p. 42 (nos italiques).

³⁶¹ *Ibid.*, p. 235 (nos italiques).

³⁶² *Ibid.*, p. 261.

³⁶³ *Ibid.*, p. 56.

³⁶⁴ Michel Gilot, « Humour et rigueur dans *Jacques le Fataliste* », dans *Diderot, Autographes, copies, éditions*, Saint-Denis, PUV, 1987, p. 156.

L'auberge est une des scènes privilégiées du roman d'aventures et du roman picaresque. Elle est non seulement un lieu de rencontre, mais aussi une pause, une articulation dans le récit³⁶⁵ ; un lieu qui favorise les histoires intercalées et les digressions. Il y a plusieurs arrêts de nuit dans *Jacques le Fataliste* : sur les champs, à l'auberge misérable, au gîte inconnu (qui après l'évocation du château est malgré tout chez le lieutenant général de Conches) et à l'auberge du Grand-Cerf.

Rien ne signale au lecteur que cet arrêt sera plus important que les précédents. Le narrateur finit une digression sur l'original Gousse et n'attire pas notre attention sur une rupture possible dans la route des protagonistes, pour nous embarquer ensuite soudainement dans la vie de l'auberge.

Tandis que je vous faisais cette histoire, que vous prendrez pour un conte [...] mais permettez que je revienne à Jacques et son maître. Jacques et son maître avaient atteint le gîte où ils avaient la nuit à passer. Il était tard, la porte de la ville était fermée, et *ils avaient été obligés de s'arrêter dans le faubourg*. Là, j'entends un vacarme...³⁶⁶.

L'auberge du Grand-Cerf devient un des lieux les plus intéressants du roman par le récit de la vengeance de Madame de La Pommeraye. Le narrateur semble suggérer que la cause du retard était le lecteur qui lui demande encore une histoire après celui de Gousse et de sa servante.

L'hôtesse, en recevant Jacques et son maître, veut tout de suite connaître leur destination. Les questions qu'elle pose au valet sont intéressantes dans la mesure où elles permettent de voir quelles sortes de voyageurs elle connaît. Les réponses évasives de Jacques ne servent qu'à éveiller sa curiosité, parce qu'elle espère un secret derrière les propos étonnantes du valet.

L'hôtesse – Ces Messieurs vont-ils loin ?

Jacques – Nous n'en savons rien.

L'hôtesse – Ces Messieurs suivent quelqu'un.

Jacques – Nous ne suivons personne.

L'hôtesse – Ils vont ou ils s'arrêtent, suivant les affaires qu'ils ont sur la route.

Jacques – Nous n'en avons aucune.

L'hôtesse – Ces Messieurs voyagent pour leur plaisir.

³⁶⁵ A. Montandon, *op. cit.*, p. 200.

³⁶⁶ *Jacques le Fataliste*, p. 103-104 (nos italiques).

Jacques – Ou pour leur peine.

L'hôtesse – Je souhaite que ce soit le premier.

Jacques – Votre souhait n'y fera pas un zeste, ce sera selon qu'il est écrit là-haut.

L'hôtesse – Oh, c'est un mariage³⁶⁷.

L'auberge accueille des voyageurs qui s'arrêtent pour se remettre de la fatigue d'une longue route ; l'hôtesse connaît les histoires de ceux qui voyagent pour leurs affaires ou pour se divertir, et même les intrigues des grands chemins. Elle a une imagination vivide et romanesque. Elle suspecte un mariage dans les réponses déroutantes de Jacques, ce qui lui rappelle le mariage singulier du marquis des Arcis. Ce récit occupera l'hôtesse jusqu'au point d'oublier qu'elle ne sait toujours pas la destination des voyageurs.

L'auberge est un lieu d'échange d'histoires par excellence. L'hôtesse est bavarde et raconte mieux que sa situation sociale le laisserait supposer. De leur part, Jacques et son maître ne manquent pas de questions et de commentaires. Le Grand-Cerf devient également la scène d'une dispute entre le valet et le maître, réconciliés par l'hôtesse. Le moment où les voyageurs se remettent en route n'est pas moins intéressant que leur arrivée. Cette scène est une des rares descriptions, toutefois assez brève ; nous voyons des piétons prendre leurs bâtons et bissacs, des fourgons et des voitures et des cavaliers. L'hôtesse remplit leur verre pour une dernière fois et ils se dispersent³⁶⁸.

Le rôle du cheval : références littéraires et incidents imprévus

En dehors du peu d'indications sur la route, nous savons que les protagonistes voyagent à cheval. Certes, ce moyen n'a rien de particulier à l'époque pour un déplacement à l'intérieur de la France. Pourtant, plusieurs critiques soulignent le rôle symbolique du cheval chez Diderot.

Le voyage à cheval est certainement une référence littéraire. Pensons par exemple aux rapports intertextuels établis entre *Don Quichotte* et *Jacques le Fataliste*. Le roman de Cervantès est le deuxième modèle littéraire de Diderot que la critique classe après *Tristam Shandy* de Laurence Sterne. Nicholas Cronk constate que le thème de l'errance, la trame essentielle formée par l'histoire de deux hommes qui voyagent à cheval et les histoires d'autres voyageurs rencontrés sont des ressemblances dérivées directement du roman de

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 113-114.

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 186.

Cervantès. Selon Cronk, les références implicites et explicites à *Don Quichotte* contribuent à former l'unité du roman de Diderot³⁶⁹.

Jean-Paul Sermain constate l'existence simultanée d'un rapport et des différences entre *Don Quichotte* et *Jacques le Fataliste*. Certes, Diderot reprend le couple valet-maître, et le récit est l'instrument d'une réflexion critique sur le roman et sur la fiction dans les deux ouvrages. Le rôle autoréflexif des narrateurs est également assez proche. Mais, alors que Cervantès met en relief la folie d'un personnage égaré par les romans, dans *Jacques le Fataliste* les protagonistes n'empruntent rien aux énoncés romanesques³⁷⁰. Quant à l'attitude autoréflexive du narrateur, elle se retrouve dans une partie importante de la fiction du XVIII^e siècle, ce qui restreint le rapprochement des textes en question³⁷¹. D'après Jean-Paul Sermain, le lien entre les deux romans est moins explicite que selon Nicholas Cronk³⁷².

Cheval fait penser au cavalier et au chevalier, liés au genre du roman dans l'esprit du public de l'époque. Cependant, ni Jacques ni son maître n'ont rien de chevaleresque. Le seul personnage du roman qui s'en approche dans son comportement est le capitaine de Jacques – jamais présent de manière directe – et celui qui l'évoque par son nom est le chevalier de Saint-Ouin. L'emploi du titre est ironique puisqu'il s'agit d'un personnage qui n'en est pas digne. Nous trouvons un autre exemple de l'ironie sur « chevalier » dans le passage où Jacques rencontre le porteballe lors de sa rentrée en ville, qui appelle le valet Monsieur le chevalier³⁷³.

Ceux qui voyagent à cheval dictent le rythme de leur route mais dépendent en même temps des caprices d'un animal. Diderot joue abondamment sur cela pour dérouter ses protagonistes et ses lecteurs. L'incident des fourches patibulaires et la chute de Jacques devant la porte du bourreau ont une explication rationnelle après coup. Les caprices du cheval laisse Jacques, le maître et le lecteur dans l'incertitude pour un certain temps. Le narrateur suggère que l'incident pourrait être un présage : « Voilà une singulière allure de cheval de mener son cavalier au gibet »³⁷⁴. Il renonce toutefois à justifier cet augure et recourt à un tournant comique pour expliquer le comportement de l'animal.

³⁶⁹ Nicholas Cronk, « *Jacques le Fataliste et son Maître* : Un roman quichotisé », *RDE*, n° 23, 1997, p. 68-69. « Les voyages sans but à cheval, les séjours à l'auberge, les histoires racontées : tout cela serait un corps sans squelette, n'était-ce la présence sous-jacente de *Don Quichotte*. » *Ibid.*, p. 73.

³⁷⁰ Jean-Paul Sermain, *Le Singe de Don Quichotte : Marivaux, Cervantès et le roman postcritique*, SVEC, n° 368, Oxford, VF, 1999, p. 6.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 240.

³⁷² Diderot « ne laisse pas transparaître, sinon dans les marges, ce qu'il doit à la tradition quichottesque ». *Ibid.*, p. 77, note.

³⁷³ *Jacques le Fataliste*, p. 46.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 76.

Leon Schwartz trouve quatorze incidents de voyage dans le roman où le cheval a un rôle principal. Ces incidents sont analogues au destin dans la mesure où le cavalier ne peut pas contrôler son cheval et l'animal se laisse aller selon sa volonté ou ses caprices³⁷⁵. Jacques Chouillet relie les trois grands épisodes équestres, notamment le vol du cheval du maître, l'épisode des fourches patibulaires et du bourreau, et celle du cheval du paysan. Tous ces épisodes renvoient l'un à l'autre et mènent à la conclusion du maître : « Eh bien, rien n'est plus sûr que tu es inspiré ; est-ce de Dieu, est-ce du Diable, je l'ignore. Jacques, mon cher ami, je crains que vous n'ayez le diable au corps »³⁷⁶.

Non seulement les incidents de cheval retardent les voyageurs et l'achèvement de leurs histoires mais elles nuancent aussi la discussion sur le fatalisme abandonné ou repris par Jacques et son maître. Les accidents de cheval sont aussi peu prévisibles que tout autre événement qui arrive aux protagonistes au cours de leur voyage ou les tournures inattendues des récits enchâssés. Jacques démontre l'importance de l'imprévisible³⁷⁷ à son maître en préparant sa chute du cheval : situation paradoxale et comique puisqu'il a recours à une action préméditée pour prouver le rôle du hasard.

Le voyage dans *Jacques le Fataliste* comme dans un roman-feuilleton

Jacques le Fataliste a été diffusé par la *Correspondance littéraire* en quinze livraisons entre 1778 et 1780 ; cette pré-publication a le caractère des romans-feuilletons modernes. Le découpage du texte a été fait par Meister, dont l'objectif était d'équilibrer les parties. Nous ne savons pas si l'éditeur a consulté ou non Diderot pour morceler le texte de son roman ; chaque livraison s'interrompt toutefois sur un point d'interrogation ou en attente d'un nouvel événement³⁷⁸. La lecture des livraisons était différente de celle du roman entier : les abonnés de la *Correspondance littéraire* se trouvaient devant une suspension à la fin de chaque partie. Il est intéressant de regarder à quelle étape du voyage les livraisons finissent parce que cela a de l'importance dans l'idée que les abonnés pouvaient former de la suite. Comme toutes les coupures ne sont pas relatives au voyage, et comme il se trouve également de nombreuses suspensions à l'intérieur des parties, nous nous garderons néanmoins d'en tirer des conclusions absolues sur le rôle du voyage dans le roman à partir des exemples.

³⁷⁵ L. Schwartz, art. cité, p. 242-243.

³⁷⁶ *Jacques le Fataliste*, p. 273.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 285.

³⁷⁸ J. Proust, « Introduction », dans *Jacques le Fataliste*, p. 3-4.

La première livraison s'arrête au moment où Jacques a barricadé la porte de leur chambre dans l'auberge misérable, à la deuxième nuit de leur route. N'oublions pas que le roman ne commence pas au point de départ des protagonistes. Cet arrêt constitue un suspens dans leur histoire dont le lecteur ne sait encore que très peu. Il attend une aventure et se voit déçu au début de la deuxième livraison, parce qu'au lieu des événements il n'aura que la réflexion du narrateur sur les dangers qu'il pourrait faire courir à ses héros s'il le voulait. Le lecteur doit renoncer pour la première fois à un déroulement aventureux et se contenter des commentaires du narrateur et de la conversation des personnages.

La deuxième coupure est lorsque Jacques retourne à Conches pour la bourse et la montre du maître. Le lecteur ne connaît pas encore le nom de la ville, se souvient plutôt du château énigmatique et le narrateur lui laisse le choix encore une fois.

Jacques ne se fit pas prier, aussitôt il tourne bride et regagne au petit pas, car il n'était jamais pressé... – Le château immense ? – Non, non. Entre les différents gîtes possibles dont je vous ai fait l'énumération qui précède choisissez celui qui convient le mieux à la circonstance présente³⁷⁹.

Le voyage est interrompu et le valet retourne à un lieu toujours inconnu du lecteur. C'est seulement au début de la troisième partie que le narrateur renverse définitivement la situation, révèle que le château n'était qu'une astuce, et nomme la ville comme le dernier gîte des voyageurs.

La fin du voyage

L'histoire du père Hudson retarde celle des amours de Jacques et du maître puisqu'en sortant de l'auberge du Grand-Cerf il « arriva que Jacques et son maître, le marquis des Arcis et son jeune compagnon de voyage avaient la même route à faire »³⁸⁰. Comme les protagonistes se trouvent en compagnie de deux autres, ils leur cèdent la parole et mettent à plus tard une fois de plus leur récit commencé bien avant. Le marquis ne raconte l'histoire de son secrétaire que le soir dans la chambre qu'ils partagent, puisqu'en allant ils causent des hommes, des femmes et des chiens, ce qui permet à Jacques de se présenter comme un original devant le marquis.

³⁷⁹ *Jacques le Fataliste*, p. 44.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 186.

Le narrateur donne très brièvement les différentes versions de la fin des amours de Jacques à cause de cette dernière grande digression, car il doit encore finir l'histoire du maître avant celle du valet.

Jacques et son maître couchèrent encore une fois en route. Ils étaient trop voisins du *terme de leur voyage*, pour que Jacques reprît l'histoire de ses amours [...] Le lendemain ils arrivèrent... – Où ? – D'honneur je n'en sais rien. – Et qu'avaient-ils à faire où ils allaient ? – Tout ce qu'il vous plaira »³⁸¹.

Cette évocation du *terme* semble être en contradiction avec un voyage sans but ou l'errance des protagonistes. Mais, tout comme Diderot laisse ouverte l'histoire des amours de Jacques, ce terme n'a rien de plus défini ou plus certain que les arrêts précédents.

Dans l'une des versions de la fin du roman, Jacques est emprisonné parce que son maître, après avoir tué le chevalier de Saint-Ouin s'enfuit et les paysans du village, ne trouvant que Jacques, le conduisent devant le juge du lieu³⁸². Cet épisode final est significatif, il renvoie de toute évidence à une courte digression au début du roman sur Ésope. Le narrateur dit en refusant de répondre au lecteur à sa question initiale :

Faut-il que je vous rappelle l'aventure d'Ésope ? [...] Chemin faisant il rencontre la patrouille d'Athènes... – Où vas-tu ? – Où je vais ? répond Ésope, je n'en sais rien. – Tu n'en sais rien ! marche en prison. – Eh bien, reprit Ésope, ne l'avais-je pas bien dit que je ne savais où j'allais ? Je voulais aller au bain, et voilà que je vais en prison³⁸³.

Le voyage des protagonistes dans *Jacques le Fataliste* ne peut pas être identifié aux retours de Diderot à Langres. Ces événements de la vie de Diderot influencent l'écriture du roman plutôt comme un support d'imagination pour le décor dans lequel il situe ses personnages. Le rôle du voyage est particulier : il forme le cadre du roman et unit les nombreux récits racontés, mais le narrateur joue tout au long du texte sur l'incertitude du voyage. Les effets déceptifs concernant le chemin que font les protagonistes sont multiples et se renvoient l'un à l'autre. L'auteur a une conception préalable à la fois ludique et critique pour le voyage de Jacques et de son maître déjà au début de la composition du roman.

³⁸¹ *Ibid.*, p. 279 (nos italiques).

³⁸² *Ibid.*, p. 287.

³⁸³ *Ibid.*, p. 67.

En premier lieu, ce voyage n'est pas une vraie aventure dans la tradition du roman d'aventures, voire il est la mise en cause de cette notion. Les incidents sur la route n'ont pas d'importance en tant que de véritables événements – le cheval volé du maître est retrouvé, la dispute avec les brigands à l'auberge ne fait tort à personne, les rencontres du char funèbre restent toujours énigmatiques – mais en tant qu'une analogie à la narration. Les incidents peuvent retarder, arrêter, relancer le voyage et sont autant de possibilités pour le narrateur de déjouer les traditions du genre. En deuxième lieu, le voyage ne change ni Jacques ni son maître et ne représente aucun acheminement dans leur vie ou carrière. La fin que le narrateur donne à l'histoire reste incertaine et ne termine pas le voyage.

Diderot et le voyage en chambre – l’expérience du paysage et réflexion philosophique

Diderot, bien qu’il évite autant que possible les longs voyages, aime pourtant partir en pensée. L’œuvre la plus connue consacrée au départ imaginaire est le *Supplément au Voyage de Bougainville* mais l’aspiration au voyage imprègne d’autres textes intéressants. Le terme proposé, *voyage en chambre*, est voisin du genre du *voyage imaginaire* ou *extraordinaire*, mais ce dernier est beaucoup plus répandu et codifié. Nous entendons « voyage » ici dans un sens plus restreint : l’auteur ne feint pas de partir mais invite son lecteur à un parcours mental, comme les interlocuteurs du *Supplément*, qui veulent faire « le tour de l’univers sur [leur] parquet »³⁸⁴. Détestant aller plus loin que le château du Grandval, Diderot est toutefois tenté par les pays lointains et touché par le pittoresque du paysage. Parmi les œuvres nées de cette tentation, nous parlerons brièvement de *La Promenade du Sceptique*, essai philosophique de jeunesse, et consacrerons plus d’attention à la *Promenade Vernet*, aux *Ruines d’Hubert Robert* (*Salon de 1767*) et aux *Regrets sur ma vieille robe de chambre* (*Salon de 1769*).

La vie sédentaire, nécessaire à la réflexion, à la création et à l’approfondissement des liens personnels, est l’opposée de l’inquiétude des voyageurs. Diderot bouge de moins en moins à partir de 1765, accablé des travaux de rédaction de l’*Encyclopédie*. Il donne une description frappante de cet état dans une lettre à Sophie :

Mon goût pour la solitude s’accroît de moment en moment. Hier *je sortis en robe de chambre* et en bonnet de nuit pour aller dîner chez Damillaville. J’ai pris en aversion l’habit de visite ; ma barbe croît tant qu’il lui plaît. Encore un mois de cette vie sédentaire, et les déserts de Pacôme n’auront pas vu *un anachorète mieux conditionné*³⁸⁵.

Cet autoportrait ironique retrouvera un écho dans les *Regrets sur ma vieille robe de chambre* quatre ans plus tard. Diderot rappelle néanmoins les effets nocifs du sédentarisme. Comme il l’écrit dans une autre lettre à Sophie : « Tenez, mon amie, c’est que nous ne sommes pas destinés à la lecture, à la méditation, aux lettres, à la philosophie, et à la vie sédentaire. C’est une dépravation que nous payons plus ou moins de notre santé »³⁸⁶.

³⁸⁴ *Supplément*, p. 580.

³⁸⁵ Le 21 novembre 1765, *Correspondance*, p. 556 (nos italiques).

³⁸⁶ Le 7 novembre 1762, *ibid.*, p. 470.

Diderot refuse de voyager et craint la rupture que le voyage amène mais il aime beaucoup la promenade et les villégiatures qui procurent le calme et la méditation libre. Il note dans son dernière œuvre, en lisant les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, que « le philosophe ne doit pas voyager » mais chercher la quiétude³⁸⁷. La course et la fatigue de longs déplacements ne permettent pas l'observation, la promenade est en revanche l'activité liée par excellence à la réflexion. Si on cherche le personnage intime il n'y a mieux que lire les *Lettres à Sophie Volland* or, déjà Jacques Chouillet remarque que la première lettre « commence à peu près comme *La Promenade du Sceptique*, par la visite d'un jardin chargé de symboles »³⁸⁸. La fonction de la promenade chez Diderot a été récemment examinée par Odile Richard : elle qualifie la démarche de certaines lettres à Sophie « une randonnée de l'esprit ». Elle note également l'interférence entre l'environnement et l'état d'âme du promeneur ainsi que l'intérêt que Diderot prend au paysage et à la symbolique des jardins. Cette approche allégorique existe dès *La Promenade du Sceptique*, qui suit l'héritage de l'antique « promenade philosophique ». Mais, à l'opposé de la régularité des trois Allées de la *Promenade*, les lettres à Sophie se hasardent à l'imprévu, au discontinu, au décousu de la pensée³⁸⁹.

La Promenade du Sceptique (1747) est marquée par la culture antique du jeune Diderot et le parcours imaginaire des interlocuteurs du dialogue correspond aux promenades des péripatéticiens. Le sage Cléobule guide son visiteur Ariste et les lecteurs sur trois chemins hypothétiques : Diderot expose un scepticisme laïc par une allégorie. Trois Allées, celle des Épines, des Fleurs et des Marronniers, symbolisent trois doctrines : la sévérité chrétienne, l'épicurisme mondain et la réflexion philosophique. Diderot évoque la métaphore classique voyage – vie en citant dans l'épigraphe les *Satires* d'Horace sur l'errance des voyageurs. La promenade des interlocuteurs se poursuit dans cet esprit : si vivre est comme voyager, réfléchir signifie partir. Les interlocuteurs prennent les trois Allées pour pouvoir les comparer : l'Allée des Épines est comme un État militaire ; l'Allée des Fleurs est une illusion trompeuse alors que discussions et débats vifs règnent dans l'Allée des Marronniers. Diderot ne s'identifie pas entièrement aux personnages du dialogue dès ce premier essai dans ce genre.

Cléobule commence la présentation de la première Allée en prêchant la vie sédentaire et fait allusion aux voyages de Maupertuis et de La Condamine. Il s'agit d'un

³⁸⁷ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1139.

³⁸⁸ J. Chouillet, *Denis Diderot – Sophie Volland*, p. 28.

³⁸⁹ Odile Richard, « De la lettre à la Rêverie : Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland* », *RDE*, n° 29, 2000, p. 71-83.

événement actuel : La Condamine est le directeur d'une expédition scientifique en Amérique du Sud, Maupertuis en Laponie, pour trancher le débat sur la forme exacte du globe. Cléobule ne cherche pas à suivre leur exemple.

Je me propose une fin plus noble, une utilité plus prochaine. C'est d'éclairer, de perfectionner la raison humaine par *le récit d'une simple promenade*. Le sage a-t-il besoin de traverser les mers et de tenir registre des noms barbares et des penchants effrénés des sauvages, pour instruire des peuples policiés ; tout ce qui nous environne est un sujet d'observation³⁹⁰.

La position de Diderot est clairement exposée dès ce moment : la véritable sagesse est dans l'approfondissement des observations et non pas dans l'accumulation du savoir. *La Promenade du Sceptique* ne témoigne d'aucune sensibilité de Diderot au paysage. Les trois Allées restent strictement symboliques ; l'austérité des Épines, l'odeur des Fleurs et l'ombrage des Marronniers représentent la vie et la philosophie choisies.

Diderot approuvera les longues réflexions semblables à la promenade jusqu'à ses dernières œuvres. Parcourir la vie et l'œuvre du philosophe Sénèque sera sa dernière aventure littéraire et philosophique, bien plus importante que *La Promenade*. Comme il le dira en introduisant l'*Essai sur Claude et Néron* (1779) :

Ce livre, si c'en est un, ressemble à mes promenades : rencontré-je un beau point de vue ? je m'arrête et j'en jouis. Je hâte ou je ralents mes pas, selon la richesse ou la stérilité des sites : toujours conduit par ma rêverie, je n'ai d'autre soin que de prévenir le moment de la lassitude³⁹¹.

Si le paysage est absent du voyage allégorique de *La Promenade du Sceptique*, il n'en va pas de même dans les *Salons*. Le chapitre consacré à Joseph Vernet dans le *Salon de 1767* cède à un départ imaginaire. Le chapitre porte le titre « *Vernet* » dans le *Salon* mais Diderot l'appelle la *Promenade Vernet* dans une lettre à Grimm en octobre 1768 ; il considère lui-même cette partie comme un ouvrage autonome³⁹². Ce texte a une allure très

³⁹⁰ *La Promenade du Sceptique*, dans *Œuvres*, tome I, p. 80 (nos italiques).

³⁹¹ *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, p. 972.

³⁹² Jacques Chouillet remarque que la *Promenade Vernet* équilibre une autre série du *Salon de 1767*, les *Ruines* d'Hubert Robert, qui constituent également un texte autonome. Voir « *La Promenade Vernet* », *RDE*, n° 2, 1987, p. 125. Huguette Cohen considère la *Promenade* comme le texte le plus purement littéraire des *Salons* ; Diderot refait en effet complètement les tableaux de Vernet dans sa critique. Voir « *Diderot et les limites de la littérature dans les Salons* », *DS*, n° XXIV, 1991, p. 26, p. 31.

variée : la réflexion esthétique se mêle aux descriptions dramatisées des tableaux, elle se présente sous forme de dialogue en plusieurs endroits et les digressions sont multiples. Le voyage fictif n'est donc qu'un des fils directeurs du chapitre mais un fil déterminant : Diderot a besoin d'expériences pour interpréter les paysages de Vernet.

Diderot annonce un départ imprévu, presque rêvé, dans la première phrase de *La Promenade*. Il quitte son bureau et la feuille blanche qui porte déjà le nom du peintre : « J'avais écrit le nom de cet artiste au haut de ma page et j'allais vous entretenir de ses ouvrages, lorsque je suis parti pour une campagne voisine de la mer et renommée pour la beauté de ses sites³⁹³. » Cet incident n'est pas gratuit : la visite à la campagne permet l'analyse des rapports entre nature et art et le spectateur devient « voyageur ». Il est significatif que Diderot lie ce voyage imaginaire à la contemplation du paysage en 1767, puisque cette sensibilité commence à apparaître dans les voyages réels dans la seconde moitié du siècle : le voyage devient, à la limite, une méditation sur l'homme, la société et la nature³⁹⁴. Il évoque la sensibilité au paysage dans les *Éléments de physiologie* (1774) et l'explique par le fonctionnement simultané de la mémoire et de l'imagination. Le cerveau est capable de rappeler les détails dont il n'était pas conscient au moment de la perception : « Je revois actuellement éveillé, les forêts de Westphalie, de la Prusse, de la Saxe, et de la Pologne que j'ai traversées. Je les revois en rêve aussi fortement coloriées qu'elles le seraient dans un tableau de Vernet³⁹⁵. » Il rapproche ces deux capacités des techniques de la représentation picturale : « L'imagination est un coloriste, la mémoire est un copiste fidèle³⁹⁶. » En effet, Diderot lie le rêve et l'imagination aux sentiments suscités par la beauté du paysage depuis le *Salon de 1767*.

L'ambiance du début évoque le château du Grandval : le Philosophe quitte la compagnie pour visiter les plus beaux sites de la contrée avec l'instituteur des enfants de la maison et ses deux élèves. Par ce détour, le critique d'art quitte son cabinet et entre dans le tableau pour le contempler plus à l'aise et pour s'identifier aux personnages. Diderot dissimule à peine l'illusion : le voyage est comme un rêve dès le premier site, qui correspond à *La Source abondante* de Vernet³⁹⁷. Il confronte nature et art dans le dialogue avec son guide : alors que l'abbé loue la beauté du site naturel, le Philosophe fait l'éloge de Vernet qui sait rendre cette beauté par « une imagination féconde, aidée d'une étude

³⁹³ *Salon de 1767*, p. 174.

³⁹⁴ F. Wolfzettel, *op. cit.*, p. 305-308.

³⁹⁵ *Éléments de physiologie*, p. 1288.

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 1295.

³⁹⁷ On ne peut pas identifier tous les sites. Certains correspondent aux estampes parvenues jusqu'à nous, d'autres tableaux sont perdus. J. Chouillet, « *La Promenade Vernet* », p. 124.

profonde de la nature »³⁹⁸. Selon le Philosophe, l'art peut montrer ce que l'on ne voit pas dans la nature, cependant il ne peut pas s'empêcher d'admirer l'harmonie du site et l'œuvre sublime du Créateur. Jacques Chouillet attire notre attention sur la différence entre les deux spectateurs, l'abbé désirant le mouvement, le narrateur préférant la tranquillité et le rêve. Alors que l'abbé connaît bien la topographie du pays, c'est le philosophe qui doit interpréter les sites visités³⁹⁹.

Dans le deuxième site, les interlocuteurs visitent des montagnes. Rappelons que Diderot, à l'opposé de Rousseau, ne les connaît pas véritablement. Ce paysage pittoresque l'intéresse pourtant et la promenade dans le tableau permet au spectateur de voir le site sous des angles différents et il éprouve « un plaisir accompagné de frémissement »⁴⁰⁰ devant la grandeur des chaînes – il s'agit en fait de l'expérience esthétique du sublime, théorisé par Edmund Burke. Le philosophe de la *Promenade* inverse complètement la relation présupposée : ce n'est pas le peintre qui construit une œuvre d'art à partir d'un site naturel mais le promeneur qui transforme ce qu'il voit dans la nature en œuvre d'art. Bien que Diderot annonce son texte comme un départ, il laisse échapper des indices qui peuvent détruire le lecteur à cet endroit : « Mille beautés éparses dans l'univers ont été rassemblées sur cette toile, sans confusion, sans effort, et liées par un goût exquis⁴⁰¹. » Mais c'est seulement à la fin du sixième site qu'il dénonce définitivement le caractère fictif de sa promenade : « Mon secret m'est échappé, et il n'est plus temps de recourir après. Entraînés par le charme du Clair de lune de Vernet, j'ai oublié que je vous avais fait un conte jusqu'à présent⁴⁰². »

Le troisième site est un paysage maritime (*Une Marine* de Vernet). Diderot évoque pour la première fois le thème de la mer orageuse mais il retourne au château avec ses compagnons. Le quatrième site commence par une rêverie dans un fauteuil et aboutit à un dialogue avec l'abbé, qui mène loin des tableaux de Vernet. Diderot y retourne en partant seul après cette discussion. Dans la promenade solitaire du cinquième site, il se retrouve devant la mer agitée qui lui fait vivre des sensations intenses : « Le spectacle des eaux m'entraînait malgré moi. Je regardais. Je sentais. J'admirais⁴⁰³. » Roland Desné met en relief deux aspects opposés de la mer chez Diderot : elle symbolise la terreur et l'agitation

³⁹⁸ *Salon de 1767*, p. 177.

³⁹⁹ J. Chouillet, « La Promenade Vernet », p. 135-140.

⁴⁰⁰ *Salon de 1767*, p. 182. Diderot fait plusieurs fois allusion à Burke et au « delightful horror » à propos de Vernet et d'Hubert Robert.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 184 (nos italiques).

⁴⁰² *Ibid.*, p. 223.

⁴⁰³ *Ibid.*, p. 205.

mais permet en même temps la rêverie philosophique⁴⁰⁴. Cette expérience est purement esthétique en 1767 car Diderot ne verra la mer qu'en 1773 en Hollande. Il retrouve au cours de ses promenades réelles l'image qu'il a formée de la mer comme critique d'art depuis des années.

La fin de la *Promenade Vernet* (7^e tableau) s'occupe du naufrage, scène dramatique qui intrigue Diderot par son caractère violent et pathétique et qui lui permet d'exposer ses idées sur le sublime. La vue du naufrage constitue le dénouement du thème de la mer agitée, décrite à la fin du troisième site. Diderot évoque déjà dans *Les Bijoux indiscrets* la mer orageuse comme un *topos romanesque* faisant partie des aventures obligatoires du héros⁴⁰⁵. C'est justement à propos de Vernet qu'il y trouve un intérêt plus profond : l'événement permet de représenter les passions les plus intenses. L'image que Diderot forme de la tempête sur mer n'est pas loin de la représentation des tremblements de terre dans l'*Histoire des deux Indes* : il dramatise les catastrophes naturelles et peint l'énergie des forces de la nature ainsi que le désespoir humain devant ces forces⁴⁰⁶.

Diderot retourne aux paysages maritimes de Vernet dans le *Salon de 1769*. Dans un essai intégré au *Salon*, intitulé *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, il associe le commentaire esthétique et la représentation intime de son univers. La réflexion, qui est en même temps un discours contre le luxe et l'apologie de la simplicité, aboutit à la description du tableau de Vernet dont « le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse »⁴⁰⁷. La vieille robe de chambre et l'ancienne simplicité du cabinet de Diderot symbolisent son état du philosophe-écrivain. Les *Regrets* forment un petit ouvrage lyrique qui suit un fil directeur particulier. Diderot décrit la vieille robe de chambre sans la nommer, désignée par le prénom *elle* ; elle annonce « le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille »⁴⁰⁸. Il fait l'éloge d'un objet, il pleure sur la vieille robe de chambre comme une personne aimée, comme une vie perdue. Diderot enchâsse un discours contre le luxe et contre ses « ravages » et il présente ensuite son ancien cabinet – « les autres guenilles qui m'environnaient », qui « formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse »⁴⁰⁹. Voyant les nouveaux meubles de la chambre, il continue par une apostrophe au Goût, qui causera sa perte et il demande au Créateur de lui rendre son

⁴⁰⁴ Roland Desnè, « Diderot et la mer », dans *La Mer au siècle des encyclopédistes*, Paris – Genève, Champion – Slatkine, 1987, p. 109.

⁴⁰⁵ Voir le chapitre « Les voyages de Sélim », dans *Les Bijoux indiscrets*.

⁴⁰⁶ Livre VII, chap. 26.

⁴⁰⁷ *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, DPV, tome XVIII, p. 59.

⁴⁰⁸ *Ibid.*, p. 52.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 53.

indigence ; il accepterait de perdre tout sauf la *Fin d'une tempête* de Vernet, qui a remplacé une estampe de Poussin.

L'inspiration ressemble beaucoup aux descriptions de la *Promenade Vernet*. Mais, cette fois-ci, Diderot n'engage pas une discussion esthétique dialoguée. En contemplant le tableau, il s'adresse au Dieu créateur et donne libre cours à ses sentiments : il regarde les survivants du naufrage et demande à Dieu de rendre à la mer sa tranquillité. Le tableau n'est pas l'œuvre d'un artiste mais celle d'une divinité toute-puissante.

Ô Dieu, reconnais les eaux que tu as créées. Reconnais-les et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnais les sombres nuages que tu avais rassemblés et qu'il t'a plu de dissiper. [...] Achève d'éclaircir ce ciel. Achève de rendre à la mer sa tranquillité⁴¹⁰.

Diderot continue dans la suite par un commentaire plus savant et moins dramatisé de la peinture. Il loue « la vérité de ces eaux ; ces nuées, ce ciel, cet horizon »⁴¹¹ peints par l'artiste et il y retrouve les scènes et les figures demandées à Vernet :

j'en vois qui remercient la Providence du danger auquel ils ont échappé ; d'autres, qui rassemblent les débris de leur fortune ; un troisième qui jure contre les éléments qui l'ont ruiné ; d'autres qui se pressent dans les bras les uns des autres⁴¹².

Comme nous le savons d'une lettre à Falconet, c'est Diderot qui propose le sujet du tableau à Vernet. La scène qu'il voit le touche et l'attendrit sur le malheur des voyageurs ; il veut vivre toutes les émotions des figures du tableau.

Les flots sont encore agités ; le ciel couvert de nuages ; les matelots s'occupent sur leur navire échoué ; les habitants accourent des montagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit ! Un petit nombre de figures lui a suffi pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi⁴¹³.

Le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre (écrit pendant ses arrêts à Turin, publié anonymement à Lausanne en 1795) reflète l'influence des *Regrets sur ma*

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 59.

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 60.

⁴¹² Lettre à Falconet le 2 mai 1773, *Correspondance*, p. 1166-1167.

⁴¹³ *Regrets*, p. 59-60.

vieille robe de chambre⁴¹⁴ : il trouve chez Diderot le parcours systématique de la chambre comme un univers à part, une méthode humoristique pour se présenter avant d'entrer dans le tableau de Vernet. Il serait outré de considérer les *Regrets* comme l'ancêtre de l'ouvrage de Maistre mais les allusions ne manquent pas⁴¹⁵. Le souvenir de la lecture de Diderot est de double nature : Maistre, obligé de vivre avec les objets de sa chambre, ne se hasarde pas dans une véritable aventure esthétique mais il s'identifie aux scènes des tableaux pour passer le temps plus rapidement. Le *Voyage autour de ma chambre* est pourtant d'une autre inspiration que les *Regrets*. Il s'agit d'un récit de voyage humoristique, qui se définit contre le récit de voyage traditionnel⁴¹⁶ : Maistre transpose un genre et fait sa parodie, alors que Diderot utilise le départ imaginaire comme un moyen de réflexion.

Les *Ruines* d'Hubert Robert forment un ensemble important dans le *Salon de 1767*, bien que ce chapitre ne soit pas aussi structuré, aussi narrativisé que la *Promenade Vernet*. Elles conduisent Diderot à un paysage qui le fait méditer sur les temps passés et sur la précarité des œuvres humaines. La comparaison avec Vernet est immédiate : « Le redoutable voisin que ce Vernet. Il fait souffrir tout ce qu'il approche et rien ne le blesse⁴¹⁷. » Diderot ne pense pas que les paysages de Robert soient équivalents aux tableaux de Vernet mais les *Ruines* lui inspirent une réflexion particulière sur la force du paysage historique.

Roland Mortier constate que la réflexion de Diderot sur les ruines est une étape décisive dans l'histoire de ce genre. La poétique des ruines telle que Diderot la formule est une philosophie de la mortalité, le privilège des âmes sensibles : il anticipe sur la destruction du temps pour accentuer l'effet pictural. La ruine représente l'abandon, l'isolement, le silence et la réintégration de l'œuvre humaine dans la nature. Les *Ruines*

⁴¹⁴ D. Roche, *op. cit.*, p. 127.

⁴¹⁵ Voir par exemple le chapitre XX, où Maistre considère les tableaux et les estampes sur les murs et se moque des émotions fortes des personnages représentés. Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, Éditions Mille et Une Nuits, 2000, p. 32, p. 37. L'intertextualité est encore plus prononcée dans le chapitre XLI, où Maistre décrit son habit de voyage, une robe de chambre bien chaude, compagnon parfait dans son emprisonnement, et il affirme que l'habit a une influence décisive sur la perception des voyageurs. *Ibid.*, p. 67-68.

⁴¹⁶ Voir Daniel Sangsue, « Le récit de voyage humoristique (xvii^e – xix^e siècles) », *RHLF*, n° 101, 2001, p. 1141. Maistre se moque dès le premier chapitre des clichés des récits de voyage, comme la volonté d'être utile et agréable ou de rendre au public des observations peu communes. Il ridiculise l'abondance des détails, la description des moindres circonstances et reprend certaines tournures cent fois utilisées. Il loue surtout le voyage en chambre comme une nouvelle manière de voyager économique et sans danger. *Voyage autour de ma chambre*, p. 8-9.

⁴¹⁷ *Salon de 1767*, p. 333.

d'Hubert Robert marquent particulièrement le contraste entre la solidité et la fragilité, ce qui permet à Diderot de lier l'esthétique de la précarité et la méditation morale⁴¹⁸.

Joanna Augustyn observe le *caprice*, un genre pictural qui naît au XVIII^e siècle, pour analyser la fonction des ruines dans la représentation picturale et dans la littérature, notamment chez Diderot. Le *caprice* est une disposition imaginaire des ruines et monuments célèbres, parfois éloignés l'un de l'autre, un paysage fictif qui réunit et réorganise des éléments épars. Le Grand Tour, les récits de voyage, qui popularisent la vue des antiquités italiennes, ainsi que l'art des jardins, qui ajuste nature sauvage et œuvre humaine, contribuent à la naissance de ce genre. Les ruines, d'un simple décor pour la peinture religieuse et pour la peinture d'histoire, deviennent la cible de l'invention artistique et du discours critique au XVIII^e siècle. Elles associent paysage et narrativité, une scène sans présence humaine ne serait donc acceptable que pour une esquisse. Le caprice met l'emphase sur le potentiel dramatique du paysage historique et, chez Diderot, sur le moment de la perception : le spectateur se promène dans le tableau et ressent intensément la destruction. Les toiles d'Hubert Robert dont Diderot parle dans le *Salon de 1767* appartiennent à ce genre ; le titre même du *Grand Paysage dans le goût des campagnes d'Italie* explicite ce choix⁴¹⁹.

Diderot parle dans le chapitre IV des *Essais sur la peinture* (1766) des accessoires des ruines, comme « un vent violent qui souffle ; un voyageur qui porte son petit bagage sur son dos et qui passe ; une femme courbée sous le poids de son enfant enveloppé dans des guenilles et qui passe ; des hommes à cheval qui conversent, le nez sous leur manteau, et qui passent »⁴²⁰. Les figures humaines ne s'arrêtent jamais regarder les ruines et tout suggère une traversée rapide, à l'opposé de l'immobilité qui règne autour des tombes : « Tout passe ; l'homme et la demeure de l'homme »⁴²¹. » L'explication de cet instinct chez les peintres de ruines est simple :

C'est que les ruines sont un lieu de péril, et que les tombeaux sont des sortes d'asiles. C'est que la vie est un voyage, et le tombeau le séjour du repos. C'est que l'homme s'assied où la cendre de l'homme repose. Il y aurait un contresens à faire passer le voyageur le long du tombeau, et à l'arrêter entre des ruines⁴²².

⁴¹⁸ Roland Mortier, *La Poétique des ruines en France : ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974, p. 93-97.

⁴¹⁹ Joanna Augustyn, « Subjectivity in the Fictional Ruin : The Caprice Genre », *Romanic Review*, vol. 91, novembre 2000, p. 440-441.

⁴²⁰ *Essais sur la peinture*, dans *Oeuvres*, tome IV, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 495.

⁴²¹ *Ibid.*, p. 495.

⁴²² *Ibid.*, p. 495.

Diderot fait l'analogie entre le genre pictural, le temps et l'être humain : le peintre doit représenter la brièveté de l'existence humaine à l'aide d'un bâtiment dévasté. La ruine devient ainsi le décor d'un voyage symbolique.

Les *Ruines* d'Hubert Robert juxtaposent en effet passé et présent, nature et œuvre humaine. Diderot parle des *fabriques* dans les descriptions ; il utilise ce mot dans le sens d'un édifice décoratif dans un paysage historique. La ruine est un état intermédiaire entre nature et architecture car la nature reprend ce qui est le sien. Ce caractère est particulièrement sensible sur le tableau *Une Vue de la Vigne-Madame, à Rome*. Les ruines forment en même temps une parenté entre la peinture d'histoire et le paysage.

Diderot apprécie les couleurs, la lumière et le dessin du jeune peintre mais il lui reproche le manque d'historicité ; il aimerait voir les scènes animées par des figures mieux choisies. Le morceau de réception – un *Port de Rome* – prouve le savoir-faire de Robert mais ne fait pas « rêver », il y manque la poésie et l'idéal de la beauté. Diderot ne demande pas à l'artiste de peindre fidèlement le paysage ; les dessins dans un récit de voyage doivent être exacts mais une peinture doit être belle⁴²³. L'Italie offre un paysage historique particulier mais le peintre doit marquer le lien avec l'histoire au lieu de représenter servilement les sites. Diderot pense que Robert maîtrise admirablement les techniques mais ne comprend pas encore l'esprit du genre choisi : « quel que soit le faire, point de vraies beautés sans l'idéal »⁴²⁴. Les modèles sont insuffisants sans invention : les ruines fascinent Diderot mais il exigerait plus que leur représentation fidèle.

Diderot pense que la peinture des ruines a une poétique particulière et il en esquisse quelques principes à propos des toiles et dessins d'Hubert Robert. Il résume le plus clairement cet idéal en parlant des esquisses : il faut agrandir les ruines, relever leur beauté pour représenter la grandeur d'une nation qui n'est plus ; il s'agit de saisir un moment pour peindre les ravages du temps. Il exige en même temps des ruines qui parlent, des ruines « savantes » et véridiques « avec quelques caractères qui spécifient les lieux, les mœurs, les temps, les usages, et les personnes »⁴²⁵. En même temps, Diderot reproche au tableau

⁴²³ *Salon de 1767*, p. 346. Roland Mortier remarque que les voyages des humanistes et des amateurs d'art en Italie influencent la représentation des vestiges mais que Diderot n'estime pas une représentation purement fidèle : il regarde la ruine comme un site autonome qui est intéressant en lui-même et non pas dans son rapport au bâtiment d'origine. À l'opposé de Diderot, l'article « *Ruines* » de l'*Encyclopédie*, écrit par Jaucourt, qui apprécie surtout les vestiges du Proche-Orient, est favorable aux ruines représentées par les voyageurs. *La Poétique des ruines*, p. 90-92, p. 98.

⁴²⁴ *Salon de 1767*, p. 348-349. En revanche, Diderot apprécie le choix et la fonction des figures sur les peintures de Vernet.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 366.

intitulé *Un Pont sous lequel on découvre les campagnes de Sabine* le peu d'effet, le peu de mouvement. L'Italie est non seulement la patrie des beaux-arts mais aussi celle de l'histoire antique. La narrativité, jointe à la maîtrise du dessin et du coloris, formerait une œuvre d'art originale que Diderot aimerait voir dans ces paysages. Il est touché par le silence et la beauté des sites et évoque la possibilité d'une promenade solitaire parmi les ruines mais il aimerait pour cela que le jeune peintre saisisse mieux l'esprit du genre. Il ne devrait pas remplir la toile de figures sans fonction mais, au contraire, il doit respecter la solitude des ruines. La poétique que le peintre ne maîtrise pas encore entièrement est celle de la fragilité : « Les idées que les ruines réveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout pérît, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure⁴²⁶. »

Diderot trouve que la *Grande Galerie éclairée du fond* est le plus beau morceau d'Hubert Robert. En contemplant les ravages du temps, le spectateur a l'impression d'être le dernier d'une « nation qui n'est plus », le présent disparaît et il se laisse entraîner par la mélancolie. Diderot propose une idée pour perfectionner le genre, pour renforcer le contraste entre le passé et le présent, pour inspirer la réflexion du spectateur. Le peintre de ruines doit garder une trace des temps florissants de la cité :

Vous produirez ainsi deux effets ; vous me ramènerez d'autant plus dans l'enfoncement des temps, et vous m'inspirerez d'autant plus de vénération et de regret pour un peuple qui avait possédé les beaux-arts à un si haut degré de perfection⁴²⁷.

Diderot ne semble pas croire à la vertu des temps passés dans la *Satire contre le luxe*, fragment du même *Salon*. Il atteste d'une manière moitié ironique moitié sérieuse qu'il n'y a jamais eu d'époque parfaite. En vérité, certains passages des *Ruines du Salon de 1767* ne sont pas loin de l'*Histoire des deux Indes* sur les nations disparues du Nouveau Monde, où Diderot réfléchit sur la fragilité des civilisations et sur la vanité des efforts humains. Les ruines évoquent à la fois la précarité des hommes et des œuvres qu'ils érigent.

Eh bien, ces puissants de la terre qui croyaient bâtir pour l'éternité, qui se sont fait de si superbes demeures et qui les destinaient dans leurs folles pensées à une suite ininterrompue de descendants, héritiers de leurs noms, de leurs titres et de leur opulence, il ne reste de leurs travaux, de leurs énormes dépenses, de leurs grandes vues que des débris qui servent d'asile

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 338.

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 365.

à la partie la plus indigente, la plus malheureuse de l'espèce humaine, plus utiles en ruines qu'ils ne le furent dans leur première splendeur⁴²⁸.

La juxtaposition de plusieurs âges et de plusieurs états sur les tableaux ou esquisses (comme des paysans et marchands dans un ancien palais sur la toile *Écurie et magasin à foin*) pourrait avoir beaucoup d'effet. Diderot pense à placer des figures contemporaines parmi les marques du passé ; il donne l'exemple des inscriptions commémorant les empereurs romains au-dessus de la tête des marchands.

Ces ruines me parleraient. [...] Je m'entretiendrais de la vanité des choses de ce monde, si je lisais au-dessus de la tête d'une marchande d'herbes, *Au divin Auguste, Au divin Néron*, et de la bassesse des hommes qui ont pu diviniser un lâche proscripteur, un tigre couronné. Voyez le beau champ ouvert aux peintres de ruines, s'ils s'avaient d'avoir des idées, et de sentir la liaison de leur genre avec la connaissance de l'histoire⁴²⁹.

Diderot recourt au schéma du départ fictif pour exposer ses idées philosophiques et esthétiques. Il projette ses pensées sur le paysage et contemple une nature fictive, où sentiments et réflexion sont étroitement liés. *La Promenade du Sceptique*, sans être novateur, lui permet de confronter différentes visions du monde en suivant trois chemins symboliques. *La Promenade Vernet* élargit le domaine de la critique d'art en substituant un voyage imaginaire à la visite du Salon. Le discours esthétique de la *Promenade* est novateur : le voyage imaginaire devient la projection de la réflexion et de l'écriture. Les *Regrets sur ma vieille robe de chambre* choisissent un autre parcours : la *Fin d'une tempête* de Vernet permet au Philosophe sédentaire de voir et de vivre un événement comme le naufrage par la représentation picturale.

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 365.

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 360.

Les retours au pays natal et leur influence sur l'œuvre

Dans le « Préliminaire » au *Voyage de Hollande*, Diderot affirme l'importance d'un voyage en France pour tout Français⁴³⁰. Cette remarque est surprenante de la part du Philosophe champenois devenu résolument parisien. Il ne s'intéresse jamais à une autre région de la France que la capitale et son pays natal et Langres ne laisse que peu de traces dans ses œuvres. La ville natale a des contours assez flous dans la *Correspondance* ; les *Voyages à Bourbonne et à Langres* en parlent davantage mais ces textes assez courts ne sont que des digressions en marge d'autres écrits⁴³¹. L'attention que Diderot porte aux deux villes n'est que momentanée et disparaît après 1770. Le pays langrois apparaît toutefois dans certains textes, notamment dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, dans *Les Deux amis de Bourbonne* et dans *Jacques le Fataliste*. Jacques Chouillet parle de la double appartenance de Diderot, à son pays natal et à la capitale. Il relève deux aspects langrois dans l'œuvre de Diderot : la présence de certaines tournures populaires et la présence des paysages ou personnages champenois⁴³².

Après son installation à Paris en 1729, Diderot ne quitte la capitale que pour retourner à Langres, pour voir ses amis à la campagne, comme le cercle du baron d'Holbach au Grandval (séjours fréquents qui font naître de célèbres lettres à Sophie Volland), pour une tournée en 1770 (Paris – Langres – Bourbonne – Isle – Grandval) et pour son seul grand voyage en Hollande et en Russie. Il commence à craindre les longues absences déjà dans les années 1760 et devient notoirement sédentaire à partir de 1765. Selon Gerhardt Stenger, Diderot a déjà peur de voyager comme jeune étudiant, peut-être parce que les rencontres familiales aboutissent à une rupture plus ou moins longue et il ne retourne jamais plus à Langres après la dispute définitive avec son frère en 1770⁴³³.

Parmi les cinq visites à Langres, au moins trois marquent un insuccès dans la vie de Diderot : en 1742 il n'obtient pas le consentement de son père pour son mariage, en 1759 il ne peut venir qu'après la mort de son père et 1770 est marqué par l'échec de la réconciliation avec son frère, l'abbé Didier Diderot⁴³⁴. Ces mauvais souvenirs se retrouvent

⁴³⁰ Selon Madeleine van Strien-Chardonneau, cette remarque souligne que, d'après Diderot, la méthode comparative est absolument nécessaire pour le récit de voyage. « Introduction » au *Voyage de Hollande*, DPV, tome XXIV, p. 22.

⁴³¹ Anne-Marie Chouillet constate que ces derniers ne sont pas des récits de voyage à proprement parler, mais des lettres destinées à la *Correspondance littéraire*. Art. « Voyages à Bourbonne, à Langres », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 531.

⁴³² J. Chouillet, *Denis Diderot – Sophie Volland*, p. 75-76.

⁴³³ Gerhardt Stenger, « L'horreur des voyages », *Magazine littéraire*, n° 391, 2000, p. 30.

⁴³⁴ Benoît Decron, « Diderot et Langres », dans *Les Visages de Denis Diderot*, Paris – Langres, 1994, p. 70.

dans les lettres de Diderot et expliquent son intention de plus en plus forte de ne plus quitter Paris. Alors que le retour à Langres en 1759 est marqué par le désintérêt et l'ennui et le seul désir de Diderot est de revoir Sophie, le pays natal attire son attention en 1770. Il le regarderait peut-être avec de la nostalgie, si les conflits avec son frère ne chassaient pas rapidement cet enthousiasme. Il ne consacre donc que deux récits courts à ce retour.

Les lettres dressent une image détaillée du retour à Langres en 1759. Diderot raconte à Sophie et à Grimm le partage de l'héritage paternel et parle des tensions familiales. Il espère à son arrivée un séjour court et prompt, des règlements sans délai et sans difficulté, comme il l'affirme dans une lettre à Grimm le 27 juillet et répète la même espérance à Sophie le même jour⁴³⁵. Il veut partir après quelques jours mais sa famille et les affaires le retiennent. Il s'en plaint à Sophie : « À peine y a-t-il quatre jours que je suis ici, et il me semble qu'il y ait quatre ans. Le temps me dure. Je m'ennuie⁴³⁶. » L'impatience de retrouver Sophie se convertit en haine de la ville natale et ce sentiment ne s'affaiblira qu'avec le départ⁴³⁷. Avant de quitter la ville, Diderot parle ainsi de son séjour à Langres : « je quitterai cette maison où, dans un assez court intervalle de temps, j'ai éprouvé bien des sensations diverses »⁴³⁸. La principale raison de ce changement d'humeur est la présence pesante du père défunt, qui réapparaît par son portrait vis-à-vis de la table ou dans les papiers écrits de sa main. Diderot est content de pouvoir finalement partir ; espérant retrouver Sophie, il s'éprend du paysage et avoue de n'avoir jamais fait une si belle route⁴³⁹. Diderot ne s'intéresse pas encore à Langres en 1759. La ville semble être une partie perdue de son être, et la sensibilité au beau ne renaît qu'à force de s'en éloigner.

La confrontation des lettres montre la tournée de 1770 dans sa complexité, révélant les conflits et les sentiments ambigus de Diderot. La famille presse la réconciliation des deux frères avant le mariage d'Angélique mais les différences de vues sur la religion envoient leur lien. Dans une lettre envoyée de Paris à sa sœur au début de juillet, Diderot précise sa position concernant ces tentatives :

Je veux bien aller au-devant de l'abbé, mais je veux qu'il réponde à des avances auxquelles il n'a aucune raison de s'attendre. C'est lui qui s'est brouillé avec moi, qui s'est brouillé sans sujet, et qui a fait durer cette brouillerie pendant dix ans⁴⁴⁰.

⁴³⁵ *Correspondance*, p. 120-121.

⁴³⁶ Le 31 juillet, *ibid.*, p. 123.

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 125.

⁴³⁸ Le 14 août, *ibid.*, p. 140.

⁴³⁹ Le 16 août, *ibid.*, p. 145.

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 1020.

L'échec patent de la réconciliation est bien connu. Diderot le prévoit et parle à Sophie de la peine que lui cause la multitude « d'allées, de venues, de pourparlers, de négociateurs mâles et femelles » qui ne font qu'aggraver les anciens différends : « Je n'ai trouvé qu'un moyen de m'étourdir là-dessus, c'est de travailler du matin au soir ; c'est ce que je fais et continuerai de faire »⁴⁴¹. Diderot est en fait au début d'une période particulièrement riche qui voit naître les contes et la première version de *Jacques le Fataliste*. Le travail devient un refuge devant la dispute familiale de plus en plus aggravée. Lucette Perol attire notre attention sur les remords de Diderot provoqués par le souvenir du père, et dont il ne peut se libérer que par l'écriture, notamment dans le *Voyage à Bourbonne* et dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*⁴⁴². Il l'affirme explicitement à Grimm : « Je n'avais jamais eu l'occasion de parler de mon père, de ma mère, des miens et de moi. Je l'ai trouvée à Bourbonne, et je ne l'ai pas manquée. Cela tombera quelque jour dans votre puits perdu⁴⁴³. »

Diderot se lasse de ce voyage, où la dispute fraternelle est comblée par le refroidissement avec Mme de Maux. Il est content de regagner la capitale, même s'il affirme un peu le contraire à sa sœur au début d'octobre : « Me voilà replongé dans le tourbillon des affaires et des soucis, ce qui seul suffirait bien pour me faire regretter la paix dont on jouit en province⁴⁴⁴. » Plus sincère, il finit sa lettre du 15 octobre à Grimm par les mots suivants : « Et ce qu'il y a d'heureux, c'est que j'en suis à mon dernier voyage »⁴⁴⁵. Le milieu familial pour Diderot est depuis longtemps son cabinet de la rue Taranne, loin du foyer familial à Langres.

⁴⁴¹ Le 23 août, *ibid.*, p. 1025.

⁴⁴² Lucette Pérol, « Lettres de Diderot sur son voyage », dans Diderot, *Voyages à Bourbonne, à Langres et autres récits*, p. 108.

⁴⁴³ Le 24 août, *Correspondance*, p. 1026. Diderot fait allusion à la *Correspondance littéraire*.

⁴⁴⁴ *Ibid.*, p. 1031. Souvent, Diderot ne confie que des vérités partielles à ses correspondants.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 1037.

Voyage à Bourbonne : une digression philosophique

Bourbonne-les-Bains est un lieu particulier pour Diderot : comme nous le savons grâce au *Voyage*, son père meurt après un deuxième voyage de cure à cette ville thermale. La lettre à Sophie du 23 août 1770 décrit Bourbonne dans un seul paragraphe, en soulignant la tristesse de la ville, l'absurdité de la situation financière des habitants, la cherté des denrées et l'avidité des hôtes, autant de pensées élaborées dans le *Voyage à Bourbonne*. Les phrases destinées à Sophie sont en fait des passages raccourcis de l'introduction du *Voyage*. Diderot, comme il le fait souvent, rédige la lettre et le récit simultanément. Il ne révèle pas à Sophie qu'il fait ce détour pour voir Mme de Maux et sa fille⁴⁴⁶ mais lui parle du récit qui deviendra dans la suite le *Voyage*. Nous trouverons, de la même manière, les premières mentions du *Voyage de Hollande* dans deux lettres, à Mme d'Épinay et à Mme Necker. Diderot écrit plus amplement à Grimm de l'esquisse qui deviendra le *Voyage à Bourbonne* parce que ce texte qui, « grâce à quelques pincées de philosophie jetées par-ci et par-là, fait une lecture d'un demi quart d'heure, agréable et utile »⁴⁴⁷, peut intéresser les abonnés de la *Correspondance littéraire*. Être « utile » a en même temps un sens bien défini ici : Diderot doit répondre aux questions des deux amis, à d'Holbach sur les minéraux de la région et au docteur Augustin Roux sur les cures thermales⁴⁴⁸.

Nous savons du *Voyage* que Diderot arrive à Bourbonne le 10 août 1770. L'objectif qu'il désigne dans le premier paragraphe est assez restreint :

Quand on est dans un pays, encore faut-il s'instruire un peu de ce qui s'y passe. [...] Épargnons à mes amis le reproche déplacé d'avoir occupé tous mes moments, et préparons à quelque malheureux que ses infirmités conduiront à Bourbonne une page qui puisse lui être utile⁴⁴⁹.

Diderot est désœuvré à Bourbonne – il y va rejoindre son amie Mme de Maux et sa fille en cure – ce qui lui laisse le loisir de prendre des notes. Le texte traite de tout ; Diderot parle de l'occasion du voyage, il se permet une digression assez longue sur sa famille,

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 1024.

⁴⁴⁷ Le 24 août, *ibid.*, p. 1026.

⁴⁴⁸ Rosalind Lefeber et Jean Varloot, « Introduction » aux *Voyages à Bourbonne et à Langres*, DPV, tome XXII, p. 135-137.

⁴⁴⁹ *Voyages à Bourbonne, à Langres et autres récits*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 23. Selon Anne-Marie Chouillet, ce texte est écrit comme une entrée dans l'*Encyclopédie*. Art. cité, p. 531.

décrit les eaux thermales et les bains, leur effet, leur application et il propose des hypothèses sur leur origine. Il n'oublie pas les visiteurs qu'il rencontre pendant son séjour et les rumeurs qui les entourent. C'est après la présentation des bains qu'il parle de la ville elle-même, de son histoire, des vestiges romains et même les prix sont notés. Diderot intègre au récit l'anecdote de l'Anglais hypocondriaque qui est guéri dans ses voyages en cherchant un médecin qui puisse l'aider, propose une étymologie pour le nom de la ville et raconte son incident embarrassant avec une certaine Mme de Propiac⁴⁵⁰.

La digression sur la famille est particulière : Diderot s'attendrit en parlant de ses parents. Il raconte les deux voyages de son père à Bourbonne dont le premier a amené une guérison prompte mais dont le deuxième a précédé sa mort. Il écrit à peine trois paragraphes sur Bourbonne quand il cède à cette digression, qui occupe une bonne partie du début du texte et dont il s'excuse devant le lecteur. Il parle de la bonté de son père – il en reparlera dans *l'Entretien d'un père avec ses enfants* – et suit librement ses sentiments. Les souvenirs lui rappellent un être de ce pays qui est déjà loin :

Il est minuit. Je suis seul, je me rappelle ces bonnes gens, ces bons parents ; et mon cœur se serre quand je pense qu'ils ont eu toutes les inquiétudes qu'ils devaient éprouver, sur le sort d'un jeune homme violent et passionné, abandonné sans guide à tous les fâcheux hasards d'une capitale immense [...]⁴⁵¹

Diderot doit reprendre son récit après cette digression. Il ne trouve pas que la ville soit un séjour agréable et l'attribue à une mauvaise politique. Il se montre méprisant en parlant de l'incompétence des médecins, de l'avarice des habitants et émet quelques doutes sur l'efficacité des eaux de Bourbonne :

Les médecins d'eaux sont tous charlatans, et les habitants regardent les malades comme les Israélites regardaient la manne dans le désert. La vie et le logement y sont chers pour tout le monde, mais surtout pour les malades, oiseaux de passage dont il faut tirer parti⁴⁵².

Il n'apprécie pas le site non plus et suggère que l'agrément du séjour pourrait améliorer le profit des bains.

⁴⁵⁰ Diderot apprend que M. Propiac est mort à Bourbonne pendant son séjour. Il écrit immédiatement à son ami Devaines et lui propose de postuler pour la place du défunt. Il faillit commettre une indiscretion parce que Mme Propiac veut garder ce poste pour un parent. Diderot peut retirer la lettre avant d'être envoyée et se sent soulagé de ne faire tort à personne.

⁴⁵¹ *Voyages à Bourbonne, à Langres*, p. 24.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 32.

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. [...] Si les habitants entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir [...] ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé⁴⁵³.

Le *Voyage à Bourbonne* est une œuvre de circonstance. Le séjour à cette ville vaut quelques pages rapidement faites ; Diderot note tout parce que tout peut être intéressant, de la nature des eaux jusqu'à ses impressions personnelles. Bourbonne attire son attention sur sa ville natale et sur les mœurs archaïques d'une région mal connue, ce qui lui fournira l'idée du conte *Les Deux Amis de Bourbonne*.

Voyage à Langres : une ville déjà lointaine

Selon Benoît Decron, les pages que Diderot consacre à sa ville natale reflètent une vision inexacte et naïve de Langres⁴⁵⁴. Le *Voyage à Langres* évoque l'origine romaine ; en fait la ville moderne est « située sur les ruines d'une Langres ancienne »⁴⁵⁵. Diderot parle de nombreuses fouilles dans les environs et regrette que les officiers municipaux n'aient gardé les antiquités précieuses trouvées. Il fait une esquisse de l'histoire locale mais se contente d'évoquer les principaux événements : « On pourrait faire une histoire de Langres assez intéressante ; mais je n'ai ni le temps ni la capacité pour tenter et sortir avec succès de cette entreprise que mes concitoyens m'ont proposée⁴⁵⁶. » L'histoire de la ville serait digne d'intérêt parce qu'elle trace l'histoire du royaume et Diderot est fier de la fidélité de Langres aux rois français en toutes circonstances.

Diderot présente brièvement les productions de la campagne et les manufactures de la région. L'importance de la ville d'autrefois fait contraste avec la stagnation actuelle. La coutellerie, jadis célèbre, est abandonnée à cause de la concurrence. Le collège célèbre est tombé après l'expulsion des jésuites ; Diderot aurait espéré une meilleure éducation après leur renvoi mais « les magistrats qui [les] ont débarrassés de mauvais instituteurs, n'ont pas songé à [leur] en donner de meilleurs »⁴⁵⁷. Diderot termine le récit à l'improviste en citant

⁴⁵³ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁵⁴ B. Decron, art. cité, p. 72.

⁴⁵⁵ *Voyages à Bourbonne, à Langres*, p. 41.

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p. 45.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p. 45.

une vieille prophétie sur « Langres incendié » et par la description d'une fièvre épidémique qui faisait souffrir les habitants pendant les dix dernières années.

Les lettres de 1759 contiennent quelques descriptions reprises onze ans plus tard dans le *Voyage à Langres*. Dans une autre lettre, il lui fait le portrait des Langrois, repris le lendemain en écrivant à Grimm et encore une fois dans le *Voyage à Langres*. Cette description reflète sans doute plus l'image que Diderot se forme d'une vie déjà lointaine que les expériences d'une nouvelle rencontre.

Les habitants de ce pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouettes. [...] La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher. Elle n'est jamais fixe dans un point ; et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter⁴⁵⁸.

Il reprend le portrait des Langrois mais avec moins de verve que dans la lettre à Sophie onze ans plus tôt : il omet justement la dualité du caractère, la vivacité et l'intelligence des habitants face à leur inconstance. La présentation du *Voyage* n'est pas si fine que la phrase des lettres. Diderot remarque simplement que « les habitants de Langres ont de l'esprit, de l'éducation, de la gaieté, de la vivacité et le parler traînant »⁴⁵⁹. Il est pourtant sensible au paysage et fait mention de Blanche-Fontaine, qui pourrait être une des plus belles promenades en province.

La promenade de Blanche-Fontaine apparaît dans une lettre à Sophie de 1759⁴⁶⁰. Diderot apprécie le naturel des « arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre », la vue des montagnes dans le loin et les bancs sous l'ombrage des tilleuls, son repos préféré pour lire ou méditer. Cet endroit rappelle à Diderot les moments passés avec Sophie et l'attendrit, alors que la remarque du *Voyage* n'évoque pas aucun attachement particulier. Le rapport à sa ville natale est toutefois rompu déjà en 1759 et Langres apparaît comme le séjour de tristesse : « Depuis que j'ai quitté cette ville, tous ceux que j'y connaissais sont morts. Je n'y ai retrouvé qu'une femme, amie d'une jeune fille que j'aimai autrefois et qui n'est plus⁴⁶¹. »

Le « paysage » champenois et *Les Deux Amis de Bourbonne*

⁴⁵⁸ Lettre à Sophie le 11 août, *Correspondance*, p. 136-138.

⁴⁵⁹ *Voyages à Bourbonne, à Langres*, p. 44.

⁴⁶⁰ Le 3 août, *Correspondance*, p. 127.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 128.

L'importance du voyage en 1770 n'est pas seulement dans les deux récits brefs mais aussi dans l'influence, quoique passagère, sur les contes. *L'Entretien d'un père avec ses enfants*, composé la même année, se joue dans la maison paternelle. Ce texte, dont le sous-titre est *Du danger de se mettre au-dessus des lois*, est autant un dialogue philosophique qu'un conte. Les interlocuteurs sont les membres de la famille de Diderot et les amis de la maison. La conversation du père, de ses trois enfants et des visiteurs fusionne probablement les souvenirs de plusieurs soirées et des histoires entendues à différentes occasions pour condenser le dilemme moral : est-ce la loi ou sa conscience que l'homme doit suivre ?

L'Entretien évoque surtout la maison familiale mais la région a un rôle plus important dans *Les Deux Amis de Bourbonne*. Diderot a composé ce conte en partie à Bourbonne et il l'a terminé au Grandval. C'est lui-même qui révèle son intention avec ce texte dans une lettre à Grimm.

Nous avons employé quelques moments doux de nos soirées à faire des contes à Naigeon ; mais des contes quelquefois si vrais qu'on y pouvait donner sans être un imbécile. Parmi ces contes, vous en verrez un où, sous le nom d'Olivier et de Félix, je fais une critique des *Deux Amis* de Saint-Lambert [...] Mon Olivier et mon Félix ne disent rien de ce que disent les deux Iroquois, et font toujours le contraire⁴⁶².

Les ressemblances avec le récit de Saint-Lambert sont évidentes : il s'agit de deux hommes, nés le même jour, amis fidèles depuis leur enfance, qui se sacrifieraient l'un pour l'autre et qui aiment la même fille. Mais les différences sont encore plus prononcées. La description de la vie des sauvages est pittoresque et Saint-Lambert se concentre sur l'éloquence des Iroquois. Le récit de Diderot se veut simple et les deux amis champenois sont des êtres taciturnes. Ils ne parlent jamais de leur amitié, de leur courage ou de leurs vertus⁴⁶³. L'histoire de Tolho et de Mouza dans le *Conte iroquois* finit par un amour idyllique à trois, tandis que l'amour pour la même fille cause le malheur de Félix et engendre une série d'événements tragiques. Diderot détourne l'histoire sur deux points : la campagne garde peut-être la pureté des passions élémentaires que certains ne croient retrouver que sur un autre continent mais un dénouement idyllique est peu vraisemblable

⁴⁶² Le 8 septembre 1770, *ibid.*, p. 1029.

⁴⁶³ Jean Ehrard note « le quasi-mutisme des protagonistes » dans *Les Deux Amis de Bourbonne*. Voir « Diderot conteur : la subversion du conte moral », dans *L'Invention littéraire au XVIII^e siècle : fictions, idées, société*, Paris, PUF, 1997, p. 155-156.

parce que les passions causent plutôt le malheur de l'homme. Diderot pense que les circonstances sont très différentes mais la nature humaine, les vices et vertus sont les mêmes.

Les Deux Amis de Bourbonne est en même temps une mystification : l'histoire est conçue et rédigée pour tromper le destinataire (Naigeon en l'occurrence) et lui faire croire en l'existence réelle des protagonistes et de leur amitié exemplaire. Le conte de Diderot superpose la voix de quatre narrateurs et réunit des discours du type très différent – lettre, récit à la troisième personne, dialogue rapporté, réflexion poétique. La version finale se compose de la prétendue lettre de Mme de Pruneaux (la fille de Mme de Maux), celle d'un certain subdélégué Aubert, du curé de Bourbonne et de la postface sur le conte historique. C'est par ce montage que le lecteur connaît l'histoire de deux contrebandiers, Olivier et Félix ; l'histoire d'une amitié exemplaire selon les légendes qui les entourent et celle de deux brigands damnés selon le curé Papin.

Comme le remarque Jean Ehrard, le texte commence avec la formule traditionnelle des contes « il y avait », mais au lieu de « une fois » nous lisons « ici ». Ce « ici » renvoie à un « maintenant », qui apparaît avec l'irruption du narrateur dans sa narration après la première partie de l'histoire⁴⁶⁴. Bourbonne, région de frontière entre la Champagne, la Franche-Comté et la Lorraine, apparaît comme un lieu rustique qui conserve des mœurs archaïques et mythiques. Olivier et Félix sont des êtres instinctifs, exemples des « amitiés animales et domestiques » et des « vertus naturelles et païennes ». D'où la conclusion du premier narrateur : « Vous voyez, petit frère, que la grandeur d'âme et les hautes qualités sont de toutes les conditions et de tous les pays [...] et qu'il ne faut pas aller jusque chez les Iroquois pour trouver deux amis »⁴⁶⁵.

La postface qui suit l'histoire d'Olivier et de Félix concerne surtout ce que Diderot appelle le « conte historique » et que l'on désignerait aujourd'hui comme nouvelle. D'après cette poétique, le bon nouvelliste doit satisfaire « à deux conditions qui semblent contradictoires, d'être en même temps historien et poète, véridique et menteur ». Il doit faire croire l'histoire au lecteur et le toucher : « Celui-ci se propose de vous tromper [...] il veut être cru ; il veut intéresser, toucher, entraîner, émouvoir, faire frissonner la peau et

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁶⁵ *Les Deux Amis de Bourbonne*, DPV, tome XII, p. 442-443. Roland Mortier attire notre attention sur la force de l'énergie des deux amis – « des hors-la-loi au grand cœur » – sur l'amertume de leur révolte et l'obsession de leur refus. Voir « L'unité de caractère dans les romans et les contes de Diderot », *RHLF*, n° 3, 2003, p. 673, p. 681.

coulер les larmes »⁴⁶⁶. Pour atteindre ces deux objectifs, le conteur (ou nouvelliste) doit recourir en même temps à l'éloquence et aux petits détails semés dans son récit.

Diderot illustre cette poétique en plaçant l'histoire à Bourbonne et dans une réalité trompeuse. Quelques circonstances sont censées rendre l'histoire vraisemblable : Félix est arrêté et conduit devant le juge Coleau à Reims, la maison d'Olivier se trouve là où la route conduit en Franche-Comté et en Lorraine, il sert dans le régiment des gardes en Prusse après sa fuite de la prison, le curé du village atteste dans sa lettre qu'il s'agit d'un criminel, etc. L'attention que Diderot porte à son pays natal en 1770 féconde sa théorie de fiction : l'histoire inventée doit naître dans une réalité connue par le lecteur.

Les retours de Diderot à son pays natal ne sont pas de vrais voyages. Paradoxalement, ils font naître deux essais qui portent plus ou moins distinctement les caractéristiques du récit de voyage. Langres, Bourbonne et la région de frontière qui entoure cette dernière ville possèdent, malgré la description assez sèche des *Voyages*, quelque chose de pittoresque. Ce n'est pas un hasard s'ils inspirent les œuvres de fiction. Les *Voyages à Bourbonne, à Langres* appartiennent aux genres mineurs des récits de voyages : quelques pages qui parlent de tout ce qui attire l'attention du voyageur mais qui n'en approfondissent pas la description. Les détails sont intéressants dans la mesure où ils permettent de saisir l'état actuel que le voyageur, qui le devient un peu contre son gré, a devant ses yeux.

⁴⁶⁶ *Les Deux Amis de Bourbonne*, p. 455.

Le *Voyage de Hollande* : Diderot et l'essai du récit de voyage

Les séjours aux Pays-Bas et la genèse de l'ouvrage

Bien que le premier séjour en Hollande précède le voyage en Russie, la véritable influence de ce pays sur la pensée de Diderot viendra au retour de Saint-Pétersbourg : la Hollande n'est pas seulement une escale du voyage à la cour de Catherine II. Diderot se met en route en juin 1773 et il reste plusieurs mois à La Haye avant de continuer sa route vers la capitale russe. L'été de 1773 est occupé par la lecture, par le travail et par trois visites, celle de Leyde, d'Amsterdam et d'Utrecht. Pendant ce premier séjour aux Pays-Bas, il envisage la possibilité de faire publier ses œuvres par Marc-Michel Rey et travaille sur plusieurs écrits, notamment la *Réfutation d'Helvétius*, la *Satire première* ou le *Paradoxe sur le comédien*⁴⁶⁷. Le deuxième séjour en 1774, après le retour de Russie au début d'avril, est plus chargé en sorties et en rencontres. Diderot semble d'abord s'en réjouir mais il s'en lasse rapidement et s'occupe plutôt de ses ouvrages, notamment des *Observations sur le Nakaz*⁴⁶⁸. Il doit également assurer la publication des *Plans et statuts* de Catherine II, ce qui prend une grande partie de son temps d'après ses lettres⁴⁶⁹.

Diderot passe plus de temps en Hollande qu'en Russie et il connaît mieux la première, étant plus libre dans ses sorties et rencontres. Il se sent plus à l'aise à La Haye mais le long séjour à Pétersbourg rend l'absence de Paris de plus en plus difficile. Une lettre, écrite à Sophie le 3 septembre 1774, avant la rentrée définitive en France, témoigne de l'intensité du mal de pays qu'il ressent : « Malgré toutes les attentions de mes hôtes, malgré la beauté du séjour de La Haye, je sèche sur pied. Il faut que je vous revoie tous⁴⁷⁰. »

Le *Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens* est l'unique récit de voyage de Diderot, à part les très courts *Voyages à Bourbonne et à Langres*. L'ouvrage reste inachevé et inédit même si Diderot le relit et y apporte des corrections vers la fin de sa vie⁴⁷¹. Le texte contient des pages compilées, des passages plus ou moins soigneusement

⁴⁶⁷ Lettre à Mme d'Épinay le 18 août 1773, *Correspondance*, p. 1187.

⁴⁶⁸ L. L. Bongie, art. cité, p. 284-285.

⁴⁶⁹ A. Wilson, *op. cit.*, p. 515, p. 538. Les *Plans et statuts des différents établissements ordonnés par Sa Majesté Impériale*, écrits par le général Betzki, sont finalement publiés à Amsterdam chez Marc-Michel Rey avec une introduction, une conclusion et un hommage au général par Diderot. Comme nous l'avons dit, Diderot s'engage à faire ce service dans sa lettre d'adieu officielle à la tsarine.

⁴⁷⁰ *Correspondance*, p. 1250.

⁴⁷¹ Diderot intègre vingt-cinq additions et multiplie les sous-titres dans le manuscrit envoyé en Russie ; le manuscrit du fonds Vandeul contient neuf additions brèves et change la place de certains alinéas. Yves Benot, « Introduction », dans Diderot, *Voyage en Hollande*, Paris, Maspero, 1982 (coll. La Découverte), p. 7-10.

rédigés, des observations personnelles et des notes pour un futur travail que Diderot ne termine pas faute de temps, mais peut-être aussi à cause d'une perte d'intérêt. Composé durant ses deux séjours à La Haye en 1773 et 1774, le *Voyage de Hollande* n'a été diffusé qu'en 1780-1782 dans la *Correspondance littéraire* et publié pour la première fois par Belin dans les *Oeuvres* de Diderot en 1818⁴⁷².

Inspiré par des lectures préalables sur les Provinces-Unies (telle est l'appellation officielle des Pays-Bas entre 1579 et 1795), Diderot prend des notes sur place qu'il complète par d'emprunts étendus. Il effectue quelques révisions en 1780 et fait faire une copie du texte paru dans la *Correspondance littéraire* avant sa mort. Une autre copie est envoyée en Russie avec 25 passages ajoutés ; il existe une troisième version dans le fonds Vandeul, remaniée par les Vandeul suivant les indications de Diderot⁴⁷³.

La *Correspondance* prouve que Diderot compose le *Voyage* en marge d'autres préoccupations. La première mention des notes sur la Hollande se trouve dans une lettre à Mme d'Épinay en 1773. La lettre à Mme Necker en septembre 1774 parle également des notes, mais celles-ci ont été prises durant le deuxième séjour. Aucune des lettres ne fait allusion au projet d'un récit de voyage⁴⁷⁴. Bien qu'il n'ait pas de projet défini en tête, Diderot commence peut-être la prise de notes déjà avant le départ. Lawrence Bongie cite les *Pensées détachées*, parues dans la *Correspondance littéraire* en 1772, qui évoquent le problème de la mer et des digues et prouvent l'intérêt de Diderot pour la Hollande⁴⁷⁵. Les lectures sont les composants essentiels de la première image qu'il forme des Pays-Bas ; il les utilisera largement en rédigeant le *Voyage*, en les arrangeant toutefois selon sa propre conception.

Le caractère hétérogène de l'œuvre vient en partie de ses failles documentaires – de fréquentes erreurs de faits et des anachronismes – mais aussi d'un style inégal qui témoigne d'un travail resté à l'état d'esquisse⁴⁷⁶. De la juxtaposition d'informations contemporaines, concrètes et précises, et d'emprunts reflétant l'état du pays au début du XVIII^e siècle, résulte un effet de mosaïque⁴⁷⁷. Le *Voyage de Hollande* est en vérité beaucoup moins un document historique qu'un document littéraire.

⁴⁷² L. L. Bongie, art. cité, p. 273.

⁴⁷³ Voir Y. Benot, « Introduction », p. 7-9 et Didier Kahn et Annette Lorenceau, dans *Voyage de Hollande*, DPV, tome XXIV, p. 30-41.

⁴⁷⁴ *Correspondance*, p. 1187, p. 1251-1252.

⁴⁷⁵ L. L. Bongie, art. cité, p. 277-279.

⁴⁷⁶ Lawrence L. Bongie, art. « *Voyage en Hollande* », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 530.

⁴⁷⁷ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 268.

Diderot choisit la structure thématique pour mettre en forme ce récit de voyage en partie original en partie compilé : le « Préliminaire », dont le sous-titre est « Des moyens de voyager utilement », est suivi par un texte qui s'intitule « Application des moyens précédents à la Hollande ». L'ouvrage se divise en chapitres et sous-chapitres qui s'organisent selon les sujets d'investigation. À part les dernières parties (le « Voyage dans les Pays-Bas autrichiens » et le « Retour en France »), l'itinéraire ne forme pas le cadre du récit⁴⁷⁸. Cette organisation thématique en rubriques est une structure logique qui n'est qu'apparente⁴⁷⁹ : Diderot ne respecte pas rigoureusement le souci encyclopédique et intègre des digressions dans tous les chapitres ; les écarts sont particulièrement nombreux dans le « Voyage dans quelques villes de la Hollande ». Il finit toutefois le *Voyage de Hollande* par de véritables notes de voyage qui suivent l'itinéraire et la chronologie : il rentre par la Flandre et décrit sommairement quelques incidents de route. Il semble qu'il ait rédigé les dernières pages au rythme de la route même si cette dernière partie est assez mince par rapport à l'ensemble du texte.

De la lettre au récit de voyage

Certains passages des lettres de Diderot écrites en 1773-1774 se prêtent à une analyse comparée avec le *Voyage de Hollande*, dont les premières notes ont été prises à la même époque. Même si nous ne pouvons pas parler de véritables *lettres de voyage* parce que Diderot ne consacre aucune lettre uniquement à la Hollande et se contente de donner quelques impressions à ses correspondantes, les traits caractéristiques de ce genre – notamment un style familier, l'importance accordée aux curiosités immédiates, le privilège des thèmes divertissants – sont présents dans les passages en questions.

Les lettres de voyage constituent un genre autonome aux XVII^e et XVIII^e siècles même si le voyage épistolaire n'a jamais été une forme dominante de la littérature des voyages. Le journal ou les lettres de l'auteur peuvent également former la version préalable d'un ouvrage ultérieur : relation de voyage, autobiographie ou mémoires. Mais les lettres obéissent à d'autres règles qu'un récit de voyage : bien qu'elles offrent une grande liberté thématique et que la familiarité du ton entre les correspondants permette la prédominance

⁴⁷⁸ Friedrich Wolfzettel constate la dominance d'une « perspective fermement critique qui fait l'unité d'un récit privé de presque toutes les caractéristiques du récit ». Cela est applicable au *Voyage de Hollande* en général mais non pas à certaines parties plus librement structurées. *Op. cit.*, p. 267.

⁴⁷⁹ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 180.

d'impressions personnelles, les thèmes abordés et les points de vue sont souvent adoptés à la demande du destinataire⁴⁸⁰.

Diderot écrit des lettres contenant des passages sur la Hollande et ses habitants aux dames Volland, à Mme d'Épinay et à Mme Necker. Parfois, il reprend et reformule les mêmes phrases mais le ton est différent selon les destinataires : les lettres écrites à Sophie Volland et à Mme d'Épinay le 22 juillet 1773 se recoupent thématiquement mais alors que Diderot assure Sophie encore une fois de sa tendresse, il veut divertir Mme d'Épinay, qui vient de se rétablir d'une longue maladie. Il a déjà parlé, quoique brièvement, de son arrivée, de ses occupations et de ses premières expériences à Sophie le 18 juin. Il choisit un ton plus ironique quand il se présente comme voyageur à Mme d'Épinay : il n'y a pas lieu d'accorder de confiance à ce nouveau rôle, Diderot amuse donc sa correspondante par la description des promenades et des Hollandaises. Et, ce qui est révélateur de son état d'âme en 1774, il décrit à Mme Necker quelques usages hollandais parce qu'il n'est pas libre de parler de la Russie.

Les premières notes sur les Pays-Bas sont donc très concises même si Diderot reprendra ces sujets dans le *Voyage*. Les thèmes les plus importants abordés dans les lettres de 1773 sont les habitants (hommes et femmes), l'« esprit républicain » (illustré par une présentation brève des Bentinck), la mer, les Galitzine, la ville de La Haye, le travail pendant le séjour et l'inquiétude avant le grand voyage en Russie. Diderot réserve le rapport détaillé de son séjour jusqu'à son retour et ne consacre que quelques paragraphes à la Hollande dans sa *Correspondance*. Comme il l'écrit à Sophie, croyant que son séjour sera plus court :

Je ne vous écris qu'un mot. Je serai même à l'avenir aussi laconique. Je réserverais tout pour les moments doux que nous passerons encore ensemble⁴⁸¹.

Je ne m'étendrai pas sur ce pays-ci. Je veux avoir à vous en parler à mon aise, au coin de votre foyer, lorsque j'aurai le bonheur de vous y retrouver⁴⁸².

Diderot mentionne l'esquisse du *Voyage de Hollande* dans une lettre à Mme d'Épinay : « Je n'ai pas tout à fait perdu mon temps dans ce pays-ci. J'ai des notes assez intéressantes sur les habitants⁴⁸³. » Il parle dans la même lettre d'autres textes rédigés ou

⁴⁸⁰ D. Roche, *op. cit.*, p. 150-151, p. 157-159.

⁴⁸¹ Le 18 juin 1773, *Correspondance*, p. 1180.

⁴⁸² Le 22 juillet 1773, *ibid.*, p. 1181.

⁴⁸³ Le 18 août 1773, *ibid.*, p. 1187.

finis à La Haye, les notes sur les Hollandais apparaissent donc comme un petit texte né en marge d'un travail plus sérieux. L'allusion au *Voyage* dans la lettre à Mme Necker ne montre pas plus d'ambition non plus. Loin de la présentation méthodique du récit de voyage, Diderot fait un tableau rapide des observations qu'il juge dignes de l'intérêt de sa correspondante. Il note quelques usages et y ajoute des remarques personnelles très brèves. Il lui parle de la comédie, du système juridique, de quelques usages quotidiens et de sa fatigue après le voyage de Pétersbourg.

Les lettres à Sophie et à Mme d'Épinay signalent les intérêts immédiats de Diderot en arrivant en Hollande mais rien ne suggère que la rédaction du *Voyage* soit une occupation majeure de son séjour. La lettre à Mme Necker rapporte des particularités notées et non pas les premières impressions. Diderot écrit des usages qu'il apprécie mais il n'approfondit pas l'analyse ici : sa lettre après un silence assez long ne lui permet pas de tirer des conclusions. Mais tous ces usages se retrouvent dans les chapitres correspondants du récit de voyage.

Sources et emprunts : la méthode de Diderot

Les emprunts de Diderot dans le *Voyage de Hollande* ont été découverts par Gustave Charlier en 1947, qui a prouvé que presque un quart du *Voyage* se composait de compilations⁴⁸⁴. Elles ne regardent pas seulement la description technique ou les données rassemblées mais concernent parfois les jugements sur le gouvernement ou la religion qui semblent personnels. Diderot emprunte, sans le reconnaître, à l'*État présent de la République des Provinces-Unies* de François-Michel Janiçon (1729-1730) des passages consacrés aux institutions politiques et des informations d'ordre géographique et religieux⁴⁸⁵. Le portrait des habitants et des mœurs est largement fait d'emprunts aux *Lettres hollandaises* d'Aubert de La Chesnaye Des Bois (1750)⁴⁸⁶ ; quelques lignes

⁴⁸⁴ Gustave Charlier, « Diderot et la Hollande », *RLC*, n° 21, 1947, p. 190-229.

⁴⁸⁵ Janiçon est une référence sérieuse qui rend accessibles dans son livre des sources hollandaises pour les lecteurs français ; Montesquieu et Voltaire le connaissent, Jaucourt le cite dans l'article « Provinces-Unies » de l'*Encyclopédie*. M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 143-144. Janiçon souhaite donner une idée exacte du gouvernement de la République, des provinces et des villes ; il pense que les ouvrages publiés en français ne sont pas assez fidèles sur ce point. Dans la « Préface » du premier volume, il insiste sur la fiabilité des sources hollandaises et donne des références exactes. Diderot ne peut que reprendre brièvement les sujets que Janiçon décrit minutieusement (États généraux, stathouder, commerce, etc.). Voir François-Michel Janiçon, *État présent de la République des Provinces-Unies*, La Haye, 1729-1730.

⁴⁸⁶ La Chesnaye des Bois reproche aux ouvrages parus sur la Hollande leur intérêt exclusivement historique et cherche à mettre l'accent sur les usages et les mœurs. Il donne un portrait flatteur des habitants et une image idéalisante du pays. Il emprunte lui-même au livre *Le Hollandais ou lettres sur la Hollande ancienne et moderne* de La Barre de Beaumarchais (1738). M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 156-157.

viennent des *Délices de la Hollande* de Parival (1685)⁴⁸⁷. Diderot connaît également l'*Histoire du stathoudérat* de Raynal (1747) et la documentation du chapitre « Pays-Bas autrichiens » est le résumé des *Réflexions sur l'état présent du commerce, fabriques et manufactures des Pays-Bas autrichiens* (1765) de Nicolas Bacon, conseiller aux affaires du commerce⁴⁸⁸. Diderot n'avoue nulle part ces emprunts, il renvoie à une seule source dans le dernier chapitre du *Voyage*, aux mémoires du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas autrichiens.

L'emploi des sources est relativement libre au XVIII^e siècle et cette liberté est également visible chez les voyageurs en Hollande. Nous trouvons des références exactes chez certains auteurs, surtout chez les voyageurs érudits comme Grosley ou Lalande. D'autres sont moins scrupuleux à reconnaître les sources, mais les emprunts, même inattentifs ou non vérifiés, n'excluent pas le jugement personnel⁴⁸⁹. Les chapitres où Diderot puise le plus amplement dans Janiçon ou La Chesnaye des Bois sont ceux sur la géographie, le gouvernement, le système politique, la religion et les institutions ; nous trouvons plusieurs reprises textuelles sur ces sujets⁴⁹⁰. Diderot joint ses propres observations aux emprunts sans signaler la rupture. Il s'agit souvent des passages étendus, parfois même sur un sujet que Diderot connaît bien, comme l'édition en Hollande ou la peinture néerlandaise⁴⁹¹. De plus, il néglige de mettre à jour les informations écrites des décennies avant sa visite et risque ainsi des anachronismes (notons que ses sources majeures sont publiées entre 1730 et 1765).

L'essai intitulé « Sur ma manière de travailler » des *Mélanges pour Catherine II* semble expliquer pourquoi Diderot puise avec si peu de circonspection dans les sources. Le Philosophe affirme qu'il note toutes les idées comme elles lui viennent et range cette matière après un certain temps qui laisse mûrir la réflexion. Il avoue qu'il emprunte aux autres auteurs souvent et sans scrupules et il ne nie pas que son ouvrage ait des failles : « Il est rare que je récrive [...] aussi reste-t-il des négligences, toutes les incorrections légères de la célérité »⁴⁹².

⁴⁸⁷ Diderot puise dans plusieurs guides et relations mais la source n'est pas toujours identifiable parce que ces auteurs se copient aussi. M. van Strien-Chardonneau, « Introduction » au *Voyage de Hollande*, p. 6.

⁴⁸⁸ Hervé Hasquin, « Politique, économie et démographie chez Diderot : aux origines du libéralisme économique et démocratique », dans *Thèmes et Figures du Siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1980, p. 113, note. Diderot a vraisemblablement connu cet ouvrage en consultant les mémoires du ministre Charles de Cobenzl sur l'administration des Pays-Bas autrichiens. *Voyage de Hollande*, p. 186, note 289.

⁴⁸⁹ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 167.

⁴⁹⁰ G. Charlier, art. cité, p. 193-202.

⁴⁹¹ Y. Benot, « Introduction », p. 11.

⁴⁹² *Mélanges*, p. 355.

Il se trouve plusieurs sortes d'erreurs dans les passages empruntés. La paraphrase de Diderot peut légèrement altérer le sens original, comme le montre le cas de « l'ivresse » des Hollandais. Diderot anticipe sur le jugement de Janiçon, qui affirme que l'ivresse causée par la bière forte peut être longue et dangereuse. Diderot généralise hâtivement à partir de ces lignes : « Le peuple s'enivre de bière, souvent de liqueurs fortes, quelquefois de vin. Son ivresse qui dure longtemps et qui se répète souvent, le rend brutal et furieux⁴⁹³. » Il fait également des erreurs d'inattention en copiant des chiffres et le texte fournit ainsi une donnée fausse. Janiçon écrit par exemple que « les Diacres sont élus, installés et relevés tous les deux ans, de la même manière que les Anciens ». Diderot note inexactement cette phrase : « Les diacres sont élus, installés et relevés tous les ans comme les anciens »⁴⁹⁴. Lawrence Bongie attire notre attention sur une phrase frappante sur la tolérance religieuse – qui pourrait être de la plume de Diderot – empruntée directement à Janiçon : « Pour ramener les consciences égarées le gouvernement ne permet d'autres moyens que la prédication. Il se peut que la religion fasse plus de bien dans les autres contrées, mais c'est dans celle-ci qu'elle fait le moins de mal⁴⁹⁵. » Bongie admet néanmoins que cette opinion était très répandue à l'époque⁴⁹⁶.

Nous trouvons d'autres preuves d'une rédaction inattentive dans le *Voyage* de Diderot. Certaines phrases révèlent qu'il n'avait pas le temps ou l'intérêt de travailler d'une manière aussi sévère qu'il l'établit dans le « Préliminaire ». Il écrit en parlant des précautions en cas de famine :

On tient à Amsterdam en réserve des blés pour nourrir pendant quatre ans les Provinces-Unies. Il y a sur ma note les Provinces-Unies ; c'est peut-être les habitants d'Amsterdam qu'il fallait écrire. Quoi qu'il en soit, il est évident que cet approvisionnement en conséquence duquel l'État peut subitement devenir le concurrent du négociant, doit contenir l'avidité de celui-ci⁴⁹⁷.

Diderot remarque que l'information de ses notes est peu vraisemblable mais ne retourne pas à la source. Un autre exemple est la description des femmes hollandaises. Diderot écrit d'abord : « Elles aiment leurs maris brutaux et en sont aimées, les dominent

⁴⁹³ *Voyage de Hollande*, p. 61.

⁴⁹⁴ Cité par L. L. Bongie, art. cité, p. 274-275.

⁴⁹⁵ *Voyage de Hollande*, p. 147. Cette idée est déjà ancienne : Janiçon renvoie aux *Remarques sur l'état des Provinces-Unies* de William Temple (1674). *Ibid.*, note 208.

⁴⁹⁶ L. L. Bongie, art. cité, p. 274.

⁴⁹⁷ *Voyage de Hollande*, p. 57.

dans le domestique et règnent chez elles⁴⁹⁸. » Quelques pages plus loin nous trouvons une phrase qui contredit l'avis précédent et dont l'auteur se soucie lui-même :

Je lis ici sur mes notes que les honnêtes femmes sont malheureuses et qu'elles sont durement et grossièrement traitées par des maris sordides qui regardent à tout. Il me semble avoir dit le contraire ailleurs. Ai-je pris un fait particulier pour les mœurs générales, ou ai-je jugé des mœurs générales par quelques faits particuliers ? Je l'ignore⁴⁹⁹.

En mettant au point les notes de son voyage, Diderot s'aperçoit des lacunes, des affirmations invraisemblables, des contradictions. Quelques remarques prouvent qu'il ne considérait pas, au moins lors de la rédaction, que le texte soit terminé. Le passage montre en même temps que Diderot s'approche des mœurs hollandaises en supposant que la nature humaine est partout la même.

Je lis que les pères sont idolâtres de leurs enfants ingrats ; que s'il se présente une entreprise lucrative et que l'enfant puisse l'enlever à son père, il n'y manque pas, et que le père en rit. Cela est-il vrai ? Cela est-il faux ? Je n'en sais rien. Il faudrait que l'amour de l'or eût singulièrement altéré les idées de l'honnêteté, de la reconnaissance, de la dignité, de la droiture dans l'un et l'autre⁵⁰⁰.

La méthode de Diderot serait donc de noter tout et ensuite confirmer les informations recueillies. Les contradictions éventuelles dans les notes demandent un examen plus profond mais il est trop tard pour les vérifier au cours de la rédaction, quoique formuler un jugement ne soit possible qu'après la dissolution de la contradiction. En effet, le « Préliminaire » fait allusion à ce problème. La remarque suivante laisse supposer que Diderot ajoute cette préface ultérieurement.

Et surtout méfiez-vous de votre imagination et de votre mémoire. L'imagination dénature, soit qu'elle embellisse, soit qu'elle enlaidisse. La mémoire ingrate ne retient rien, la mémoire infidèle mutilé tout. On oublie ce qu'on n'a point écrit, et l'on court inutilement après ce que l'on écrivit avec négligence⁵⁰¹.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 119. Diderot utilise l'adjectif « brutal » dans le sens de grossier. Cette remarque vient en vérité de Janiçon, ce qui explique la différence avec la phrase suivante.

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 122.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 48.

L'image que Diderot forme de la Hollande est en grande partie conforme à l'image d'autres voyageurs français du siècle. Comme le *Voyage de Hollande* s'alimente des lectures et des rencontres avec une élite restreinte, pour la plupart les visiteurs des Galitzine, Diderot ne connaît que d'une manière indirecte de nombreux aspects de la vie hollandaise. Ce phénomène est pourtant assez général : les contacts des voyageurs français avec les habitants se limitent souvent aux milieux diplomatiques, à l'entourage du stathouder, aux milieux universitaires ou aux riches bourgeois d'Amsterdam, ils ne connaissent que superficiellement les autres groupes sociaux. Un des principaux obstacles des rencontres est sans doute l'ignorance de la langue néerlandaise⁵⁰². Diderot ne fait pas figure d'exception : son *Voyage* est riche en thèmes et passages obligés et en anecdotes recopiées.

Néanmoins, le *Voyage de Hollande* est marqué par une réflexion propre à Diderot. Les grands thèmes récurrents ne manquent pas d'intérêt puisqu'il les intègre dans une conception globale sur les Pays-Bas, contrée dont le portrait élogieux est l'opposé des « calamités » russes. Souvent, les notes ne se basent pas sur une enquête personnelle de Diderot mais il respecte la méthode proposée dans le « Préliminaire » en composant l'ensemble du *Voyage*, dont les chapitres s'interrogent sur les sujets suivants : le pays, le gouvernement, la noblesse (une section assez courte), la justice, le commerce, les mœurs, les sciences et les arts, la religion. En revanche, les parties où il insère la plupart de ses expériences personnelles – « Voyage dans quelques villes », « Retour en France » – sont d'une structure moins rigoureuse.

L'influence d'une image répandue : la Hollande à l'esprit des Français au XVIII^e siècle

L'unique récit de voyage important de Diderot décrit ce qu'on pourrait autrement considérer comme une escale. Son intérêt pour la Hollande est accentué sans doute par la déception après le voyage à Saint-Pétersbourg. La République des Provinces-Unies suscite immédiatement l'intérêt du Philosophe, qui consacre à cette étude une partie de son séjour.

La Hollande est l'objet de la réflexion politique au XVIII^e siècle. Henri Brugmans pense que les Pays-Bas étaient considérés comme un pays en avance sur l'époque⁵⁰³. D'après France Marchal, le voyage de Hollande n'avait pas un rôle si important que celui d'Angleterre ou d'Italie, mais il s'agit d'un pays qui attire les savants, les hommes

⁵⁰² M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 251, p. 265.

⁵⁰³ Henri L. Brugmans, « Autour de Diderot en Hollande », *DS*, n° III, 1961, p. 65.

politiques ou les amateurs⁵⁰⁴. Yves Benot remarque que la Hollande accueille les intellectuels français en exil depuis Guez de Balzac et Descartes⁵⁰⁵, ce qui contribue à former l'image du pays de la liberté. L'image véhiculée par la littérature des réfugiés français et la réussite du pays au XVII^e siècle jouent un rôle important dans la représentation des Pays-Bas et les récits des voyageurs de la deuxième moitié du XVIII^e siècle gardent cette image⁵⁰⁶.

Les Provinces-Unies intéressent les Français du siècle des Lumières parce qu'il s'agit d'une des républiques, avec la Suisse, qui soit encore florissante à cette époque. La réflexion sur les forces du pays s'intègre dans une remise en cause plus générale de l'absolutisme et du dirigisme économique ; l'exemple de la Hollande prouve la réussite économique et sociale de la démocratie. Les voyageurs notent généralement que l'originalité de la constitution hollandaise est dans le principe fédératif : chaque province et grande ville garde un certain degré d'autonomie. Ils apprécient l'égalité devant la loi, la liberté civile et la liberté de conscience et affirment que cette liberté permet que le travail des habitants enrichisse la République. L'image du pays de la tolérance est répandue par des réfugiés français ou par leurs fils, comme Pierre Bayle, Le Clerc, Janiçon ; cette image persiste et projette parfois une vision utopique sur la Hollande⁵⁰⁷. Tolérance et réussite économique sont souvent liées à l'esprit des voyageurs : même si la valeur du commerce est ambivalente et on remarque la décadence plus ou moins sensible de la République, l'image qui domine est celle d'un pays encore prospère⁵⁰⁸.

L'image élogieuse des Provinces-Unies n'est pas unanime. Montesquieu émet un jugement plutôt ambigu ; il préfère, comme Voltaire, le modèle anglais au modèle hollandais⁵⁰⁹. D'après lui, la République est sur son déclin et la Hollande aurait besoin d'un homme fort pour se rétablir. En fait, Montesquieu visite le pays dans une période sans stathouder⁵¹⁰ ; il reconnaît que les bourgmestres gardent le pouvoir et il condamne l'effet corrupteur du commerce. Il ne considère pas la démocratie comme un régime idéal parce que la démagogie peut avoir une influence trop forte sur le peuple : « Les Hollandais ont deux sortes de rois : les bourgmestres, qui distribuent tous les emplois [...] Les autres rois sont le bas peuple, qui est le tyran le plus insolent que l'on puisse avoir »⁵¹¹. Selon

⁵⁰⁴ France Marchal, *La Culture de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 355.

⁵⁰⁵ Y. Benot, « Introduction », p. 5.

⁵⁰⁶ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 268.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 268-270.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 287-301.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁵¹⁰ Les Provinces-Unies n'ont pas de stathouder entre 1702 et 1747.

⁵¹¹ Montesquieu, *Voyage de Gratz à La Haye*, p. 863.

Montesquieu, le danger principal est que l'absence de pouvoir central peut conduire au despotisme ; il remarque que la République « ne se relèvera jamais sans un stathouder »⁵¹². Un demi-siècle plus tard, Diderot craint le despotisme d'une raison tout à fait opposée : d'après lui c'est le stathoudérat héréditaire qui ramènera la monarchie absolue.

Montesquieu écrit assez peu sur la Hollande dans *L'Esprit des lois*. Il ne parle pas du stathoudérat ; l'ouvrage apparaît en fait l'année suivant le rétablissement de cette fonction. Il estime surtout le principe fédératif et le pouvoir modéré de la République⁵¹³ : la Hollande est une république où plusieurs corps politiques s'unissent par une convention et cette forme empêche la destruction extérieure de l'État. Montesquieu pense que l'avantage de la constitution hollandaise est qu'une province doit avoir le consentement des autres pour une alliance, ainsi les provinces indépendantes à l'intérieur agissent comme un corps uni face aux autres nations⁵¹⁴. Il constate également que les « pays formés par l'industrie des hommes » ont toujours besoin d'un gouvernement modéré : il considère la Hollande comme un pays « que la nature a [fait] pour avoir attention sur elle-même, et non pas pour être [abandonné] à la nonchalance ou au caprice »⁵¹⁵.

Le chevalier de Jaucourt emprunte souvent à *L'Esprit des lois* dans les articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la Hollande mais il donne une image plus favorable de la République que Montesquieu⁵¹⁶. L'article « Provinces-Unies » contient plusieurs éléments communs aux voyages : la Hollande est un pays plutôt mauvais, rendu fertile par le travail des habitants, il y a beaucoup de belles villes par rapport à son étendue, la liberté y « fait fleurir les arts et les sciences ». Jaucourt résume les particularités les plus connues de la République : l'importance et les coûts élevés de l'entretien continual des digues, la tolérance de toutes les religions, l'essor du commerce, de nombreux impôts élevés, un commerce florissant mais un État endetté à cause des guerres qu'il a subies. À la fin de l'article, Jaucourt renvoie le lecteur aux sources qui font autorité : Janiçon, Basnage et Le Clerc⁵¹⁷.

À l'encontre de Montesquieu, Voltaire rend hommage aux Pays-Bas, citant ce pays plusieurs fois comme l'exemple de la tolérance, mais il n'analyse pas en détail le système

⁵¹² *Ibid.*, p. 872.

⁵¹³ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 284-290.

⁵¹⁴ *L'Esprit des lois*, livre IX, chap. 1 et 3, p. 369-371.

⁵¹⁵ *Ibid.*, livre XVIII, chap. 6, p. 535.

⁵¹⁶ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 284.

⁵¹⁷ Art. « Provinces-Unies », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XIII, Neufchastel, 1765, p. 519-522. Les sources en question sont les *Annales des Provinces-Unies* de J. Basnage (1726) et l'*Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas* de J. Le Clerc (1723). Voir M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 141.

du gouvernement. Il en apprécie, comme Montesquieu, le principe fédératif et pense que c'est l'intérêt de garder la liberté qui réunit les sept provinces⁵¹⁸. Cependant, la Hollande n'est pas le pays de la tolérance absolue. Comme il le remarque dans la lettre « Sur Descartes et Newton » (*Lettres philosophiques*, XIV), Descartes « fut aussi persécuté par les prétendus philosophes de la Hollande [...] Il fut obligé de sortir d'Utrecht ; il essuya l'accusation d'athéisme »⁵¹⁹. Voltaire ne nie pas que l'intolérance religieuse ait causé des désastres dans tous les pays européens mais l'Allemagne, l'Angleterre et surtout la Hollande ont vaincu cette absurdité, à l'opposé de la France⁵²⁰. Dans l'*Essai sur les mœurs*, il observe le succès de la République au XVII^e siècle. Il reprend plusieurs idées répandues : la Hollande est un petit pays littoral qui doit sa richesse au travail de ses habitants et les Hollandais doivent maintenir la liberté et la tolérance pour assurer le commerce. Cependant, il cite le débat entre les gomaristes et les arminiens, qui conduit à l'exécution du grand pensionnaire Barneveld (1619), comme un exemple à craindre : la discussion religieuse aggrave l'hostilité des partis politiques et met en danger la paix et la prospérité du pays. La liberté et la tolérance maintenues pour le commerce ne vainquent pas l'absurdité des ambitions du pouvoir aux Pays-Bas⁵²¹.

Un pays rendu fertile par l'intelligence humaine

Diderot, suivant l'ordre établi dans le « Préliminaire », commence par considérer la situation des Pays-Bas. Il ne conteste pas l'image généralement répandue d'un pays pauvre rendu florissant par le travail assidu de ses habitants. C'est en effet une idée très fréquente, « le paradoxe hollandais »⁵²². Le premier chapitre, « Le médecin ou Du pays », débute avec une idée d'ordre général qui essaie d'expliquer pourquoi les zones peu habitables de la terre sont peuplées.

On dirait que les peuples, soumis comme les autres corps à l'action de la force centrifuge, sont constamment entraînés des pôles vers l'équateur où ils iraient se presser sur une même zone, s'ils n'en étaient écartés par mille causes diverses, et s'ils ne devenaient de plus en plus stationnaires à mesure qu'ils descendent⁵²³.

⁵¹⁸ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 285-287.

⁵¹⁹ Voltaire, *Lettres philosophiques*, dans *Mélanges*, Paris, Gallimard, 1961 (coll. La Pléiade), p. 54-56.

⁵²⁰ Voltaire, *Traité sur la tolérance*, dans *Mélanges*, Paris, Gallimard, 1961 (coll. La Pléiade), p. 976.

⁵²¹ Chap. 187, « De la Hollande au XVII^e siècle », dans *Essai sur les mœurs*, tome II, p. 727-731.

⁵²² *Voyage de Hollande*, p. 110, note 143.

⁵²³ *Ibid.*, p. 49.

Peupler une région hostile n'est pas une possibilité mais une contrainte. La première phrase suggère que le chapitre décrira la manière de s'adapter à ces circonstances. Diderot n'entame pas le texte comme un récit de voyage (qui commence souvent par le départ) mais sous un point de vue théorique, regardant les peuples comme les corps soumis aux lois physiques. Le « on dirait » suggère que Diderot parlera plutôt des « mille causes diverses » dans la suite et ne poursuivra pas cette pensée spéculative, inspirée vraisemblablement par ses autres préoccupations à l'époque, comme les *Éléments de physiologie* (1774, améliorés en 1778). La question qui l'intéressera dans les pages suivantes est comment construire un État dans un environnement inadapté à la population.

Le premier chapitre, qui compile souvent Janiçon, est en vérité la juxtaposition de données concrètes et d'affirmations plus générales. La description du paysage hollandais – naturel et urbain – ramène Diderot plusieurs fois à l'influence de l'environnement physique sur le mode de vie : « Il n'y a point d'usage constant et général chez une nation sans une raison physique »⁵²⁴. La question sous-jacente est celle de beaucoup d'autres contemporains : comment une nation a-t-elle pu devenir aussi prospère dans une région pauvre en ressources, exposée aux catastrophes naturelles ? Néanmoins, l'idée d'opposer la prospérité du pays et l'hostilité de la nature est un passage obligé⁵²⁵. Cette représentation est profondément enracinée à cause de la lutte des Hollandais contre la mer : il s'agit d'une terre à défendre contre les éléments.

Le chapitre reprend nombre d'éléments communs aux voyages de Hollande : la vue des clochers du loin, l'impression d'une terre inondée, d'un pays construit au milieu des eaux, la menace constante de la mer et l'intelligence qui vainc, bien que seulement temporellement, cette force. Diderot ne manque pas de faire allusion au stéréotype du climat désagréable et de la mer menaçant le peuple : « L'air y est humide et malsain »⁵²⁶, « Ici l'on n'est jamais sûr de deux belles journées de suite »⁵²⁷, « Les vicissitudes de l'atmosphère laissent ici peu de différence entre les habits d'hiver et les habits d'été »⁵²⁸, « La mer et les rivières qui procurent l'abondance aux Provinces-Unies, en deviennent par la situation basse et plate du sol de dangereuses ennemis »⁵²⁹. Il souligne en même temps la productivité du pays suivant Janiçon : « [...] la mer, les rivières et les canaux y

⁵²⁴ *Ibid.*, p. 62.

⁵²⁵ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 273.

⁵²⁶ *Voyage de Hollande*, p. 49.

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 50.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 52.

entretiennent l'abondance de tout ce qui est nécessaire, utile et agréable à la vie »⁵³⁰. Comme ses prédecesseurs et contemporains, Diderot attribue cette richesse au travail continu des Hollandais :

Naturellement le pays n'est pas trop habitable, cependant il n'y en a guère au monde de plus riche et de plus peuplé, relativement à son étendue, effets de l'industrie, de l'activité, de l'économie, du travail assidu et de l'amour du gain⁵³¹.

Dans leur contrée ils ont mis à la chaîne l'air, l'eau et la terre : trois esclaves sans le secours desquels ils ne feraient pas la vingtième partie de leurs ouvrages⁵³².

Diderot note encore dans le chapitre sur le commerce : « C'est là qu'on voit à chaque pas l'art aux prises avec la nature, et l'art toujours victorieux⁵³³. » Il regarde la menace de la mer et la nécessité de l'entretien continual des digues comme les spécificités du pays qui influencent l'esprit de la nation. Mais c'est dans l'*Histoire des deux Indes* et non pas dans le *Voyage de Hollande* qu'il élabore cette conception.

Diderot dépeint la Hollande comme « le grenier commun de l'Europe »⁵³⁴, apprécie la propreté des villes et des maisons, l'utilité des canaux et la beauté des jardins qui remplacent les forêts. Mais il ne se montre pas sensible au paysage hollandais dans les lettres ; nous pouvons donc voir dans cette description plutôt une expérience livresque. Il n'est pas étonnant que le paysage soit également absent dans une grande partie du *Voyage*.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 55.

⁵³¹ *Ibid.*, p. 56.

⁵³² *Ibid.*, p. 58.

⁵³³ *Ibid.*, p. 112.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 57.

Le *Voyage et la critique du stathoudérat*

Le rôle et le pouvoir du stathouder, gouverneur dans un État républicain, suscitent un débat chez les milieux intellectuels du siècle. Alors que Montesquieu regarde le stathoudérat comme le fondement de la stabilité, cette fonction héréditaire est critiquée par plusieurs contemporains. Une des sources que Diderot a certainement lue est l'*Histoire du stathoudérat* (1747) de Raynal. Dans cet ouvrage, l'auteur fait l'éloge de la constitution hollandaise et considère le rétablissement du stathoudérat comme un danger pour la République. En 1747, l'intérêt de la politique française était de s'opposer au rétablissement de cette fonction pour contrarier la politique anglaise qui soutenait la dynastie Nassau-Orange⁵³⁵.

Diderot ne parle pas du stathouder dans sa *Correspondance* mais il décrit sa rencontre avec les Bentinck, qui ont eu un rôle dans le rétablissement du stathoudérat en 1747. Il les présente à Sophie Volland en soulignant leur dignité, les assimilant aux anciens Romains :

J'ai vu ici deux vieillards qui ont eu jusqu'à présent qu'ils sont un peu sous la remise, où ils se trouvent mal et avec raison, la plus grande influence dans les affaires du gouvernement. À leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, en vérité il me semblait que j'étais entre les Fabius et les Régulus. Rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables personnages-là⁵³⁶.

Il met en relief les mêmes traits dans le passage reformulé à Mme d'Épinay dans la lettre écrite le même jour :

J'ai fait connaissance avec deux vieillards qui ont eu la plus grande part aux affaires du gouvernement, et qui sont à présent sous la remise, où ils se trouvent mal et avec juste raison. Ce sont les deux Bentinck. À leur air grave, à leur ton sentencieux et sévère, on se croirait entre Fabius et Régulus. Rien ne rappelle les vieux Romains comme ces deux respectables vieillards⁵³⁷.

Les deux lettres n'expliquent pas l'allusion aux événements de 1747 et se restreignent au portrait des Bentick. Diderot en reparle dans le sous-chapitre « Du

⁵³⁵ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 145-146.

⁵³⁶ Le 22 juillet 1773, *Correspondance*, p. 1181.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 1183.

stathoudérat » du *Voyage*, où il ajoute que les Bentick espéraient une plus grande influence sur le stathouder à cause de leur rôle dans le rétablissement de cette fonction. Les premiers paragraphes résument les droits et les charges du stathouder. Diderot est convaincu que cette fonction héréditaire est la faiblesse de la politique hollandaise mais sa critique ne se fait pas encore sentir en parlant des Bentinck, qu'il présente comme des personnages légendaires de l'histoire contemporaine :

Le stathoudérat est devenu héréditaire sous le père du stathouder actuel. [Guillaume V] C'est l'ouvrage des Bentings, chefs de la noblesse et tous les deux chéris du peuple. [...] J'ai vu ces hommes ; je leur trouvais la gravité imposante et rustique des anciens Romains. De Rhoone, le cadet, avait le regard pénétrant et vif, il voulait fortement, mais il ne voulait pas longtemps. L'aîné projetait lentement, mais il ne se relâchait point⁵³⁸.

Ce portrait ne dépasse pas un simple rôle illustratif et met en relief, de manière tout à fait naturelle dans un récit de voyage, la rencontre personnelle. Diderot considère le stathoudérat sous un point de vue théorique dans la suite : il s'agit d'une étape intermédiaire entre le régime républicain et la monarchie absolue. Il se montre sceptique concernant l'avenir du pays à cause du rétablissement du stathoudérat héréditaire :

La fantaisie d'un stathouder est d'être roi ; il est porté vers ce terme par une impulsion naturelle, mais il en est éloigné⁵³⁹.

Les funestes effets de ce gouvernement commencent à se faire sentir, de jour en jour ils s'accroîtront avec l'autorité du stathouder, jusqu'à ce que par des progrès insensibles cette autorité conduite à l'extrême amène l'esclavage et la misère, source d'une autre révolution⁵⁴⁰.

Plusieurs de ces pensées se retrouveront dans l'*Histoire des deux Indes*, dans le chapitre « Ancienne sagesse des Hollandais et leur corruption actuelle »⁵⁴¹.

Selon Diderot, ce gouverneur ne convient pas à une nation qui doit sa richesse au commerce : « Si l'on y réfléchit avec attention, on s'apercevra que le gouvernement le plus voisin de la pure démocratie est celui qui convient le mieux à un peuple commerçant dont

⁵³⁸ *Voyage de Hollande*, p. 77.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 83.

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 84-85.

⁵⁴¹ Livre II, chap. 27.

la prospérité dépend de la plus grande liberté dans ses opérations⁵⁴². » Il remarque dans le chapitre sur le commerce que la Hollande garde sa supériorité dans le commerce international « tant qu'elle subsistera en république »⁵⁴³.

Diderot pense que le rétablissement du stathoudérat était la conséquence d'un moment particulier et non pas celle de la volonté générale⁵⁴⁴. La république a choisi un gouverneur pour consolider le pays après les révoltes ; en perpétuant cette fonction elle s'approche du système monarchique ou même despote qui peut amener à un nouveau bouleversement. Diderot admet toutefois que la politique hollandaise se caractérise par un équilibre : un pays commerçant ne veut pas de guerres et restreint les ambitions militaires du stathouder. Pour le Philosophe, le pouvoir concentré dans les mains d'une seule personne est toujours dangereux. Cette réflexion le ramène à la nécessité du concours aux fonctions publiques, plusieurs fois mise en relief dans les œuvres composées pour Catherine II : « Dans une société bien ordonnée il ne doit point y avoir d'emplois héréditaires ; c'est au talent à donner la place⁵⁴⁵. »

Il insère plusieurs anecdotes pour illustrer l'opposition au stathoudérat et ces histoires mettent en évidence que la république permet la critique dirigée contre le prince.

Le stathouder eut avis qu'il allait paraître un ouvrage violent sous le titre de *L'Inutilité du stathoudérat* ; il mit tout en œuvre pour en empêcher l'impression. Les magistrats lui dirent : *Ou la chose n'est pas, et dans ce cas il importe peu qu'on la publie ; ou la chose est, et dans ce cas il est bon qu'on le sache*. Il ne serait pas difficile d'en composer un second où l'on prouverait que le stathoudérat héréditaire est nuisible⁵⁴⁶.

Plusieurs histoires montrent que les citoyens de la République ne veulent pas renoncer à leurs droits. Le stathouder veut augmenter son pouvoir et il est prudent seulement parce que les villes et les provinces sont fières de leur souveraineté. La princesse Caroline, mère de Guillaume V d'Orange, « fière et despote », n'accepte aucun des trois concurrents que les bourgmestres d'Amsterdam lui présentent. Diderot remarque

⁵⁴² *Voyage de Hollande*, p. 84.

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 107.

⁵⁴⁴ Les Provinces-Unies sont contraintes à prendre cette décision à cause des victoires de la France dans la guerre de Succession d'Autriche. *Ibid.*, p. 206, note 54.

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 82.

⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 81. Il s'agit probablement du pamphlet de Pieter Paulus (1773). *Ibid.*, note 81. Le chapitre sur le gouvernement hollandais emprunte beaucoup à Janiçon mais la critique directe d'une institution ou les anecdotes sur l'esprit républicain viennent toujours de Diderot. Y. Benot, « Introduction », p. 14.

que cet événement est exemplaire : les bourgmestres « se passèrent de son agrément, et l'on s'en est passé depuis »⁵⁴⁷.

Les anecdotes sur l'opposition du parti républicain donnent deux leçons. D'une part, le choix des fonctions doit se faire selon le mérite et le stathouder ne peut pas accorder de priviléges. D'autre part, si le stathouder dépasse ses droits, le peuple doit s'opposer à son autorité. Or, Diderot s'occupe de l'autorité législative du peuple et de la nécessité du concours aux fonctions publiques dans les ouvrages sur la Russie. L'aspect démocratique de sa pensée politique est influencé par son étude des Provinces-Unies.

Monarchie et république : un miroir de la France

Comme souvent dans les récits de voyage, le pays visité devient un miroir du pays du voyageur et la description est censée en révéler les défauts ou les valeurs. Diderot est à la recherche d'un modèle politique au moment de son séjour en Hollande ; en témoignent les *Mélanges pour Catherine II*, où il constate la décadence du royaume français. Mais la comparaison entre la France et la Hollande reste implicite dans le *Voyage* et, même si Diderot exprime son approbation pour la République, il n'érige pas les Pays-Bas en modèle absolu. Nous n'y trouvons pas de critique directe de la France non plus, à l'encontre des *Mélanges*.

La Hollande devient l'exemple de l'égalité en droit, du succès du commerce et du pouvoir de la bourgeoisie. La tolérance assure la paix civile et empêche les maux du fanatisme ; il n'y a « ni persécuteur, ni persécuté »⁵⁴⁸. Cette représentation n'est pas novatrice mais elle occupe une place particulière dans la pensée de Diderot. La Hollande est un pays intermédiaire entre la France « vieillie » et la Russie à « civiliser ». L'important est d'examiner si le système politique hollandais pourrait servir de modèle. La réussite de la République hollandaise procure à Diderot un espoir à un moment où il rejette toute sorte de régime absolu.

Selon France Marchal, l'éloge des vertus républicaines dans le *Voyage de Hollande* s'alimente des lectures mais les expériences personnelles tempèrent cet idéal et sont à l'origine des rectifications dans le texte : Diderot reconnaît par exemple un peuple avide du gain dans une nation présentée auparavant comme économe et modeste⁵⁴⁹. Anthony Strugnell constate que l'on ne peut pas distinguer les parties écrites pendant le premier et le

⁵⁴⁷ *Voyage de Hollande*, p. 79.

⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁵⁴⁹ F. Marchal, *op. cit.*, p. 359.

deuxième séjour mais les contradictions ou différences suggèrent une rédaction séparée. Certains changements peuvent être attribués d'une part à l'influence du voyage à Saint-Pétersbourg et d'autre part à une meilleure documentation au cours du deuxième séjour à La Haye. Alors que Diderot est attentif au libéralisme et à la conscience républicaine dans les notes de 1773, il remarque le déclin de ces qualités en 1774. Strugnell admet que la séparation ne peut pas être établie d'une manière certaine mais il remarque que certaines observations (presque certainement de 1773) semblent naïves et erronées : Diderot fait l'éloge inconditionnel des États généraux et il ne s'aperçoit pas encore du fait que la Hollande n'est pas entièrement démocratique parce que le pouvoir est presque exclusivement chez les régents, c'est-à-dire quelques familles de la haute bourgeoisie. Chaque province ou chaque ville n'est pas autonome et le peuple n'est pas souverain dans la République, contrairement à ce qu'il pense pendant son premier séjour⁵⁵⁰. C'est seulement en 1774 que Diderot met en cause vigoureusement l'institution du stathoudérateur héréditaire et note la corruption morale à côté du déclin politique⁵⁵¹. Mais, même si la Hollande du XVIII^e siècle n'était pas entièrement démocratique parce que la haute bourgeoisie était devenue une seconde aristocratie, elle offrait un modèle théorique au Philosophe⁵⁵².

Les récits de voyage mentionnent presque toujours le fondement de la République (l'Union d'Utrecht, 1579) et présentent brièvement sa constitution. Les voyageurs notent que les Provinces-Unies fonctionnent comme une coalition de villes, ils parlent des États provinciaux, qui se composent de la noblesse représentant la campagne et de la haute bourgeoisie représentant les villes, et des États généraux, composés des délégués des provinces, qui traitent des affaires communes à la République et représentent la Hollande devant les pays étrangers. L'erreur fréquente de voir dans les États généraux un pouvoir souverain vient de cette dernière responsabilité. Le stathoudérateur les intéresse parce que cette fonction rapproche le système politique hollandais à la monarchie constitutionnelle anglaise⁵⁵³.

La comparaison entre la Hollande et la France est implicite mais omniprésente chez Diderot. La situation du pays est déjà significative – un petit pays littoral devenu prospère

⁵⁵⁰ Anthony Strugnell, *Diderot's Politics. A Study of the Evolution of Diderot's Political Thought after the Encyclopédie*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1973, p. 145-148. Diderot sait par ses lectures que le gouvernement hollandais est en partie aristocratique ; il intègre un passage trouvé chez La Chesnaye des Bois sur cette particularité au chapitre « L'homme d'état » du *Voyage. Voyage de Hollande*, p. 70, note 57.

⁵⁵¹ A. Strugnell, *op. cit.*, p. 192.

⁵⁵² Jacques Proust, « Diderot et l'expérience russe : un exemple de pratique théorique au XVIII^e siècle », *SVEC*, n° 94, Oxford, VF, 1976, p. 1790.

⁵⁵³ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 282-289.

face à une grande nation puissante – ce qui conduit à une réflexion sur le gouvernement qui convient à tel ou tel État. La richesse des Provinces-Unies est due non pas aux ressources naturelles mais au travail des habitants. Le portrait typique des Hollandais repris par Diderot – simplicité, frugalité, assiduité et fierté républicaine – est sans conteste positif bien que l'esprit mercantile ait ses défauts. En même temps, Diderot compare le gouvernement hollandais à celui de l'Angleterre : il apprécie que le pouvoir des représentants soit limité aux Provinces-Unies, parce que les États généraux doivent demander le consentement des États particuliers.

La constitution hollandaise paraît en cela meilleure que la constitution anglaise qui donne un pouvoir illimité aux membres du Parlement. Là, un député ne dira pas à ses commettants : « Je vous ai achetés bien cher, et je vous vendrai le plus chèrement que je pourrai... » Ce propos serait immédiatement suivi de sa déposition⁵⁵⁴.

Il approuve également que la participation politique repose sur la propriété⁵⁵⁵ et ajoute après des passages sur le système politique empruntés à Janiçon : « J'avoue que plus j'examine cette constitution, plus elle me paraît sage. Mais n'a-t-elle aucun inconvénient ? J'en doute. Mais peut-elle convenir à un grand empire ? C'est une question à examiner⁵⁵⁶. »

Diderot souligne le rôle des États généraux au moment où il condamne la dispersion des parlements en France et où il se rend compte que la commission législative de Catherine II n'est qu'une réforme apparente. Il décrit le système politique des Provinces-Unies d'après Janiçon mais ajoute des commentaires, comme la comparaison de la constitution anglaise et hollandaise. Il trouve que l'obligation du consentement des États particuliers des sept provinces pour toute décision importante limite avantageusement le pouvoir des États généraux, qu'il décrit comme une assemblée solennelle et auguste où l'on voit « des commerçants, des bourgeois prendre le ton imposant et l'air majestueux des rois »⁵⁵⁷. Cette phrase correspond sans doute plus à un idéal qu'à la réalité.

Diderot répète les qualités souvent évoquées, comme liberté, tolérance, prospérité. Le début du chapitre « L'homme d'État ou Du gouvernement » résume en quelques paragraphes l'histoire de la République, dont la fondation était « l'effet naturel de tant de causes réunies », c'est-à-dire du despotisme des monarques absents et du mécontentement

⁵⁵⁴ *Voyage de Hollande*, p. 71.

⁵⁵⁵ M. van Strien-Chardonneau, p. 286 et *Voyage de Hollande*, p. 76.

⁵⁵⁶ *Voyage de Hollande*, p. 76.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 72.

du peuple⁵⁵⁸. Diderot est convaincu que la liberté fait naître la prospérité et favorise la population, alors que le régime monarchique freine le progrès et asservit la réflexion. Le portrait du pays est quelque peu idéalisé dans ce chapitre : « une des choses dont on est continuellement et délicieusement touché dans toute la Hollande, c'est de n'y rencontrer nulle part ni la vue de la misère, ni le spectacle de la tyrannie »⁵⁵⁹. Et l'absence de misère garantit l'ordre public : « les crimes sont d'autant plus rares qu'il y a moins de misère »⁵⁶⁰. Diderot remarque que la Hollande est chargée d'impôts mais que les taxes sont « proportionnées aux fortunes, qu'elles sont vraiment employées aux besoins de l'État, et qu'elles ne s'évanouissent point en passant par une longue suite de mains rapaces »⁵⁶¹. Cette répartition lui paraît plus juste que les priviléges de la noblesse et du clergé.

L'idéal républicain est tempéré dans la suite bien que l'auteur continue d'apprécier les aspects démocratiques et ses résultats : l'aisance due à la liberté du commerce, la tolérance religieuse, la liberté de presse, le progrès des arts mécaniques, la pauvreté et les crimes réduits. Mais les phénomènes opposés ne manquent pas, ce qui explique la mise en cause partielle de cet idéal. Diderot reconnaît que « [leur] gouvernement est un mélange de démocratie et d'aristocratie »⁵⁶², il assure que la tolérance religieuse ne signifie pas une plus grande compréhension des philosophies laïques et voit la cause du déclin artistique dans un esprit strictement pragmatique.

Diderot regrette que la liberté de conscience, procurée par les lois, n'encourage pas l'esprit philosophique. Il trouve que tolérance ne veut pas dire compréhension, même si la Hollande permet l'existence des idéologies étrangères à ses vues, parce que la plupart des habitants sont des protestants fidèles.

La nation est superstitieuse, ennemie de la philosophie et de la liberté de penser en matière de religion ; cependant on ne persécute personne. Le matérialiste y est en horreur, mais y vit en paix. La distribution des livres impies y est plus difficile qu'en France, et les incrédules plus rares et plus haïs⁵⁶³.

Diderot remarque un paradoxe ici. Le Hollandais est croyant, fidèle au protestantisme, mais il regarde la tolérance religieuse comme la première condition de la

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 69.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 101.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 88.

⁵⁶² *Ibid.*, p. 70.

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 140. Diderot rencontre toutefois plus d'incompréhension à l'égard de son athéisme en Russie qu'en Hollande.

paix à l'intérieur du pays : réticent envers les nouvelles idées, la paix lui est plus importante que la domination sur les autres vues. Diderot apprécie pourtant cette tolérance car, en absence de l'unité formée par une seule religion imposée, les droits civils et le respect des lois deviendront plus importants : « Malgré la diversité des croyances, toutes les nations ne font ici qu'un même corps civil, dont la loi forme le lien⁵⁶⁴. » Il parle vraisemblablement d'après ses expériences des ouvrages athées, et l'avidité de l'éditeur hollandais, qui « imprime tout ce qu'on lui présente, mais ne donne point d'argent », est une occasion de critiquer encore une fois l'intolérance en France et de plaider pour la liberté de presse⁵⁶⁵.

Diderot regarde avec curiosité le système juridique hollandais, il en apprécie certains aspects, considère d'autres comme bizarres ou mal fondés. D'une part, il y retrouve la voix du peuple et l'égalité devant le tribunal. D'autre part, certains lois et usages lui paraissent nocifs, comme le droit du bailli d'amender les délinquants sur son propre compte. Diderot pense que la prospérité réduit nécessairement le nombre des crimes mais que la Hollande, pays du refuge et de la tolérance, donne parfois asile aux malfaiteurs : « La Hollande est la patrie de tous les amis de la liberté, et l'asile de quelques fripons, mais asile inviolable⁵⁶⁶. »

L'information sur le système juridique vient en partie de Janiçon. Mais ce chapitre illustre bien que Diderot contredit parfois ses sources. Il pense que le bailli est presque toujours corrompu : « le bailli a son intérêt à multiplier les délits ; c'est à parler exactement un promoteur du vice son contribuable »⁵⁶⁷. Diderot raconte quelques anecdotes pour appuyer cette idée et pour montrer que le bailli tend des pièges afin de pouvoir amender les citoyens riches⁵⁶⁸. Cependant, toute cette réflexion est en contradiction avec un paragraphe sur la liberté légale qu'il copie de Janiçon :

Un chacun est maître chez soi. La liberté civile y met tous les habitants de niveau. Les petits ne peuvent être opprimés par les grands, ni les pauvres par les riches. En maintenant les priviléges des citoyens, le magistrat défend les siens⁵⁶⁹.

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 137.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 106.

⁵⁶⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁶⁸ Diderot revient à cette question encore dans le « Voyage dans quelques villes de la Hollande ». Il raconte que le bailli de Harlem a fait travailler les courtisanes du quartier sur son propre compte bien que cette scandaleuse ait déjà cessé. *Ibid.*, p. 175.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 105.

Diderot copie certains faits dans la source : chaque province a une cour de justice, ce qui garantit le bon fonctionnement juridique, cette cour observe les lois municipales ou les lois des États (ou au défaut le droit romain), les juges passent pour incorruptibles mais les procès sont lents, comme partout ailleurs. Il reprend également le jugement de Janiçon : l'égalité devant la loi et les droits de citoyen renforcent la probité et le patriotisme des Hollandais⁵⁷⁰.

Diderot retient que les juges sont amovibles, ce qui protège contre la corruption des tribunaux. Une institution qu'il apprécie est le tribunal *Pro Deo*. Il en écrit à Mme Necker sans mentionner les inconvénients qu'il notera dans le *Voyage* : « Il y a un tribunal, appelé *Pro Deo*, où le pauvre trouve gratuitement un procureur pour instruire son affaire, un avocat pour la plaider, des juges pour la décider⁵⁷¹. » Dans le chapitre « L'homme de loi ou De la magistrature », il remarque que cette institution ne fonctionne pas bien parce que les frais excèdent parfois le fonds et la lenteur de la chambre laisse l'indigent sans ressources⁵⁷². L'approbation de Diderot est pourtant évidente : il fait mention de cette institution à Catherine II et lui propose de créer un tribunal similaire⁵⁷³. Diderot note d'autres lois qui méritent d'être considérés. Les conjoints peuvent tester librement, déshériter leur époux, ce qui pourrait rendre les mariages plus heureux selon Diderot : « Une pareille loi éteindrait parmi nous la galanterie des femmes et des hommes et la fatuité des jeunes gens⁵⁷⁴. »

Les voyageurs du XVIII^e siècle regardent presque toujours les villes et le paysage urbain hollandais en les comparant à la France. Ils ont souvent l'impression que les villes hollandaises sont uniformes, mais voient dans leur organisation le signe de la richesse et de la prospérité du pays. La ville qui les impressionne le plus est Amsterdam ; la vue de Rotterdam est popularisée par les tableaux des peintres hollandais ; La Haye est considérée comme la ville la plus élégante du pays et cette beauté est attribuée à la résidence du stathouder, à l'architecture, aux places et aux promenades⁵⁷⁵.

Les impressions personnelles de Diderot se mêlent à l'image répandue de ce paysage urbain. Il apprécie la propreté et la netteté des villes dont les maisons sont bâties le long des canaux bordés d'arbres : « on croit être toujours à la campagne, et les hameaux

⁵⁷⁰ *Ibid.*, p. 97-98, p. 105.

⁵⁷¹ Le 6 septembre 1774, *Correspondance*, p. 1252.

⁵⁷² *Voyage de Hollande*, p. 99.

⁵⁷³ *Mélanges*, p. 244.

⁵⁷⁴ *Voyage de Hollande*, p. 101.

⁵⁷⁵ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 235-237, p. 243.

semblent avoir été créés pendant la nuit d'un coup de baguette »⁵⁷⁶. Il note, comme ses contemporains, que les villes reflètent la richesse et la liberté : « Ici les villes, les bourgs et les villages se touchent, et la population s'en accroît sans cesse. Les républiques se recrutent aux dépens des monarchies⁵⁷⁷. » L'explication est sous-jacente : les Pays-Bas, pays riche et peuplé, l'est devenu grâce à la sagesse de l'administration. Le manque du réseau urbain et la difficulté du transport intérieur le frapperont d'autant plus en Russie.

La monarchie absolue ne pâtit pas la comparaison avec le régime républicain : Diderot oppose d'une manière assez sévère les Provinces-Unies et les Pays-Bas autrichiens. Le Philosophe y voit une véritable frontière quand il retourne en France – « J'ai fait mes adieux au pays de la liberté, et j'entre dans les Pays-Bas autrichiens »⁵⁷⁸. Il considère ces derniers comme un pays mal administré, subordonné à un gouvernement oppressif, qui n'encourage ni l'agriculture, ni les manufactures, ni le commerce. Diderot ne voit nulle part le travail assidu qu'il appréciait en Hollande. Il traite de nombreux problèmes et intègre des chiffres, données et calculs trouvés dans les sources : l'agriculture est peu productive faute de chemins, le pouvoir des corporations gêne l'industrie, la navigation est faible, le goût du luxe est trop fort, les habitants émigrent, l'exportation des grains est prohibée, etc. Diderot attribue l'état arriéré du pays à la subordination à une monarchie lointaine et il oppose cette politique à l'idéal républicain.

Un thème particulier : les habitants, les mœurs

Décrire les habitants des pays visités, réfléchir sur les mœurs et sur le caractère national est un sujet obligé dans les récits de voyage. Diderot y consacre un chapitre qui contient naturellement beaucoup de généralisations mais aussi quelques portraits plus originaux. Il caractérise les Hollandais par leur sens commun et par leur fierté républicaine dans ses lettres : « ils sont bien possédés de l'esprit républicain ; et cela depuis les premières conditions jusqu'aux dernières »⁵⁷⁹. Il présente les Hollandaises en ces termes : « Les promenades sont charmantes ; je ne sais si les femmes sont bien sages ; mais avec leurs grands chapeaux de paille, leurs yeux baissés, et ces énormes fichus étalés sur leur gorge, elles ont toutes l'air de revenir du salut ou d'aller à confesse⁵⁸⁰. » Il reprend le même passage avec de légères variations en écrivant à Mme d'Épinay : « Les promenades sont

⁵⁷⁶ *Voyage de Hollande*, p. 60.

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 185.

⁵⁷⁹ Lettre à Sophie Volland le 22 juillet 1773, *Correspondance*, p. 1181.

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 1180.

charmantes. La seule chose qui m'en déplaise, c'est de ne voir que de grands chapeaux de paille, des yeux baissés, de grands fichus bien étalés, un air triste et sérieux. Tout cela a l'air de revenir du salut, ou d'aller à confesse⁵⁸¹. » Cette première impression correspond en partie aux attentes : la sagesse des Hollandaises est en vérité une idée reçue.

Tandis que les lettres contiennent des notations directes de Diderot, le portrait des habitants dans le *Voyage de Hollande* est largement fait d'emprunts. La description suit à la fois Janiçon et La Chesnaye Des Bois et les éventuelles contradictions sont dues au mélange des sources. Diderot donne ainsi une description que l'on retrouve sous la plume de nombreux auteurs du XVIII^e siècle⁵⁸², mais il ajoute quelques remarques et commentaires aux traits empruntés. Ce qui nuance le jugement parfois rapide et la généralisation fréquente, c'est la réflexion sur la possibilité de connaître les habitants pendant un court séjour. Si nous cherchons les causes de ce portrait peu cohérent, nous devons considérer les problèmes généraux de l'étude rapide des mœurs, ce qui est le plus souvent le cas des voyageurs. Le caractère contradictoire de ces chapitres dans les voyages n'est pas rare ; les notations des voyageurs sont mêlées aux commentaires généraux, souvent empruntés aux livres. Les voyageurs peuvent confirmer ou mettre en cause l'image répandue sur le peuple en question, mais le but est plutôt de donner une typologie que de présenter les expériences vécues⁵⁸³.

Diderot énumère les principaux traits du caractère national d'après les sources : modestie, frugalité, propreté, travail assidu et franchise, la rationalité des hommes et les vertus familiales des femmes. Il note aussi les caractéristiques moins flatteuses, comme l'amour du gain et des vues trop pragmatiques. Tous ces passages correspondent au stéréotype national dans les voyages : les Hollandais occupés par leurs affaires et fiers d'être républicains, la sagesse des Hollandaises, souvent attribuée à leur froideur ; la fidélité conjugale, les qualités domestiques et l'absence de la vie mondaine. Bien que le portrait dans le *Voyage* soit plus positif que l'image des Hollandais dans l'*Histoire des deux Indes*, Diderot souligne que l'intérêt financier influence largement les relations ; il note, sans vérifier si cela est vraiment général, que la fortune décide des alliances et que la vie familiale est guidée par l'intérêt.

Diderot ne s'étonne pas des contradictions qu'il trouve dans ses propres notes. L'exemple le plus patent est la description des Hollandaises, où le mélange du *vu* et du *lu* est évident. Il s'inspire de Janiçon en décrivant les femmes en ces termes : « Elles sont

⁵⁸¹ *Ibid.*, p. 1182.

⁵⁸² M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 253.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 250.

modestes et vertueuses, ménagères trop économies [...] »⁵⁸⁴. Cette représentation est nourrie par l'image commune qu'avaient les voyageurs français du siècle. L'autre idée reçue que Diderot met en relief est la sagesse des Hollandaises et la rationalité des Hollandais même dans l'amour. Les affirmations bizarres n'y manquent pas non plus.

Presque toutes les femmes y étant sages, il y a *peu d'hommes dérangés* et de mauvais ménages. L'intérêt, le travail, l'amour du gain, l'assiduité aux affaires et le goût du commerce amortissent les passions. [...] La vertu des filles du peuple est suspecte. [...] Ces filles galantes deviennent des femmes sages ; au sortir du temple elles ne reconnaissent plus celui à qui elles se sont livrées. Cependant ces maris auxquels elles gardent fidélité sont quelquefois joueurs, crapuleux, libertins, et qui pis est, très maussades⁵⁸⁵.

Diderot voit pendant son séjour surtout les visiteurs des Galitzine et quelques représentants de l'élite intellectuelle hollandaise. Il a très peu de contacts directs avec les habitants ainsi certaines remarques, comme « [les Hollandais] n'ont rien de notre politesse, cependant il n'est pas rare d'y trouver une sorte d'affabilité », sont sans doute empruntées⁵⁸⁶. D'autres remarques, plutôt sur l'apparence physique, sont bien de Diderot – « Je crois que le caractère national de la figure s'allie difficilement avec la légèreté, l'élégance et la noblesse »⁵⁸⁷ ; certains passages brefs témoignent de son talent de caricaturiste : « quand on voit un gros Hollandais sans cesse la pipe à la bouche, si l'on considère sa stature énorme, et si l'on se rappelle qu'il est nourri de beurre et de lait, on le prendra pour un alambic vivant qui se distille lui-même »⁵⁸⁸.

Toutefois, les comparaisons frappantes ne sont pas seulement de Diderot. Il remarque que « [les] Hollandais sont des hommes fourmis qui se répandent sur toutes les contrées de la terre, ramassent tout ce qu'elles trouvent de rare, d'utile, de précieux, et le portent dans leurs magasins »⁵⁸⁹. Cette idée apparaît déjà dans le journal de voyage de Montesquieu en 1729 à propos des ouvriers du port d'Amsterdam :

⁵⁸⁴ *Voyage de Hollande*, p. 119.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 118.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p. 112.

Quand on voit le peuple travailler au canal qui va au port, les hommes, femmes et enfants porter ou traîner des fardeaux, *il semble que ce sont des fourmis* que Jupiter changea en hommes pour peupler l'île d'Égine. C'est comme la Salente de Télémaque : tout travaille⁵⁹⁰.

La même métaphore illustre pourtant deux idées différentes. Alors que chez Montesquieu, elle représente le travail assidu, Diderot l'utilise pour décrire les Hollandais commerçants qui vont chercher dans le monde ce qui leur manque dans leur pays. L'origine de l'image remonte vraisemblablement à plus loin et il n'y a pas de filiation directe entre le texte de Montesquieu et de Diderot, puisque les *Voyages* du président n'ont été publiés qu'au xix^e siècle⁵⁹¹.

Diderot insère des listes fastidieuses dans le chapitre sur les habitants, comme celle des prix des denrées ou des impôts et taxes ; de même manière les salaires des marins se trouvent dans la rubrique sur l'amirauté. Mais quel est l'intérêt des chiffres dans le chapitre sur les mœurs ? Elles peuvent informer sur les habitudes et Diderot les utilise comme des exemples illustratifs. Il les copie pourtant sans en tirer toujours une conclusion. Ainsi, les détails de longues listes ne sont pas vraiment informatifs, même si Diderot suggère qu'ils pourraient l'être. Sous le titre « De l'économie domestique », il note la dépense d'une maison particulière. Il commence par la description de la maison et du ménage et continue par une liste de dépenses et de revenus. Après l'énumération détaillée, sous forme de tableau, il calcule la somme totale. Diderot prend toutefois une distance ironique vis-à-vis son propre travail et finit la présentation du budget par la remarque suivante : « Il ne manque à ce minutieux détail que d'avoir été fait à Rome, il y a deux mille ans, pour être lu avec intérêt⁵⁹². » D'après cette phrase, le travail de l'historien ne serait pas loin de la besogne de l'encyclopédiste : le temps peut procurer de l'intérêt au quotidien.

⁵⁹⁰ Montesquieu, *Voyage de Gratz à La Haye*, p. 869 (nos italiques).

⁵⁹¹ Madeleine van Strien-Chardonneau signale que la description de Tyr dans *Les Aventures de Télémaque* (1699) ressemble à la description du port d'Amsterdam dans plusieurs récits de voyage. Le passage cité de Montesquieu garde vraisemblablement le souvenir du roman de Fénelon. *Op. cit.*, p. 270-271.

⁵⁹² *Voyage de Hollande*, p. 130.

Le Hollandais commerçant

Le commerce est un thème par excellence lié aux Pays-Bas, non seulement parce qu'il procure des ressources à la République mais aussi parce qu'il influence les mœurs. Bien que le commerce assure la prospérité du pays, l'esprit mercantile ne bénéficie pas toujours d'un jugement favorable. Diderot voit l'origine et l'essor de cette activité dans la situation d'un pays maritime pauvre en ressources naturelles. Le régime républicain encourage l'esprit mercantile et le commerce intérieur est facilité par l'entretien des canaux et des chemins. Diderot présente le Hollandais comme un marchand adroit qui veut garder tous les monopoles, qui est toujours prêt à quitter sa patrie devenue trop étroite : « Le Hollandais commerce dans toutes les contrées du monde habitable. S'il n'est pas le seul négociant de l'univers, on ne peut guère lui disputer d'en être le plus grand et le plus habile⁵⁹³. »

Diderot est convaincu que le commerce ne fonctionne pas bien si l'État ne respecte pas ses lois. Les Provinces-Unies doivent leur succès à une politique favorable au commerce : « Les règlements sur le commerce sont excellents, parce qu'ils ont été faits non par des militaires, des prêtres, des magistrats, des financiers, des gens de cour, mais par des commerçants⁵⁹⁴. » Ce serait une conclusion importante pour Catherine II ; Diderot écrit à la même époque dans les *Observations sur le Nakaz* : « Lever tous les embarras de la circulation intérieure et des échanges au-dehors. Protéger le commerce, le favoriser sans s'en mêler ; jamais un souverain n'entendra aussi bien les intérêts du commerce que le commerçant⁵⁹⁵. »

L'esprit mercantile qui domine tout a pourtant ses faiblesses, plus précisément dans une vision restreinte du monde et dans une activité qui devient exclusive. Diderot en parle dans le chapitre « Le savant et l'artiste » avant les passages empruntés à La Chesnaye des Bois, qui énumèrent les savants illustres de la Hollande : « Dès le commencement le génie s'est tourné vers le commerce, et l'on s'est plus occupé à amasser de l'argent qu'à cultiver les lettres dont les progrès sont presque incompatibles avec l'esprit mercantile⁵⁹⁶. » Il critique le commerçant comme un être qui ne s'attache à rien ; comme il le remarque à

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 107. Montesquieu constate que le commerce est fondé sur l'économie dans les républiques, tandis qu'il est fondé sur le luxe dans les monarchies. Les besoins économiques et les intérêts à long terme font naître de grandes entreprises. La Hollande est, comme elle sera pour Diderot, une des exemples typiques des nations commerçantes. *L'Esprit des lois*, livre XX, chap. 4, p. 587-588.

⁵⁹⁴ *Voyage de Hollande*, p. 108.

⁵⁹⁵ *Observations sur le Nakaz*, p. 573.

⁵⁹⁶ *Voyage de Hollande*, p. 137.

propos du prix du grain, « le commerçant est un mauvais patriote, il laissera mourir de faim ses citoyens pour gagner un sou de plus »⁵⁹⁷.

Bien qu'il y ait presque 50 ans d'écart entre leur voyage, Montesquieu note, comme Diderot, l'effet corrupteur des activités mercantiles. Sa remarque dans le *Voyage* est occasionnée par ses expériences et il ne blâme que l'esprit de commerce exclusif plus tard, dans *L'Esprit des lois*⁵⁹⁸. Il se plaint de l'avarice des Hollandais qu'il a rencontrés dans son voyage et ajoute que « le cœur des habitants des pays qui vivent de commerce est entièrement corrompu : ils ne vous rendront pas le moindre service, parce qu'ils espèrent qu'on le leur achètera »⁵⁹⁹.

Diderot confirme que l'esprit mercantile peut être nocif dans une rubrique de quelques lignes consacrée à la peinture. Il ne parle pas de tableaux mais reproche aux peintres le manque d'historicité :

On connaît suffisamment les grands maîtres de l'école hollandaise. Ne serait-ce pas l'esprit de commerce qui a rétréci la tête de ces hommes merveilleux ? Quelque habiles qu'aient été les peintres hollandais, ils se sont rarement élevés à la pureté du goût et à la grandeur des idées et du caractère⁶⁰⁰.

Diderot ne parle pas longuement de la peinture hollandaise dans les œuvres précédentes non plus. Il sème quelques remarques sur l'école flamande dans les *Salons* ; il loue en général le savoir-faire des maîtres, l'imitation fidèle de la nature et le « mérite de l'exécution »⁶⁰¹. Il apprécie avant tout David de Téniers, qui peint des mœurs si vraies qu'il serait « aisé de retrouver les scènes et les personnages de ce peintre »⁶⁰², et c'est Antoine Van Dyck qu'il cite comme l'exemple de la vérité et de la simplicité dans l'imitation de la nature.

Diderot affirme dans le *Voyage* que les grandes écoles flamandes sont du passé et les causes de ce déclin résident dans la disparition des mécènes et de l'estime publique : « Il n'y a plus de peintres, parce que la peinture n'y est ni protégée ni cultivée, et que les beaux-arts qui mènent si rarement à la fortune n'y sont pas considérés⁶⁰³. » Il approuve en

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁵⁹⁸ *L'Esprit des lois*, livre XX, chap. 2.

⁵⁹⁹ Montesquieu, *Voyage de Gratz à La Haye*, p. 864.

⁶⁰⁰ *Voyage de Hollande*, p. 142.

⁶⁰¹ *Salon de 1769*, dans *Œuvres*, tome IV, p. 858.

⁶⁰² *Salon de 1761*, dans *Œuvres*, tome IV, p. 234.

⁶⁰³ *Voyage de Hollande*, p. 143.

même temps que l'éducation soit plus pratique qu'en France, les enfants savent tous lire, écrire, compter et connaissent les affaires publiques.

La plupart des contributions de Diderot sur la Hollande apparaissent dans l'édition de 1780 de l'*Histoire des deux Indes*. La représentation de la Hollande comme un pouvoir colonial est décidément négative : Diderot remarque que ce peuple commerçant, qui doit sa richesse aux découvertes, a perdu tout sentiment du patriotisme. Comme dans le *Voyage*, il critique fermement le stathoudéralat héréditaire. Raynal donne une image contradictoire des Pays-Bas dans l'*Histoire des deux Indes*, à laquelle s'accorde l'intervention de Diderot : la liberté de conscience, l'esprit d'ordre et de frugalité, la paix maintenue pour le commerce contrastent avec l'absence du patriotisme et la corruption morale chez les Hollandais⁶⁰⁴. Diderot cherche les causes de cette crise dans l'esprit mercantile et dans la situation du pays : la menace de la mer et la précarité des digues affaiblissent les sentiments patriotiques, et les habitants n'hésitent pas à quitter un pays exposé à des risques constants. Diderot réprouve particulièrement l'absence du patriotisme, et l'image qu'il peint du Hollandais dans l'*Histoire des deux Indes* est négative par rapport à celle du *Voyage*.

Diderot considère les Hollandais comme la nation qui tire le plus grand profit du commerce des colonies, bien que ses possessions ne soient pas aussi grandes que celles de l'Angleterre ou de l'Espagne. Mais l'avidité mène à la perte de l'ancienne simplicité et, à l'avis de Diderot, les Hollandais sont ainsi menacés par le retour du pouvoir arbitraire. Les Bataves sont corrompus par l'opulence et Diderot les avertit que « la destinée de toute nation commerçante est d'être riche, lâche, corrompue et subjuguée »⁶⁰⁵.

Il est également convaincu que si la liberté intérieure s'affaiblissait à cause du stathoudéralat héréditaire, les Hollandais quitteraient leur pays. Dans l'*Histoire des deux Indes*, l'exemple de ce peuple sert à illustrer la rupture des liens avec la terre natale, phénomène que Diderot regarde comme anormal dans l'ensemble de ses contributions.

L'habitant hollandais, placé sur ses toits, et découvrant au loin la mer s'élevant au-dessus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugissant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, et se dit secrètement en lui-même, tôt ou tard cette bête féroce sera la plus forte. Il prend en dédain un domicile aussi précaire ; et sa maison en bois ou en pierre à Amsterdam, n'est plus sa maison ; c'est son vaisseau qui est son asile, et peu à peu il

⁶⁰⁴ Livre II, chap. 27, p. 300-301.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 306.

prend une indifférence et des mœurs conformes à cette idée. L'eau est pour lui ce qu'est le voisinage des volcans pour d'autres peuples⁶⁰⁶.

Pourtant, ce passage ne s'occupe pas des Provinces-Unies mais du commerce des colonies. Diderot trouve que la situation de la Hollande est précaire : un pays menacé n'est plus une patrie ; dans ce sens, il trouve normal le cosmopolitisme hollandais. Mais le nomadisme se dégénère rapidement et il n'est pas possible de retrouver les mœurs perdues. Diderot cherche à comprendre les motifs d'un peuple qui se voue au commerce mais il pense que cet état comporte déjà la dispersion et la décadence de la nation.

Rencontres, visites, distractions

Le séjour de Diderot en Hollande, bien que ses motivations ne coïncident pas avec celles des amateurs des voyages, peut être rapproché de certaines traditions. Le voyage érudit ou voyage éclairé, chargé de visites et de rencontres avec l'élite intellectuelle du pays, apparaît dans une certaine mesure dans les occupations du Philosophe. Pourtant, le chapitre « Le savant et l'artiste » du *Voyage* repose sur des emprunts et Diderot ne mentionne que trois contemporains, deux professeurs à l'université de Leyde et le riche banquier Hope, fameux par sa collection privée de peinture⁶⁰⁷. Diderot fait d'autres rencontres intéressantes, dont il ne parle pas toujours dans le *Voyage* : le médecin et physiologiste Petrus Camper chez les Galitzine⁶⁰⁸ ; le philosophe Frans Hemsterhuis, lié avec l'élite éclairée de son pays et qui a vraisemblablement guidé Diderot pour connaître l'état des sciences aux Pays-Bas⁶⁰⁹ ; van Goens, professeur à l'université d'Utrecht⁶¹⁰, l'économiste Isaac Pinto, qu'il connaît depuis Paris, l'astronome Jérôme Lalande⁶¹¹. Diderot n'exploite que rarement les entretiens qu'il a eus avec ces personnes. Il parle très peu de lui-même ou de son séjour dans la plus grande partie du *Voyage*. Il quitte La Haye

⁶⁰⁶ Livre XIX, chap. 2, p. 84.

⁶⁰⁷ La source est La Chesnaye Des Bois. M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 86.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, p. 122. Diderot insère certains exemples scientifiques recueillis en Hollande, notamment de Camper, dans les *Éléments de physiologie* (1774).

⁶⁰⁹ Henri L. Brugmans, « Diderot, le *Voyage de Hollande* », dans *Connaissance de l'étranger : mélanges offerts à la mémoire de Jean-Marie Carré*, Paris, Didier, 1964, p. 161. Hemsterhuis demande à Diderot l'examen de sa *Lettre sur l'homme et ses rapports* (1772). Diderot élabore ses remarques dans les *Observations sur Hemsterhuis* (1774).

⁶¹⁰ H. L. Brugmans, « Autour de Diderot en Hollande », p. 59-60. La correspondance de van Goens fournit quelques détails importants sur le séjour de Diderot. L'érudit hollandais comptait sur la visite de Diderot dès 1772 parce que « celui-ci parla de son intention de visiter le pays qui a donné une retraite à Descartes et à Bayle ». Voir la lettre de van Goens citée par Brugmans, *ibid.*, p. 60.

⁶¹¹ A. Wilson, *op. cit.*, p. 544-545.

seulement trois fois pendant son premier séjour, pour visiter l'université de Leyde, Amsterdam et Zaandam et pour aller chercher la femme de Galitzine à Utrecht⁶¹². Il veut profiter de son séjour pour travailler depuis le début ; comme il l'écrit à Sophie :

Nous avons des projets de toute couleur. Si nous les remplissons, je verrai beaucoup, je ne manquerai pas d'amusement. Je résiderai peu et je ne travaillerai guère. Je voudrais pourtant bien travailler⁶¹³.

C'est ici qu'on emploie bien son temps. Point d'importuns qui viennent vous prendre toutes vos matinées⁶¹⁴.

La représentation des villes suit les sources, excepté les passages du chapitre « Voyage dans quelques villes de la Hollande », où les remarques personnelles deviennent plus fréquentes. Dans ses lettres, Diderot dit une seule phrase sur la visite de l'université de Leyde. Il parle d'une manière ironique du milieu cosmopolite de La Haye, qui est le séjour du stathouder et de son entourage, des fonctionnaires, des officiers et des diplomates : « C'est le séjour du corps diplomatique, gens qui s'épient, se craignent, se mentent, se traitent poliment et froidement, s'ennuient ensemble, s'ennuient seuls, ont des maîtresses, Dieu sait quelles, et se voient peu⁶¹⁵. » Diderot explique pourquoi il ne veut pas connaître ce milieu et préfère le travail même en quittant Paris. La phrase reformulée dans le *Voyage* condamne plus catégoriquement ce milieu :

La résidence des ministres a fait de La Haye un séjour d'espionnage, et l'oisiveté des riches habitants un séjour de caquets. Il n'y a que des ambassadeurs de souverains et les représentants des États, tous gens qui s'observent sans cesse et qui se voient peu⁶¹⁶.

Diderot reprend certains clichés en décrivant La Haye dans le *Voyage*. Il consacre un seul paragraphe à la maison des Galitzine, un autre à la ville. Il désigne La Haye comme « le plus beau village qu'il y ait au monde »⁶¹⁷ ; cette tournure se trouve pour la première fois dans le *Voyage du duc de Rohan fait en l'an 1600* (1646) et la ville mérite ce nom à

⁶¹² A. Strugnell, *op. cit.*, p. 145.

⁶¹³ Le 18 juin 1773, *Correspondance*, p. 1180.

⁶¹⁴ Le 22 juillet 1773, *ibid.*, p. 1181. Il est réticent donc depuis le début à faire un voyage érudit avec des visites et rencontres prévues.

⁶¹⁵ Lettre à Mme d'Épinay le 22 juillet 1773, *ibid.*, p. 1183.

⁶¹⁶ *Voyage de Hollande*, p. 162.

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 162.

cause de l'absence des remparts⁶¹⁸, mais Diderot se souvient probablement de sa lecture des *Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie* de Mme du Bocage⁶¹⁹.

Une autre ville que tout voyageur doit mentionner est Amsterdam. Diderot parle de la population, du port, de l'hôtel de ville, de la richesse d'Amsterdam – il le décrit comme le « magasin général de toutes les productions de la terre »⁶²⁰. Cette idée déjà ancienne, appliquée parfois à toute la Hollande, se transporte de récit en récit : on le trouve chez William Temple, dans les *Remarques sur l'état des Provinces-Unies des Pays-Bas faites en l'an 1672* (1674), ensuite chez La Chesnaye des Bois et finalement chez Raynal⁶²¹. Mais Diderot ne parle pas seulement d'Amsterdam dans le « Voyage dans quelques villes de la Hollande » : il raconte la visite d'une synagogue dans le chapitre sur la religion. Il rapporte ici un entretien, ce qui est rare dans le *Voyage* malgré la méthode proposée dans le « Préliminaire » : il demande (peut-être à Isaac Pinto) de lui expliquer l'office auquel il a assisté⁶²². Diderot insère un grand nombre d'idées reçues dans la rubrique « Amsterdam ». D'une manière pareille, il copie une phrase de Misson sur Leyde, alors qu'il a visité cette ville⁶²³. Il souligne, comme d'autres, les effets négatifs d'un grand port – « Amsterdam est une ville infecte »⁶²⁴ – mais il décrit en même temps l'opulence, la richesse et l'agitation. Il ne quitte pas les clichés en décrivant la vue du port : « Quand je le vis il était couvert de bâtiments dont les mâts formaient une forêt. Rien sur toute la surface du globe ne réveille l'idée d'une aussi prodigieuse opulence. Qu'était-ce que Sidon et Carthage en comparaison ? »⁶²⁵

La richesse de la ville soulève en même temps des questions d'économie politique. Diderot complète la description d'Amsterdam par une réflexion générale sur les dettes de l'État – ce thème émerge parce qu'il s'agit de la plus riche des villes de la République – et par une anecdote sur Pierre le Grand. Le tsar retourne en Hollande une seconde fois après son voyage en Europe de l'Ouest. Il entend parler d'un malfaiteur qui a été roué et il veut faire supplicier un de ses esclaves pour avoir une idée exacte de cette torture. Le bourgmestre de la ville interdit cette cruauté disant au tsar que tout esclave devient libre en Hollande. L'histoire est censée illustrer à la fois l'atrocité de Pierre I^{er} et l'esprit de liberté

⁶¹⁸ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 270.

⁶¹⁹ L. L. Bongie, art. cité, p. 275.

⁶²⁰ *Voyage de Hollande*, p. 55.

⁶²¹ Y. Benot, dans *Voyage en Hollande*, p. 32, note 7.

⁶²² *Voyage de Hollande*, p. 147.

⁶²³ *Ibid.*, p. 174, note 264.

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 176.

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 178.

qui règne aux Provinces-Unies⁶²⁶. Pierre I^{er} assiste en fait à une exécution où deux condamnés sont décapités lors de son premier séjour mais le reste de l'anecdote est l'invention de Diderot, qui utilise encore deux sources. C'est Voltaire qui rapporte dans les *Anecdotes sur le czar Pierre le Grand* les mots du tsar selon lesquels il n'a pas pu se réformer et que Diderot reprend en ajoutant « je suis resté féroce comme je l'étais »⁶²⁷. C'est Claude Jordan qui affirme dans les *Voyages historiques de l'Europe* (1695) que les esclaves sont immédiatement affranchis en Hollande⁶²⁸.

Diderot reste plus concis sur d'autres sorties : « Harlem est une très jolie ville ; mais quelle est celle de la Hollande dont on n'en puisse pas dire autant ? »⁶²⁹ Il rappelle également les occasions manquées : « [Rotterdam] est une grande et belle ville sur laquelle il y aurait beaucoup à dire. Mais il ne m'a pas été possible d'y séjourner »⁶³⁰. De toute évidence, Diderot n'a pas l'intention de visiter tout le pays ; en effet, il fait des voyages surtout à l'intérieur de la province de Hollande.

Diderot parle peu de ses autres occupations ou distractions dans le *Voyage*. Les Français qui séjournent plus longtemps en Hollande ne manquent pas d'aller au théâtre mais la plupart d'entre eux trouvent que les pièces comiques sont vulgaires et bonnes tout juste pour le peuple. Les voyageurs en général préfèrent les spectacles en français et ne connaissent que très peu le théâtre national⁶³¹. Diderot souligne ce même aspect dans la rubrique « Comédie » : « Les pièces faites pour le peuple qu'il faut amuser sont ordurières. Attendez-vous à ce vice dans toutes les démocraties. Vous y trouverez Aristophane avec sa grossièreté, mais sans son génie⁶³². » Il préfère voir *Zémire et Azor* de Grétry avec Gleichen⁶³³.

Diderot ne visite pas les *musicos* (transposition du mot *muziekhuizen*, cabarets ou bals publics fréquentés aussi par des prostitués) mais remarque, comme les autres voyageurs français, leur caractère relativement décent⁶³⁴.

Je ne suis point entré dans le *musico* ; je sais seulement que les honnêtes gens des deux sexes ne se font point scrupule de s'y laisser conduire par la curiosité ; que c'est un lieu où toutes les courtisanes se donnent en spectacle ; que les matelots y fument, qu'ils y dansent ; qu'il ne

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 180. Pierre le Grand séjourne aux Pays-Bas quelques mois en 1697 et en 1717.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 180.

⁶²⁸ Jean de Booy, *ibid.*, p. 212, note 275.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 174.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 184.

⁶³¹ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 104, p. 112.

⁶³² *Voyage de Hollande*, p. 141.

⁶³³ *Ibid.*, p. 176.

⁶³⁴ M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 114-115.

s'y commet rien d'indécent ; que c'est là que les parties s'arrangent, et que le reste se passe ailleurs⁶³⁵.

Malgré l'intérêt particulier que Diderot porte à la peinture, il n'en écrit que très brièvement dans le *Voyage*. Il visite la collection privée du banquier Hope et dit avoir vu une immense collection de Rembrandts mais, selon le témoignage d'autres voyageurs, ce peintre ne dominait pas chez Hope. Diderot a vraisemblablement pris les notes plus tard, puisqu'il se trompe même la ville : « À Leyde, chez M. Hope, nous commençâmes, avant que de parcourir son immense collection de Rembrandt, par boire d'excellent vin du Cap, et nous terminâmes la séance par de la limonade⁶³⁶. » Il s'agit de toute évidence d'un souvenir de la collection de Pieter Cornelis, baron van Leyden ; Diderot a visité son cabinet à Leyde mais il ne retient ce nom ni dans les lettres ni dans le *Voyage*⁶³⁷.

Diderot apprécie particulièrement deux sites, Scheveling (Scheveningen) et Saardam (Zaandam). Les deux sites représentent pour lui le paysage hollandais : la mer et les villes bâties au bord des canaux. La représentation de la mer et de la Hollande comme un pays maritime comporte de nombreux éléments communs chez les voyageurs. Cette image se caractérise par une dualité depuis les récits de voyage du XVII^e siècle : les descriptions évoquent la fureur de l'océan et un littoral bénit de richesses. La mer contribue souvent à former la première impression des nouveaux venus qui peignent l'interpénétration des eaux, de la terre et du ciel aux Pays-Bas⁶³⁸. Ce stéréotype du paysage apparaît chez Diderot qui écrit dans le premier chapitre que « l'on croirait, à quelque petite distance que l'on en soit, que ces objets [les clochers et les arbres] sortent d'une terre inondée »⁶³⁹.

L'expérience de la mer est certainement décisive pour l'auteur des *Salons*, impressionné par les paysages de Vernet. Mais Diderot n'en parle que brièvement dans sa *Correspondance*. Il évoque les promenades, un thème familier des fameuses lettres à Sophie : « Je ne sors guère ; et quand je sors, je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée. La vaste uniformité, accompagnée d'un certain murmure incline à rêver, et c'est là que je rêve bien⁶⁴⁰. » Dans le *Voyage*, l'expérience de

⁶³⁵ *Voyage de Hollande*, p. 121.

⁶³⁶ *Ibid.*, p. 118. Les Hopes résidaient à Harlem et recevaient volontiers des étrangers renommés dans leur cabinet célèbre. La visite des collections privées est en fait la meilleure occasion de connaître l'École flamande. M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 97.

⁶³⁷ M. van Strien-Chardonneau, « Introduction », p. 11.

⁶³⁸ Alain Corbin, *Le Territoire du vide, L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988, p. 46, p. 50.

⁶³⁹ *Voyage de Hollande*, p. 49. C'est Misson qui décrit ainsi dans son *Nouveau Voyage d'Italie* la vue de Rotterdam lorsqu'on arrive d'Angleterre. *Ibid.*, p. 49, note 7.

⁶⁴⁰ Le 22 juillet 1773, *Correspondance*, p. 1181.

Diderot se condense dans la rubrique consacrée à Scheveling et à la vie des pêcheurs. Il décrit la mer agitée, qui lui permet de comparer la réalité et la poétique des naufrages des scènes maritimes.

C'est là que j'ai vu l'horizon obscur, la mer couverte de brumes, ses flots agités, et au loin sur de gros bâtiments de pauvres pêcheurs à la voile entre deux lames ; sur le rivage une multitude de femmes transies de frayeur et de froid, se réchauffant au soleil en hiver et au printemps. Scheveling était dans toutes les saisons ma promenade favorite. J'ai été cent fois effrayé sur le sort de ces hommes à qui les mauves et les autres oiseaux de mer disputaient le poisson au milieu de la tempête⁶⁴¹.

Il retrouve « la simplicité, la franchise, la piété paternelle et filiale des vieux temps »⁶⁴² à cet endroit. Il peint la rentrée des bateaux et le retour des pêcheurs au foyer et s'attendrit devant cette scène. Comme l'affirme Alain Corbin, cette représentation suit une image enracinée dans la conscience collective de l'époque : Diderot met en scène l'homme en lutte avec la mer, un portrait répandu du Hollandais, popularisé par la peinture⁶⁴³. Selon Alain Corbin, les pages sur Scheveling se conforment à l'image répandue du paysage maritime, le naufrage étant un stéréotype de la littérature et de la peinture qui utilise des éléments codés, tel l'attente collective du retour des navires ou le spectacle de la colère des éléments⁶⁴⁴.

Diderot visite Saardam avec le baron de Gleichen, ancien ami qu'il a connu chez les d'Holbach. Il parle avec beaucoup d'enthousiasme de cette ville sur les bords de la Saar, des maisons disposées comme un fer de cheval le long des canaux, entourées de jardins : « On ne voit rien dans les compositions romanesques des paysagistes de plus agréable et de plus piquant⁶⁴⁵. » Diderot estime cette sortie, où il trouve finalement l'occasion de rencontrer les habitants. Il remarque après avoir visité les chantiers et les écoles : « Il faut faire le voyage de Hollande avant celui d'Italie, voir la grisette charmante avant la dame de qualité, ou si on l'aime mieux, Berghem avant Raphaël⁶⁴⁶. » Il espère retrouver à Saardam, comme à Scheveling, une simplicité naturelle et rustique, la franchise des temps disparus.

Une touche propre à Diderot dans le *Voyage* : les anecdotes

⁶⁴¹ *Voyage de Hollande*, p. 172.

⁶⁴² *Ibid.*, p. 172.

⁶⁴³ A. Corbin, *op. cit.*, p. 239.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 267-268.

⁶⁴⁵ *Voyage de Hollande*, p. 181.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 182.

Le « Voyage dans quelques villes de la Hollande » est peut-être le chapitre qui nous informe le plus sur le séjour de Diderot et sur ses intérêts personnels même s'il ne parle pas longuement des visites et des sorties. Les nombreuses anecdotes intégrées à cette partie représentent son travail original et vivant dans le *Voyage*. Les emprunts parfois anachroniques, les passages erronés se complètent ici d'informations de première main. Les anecdotes reflètent en même temps les préoccupations de Diderot, comme les exemples scientifiques recueillis pour les *Éléments de physiologie* ou les pages sur les Hottentots dont nous reparlerons dans le chapitre sur l'*Histoire des deux Indes*.

Comme nous l'avons constaté à propos de la critique du stathoudéral, certaines anecdotes ont une fonction illustrative ; d'autres sont des curiosités rassemblées pour un réemploi éventuel plus tard. Elles sont parsemées dans l'ensemble du *Voyage* malgré la structure en apparence rigoureuse des chapitres thématiques mais elles sont particulièrement nombreuses dans le sous-chapitre « La Haye ». Cette partie s'offre en effet à insérer un recueil de nouveautés parce que Diderot profite de la conversation de table chez son hôte pour noter tout ce qui l'intéresse. Selon les lettres, il a apprécié les soirées vivantes et la compagnie du prince et de la princesse :

Nous nous amusons à disputer comme des diables ; je ne suis pas toujours de l'avis de la princesse [...] il semble que le prince ait pris à tâche de nous contredire en tout [...] il n'entre dans la dispute que de la gaieté, de la vivacité, de la plaisanterie, avec une petite pointe d'amour-propre qui l'assassonne⁶⁴⁷.

Le *Voyage* ne fait pas mention de ces soirées et rassemble toutes les curiosités notées après une seule phrase qui leur sert d'introduction :

J'habitais à La Haye chez le prince de Gallitzin, ambassadeur de Russie auprès des États généraux, dans la maison qu'avait occupée jadis le grand pensionnaire Barneveld. On montrait à l'entablement une figure de la Vérité dont on disait que le miroir s'était détaché lorsqu'il en sortit pour aller en prison⁶⁴⁸.

⁶⁴⁷ Lettre à Sophie Volland, fin avril ou début mai 1774, *Correspondance*, p. 1231. Il est possible de rapprocher l'art du récit de voyage et celui de la conversation mondaine, si populaire au XVIII^e siècle. M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 201.

⁶⁴⁸ *Voyage de Hollande*, p. 162. Cette histoire remonte à 1619, quand le second stathouder a fait exécuter le grand pensionnaire républicain. Y. Benot, dans *Voyage en Hollande*, p. 131, note 1.

Les histoires notées dans la suite n'ont rien en commun si ce n'est le fait qu'elles sont recueillies pendant le séjour de l'auteur en Hollande. C'est en vérité la rencontre des habitués du prince qui les occasionne et non pas le voyage. Ce qui les rapproche cependant est la légèreté du style et l'importance accordée à la nouveauté de l'événement.

Certaines anecdotes sont enchaînées par des tournures qui veulent prouver le ouï-dire : « J'y ai vu... », « J'ai entendu raconter à un Anglais... », « Un voyageur, qui dînait avec nous, nous dit... », « Un autre raconta que... »⁶⁴⁹. Rien ne les lie thématiquement au premier abord mais le dynamisme du texte les rapproche d'une véritable conversation et nous permet d'y trouver un certain degré de cohérence, même si Diderot condense dans ces pages l'ensemble des soirées. D'autres anecdotes sont incorporées par simple juxtaposition, sans enchaînement – « Un soldat prussien fut condamné à mort et il allait être exécuté, un valet curieux d'assister au supplice, ayant laissé dormir son maître qui avait dans sa poche la grâce de ce soldat⁶⁵⁰ » – et le lecteur n'apprend même pas si l'événement a quelque lien avec les Pays-Bas.

Diderot brouille toutefois les traces de son travail : toutes les anecdotes ne proviennent peut-être pas de chez les Galitzine. Une anecdote sur un « géant » à Lekerkée se trouve déjà chez Misson, dans le *Voyage d'Italie* (1692), tandis que Diderot le commence par « le docteur Robert dit... »⁶⁵¹. En vérité, les voyageurs recopient souvent des anecdotes déjà anciennes avec de légères variantes⁶⁵². Diderot se trompe de quelques détails, dates, noms, mais retient toujours la leçon que suggère le cas noté.

Si certaines anecdotes ont une fonction illustrative, d'autres contredisent précisément une image répandue. Diderot note dans le chapitre sur la religion un fait qui dément l'existence d'une tolérance religieuse absolue aux Pays-Bas.

Cependant en 1512, à La Haye, on brûla un hérétique qui niait l'immortalité de l'âme, la création des anges, l'Enfer, et qui prétendait que les éléments de la matière étaient éternels, que Moyse était un imposteur, et que Jésus-Christ n'était qu'un fou. Et lui donc, était-il bien sage ? Cet hérésiarque s'appelait, je crois, Herman Risirick⁶⁵³.

⁶⁴⁹ *Voyage de Hollande*, p. 163-164.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 163.

⁶⁵¹ Y. Benot, dans *Voyage en Hollande*, p. 133, note 7. Lawrence Bongie signale également que Diderot utilise plusieurs fois les emprunts comme d'observations personnelles et les présente en « choses vues ». Art. « Voyage en Hollande », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 530.

⁶⁵² M. van Strien-Chardonneau, *op. cit.*, p. 170.

⁶⁵³ *Voyage de Hollande*, p. 158.

Cet événement est toutefois assez ancien et isolé, et intéresse le Philosophe par sa nature exceptionnelle. L'époque est encore celle de la domination espagnole et la personne en question, Herman van Ryswyk, est condamné pour avoir professé des doctrines matérialistes⁶⁵⁴. Une autre histoire qui contredit cette idée reçue est celle sur Hermann Boerhaave. Diderot parle de la sévérité des mœurs des ministres (ici pasteurs des églises). Le père du fameux médecin était pasteur dans un bourg et son fils se destinait au ministère mais il « fut obligé de se retirer par une aventure assez singulière »⁶⁵⁵. Il est accusé d'athéisme parce qu'il n'attaque pas Spinoza et demande aux pasteurs qui le critiquent dans la barque publique s'ils l'avaient bien lu ce philosophe. Boerhaave choisit la médecine au lieu de l'Église après cet incident⁶⁵⁶.

D'autres anecdotes du *Voyage* concernent les mœurs. L'histoire de Calf veut illustrer que l'habitant des Pays-Bas, quoique riche, ne dédaigne pas la simplicité de ses aïeux. Calf, un homme riche, voyage en France sous le nom de baron de Veau. Deux Français qui l'ont connu à Paris et qui se retrouvent sans argent en Hollande, le revoient à Saardam dans son habit de paysan. Calf les reçoit dans sa demeure avec la simplicité rustique du pays mais il se montre généreux et leur donne chacun une caisse d'or⁶⁵⁷. Diderot retient certaines anecdotes pour d'autres œuvres. Il rencontre à La Haye un jeune couple et conseille au mari, inquiet à cause des « vapeurs » de sa femme, de lui faire oublier ce malaise en feignant une maladie lui-même. Diderot reprend cet exemple dans les *Éléments de physiologie* pour prouver que l'important est d'attirer l'attention du malade sur autre chose que son malaise.

Quelques histoires sont insérées un peu à l'improviste, comme celle du *roufe* (cabine dans la barque publique) dans le chapitre sur le commerce. Diderot se souvient peut-être de cette rencontre parce qu'il parle de la facilité de voyager à l'intérieur du pays et il se rappelle le cabinet séparé dans les bateaux. Il apprécie la fierté républicaine des Hollandais et c'est lui-même qui avertit ses compagnons de voyage de ne pas l'oublier :

J'étais enfermé dans le roufe avec sept ou huit Hollandais. Ils me demandèrent poliment si la fumée du tabac ne m'incommoderait point. [...] Je leur répondis qu'est-ce que cela leur

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 158, note 229.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 149.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, p. 150. La source de Diderot est probablement l'*Éloge de Boerhaave* de Fontenelle. *Ibid.*, p. 149, note 211. Diderot fait mention du médecin célèbre dans les *Éléments de physiologie* comme de « l'Hippocrate de Leyde ». *Éléments de physiologie*, p. 1310.

⁶⁵⁷ *Voyage de Hollande*, p. 183-184.

faisait : qu'ils étaient de mauvais républicains, dans tout État démocratique si les usages ne convenaient point à un étranger, il n'avait qu'à s'en aller [...]⁶⁵⁸

Comme nous l'avons dit, Diderot évoque des incidents de route sur les dernières pages du *Voyage*. Il s'inquiète à cause de la proximité du retour : « Je touche au terme de mon voyage, ma curiosité diminue à mesure que le désir de revoir les miens s'accroît, et je dirais presque que je suis attiré vers eux en raison inverse du carré des distances, et que le sentiment même est soumis à la loi de Newton⁶⁵⁹. » Il parle du marchand de vin hollandais qui était son compagnon de voyage entre Bruxelles et La Haye (un souvenir de l'allée en 1773) et raconte l'histoire de la jeune fille qu'il sauve d'être accusée de contrebande. Diderot a l'idée de faire passer un jeune homme pour le mari qui paie les droits des marchandises non déclarés et il a l'impression que cette connaissance fortuite est bien réussie⁶⁶⁰. La dernière phrase peint les retrouvailles familiales ; Diderot revoit sa fille et sa femme après plus d'une année.

Le *Voyage de Hollande* est un ouvrage en partie compilé, en partie original. Certains passages sont purement documentaires, d'autres cèdent la place aux curiosités. Ce texte montre en même temps comment Diderot conçoit le récit de voyage européen : la structure rigoureuse suit les champs d'investigation préalablement choisis. Le *Voyage* reflète également l'interrogation des dernières œuvres : l'enquête sur le pays doit faire partie des études politiques, sociales et économiques. Diderot essaie de faire une enquête globale sur la Hollande ; les sujets sont élaborés à peu près au même niveau mais la quantité des emprunts varie dans les chapitres. L'investigation suit la conception de l'auteur : la situation du pays détermine en partie l'économie et les mœurs mais le régime politique et les lois influent largement sur la réussite d'un État et chaque peuple a un esprit qui lui est propre. L'image que Diderot forme des Provinces-Unies est souvent conforme à celle d'autres voyageurs français de l'époque. Il ne cherche pas à démentir cette image répandue mais il veut expliquer les conditions nécessaires à la naissance de la République telle qu'il le connaît d'après ses lectures et ses expériences.

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 111.

⁶⁵⁹ *Ibid.*, p. 201.

⁶⁶⁰ *Ibid.*, p. 203.

Le voyage à Saint-Pétersbourg et l'œuvre politique de Diderot

Le voyage en Russie de 1773-1774 est un événement décisif dans la vie de Diderot, qui entraîne cependant le bouleversement de la santé et du moral du Philosophe⁶⁶¹. D'après les *Mémoires* de Mme de Vandeuil, les biographes considèrent ce voyage comme un échec. Les critiques voient dans la déception de Diderot une des raisons du radicalisme des dernières œuvres politiques. La Russie joue en effet un rôle non négligeable dans sa pensée politique : la désillusion et la condamnation de toute forme d'absolutisme seront palpables dans son œuvre après le séjour à Saint-Pétersbourg. Laurent Versini parle de la « fascination russe » chez Diderot, qu'il considère relativement durable mais qui ne fait qu'aggraver la déception finale du Philosophe⁶⁶². Pour sa part, Georges Dulac affirme que l'attrait russe est assez court même si l'ensemble des relations de Diderot avec ce pays a duré une vingtaine d'années⁶⁶³. Anthony Strugnell distingue avec raison chez Diderot l'admiration pour Catherine II et l'avis plutôt sceptique dès le début sur l'Empire russe⁶⁶⁴.

Il convient de se demander si Diderot plaçait des espoirs sérieux dans ce pays. Les *Mélanges pour Catherine II* semblent répondre positivement, alors que les *Fragments politiques* de 1772 témoignent d'un avis plus critique dès le début. Les sources de Diderot sur l'Empire – relations de voyage, ouvrages historiques, témoignages des visiteurs – le rendent conscient des problèmes de la Russie. Mais il nous semble que seul le voyage confirme que ces obstacles sont plus forts que ses attentes. Diderot n'ignore pas les circonstances suspectes de l'avènement de l'impératrice au trône ; cependant, il souhaite servir son règne parce qu'il croit sincèrement que la souveraine est ouverte aux principes politiques éclairés même s'il connaît les précarités de ses projets. Le véritable changement viendra avec le séjour à Saint-Pétersbourg et ce voyage contribuera à élargir la conception politique de Diderot : désormais, ce n'est pas le souverain mais la volonté générale qui est garante d'une bonne législation et du respect des lois mais.

La réflexion théorique et les problèmes spécifiques de la Russie et du règne de Catherine II se rencontrent dans les ouvrages relatifs à la Russie. Diderot considère certains faits et documents mais il tend à former un modèle politique abstrait, même s'il parle toujours de la Russie contemporaine. Le caractère descriptif de ces textes est donc secondaire, l'Empire devient plutôt un exemple historique à considérer. Ces ouvrages

⁶⁶¹ D. Roche, *op. cit.*, p. 657.

⁶⁶² Laurent Versini, *Denis Diderot, alias Frère Tonpla*, Paris, Hachette, 1996, p. 142-144.

⁶⁶³ Georges Dulac, art. « Russie », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 458.

⁶⁶⁴ A. Strugnell, *op. cit.*, p. 162.

réflètent également des hésitations car Diderot doit se libérer des contraintes pour pouvoir parler librement. Il balance avant de former son jugement : est-ce un pays qui peut être civilisé ou est-il déjà corrompu ? Quel est le plus important : le potentiel à exploiter ou le potentiel perdu ? Si les moyens choisis par les souverains sont erronés, quelle voie serait meilleure ? Le voyage en Russie est en même temps une occasion pour Diderot de parler de la France. Il ne peut publier ses écrits dans son pays, tandis qu'il produit ses plus importants textes politiques à partir de 1770. Le voyage a ainsi une double fonction : connaître l'Empire de Catherine II et lui dire librement tout ce qu'il pense de la monarchie française.

Ainsi, l'intérêt de l'unique voyage du Philosophe à l'étranger ne réside pas seulement dans une approche biographique. Ce départ tardif (il a 60 ans en 1773) a marqué son œuvre : en Hollande, il a eu l'occasion de connaître une république rendue florissante par le commerce ; en Russie, il peut affronter la réalité du despotisme. On a souvent affirmé son manque d'expériences réelles : son séjour est occupé par le travail chez l'ambassadeur Galitzine à La Haye, il est isolé à la cour russe pendant l'hiver pétersbourgeois, il ne parle ni néerlandais ni russe, etc. L'expérience de ce voyage n'en est pas moins importante : Diderot veut voir, comprendre et faire comprendre. L'obligation de se taire à la cour russe et au retour, en France, le touche d'autant plus profondément.

Le lien entre le Philosophe et la souveraine est décisif dans cette seule aventure lointaine. La rencontre avec Catherine II marque en effet le voyage de Diderot depuis les lectures préparatoires jusqu'à la conclusion finale. Il est partagé entre deux obligations : peut-il donner une image sincère de l'Empire ou doit-il contribuer à l'image que Catherine II veut montrer à l'Europe ? Cette tension sera visible dans les textes sur la Russie : alors que les lettres de Diderot embellissent ses expériences, les *Observations sur le Nakaz* ou *l'Histoire des deux Indes* donnent une image sans complaisance.

L'intérêt pour la Russie et les circonstances du voyage

L'intérêt de Diderot pour la Russie est éveillé par l'appui de la tsarine à partir de 1762. Elle lui propose de venir achever l'*Encyclopédie* en Russie en lui offrant, comme Diderot l'écrit à Sophie, « liberté entière, protection, honneurs, argent, dignités, en un mot tout ce qui peut tenter des hommes mécontents de leur pays et peu attachés à leurs amis, de s'expatrier et de s'en aller »⁶⁶⁵. Cette proposition ne se réalise jamais mais la relation de

⁶⁶⁵ Le 3 octobre 1762, *Correspondance*, p. 454.

Diderot avec l'impératrice s'approfondit avec l'achat de sa bibliothèque en 1765, ce qui est le début de ses services pour l'impératrice comme agent culturel et en même temps un acte de propagande pour Catherine II devant l'Europe éclairée⁶⁶⁶. Les *Mémoires* de Mme de Vandeul nous informent sur ces événements et la gratitude qu'ils font naître chez le Philosophe. Diderot veut assurer la dot d'Angélique et pense à vendre ses livres. Après l'échec d'une négociation, le prince Galitzine, alors ambassadeur à Paris et que Diderot connaît grâce à Grimm, les propose à Catherine II. L'impératrice paie 15 mille francs pour les livres et manuscrits, elle laisse leur usage à Diderot jusqu'à sa mort et lui accorde une pension de mille francs par an. Cette somme est payée 50 ans à l'avance en 1767 pour remédier à un oubli de deux ans. Comme l'assure sa fille, Diderot se sent obligé de remercier en personne ces avances⁶⁶⁷.

Diderot est prudent et n'accepte pas la proposition de la tsarine de transférer la publication de l'*Encyclopédie* à Riga, en disant que l'entreprise appartient par le contrat aux libraires. Mais les lettres échangées entre Voltaire et Diderot montrent que l'offre de Catherine II était considérée comme un soufflet contre les ennemis des Philosophes⁶⁶⁸. Diderot participe au recrutement des « gens de talent » pour le service de l'impératrice dans les années 1760 et il accepte de suivre la formation des artistes russes accueillis par l'Académie de peinture à Paris⁶⁶⁹. Peut-être essaie-t-il de se faire pardonner par cette activité puisque la première invitation de l'impératrice remonte à 1767⁶⁷⁰ ?

L'activité de Diderot au service de la tsarine n'est pas négligeable. C'est lui qui propose le sculpteur Falconet pour réaliser la statue équestre de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg⁶⁷¹. Diderot espère que la vraie motivation du sculpteur est de réaliser une œuvre d'art pour la postérité et il lui parle de cette statue dans une lettre enthousiaste en proposant une œuvre symbolique, comme le recul de la Barbarie devant le législateur qui fait le bonheur du peuple⁶⁷². La tsarine apprécie le choix de Diderot malgré le caractère difficile de Falconet. Mais une autre proposition sera un échec : Le Mercier de La Rivière,

⁶⁶⁶ F. Marchal, *op. cit.*, p. 390.

⁶⁶⁷ A. de Vandeul, *Mémoires*, p. 29.

⁶⁶⁸ Raymond Trousson, *Denis Diderot ou le vrai Prométhée*, Paris, Tallandier Éditions, 2005, p. 368 et lettre à Voltaire le 29 septembre 1762, *Correspondance*, p. 449.

⁶⁶⁹ Georges Dulac, « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », dans *Catherine II et l'Europe*, Paris, Institut d'Études Slaves, 1997, p. 154.

⁶⁷⁰ L. Versini, *op. cit.*, p. 145. Versini énumère les tableaux acquis par Diderot pour Catherine II pour illustrer l'ampleur de son activité. La *Correspondance* en témoigne : Diderot parle de l'achat de la collection Crozat-Thiers dans sa lettre à Falconet le 17 avril 1772, p. 1106.

⁶⁷¹ Diderot pense que son ami fait un sacrifice en acceptant cette commande et en quittant la France. Il demande pour lui la protection du général Betzki, directeur de l'Académie impériale des beaux-arts. Le 28-31 août 1766, *Correspondance*, p. 685-686.

⁶⁷² Le 10 septembre 1766, *ibid.*, p. 698-700.

économiste, auteur de *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés publiques*, revient de Russie avec la réprobation de l'impératrice, sans avoir eu de tâche digne de sa renommée. Les services de Diderot lui valent d'une part la méfiance du gouvernement français, d'autre part sa nomination comme membre étranger à l'Académie des beaux-arts de Russie⁶⁷³.

L'ambiguïté du rapport de Diderot avec la tsarine ne laisse pas d'intriguer : on le qualifie de séduction, de jeu de rôles ou de dialogue manqué⁶⁷⁴. Arthur Wilson met en relief, en citant des lettres depuis 1768, l'obligation de ce rôle, une « aventure amoureuse qui aboutit à une mutuelle aversion »⁶⁷⁵. Les événements qui placent l'impératrice sur le trône en 1762 et le meurtre de son mari, Pierre III, suscitent la réprobation de l'Europe. La diversité des dénominations – révolution, complot, coup d'État – caractérise les différentes opinions sur cette question. Pour se légitimer, Catherine se pose en protectrice des Lumières et essaie de confirmer l'image d'une souveraine éclairée⁶⁷⁶. La situation de Diderot est contradictoire dès le début. Il souhaite servir les projets de réformes de la tsarine tandis qu'il rejette le pouvoir des monarques absous : comme il l'écrit après le voyage, un « despote juste, ferme, éclairé » serait un grand mal pour la nation, trois souverains pareils causeraient la perte totale de la liberté⁶⁷⁷, et le gouvernement d'un empire énorme ne justifie pas non plus le despotisme⁶⁷⁸.

Diderot hésite des années avant de faire le voyage à la cour russe, mais les raisons qu'il donne semblent être d'autant de prétextes. D'ailleurs, ni Voltaire ni d'Alembert ne font le voyage de Russie. Catherine II répète son invitation par l'intermédiaire de Falconet, qui essaie de culpabiliser Diderot pour son retard et son indécision⁶⁷⁹. L'invitation de la tsarine devient un engagement pesant vers 1770 que Diderot ne peut plus refuser après 1772 : il est libéré des travaux de l'*Encyclopédie*, Angélique est mariée, et l'impératrice tient à ce voyage. Cependant, il ne se décide qu'après beaucoup d'hésitation vers la fin de

⁶⁷³ A. Wilson, *op. cit.*, p. 422-434.

⁶⁷⁴ Georges Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », *RDE*, n° 1, 1986, p. 33.

⁶⁷⁵ A. Wilson, *op. cit.*, p. 422. France Marchal pense que la fascination de Diderot pour l'impératrice est semblable à celle qu'il ressent devant les grands caractères romanesques, comme Mme de La Pommeraye. *Op. cit.*, p. 392.

⁶⁷⁶ Sur les initiatives spectaculaires mais temporaires de Catherine II voir Georges Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », p. 35.

⁶⁷⁷ *Histoire des deux Indes*, livre XIX, chap. 2, p. 51-52.

⁶⁷⁸ *Observations sur le Nakaz*, p. 514.

⁶⁷⁹ Diderot s'excuse en 1768 en disant que la santé de sa femme et l'éducation d'Angélique exigent sa présence, qu'il lui reste 4 volumes de l'*Encyclopédie*, qu'il ne saurait pas vivre un moment dans une cour, mais avoue finalement à Falconet que c'est sa passion pour Sophie qui rendrait difficile le départ. A. Wilson, *op. cit.*, p. 433.

l'année 1772 ; à Paris, on parle de son départ imminent au début de 1773, mais il ne se met en route qu'en mai⁶⁸⁰.

Cette hésitation ne peut pas être expliquée seulement par l'aversion de Diderot pour les voyages. Il n'ignore ni les contradictions de l'Empire ni celles du règne de la tsarine. Quelle est l'image que Diderot se forme de l'Empire avant le voyage ? Il parle de ses espérances du règne de Catherine II dès 1766⁶⁸¹ et il connaît la Russie « pittoresque » grâce à la peinture. Dans le *Salon de 1765*, il commente les tableaux de Le Prince, peintre de retour de Russie après un séjour de six ans et reçu à l'Académie en 1764. Diderot n'apprécie pas toujours ses scènes de genre, il les trouve fades et sans imagination, surtout en les comparant aux tableaux de Vernet. Diderot avoue son incompétence pour juger les mœurs représentées, qui sont peut-être vraies, mais il souligne plusieurs fois que l'artiste ne dépasse pas le mérite de la représentation fidèle⁶⁸². Il critique la *Vue d'un pont de la ville de Nerva* : ce qui est « le sujet d'une bonne planche dans un auteur de voyages » est « une chose détestable en peinture ». Diderot exige de l'imagination et de l'action dans la peinture au lieu d'un simple savoir-faire⁶⁸³, mais les objets représentés sur la toile intitulée *Halte de paysans en été* « ne peuvent guère attacher qu'un homme transplanté à sept à huit cents lieus de son pays, et qui venant à jeter les yeux sur ces morceaux, se retrouve en un instant chez lui »⁶⁸⁴. La toile qui touche Diderot le plus est *Le Baptême russe*, la seule qui éveille sérieusement sa curiosité pour ce pays⁶⁸⁵.

Il connaît plus profondément la Russie par ses lectures : l'article « Russie » de l'*Encyclopédie* écrit par Jaucourt (1765), l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand* de Voltaire (1759), et probablement de seconde main la *Description de l'Empire de Russie* de Perry (1720) et la *Description historique de l'Empire de Russie* de Stralemburg (1737), deux auteurs que Jaucourt utilise en rédigeant son article⁶⁸⁶. Paul Vernière affirme que les connaissances de Diderot sur la Russie sont inférieures à celles de Montesquieu et de Voltaire⁶⁸⁷. En préparant son voyage, il complète ses lectures par le *Voyage en Sibérie* de Gmelin (1733-1743, publié en 1767), qu'il emploiera pour rédiger les questions posées à

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 513-514. Wilson souligne que Diderot prend finalement cette décision parce qu'il se sent délaissé et déçu après le mariage de sa fille.

⁶⁸¹ Voir par exemple la lettre au général Betzki le 29 novembre, dans laquelle Diderot exprime sa gratitude et ses espoirs. *Correspondance*, p. 712.

⁶⁸² Voir *Pastorale russe*, dans *Salon de 1765*, DPV, tome XIV, p. 225.

⁶⁸³ *Ibid.*, p. 227-228.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 230.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 238.

⁶⁸⁶ F. Marchal, *op. cit.*, p. 397.

⁶⁸⁷ Paul Vernière, « Diderot et la réalité russe », dans *Lumières ou clair-obscur ?*, Paris, PUF, 1987, p. 319.

l'Académie impériale des sciences en 1773⁶⁸⁸, et par le *Voyage en Sibérie* de Jean Chappe d'Auteroche. Selon Paul Vernière, Diderot ne connaît pas le Sud et l'Est de l'Empire et ignore, bien qu'il soit en Russie au cours des événements, l'insurrection de Pougatchev contre la tsarine⁶⁸⁹.

Diderot écrit un compte rendu de l'*Histoire de la Russie* de Lomonosov (1766) pour la *Correspondance littéraire* en 1770. Cet ouvrage traite du premier État russe à Kiev et de ses fondateurs. Diderot n'offre qu'un commentaire peu attentif aux abonnés de Grimm : il note que l'ouvrage a certainement demandé beaucoup de recherches mais n'est pas agréable à lire. Il est frappé par l'état barbare de l'ancienne Russie – une idée largement répandue à l'époque – et se félicite de vivre « dans un siècle éclairé et chez une nation policée »⁶⁹⁰. Il ne s'occupe pas encore en profondeur des problèmes de l'Empire et de leurs raisons.

Le règne de Pierre I^{er}, que Catherine II regarde comme son prédécesseur, intéresse Diderot davantage. Il parle de l'*Histoire de l'Empire de Russie* de Voltaire dans ses lettres. Son opinion sur cet ouvrage est partagée : il trouve que la préface sur la manière d'écrire l'histoire n'est pas bien conçue, la description de la Russie est commune et que les réflexions sur l'œuvre de Pierre le Grand ne sont pas du meilleur de Voltaire. Il n'apprécie pas les remarques ironiques contre l'*Histoire naturelle* de Buffon mais estime les pages sur les Samoyèdes⁶⁹¹. L'analyse rapide des lettres témoigne de la critique du règne du tsar : Diderot dressera un bilan sévère de l'œuvre de Pierre le Grand dans l'*Histoire des deux Indes*, affirmant que le tsar était un génie mais sans doute un despote, inspiré seulement par l'amour de la gloire, et non pas un législateur⁶⁹².

La source la plus discutée de Diderot sur la Russie est le récit de voyage de Jean Chappe d'Auteroche (1768). Le *Voyage en Sibérie* de l'abbé astronome, qui va en Russie en 1761-1762 pour observer le passage de Vénus, est une étape importante dans la découverte de l'Empire, mais son récit est très critique et les lecteurs retrouvent chez lui l'image d'un pays barbare et corrompu : désordre, pauvreté, maladies, superstitions, abrutissement et débauches y règnent. Chappe pense que la raison de cette situation déplorable est à chercher dans le climat, dans le caractère national, dans l'instabilité du

⁶⁸⁸ F. Marchal, *op. cit.*, p. 397-399.

⁶⁸⁹ P. Vernière, « Diderot et la réalité russe », p. 327.

⁶⁹⁰ *Histoire de la Russie* de Lomonosov, DPV, tome XVIII, p. 353-354.

⁶⁹¹ Voir la lettre à Damilaville le 19 octobre 1760 et à Sophie Volland le jour suivant, *Correspondance*, p. 264-265, p. 274-275.

⁶⁹² Livre V, chap. 23, p. 47.

gouvernement et dans les révoltes fréquentes⁶⁹³. Diderot n'apprécie pas cet ouvrage sans complaisance mais réfute encore plus catégoriquement l'*Antidote* anonyme du *Voyage en Sibérie*. L'*Antidote*, écrit en français par Catherine II et publié en 1770, essaie de discréder le *Voyage* et son auteur, et la tsarine va jusqu'à défendre le servage⁶⁹⁴. Ce livre, sans l'anonymat, aurait pu révéler la véritable orientation de l'impératrice mais Diderot l'attribue au sculpteur Falconet, déjà au service de l'impératrice à cette époque. Diderot exprime son indignation à Grimm sur ce débat dont les deux partis sont partiaux et injustes.

Voilà le livre, le plus mauvais livre qui soit possible pour le ton, le plus mesquin pour le fond, le plus absurde pour les prétentions. Cela se réfuterait par un : *donc* les Russes sont les peuples les plus sages, les plus polis, les plus riches de la terre. Celui qui a réfuté Chappe est plus méprisable par sa flagornerie que Chappe ne l'est pas par ses erreurs et ses mensonges⁶⁹⁵.

Diderot a une image plus réelle de l'Empire que la Russie pittoresque représentée par Le Prince. Il profite non seulement des lectures mais aussi de ses connaissances pour mieux connaître ce pays avant le voyage. Il rencontre chez le baron d'Holbach le docteur Ribeiro Sanchez, « ci-devant premier médecin de la czarine, juif de religion et portugais d'origine »⁶⁹⁶, comme il le décrit à Sophie Volland. Le docteur a vécu et voyagé 16 ans en Russie et envoie de France des mémoires sur la réforme de l'éducation et sur les problèmes de l'Empire sur la commande de l'impératrice. C'est lui, avec le prince Galitzine, qui attire l'attention de Diderot sur l'importance d'affranchir les serfs et de fonder les conditions sociales du développement. Sanchez souligne précisément que la politique culturelle de Catherine II est vouée à l'échec parce que les médecins ou artistes formés à grands frais ne trouveront pas en Russie de demande comparable à celle de l'Europe occidentale⁶⁹⁷.

La princesse Dachkov est sans doute un personnage de première importance parmi les relations russes de Diderot. Liée étroitement à Catherine II en 1762, mais disgraciée plus tard, elle fait plusieurs voyages en Europe de l'Ouest. Bien que la princesse ne soit pas sans réserves envers les Français, elle veut absolument connaître Diderot durant son séjour

⁶⁹³ Catherine Claudon-Adhémar, Francis Claudon, « Le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche », *DHS*, n° 22, 1990, p. 68-71.

⁶⁹⁴ André Monnier, « Catherine II pamphlétaire : l'*Antidote* », dans *Catherine II et l'Europe*, Paris, Institut d'Études Slaves, 1997, p. 53-56.

⁶⁹⁵ Le 4 mars 1771, *Correspondance*, p. 1059.

⁶⁹⁶ Le 28 octobre 1760, *ibid.*, p. 289.

⁶⁹⁷ Georges Dulac, « Diderot et deux académiciens de Pétersbourg », *Europe*, n° 661, mai 1984, p. 85-86 et « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 157-158. Comme le remarque France Marchal, le prince Galitzine était un informateur sans doute compétent mais assez francisé. *Op. cit.*, p. 387.

à Paris en 1770. Cette rencontre les marque tous les deux. Diderot fait le portrait de la princesse et rapporte quelques-uns de leurs entretiens dans un texte écrit en 1770 intitulé *La Princesse d'Ashkoff*. Il note d'abord le refus de la princesse de fréquenter la société française à Paris, refus où il fait figure d'exception. Le principal sujet de leurs conversations est naturellement la tsarine, dont la princesse parle toujours « avec le plus profond respect et la vénération la plus vraie »⁶⁹⁸. Dachkova consacre son séjour aux visites ; Diderot l'entretient « de ce qu'on ne voit point et qu'on ne peut apprendre que par un long séjour »⁶⁹⁹. Il s'intéresse pour sa part aux événements de 1762, dont la princesse donne une présentation partielle. Elle accorde une place importante à l'imprévu – les « fils imperceptibles » –, souligne le mépris et la haine que Pierre III inspirait et la précarité de la situation de Catherine au cours des événements. L'ombre la plus importante sur la légitimation du règne de l'impératrice est la mort de son mari ; Dachkova défend toutefois la souveraine :

La Princesse m'a protesté qu'il n'y avait pas dans toute la Russie, même parmi les paysans, une seule personne qui pensât que l'Impératrice fût complice de la mort de Pierre trois. Elle ne le pensait pas elle-même ; mais on est aussi généralement convaincu dans l'Empire que dans le reste de l'Europe, que la mort de l'Empereur a été violente⁷⁰⁰.

Diderot note également la corruption qui entoure immédiatement la nouvelle souveraine et que certains de ceux qui la soutenaient en 1762 sont tombés en disgrâce depuis.

Diderot veut croire à Dachkova d'autant plus qu'il estime ses qualités intellectuelles et humaines : « elle a l'âme hérisée par le malheur ; ses idées sont fermes et grandes [...] elle connaît et les hommes et les intérêts de sa nation ; elle est pénétrée d'aversion pour le despotisme » mais remarque que « tout ce qu'elle sait et pense, elle ne le dit pas »⁷⁰¹. Il souligne également la franchise de la princesse, qui a osé dire même à l'impératrice que ses réformes ne sont pas réalisables. Après ce portrait, Diderot se demande la raison de sa disgrâce, difficilement compatible avec son rôle antérieur. Il émet des conjectures qui

⁶⁹⁸ *La Princesse d'Ashkoff*, DPV, tome XVIII, p. 374.

⁶⁹⁹ *Ibid.*, p. 373-375.

⁷⁰⁰ *Ibid.*, p. 375-376.

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 378. Marc Fumaroli remarque que Dachkova s'opposait à l'occidentalisation de la Russie et au modèle installé par Pierre le Grand. Voir « Ekaterina Romanovna Vorontzoff, princesse de Daschkaw », dans *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois, 2001, p. 329.

supposent de grandes ambitions chez Dachkova et que Catherine II, qui veut un pouvoir absolu, juge la princesse trop dangereuse :

Peut-être ne s'est-elle pas trouvée récompensée en raison de ses services ; peut-être avait-elle projeté, en élevant Catherine à l'Empire, de gouverner l'Impératrice [...] peut-être l'Impératrice avait-elle appris par ce que la Princesse avait osé pour elle, ce qu'elle était capable d'oser contre elle [...] »⁷⁰²

Ces raisons rappellent une des idées machiavéliques des *Principes de politique des souverains*, écrits au retour de Russie : « Disgracier ceux à qui l'on aurait des pensions à faire ; cela est toujours facile⁷⁰³. » La raison de la défaveur est autant dans les ambitions de la princesse, dans son influence trop forte que dans le fait qu'elle s'opposerait vraisemblablement à la voie adoptée par la tsarine. Diderot peut remarquer que Catherine II ne supporte pas les adversaires et devance leurs plans. La princesse le renforce pourtant dans sa conviction que Catherine II est une souveraine capable de faire des réformes.

Dachkova se souvient du Philosophe et de leurs longues conversations en 1770 dans ses *Mémoires*. Ils discutent du servage – de « l'esclavage des paysans russes »⁷⁰⁴, comme l'appelle Diderot – et de Rulhière, auteur des *Histoires ou Anecdotes sur la Révolution de Russie*. Rulhière, attaché à l'ambassade de Saint-Pétersbourg en 1762, confirme en France que Catherine II a eu part à la mort du tsar. Son livre n'a pas été publié mais l'auteur en faisait des lectures à Paris⁷⁰⁵. Diderot, comme on le sait grâce aux *Mémoires*, s'opposait personnellement à la publication et dissuade Dachkova d'accepter la visite de l'auteur⁷⁰⁶. Quant au servage, la princesse essaie de convaincre le Philosophe que l'affranchissement des serfs est un problème plus délicat qu'il ne le pense. Elle est certainement de ceux qui avertissent Diderot que les réformes en Russie sont plus souvent vouées à l'échec que son enthousiasme pour la tsarine ne le laisse croire.

La princesse déclare sa sympathie pour Diderot : « La sincérité, la franchise de son caractère, l'éclat de son génie, et aussi l'intérêt et l'estime qu'il ne cessa de me témoigner dans toutes les occasions m'attachèrent à lui aussi longtemps qu'il vécut et me rendent

⁷⁰² *La Princesse d'Aschkoff*, p. 382.

⁷⁰³ *Notes écrites de la main d'un souverain à la marge de Tacite ou Principes de politique des souverains*, dans *Œuvres*, tome III, n° 210, p. 192.

⁷⁰⁴ *Mémoires de la princesse Daschkoff*, Paris, Mercure de France, 1989, p. 153. Selon une contribution de Diderot à l'*Histoire des deux Indes*, le servage et l'esclavage sont historiquement liés. Livre XI, chap. 24, p. 270-271.

⁷⁰⁵ R. Trousson, *Denis Diderot*, p. 427.

⁷⁰⁶ *Mémoires de la princesse Daschkoff*, p. 157. Après avoir lu le manuscrit, Diderot persuade Rulhière de ne pas publier cette attaque contre la tsarine. P. Vernière, « Diderot et la réalité russe », p. 320.

encore chère sa mémoire⁷⁰⁷. » Diderot reste en contact avec Dachkova après cette première rencontre. Dans une lettre du 3 avril 1771, il réfléchit sur les difficultés de « civiliser » la Russie. Dans une autre lettre, écrite durant son séjour à Saint-Pétersbourg, il lui avoue avec quelque circonspection les difficultés de son rôle auprès de Catherine II et donne ainsi la première trace d'un regard critique sur la Russie⁷⁰⁸.

Diderot prépare donc son voyage autant que possible bien avant le départ. Il fait attention avant tout à la situation particulière de l'Empire russe et aux problèmes de projets de réformes. Il se servira de ces connaissances en préparant ses entretiens avec la tsarine. Il semble en même temps que la réflexion de Diderot suive deux voies : il consacre les ouvrages pour Catherine II aux principes et aux propositions concrètes, alors qu'il rédige les passages relatifs pour *l'Histoire des deux Indes* dans une perspective critique. Le voyage en Russie s'intercale entre ces deux approches.

Le séjour pétersbourgeois et la *Correspondance*

Diderot fait face à l'obligation de ce voyage avec des craintes et, dans ses lettres, il souligne les périls qu'il a courus. Il entre certainement une part de théâtralité dans l'évocation de ces souvenirs, comme le passage aventureux de la Douïna au retour. Mais le voyage était en vérité une épreuve pour Diderot. Le philosophe casanier qui se met finalement en route a certainement fait sensation dans son entourage. Arthur Wilson cite une lettre de Mme d'Épinay à l'abbé Galiani pour faire sentir le trouble de Diderot : « C'est un drôle d'enfant que ce philosophe ! Il a été si étonné le jour de son départ, d'être obligé de partir, si effrayé d'avoir à aller plus loin que le Grandval, si malheureux d'avoir à faire des paquets⁷⁰⁹ ! »

Installé à La Haye chez le prince Galitzine, Diderot repousse plusieurs fois le départ pour Saint-Pétersbourg. C'est seulement la proposition de Narichkine, chambellan de Catherine II, de le prendre pour compagnon de voyage, qui vainc son hésitation⁷¹⁰. Dans une lettre à Mme d'Épinay avant le départ pour Saint-Pétersbourg, Diderot parle des arrangements pour la route. Il semble qu'il essaye de se convaincre sur les avantages éventuels de sa décision mais il avoue finalement ses peurs :

⁷⁰⁷ *Mémoires de la princesse Daschkoff*, p. 156.

⁷⁰⁸ Le 24 décembre 1773, *Correspondance*, p. 1203.

⁷⁰⁹ A. Wilson, *op. cit.*, p. 514-515.

⁷¹⁰ *Ibid.*, p. 514-522.

Je me laisse entraîner par les circonstances. C'est un M. de Narishkine qui s'en retourne et qui m'offre une place dans sa voiture. [...] Qui sait si la fatigue d'une longue route n'achèvera pas de remédier aux inconvénients d'une vie sédentaire, et si le métier de voyageur n'est pas le véritable antidote du métier de littérateur ? A vous parler vrai, je ne suis pas gai. J'ai l'âme troublée. Je souffre à mettre entre mes amis et moi un demi-diamètre terrestre. Mais le sort en est jeté, et il est trop tard pour regarder en arrière⁷¹¹.

Diderot et Narichkine évitent Berlin et Potsdam, et choisissent la route par Leipzig et Dresde. Le chambellan est soucieux d'arriver à temps pour assister au mariage du grand-duc Paul. Pour sa part, Diderot refuse de voir Frédéric II malgré les efforts de Grimm⁷¹² et malgré le fait que le roi de Prusse essaie de le convaincre par l'intermédiaire du comte Goertz⁷¹³. Diderot tient à ce refus au retour et il explique à Mme d'Épinay pourquoi il n'a pas attendu Grimm pour rentrer ensemble à Paris :

Moi, j'étais bien résolu d'arriver par le plus court chemin, de ne me point arrêter, et surtout d'éviter le roi de Prusse qui ne m'aime pas, à qui je le rends bien, dont le bon accueil ne m'aurait pas fait grand plaisir, et dont une froideur marquée m'aurait singulièrement mortifié⁷¹⁴.

Diderot veut profiter du voyage même si la longue route en voiture, sans repos, n'est pas dans ses habitudes. Malgré les maladies qui le tourmentent surtout à la fin de la route, les biographes notent trois points décisifs pour Diderot : la visite des galeries à Düsseldorf et à Dresde, sa liberté et son imprudence en prêchant publiquement ses principes athées en Allemagne et ses discussions sur les problèmes de la Russie avec le chambellan Narichkine⁷¹⁵.

On constate la déception de Diderot après le voyage en Russie. Pourtant, la *Correspondance* ne témoigne que d'une manière latente de cet échec. Les aspects négatifs sont d'autant plus manifestes dans les œuvres politiques. Dans les lettres, Diderot révèle peu de ses véritables sentiments, ne critique pas l'Empire russe, loue Catherine II et ses projets de réformes et justifie son voyage autant devant sa famille que devant l'opinion publique. Ses lettres ne nous informent que partiellement sur ses expériences réelles et

⁷¹¹ Le 18 août 1773, *Correspondance*, p. 1187-1188.

⁷¹² A. Wilson, *op. cit.*, p. 534.

⁷¹³ L. Versini, *op. cit.*, p. 143.

⁷¹⁴ Le 9 avril 1774, *Correspondance*, p. 1227.

⁷¹⁵ A. Wilson, *op. cit.*, p. 523 et R. Trousson, *Denis Diderot*, p. 528-529, p. 535.

réflètent plutôt l'enthousiasme que la désillusion. Paradoxalement, l'époque où il les écrit est exactement celle du désabusement, de la perte de confiance dans les réformes de la tsarine, mais cela sera palpable dans les *Observations sur le Nakaz* ou dans les *Principes de politique des souverains* et non pas dans la *Correspondance*.

Diderot séjourne à Saint-Pétersbourg entre le 8 octobre 1773 et le 5 mars 1774. Il compte sur l'accueil de son ancien ami, Falconet, à son arrivée dans la capitale russe mais le sculpteur le reçoit avec froideur. Diderot est donc hébergé chez les Narichkine durant tout son séjour. À partir du 15 octobre 1773 ses journées sont occupées par les entretiens avec Catherine II et par leur préparation. Ces entretiens sont interrompus en janvier, à cause d'une maladie mais peut-être également à cause de la perte du crédit de Diderot auprès de la tsarine⁷¹⁶.

Pourquoi le silence des lettres ? D'abord, elles ne sont pas nombreuses, exactement 13 pendant 5 mois à Saint-Pétersbourg⁷¹⁷. De plus, toute lettre écrite à la cour russe est ouverte et attentivement lue par les agents de l'impératrice avant de quitter Saint-Pétersbourg⁷¹⁸. Parfois Diderot parle sous l'influence de ses impressions immédiates et ne peut pas rester objectif. Les lettres s'adressent souvent à un correspondant partial et obéissent aux contraintes pesantes (la tsarine elle-même ou son entourage) ou à ceux que Diderot ne veut pas inquiéter (sa fille, enceinte à cette date). Il doit également maintenir une image préexistante puisqu'il est lié à Catherine II et ses réformes depuis 1765 dans l'opinion publique en France.

Pourtant, c'est dans les lettres que les premiers doutes apparaissent, parallèlement avec la composition des œuvres politiques. Le silence n'est pas complet, du moins pour ceux qui peuvent lire aujourd'hui la *Correspondance* éditée. Cette lecture, chronologique et effectuée d'une seule traite, révèle des tensions, des sentiments, des changements fermés devant les véritables destinataires qui n'ont eu accès qu'aux morceaux individuels. Très peu de remarques critiques ou de traces de la déception échappent au Philosophe dans les lettres mais ce peu est d'autant plus significatif.

⁷¹⁶ L. Versini, *op. cit.*, p. 147. Catherine II se refroidit peut-être envers Diderot mais le Philosophe bénéficie de son respect. Selon Georges Dulac, la découverte des *Observations sur le Nakaz* en 1785 a certainement modifié la vision de la tsarine sur les entretiens avec Diderot. « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 149.

⁷¹⁷ Arthur Wilson remarque que Diderot n'écrit que trois lettres entre janvier et mars 1774, dont deux sont des lettres d'adieux officielles. Il parle de l'absence de lettres à des amis et parents, ce qu'il explique par la maladie et le découragement de Diderot. *Op. cit.*, p. 535.

⁷¹⁸ Nous remercions Christophe Paillard d'attirer notre attention sur ce problème particulier des lettres de Pétersbourg.

Certaines contradictions du voyage russe apparaissent déjà dans les lettres. Portrait élogieux de Catherine II, mais pourquoi Diderot ne parle-t-il que de la souveraine ? Justification du voyage, mais quel profit Diderot en tire-t-il ? Moral, comme il le dit avec insistance à sa fille ? Ou financier, comme il essaie d'en persuader sa femme ?⁷¹⁹

Diderot a vécu encore 10 ans après son retour. Or, il écrit à Sophie Volland le 3 septembre 1774 qu'il a « peut-être encore une dizaine d'années au fond de [son] sac »⁷²⁰. Mme de Vandeul est convaincue que ce voyage a abrégé la vie de son père et tous les biographes acceptent cet avis. Diderot parle de l'accueil favorable et du succès auprès de la tsarine dans les lettres. Or, nous savons qu'il est assez isolé à la cour russe : il souffre de sérieuses maladies, de l'hostilité des grands seigneurs et les académiciens le regardent de mauvais œil. Catherine II se refroidit progressivement à son égard et il doit se rendre compte de la précarité de son rôle comme conseiller politique.

Les lettres familiales sont très discrètes. Elles soulignent la gratitude que Diderot doit à la souveraine et parlent des faveurs reçues à la cour. Diderot donne en général une image embellie devant sa famille, il parle de la cordialité de ses entrevues avec la tsarine et de sa bienveillance. Cependant, la correspondance d'autres – Grimm, les académiciens Euler, Catherine II elle-même – dément les lettres de Diderot sur la réception amicale : l'entourage de la souveraine le regarde de mauvais œil⁷²¹.

Diderot écrit le lendemain de son arrivée à Saint-Pétersbourg pour rassurer sa femme. Il parle brièvement du mariage du grand-duc Paul, auquel il n'a pas assisté, de l'accueil froid de Falconet et raconte ses maladies pendant le voyage. Il ne veut pas alarmer sa famille et n'écrit à sa fille qu'après la naissance de son enfant ; il insiste sur la nécessité de son voyage et fait l'éloge de la tsarine. Il semble sérieusement croire à l'utilité de son rôle à cette date :

Je ne me repentira jamais d'avoir fait ce voyage contre lequel vous vous êtes tous si déchaînés. J'en aurai du bien à dire tant que je vivrai ; et je ne mourrai pas ingrat. [...] Ne me grondez pas ; j'avais un devoir à remplir ; je l'ai rempli. Les ingrats découragent les

⁷¹⁹ À côté du motif déclaré de la gratitude, Diderot espère peut-être une contrepartie financière. Georges Dulac, art. « Catherine II », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 96-98. Diderot parle en effet à sa femme de l'*Encyclopédie* russe comme d'un projet avantageux et il loue la générosité de Catherine II devant sa famille mais il ne croit pas peut-être sérieusement à ces possibilités.

⁷²⁰ *Correspondance*, p. 1250.

⁷²¹ Selon Paul Vernière, le témoignage des membres de la cour révèle souvent leur inquiétude ou leur jalousie. Voir « Introduction » aux *Entretiens avec Catherine II*, dans *Oeuvres politiques*, Paris, Classiques Garnier, 1964, p. 213.

bienfaiteurs, et il ne faut pas faire ce rôle-là avec les souverains qui peuvent faire tant d'heureux⁷²².

La correspondance des contemporains peut fournir des informations précieuses pour former une image réelle du voyage de Diderot. C'est Grimm qui répand en France la nouvelle du succès de son ami devant la tsarine ; c'est également lui que Wilson cite pour parler des mauvais procédés contre le Philosophe à la cour russe ; il s'agit plus précisément d'un pamphlet anonyme calomnieux, vraisemblablement fait par l'académicien prussien Samuel Formey avec l'accord de Frédéric II⁷²³. Ceux qui ont rencontré Diderot à Pétersbourg font parfois mention dans leurs lettres des intrigues contre le Philosophe. L'ambassadeur de Suède, le baron de Nolcken, atteste que Diderot « a été exposé à la jalouse la plus envenimée pendant son séjour à Pétersbourg, et à toute la noirceur de la calomnie » parce que les seigneurs russes ne lui ont pas pardonné l'accès libre auprès de l'impératrice⁷²⁴.

Georges Dulac affirme que le rapport entre Diderot et l'Académie impériale des sciences n'est pas plus cordial que l'accueil à la cour. Tandis que Diderot rencontre des savants et des philosophes en Hollande, il n'a que des relations limitées avec le milieu académique de Pétersbourg, bien qu'il soit élu membre honoraire. La correspondance entre le docteur Sanchez et l'académicien Staehlin éclaire les raisons de l'antipathie envers le protégé de Catherine II : les académiciens, pour la plupart luthériens, condamnent son athéisme déclaré⁷²⁵. Georges Dulac examine les lettres échangées entre les Euler (père et fils, académiciens à Saint-Pétersbourg) et Formey (académicien à Berlin), qui sont placés tous les trois à un point stratégique des circuits d'information entre Berlin et Pétersbourg. Dulac pense que les lettres des Euler et de Formey ne sont pas fiables parce qu'elles témoignent d'une constante malveillance à l'égard de Diderot, mais la familiarité des correspondants exclut tout mensonge direct. Il constate que non seulement le milieu académique ne cherchait pas le contact avec le Philosophe mais aussi qu'il essayait de le discréditer devant l'opinion publique⁷²⁶. Diderot, pour sa part, ne réagit pas à ces hostilités

⁷²² Le 23 octobre 1773, *Correspondance*, p. 1195-1196.

⁷²³ A. Wilson, *op. cit.*, p. 525.

⁷²⁴ Cité par A. Wilson, *ibid.*, p. 535.

⁷²⁵ G. Dulac, « Diderot et deux académiciens de Pétersbourg », p. 86-90.

⁷²⁶ Georges Dulac, « Un nouveau La Mettrie à Pétersbourg : Diderot vu de l'Académie impériale des sciences », *RDE*, n° 16, 1994, p. 24-27.

plus ou moins ouvertes et il adresse une lettre à Jean-Albert Euler avant son départ pour demander les réponses aux questions qu'il a posées à l'Académie des sciences⁷²⁷.

Diderot ne révèle que très peu sur ces mauvais procédés. Dans une lettre à sa femme le 9 avril 1774, le lendemain du retour en Hollande, il essaie d'embellir son séjour. Il suggère à sa femme qu'ils peuvent attendre des récompenses financières de la tsarine et essaie de lui faire croire en un véritable mécénat. Il évoque pour la première fois, sans noms, l'hostilité des Français et des Russes à la cour et parle de ses hésitations. Il explique pour prévenir les reproches conjugaux pourquoi il a dû renoncer à l'avance aux dons de la tsarine. Diderot fait allusion aux malveillances aux dernières pages des *Mélanges pour Catherine II*, dans ses adieux officiels. Il veut devancer tout soupçon : « La pensée que, sous prétexte d'être venu remercier Sa Majesté Impériale de ses premières bontés, ses sujets pourraient croire que j'en suis venu solliciter de nouvelles, comme on a eu la cruauté de me l'insinuer, m'afflige et m'indigne⁷²⁸. »

Les *Mémoires* de Mme de Vandeul nous disent à peine plus que les lettres de son père. Elle consacre quelques pages à l'expérience russe de Diderot ; elle parle de la vente de sa bibliothèque, du projet d'aller en Russie et des circonstances du voyage. Elle affirme que ce voyage a nui à la santé de son père mais insiste sur l'accueil cordial par l'impératrice, en admettant que son père a dû affronter des difficultés dans une cour. Elle résume également l'histoire du refroidissement entre Diderot et Falconet, souligne l'accueil chaleureux des Narichkine et l'honneur des entrevues avec la tsarine. Comme Diderot reste très sommaire en écrivant à sa fille de la capitale russe, elle recourt au témoignage oral de son père après le retour. Elle semble dire qu'elle connaît peu cette période parce que son père ne voulait pas lui révéler les aspects négatifs : « N'ayant rien écrit sur son voyage, je n'ai pu qu'en attraper quelques détails soit par ses lettres, soit par sa conversation ; les unes et les autres respiraient l'admiration et l'enthousiasme de l'Impératrice⁷²⁹. » Elle ne parle pas des textes politiques relatifs à la Russie et ne met pas en relief la désillusion de son père : elle veut garder surtout l'image de la cordialité et des bienfaits de Catherine II.

Diderot garde cette image devant son entourage pendant toute sa vie. Il parle seulement du retour heureux dans la lettre où il exprime sa gratitude à Catherine II :

⁷²⁷ Diderot lit un questionnaire sur l'histoire naturelle de la Sibérie à la cérémonie de sa réception le 1^{er} novembre 1773. Il ne reçoit que des réponses partielles et le comte Vladimir Orlov ne donne pas son accord d'envoyer la version écrite au Philosophe. A. Wilson, *op. cit.*, p. 526-531.

⁷²⁸ « A Sa Majesté Impériale », *Mélanges*, p. 403.

⁷²⁹ A. de Vandeul, *Mémoires*, p. 30.

Les talents et les vertus de Votre Majesté sont devenus l'entretien de nos soirées. On veut tout savoir. Aucune circonstance ne paraît minutieuse ni à l'orateur ni à ses auditeurs. On me fait recommencer dix fois les mêmes choses, et je ne me lasse pas de les redire ni eux de les entendre. [...] Et puis viennent ensuite les questions sur le climat, sur les mœurs, sur le gouvernement, sur les lois, les ministres, les prêtres, les sciences, les arts, vos académies, le prodige de l'éducation de vos écoles⁷³⁰.

Les lettres dites officielles ne peuvent pas être révélatrices sur les sentiments de Diderot. Elles sont plutôt symptomatiques de son rôle auprès de la tsarine mais on ne connaît aucune lettre de la souveraine au Philosophe. Diderot écrit à Catherine II avant le retour ; dans cette lettre d'adieu, il fait l'éloge de l'impératrice, souligne sa satisfaction et précise quelques détails du projet de refaire l'*Encyclopédie* en Russie⁷³¹. Il se montre très modeste dans ses demandes – il ne sollicite que les frais du retour et un souvenir sans valeur, « une bagatelle dont tout le prix fût d'avoir été à son usage »⁷³². La tsarine lui offre une bague avec son portrait en pierre gravée. Les adieux officiels, placés à la fin des *Mélanges pour Catherine II*, confirment la décision de Diderot de ne pas demander d'autres faveurs. Il s'engage à faire publier en Hollande la traduction des *Plans et statuts* des établissements de l'impératrice, ce qui prolongera son absence de Paris de plusieurs mois. Il évoque l'idéal du bon souverain par les derniers mots, soulignant ainsi plutôt ses espoirs que ses expériences.

Tandis que Diderot garde le silence sur son séjour à la capitale, il parle volontiers d'un événement qui se passe au retour. La glace de la Douïna se brise sous la voiture près de Riga et Diderot pense avoir couru un des plus grands dangers de sa vie⁷³³. Il plaisante sur cette mésaventure en écrivant à la souveraine après être arrivé à La Haye, bien qu'il en parle d'un ton beaucoup plus sérieux à sa famille. Il évoque à Catherine II « ces événements fâcheux qui font les beaux règnes et les voyages intéressants » et « ces pas dangereux où l'on apprend à se connaître soi-même » et il ajoute :

⁷³⁰ Le 17 décembre 1774, *Correspondance*, p. 1259-1260.

⁷³¹ Diderot parle de ce projet comme du seul devoir digne de sa gratitude pour Catherine II. Les négociations avec le général Betzki à ce sujet continuent après le retour de Diderot à La Haye et en France, mais ni la tsarine ni le général ne s'intéresse sérieusement à cette proposition. Diderot essaie de contourner le général et confirme son intention de se consacrer à cette tâche dans la lettre d'adieu officielle à la tsarine le 22 février 1774. Voir *Correspondance*, p. 1212 et « A Sa Majesté Impériale », *Mélanges*, p. 402.

⁷³² Lettre à Sophie Volland le 30 mars 1774, *Correspondance*, p. 1214.

⁷³³ Lettre au docteur Clerc le 8 avril 1774, *ibid.*, p. 1217.

Il est si doux d'en être sorti, on s'en souvient avec tant de plaisir ; on en parle si longtemps et avec tant de satisfaction, qu'à regarder les choses de près, les moments périlleux de notre vie ne sont presque jamais ceux que nous en voudrions effacer⁷³⁴.

Il reprend ce récit dans une lettre au général Betzki. Il se compare avec beaucoup d'ironie à Ulysse entendant le chant des sirènes : « Chacun a son côté faible. Le héros grec eut peur de manquer de fidélité à sa Pénélope ; et moi, j'ai eu peur d'être noyé et de ne plus revoir la mienne »⁷³⁵. Le passage de la Douïna devient symbolique pour Diderot : il a terminé un long voyage dangereux.

Dans les lettres à sa famille et à Sophie Volland, écrites le même jour, Diderot exagère aussi bien les grâces de Catherine II que les dangers de la route : « Je vous reviens comblé d'honneurs. Si j'avais voulu puiser à pleines mains dans la cassette impériale, je crois que j'en aurais été fort le maître, mais j'ai mieux aimé faire taire les médisants de Pétersbourg, et me faire croire des incrédules de Paris⁷³⁶. » Selon Anne-Marie Boilleau, Diderot apparaît sous trois masques dans les lettres à Sophie du 30 mars, du 9 avril et de la fin avril 1774 : comme l'ami de l'impératrice, comme le « héros » des aventures du voyage et comme un prophète sur l'avenir de l'Empire russe⁷³⁷. Toutefois, cette prophétie, qui ne concerne que la personne de la tsarine, n'est pas celle des œuvres politiques et exprime seulement l'obligation de Diderot.

Nous ne trouvons pas de critique directe sur l'Empire russe pendant le séjour ou immédiatement après le retour en Hollande. Les seules remarques qui projettent le jugement sévère que Diderot prononcera dans l'*Histoire des deux Indes* – « le Russe était pourri avant d'avoir été mûr »⁷³⁸ – sont destinées à Mme Necker, le 6 septembre 1774. Diderot semble écrire à un « complice », il fait confiance à sa correspondante et laisse échapper l'amertume de ses expériences. Il lui décrit des usages hollandais et donne la raison de cette digression :

Peut-être aimeriez-vous mieux que je vous entretienne de la Russie ; mais je ne l'ai pas vue. J'ai manqué l'occasion d'aller à Moscou, et je m'en repens un peu. Pétersbourg n'est que la cour : un amas confus de palais et de chaumières, des grands seigneurs entourés de paysans et de pourvoyeurs. Je vous confierai *tout bas* que nos philosophes, qui paraissent avoir le

⁷³⁴ Le 8 avril 1774, *ibid.*, p. 1218.

⁷³⁵ Le 15 juin 1774, *ibid.*, p. 1245-1246.

⁷³⁶ Le 9 avril 1774, *ibid.*, p. 1221.

⁷³⁷ Anne-Marie Boilleau, *Liaison et liaisons dans les lettres de Diderot à Sophie Volland*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 66-67.

⁷³⁸ Livre XIX, chap. 2, p. 56.

mieux connu le despotisme, ne l'ont vu que par le goulot d'une bouteille. Quelle différence du tigre peint par Oudry ou du tigre dans la forêt⁷³⁹ !

C'est le seul endroit de la *Correspondance* où Diderot parle du despotisme à cette époque, ce qui le préoccupe pourtant dans ses œuvres politiques. Il esquisse de plus le premier portrait équivoque de la tsarine, soulignant à côté de sa grandeur l'amour-propre, l'amour de la gloire et l'art d'écarter les questions embarrassantes. La capitale occidentalisée de Catherine II peut tromper un visiteur non averti mais elle est le foyer du pouvoir qui veut tout. Soulignons toutefois que cette lettre est écrite juste avant le retour définitif de Diderot en France, d'où le premier essai de se libérer du joug des contraintes.

Mais la gratitude de Diderot à Catherine II est sincère et ne diminue pas au cours des années. Il rend hommage à l'impératrice dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* en se déclarant indigne de ses bienfaits. Cette déclaration est publique – il s'agit d'une des œuvres publiées du vivant de Diderot – et d'autant plus délicate qu'il aborde la relation équivoque entre le philosophe et le souverain dans ce texte.

Et il me permettra d'ajouter qu'il serait un ingrat, s'il ne publiait que Sa Majesté Impériale de Russie l'a comblé de bienfaits dans sa patrie et de distinctions à sa cour ; que c'est d'elle et d'elle seule qu'il a reçu la récompense de ses longs travaux, et que si sa bonté lui a trop accordé, c'est une faute qu'elle commettra toutes les fois qu'un peu de mérite fixera ses regards⁷⁴⁰.

La défense de Sénèque et du rôle qu'il joue auprès de Néron porte l'empreinte de l'expérience russe de Diderot et de ce qu'il sait de Frédéric II⁷⁴¹. Diderot confirme que, même si le philosophe est tenté par la retraite et le plaisir procuré par une réflexion pure, il doit prendre position et agir sur la politique contemporaine. Il confiera sa véritable opinion

⁷³⁹ *Correspondance*, p. 1252. Diderot aurait pu aller voir la princesse Dachkov à Moscou mais il n'accepte pas l'invitation probablement à cause de ses maladies. Voir les deux lettres qu'il écrit à la princesse de Pétersbourg, *ibid.*, p. 1203-1205 et p. 1208-1210.

⁷⁴⁰ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1247. Diderot parle de Catherine II à la fois comme d'un despote et comme d'un grand souverain dans l'*Essai*. L'apparition de la tsarine dans cet ouvrage et l'aveu de Diderot sur leur rapport ne sont pas un hasard. Laurence Mall qualifie l'*Essai sur Claude et Néron* une œuvre bilan puisque le regard sur la vie et l'œuvre de Sénèque implique le regard sur Diderot lui-même. L'engagement d'un philosophe dans son temps devient un des thèmes décisifs du texte car l'hypocrisie supposée de Sénèque – que Diderot réfute assidûment – est un topo. Laurence Mall, « Une autobiolecture : l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron* de Diderot », *DS*, n° XXVII, 2000, p. 111-118.

⁷⁴¹ Catherine Volpilhac-Augier, art. « *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 179-181.

à la postérité. Son jugement réel apparaîtra dans les *Observations sur le Nakaz*, publiées au xx^e siècle, et dans l'*Histoire des deux Indes*, parue sous le nom de l'abbé Raynal.

Les ouvrages relatifs à la Russie : une critique de plus en plus claire

Les spécialistes constatent de manière unanime l'influence du voyage de Saint-Pétersbourg sur l'œuvre politique de Diderot⁷⁴². En effet, le Philosophe fait ce voyage dans un état d'esprit particulier : la politique française et surtout la dissolution des parlements en 1771 l'ont profondément déçu et cette déception renforce sa conviction que la monarchie française est sur son déclin. Le rôle que Catherine II accorde à Diderot lui fait croire qu'il peut agir sur son temps même si dans un autre pays que le sien. Le séjour en Hollande fait naître l'unique véritable récit de voyage de Diderot. Le séjour en Russie inspire les sextes politiques les plus polémiques à côté de ses contributions à l'*Histoire des deux Indes*.

Diderot a vraisemblablement pris des notes sur son séjour à Saint-Pétersbourg mais, d'après une note conservée dans le fonds Vandeul, il semble qu'il les ait brûlées⁷⁴³. En absence d'un récit de voyage, seuls les textes politiques destinés à Catherine II peuvent nous informer sur l'enquête qu'il a essayée de faire. Certains thèmes de ces ouvrages, notamment le climat, le peuple, la démographie et l'économie, le potentiel de l'Empire, l'éducation et les beaux-arts, sont parmi les centres d'intérêt du voyageur. Certes, les textes politiques pour l'impératrice n'appartiennent à aucun genre de la littérature des voyages et ils ne permettent la reconstruction des impressions de voyage que de manière imparfaite. Mais le voyageur doit toujours juger le pays visité et évaluer par ce travail son pays d'origine. Ainsi, ces textes sont des documents précieux sur le voyage de Diderot, même s'ils n'étaient pas destinés à la publication, à l'exception de l'*Histoire des deux Indes*. L'itinéraire conservé dans le fonds Vandeul n'est pas révélateur sur ses impressions non plus. Diderot note les noms des villes mais n'ajoute que très rarement d'autres observations. Les poèmes de circonstance – *La Poste de Königsberg à Memel*, *La Servante de l'auberge du Pied fourchu* – ne révèlent que quelques moments rares du voyage : le Philosophe ne s'intéresse pas souvent aux incidents de la route⁷⁴⁴.

La rencontre de Diderot avec Catherine II et son séjour à Saint-Pétersbourg ont inspiré des textes décisifs de son œuvre politique : les *Mélanges pour Catherine II*, connus

⁷⁴² Voir Paul Vernière, Jacques Proust, Anthony Strugnell et Georges Dulac.

⁷⁴³ G. Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », p. 42. Dulac établit cette hypothèse d'après les documents du fonds Vandeul. Voir Herbert Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul et inédits de Diderot*, Genève, Droz, 1951, p. 70.

⁷⁴⁴ « Itinéraire du voyage en Russie », dans Herbert Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul*, p. 263-278.

également sous le titre de *Mémoires pour Catherine II*, composés entre octobre 1773 et février 1774, les *Principes de politique des souverains*, écrits en route, au retour de Pétersbourg, les *Observations sur le Nakaz*, rédigées entre avril et août 1774 à La Haye, et le *Plan d'une université*, fait à Paris en 1775. L'enjeu de ces textes, composés avec très peu d'écart temporel, est pourtant différent. Dans les *Mélanges pour Catherine II*, Diderot est loyal à la politique de la tsarine mais il attaque cette même politique dans les *Observations sur le Nakaz*. Alors que les *Principes de politique* défient d'une manière ironique les despotes et les ruses du pouvoir, le *Plan d'une université* fournit encore un travail approfondi au service de la tsarine.

Des notes de voyage ne sont pas parvenues à la postérité. Le document le plus étroitement lié aux cinq mois à Saint-Pétersbourg est le recueil intitulé *Mélanges philosophiques, historiques, etc. pour Catherine II*. Diderot a des entretiens réguliers avec l'impératrice entre octobre 1773 et février 1774 ; il prépare des essais sur les sujets préalablement choisis, lit ce texte à la tsarine et en remanie vraisemblablement plusieurs après l'entrevue⁷⁴⁵. Avant de partir, il offre à Catherine II le recueil autographe et n'en garde aucune copie. Lui-même insiste sur la destination privée de cet ouvrage : « Ainsi j'ose demander et j'espère obtenir de Votre Majesté Impériale, qu'elle gardera par-devers elle tous mes petits papiers pour en faire l'usage qui lui conviendra⁷⁴⁶. »

Nous pouvons suivre la radicalisation de la pensée politique de Diderot, la transformation de l'enthousiasme en désillusion dans les *Observations sur le Nakaz*. Le *Nakaz* est l'*Instruction aux députés pour la confection des lois*, préparée pour la Grande Commission législative que Catherine II a réunie en 1767. Ce projet de constitution n'est pas réel : l'impératrice n'avait pas l'intention de réduire son pouvoir et le code ne servait qu'à consolider son autorité. La commission législative n'avait pas de fonction réelle et elle ne se réunissait plus en 1773-1774⁷⁴⁷. Diderot regarde pourtant ce texte comme une source majeure sur le règne de Catherine II. Il suit sa méthode familière en rédigeant les *Observations* : il lit l'*Instruction* la plume à la main mais il dépasse vite les limites d'un simple commentaire et se hasarde dans des réflexions hardies sur le pouvoir et la législation⁷⁴⁸. Il demande ouvertement à la tsarine de renoncer au despotisme, de donner du

⁷⁴⁵ Georges Dulac souligne la précaution rhétorique de Diderot, qui a dû remanier son discours après coup selon l'accueil de l'impératrice. G. Dulac, « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 151-152. Selon Paul Vernière, qui publie le texte sous le titre de *Mémoires pour Catherine II*, les entrevues sont en vérité des séances de travail. Voir « Introduction », dans *Œuvres politiques*, p. 214.

⁷⁴⁶ « Des poètes dramatiques considérés relativement aux mœurs nationales », *Mélanges*, p. 238.

⁷⁴⁷ A. Strugnell, *op. cit.*, p. 159.

⁷⁴⁸ Diderot lit la traduction française du *Nakaz* publiée à Amsterdam en 1771. Il remanie les *Observations* en 1775 : il prend en considération aussi l'*Esprit de l'Instruction* du physiocrate Guillaume François Le Trosne,

pouvoir à la commission, de réduire les priviléges de la noblesse et d'abolir le servage. Naturellement, son audace exaspère Catherine II, qui découvre l'ouvrage en 1785 et fait détruire la copie envoyée à Pétersbourg, convaincue d'en faire disparaître tous les exemplaires⁷⁴⁹.

Le tournant entre l'espoir et la désillusion définitive vient en 1774, immédiatement après le voyage, mais Diderot révise encore les *Observations sur le Nakaz* en travaillant pour l'édition de 1780 de l'*Histoire des deux Indes*. Le mouvement intertextuel est en deux sens : il amplifie certains thèmes pour Raynal et remet les fragments étendus dans les *Observations*⁷⁵⁰. Ce lien est occasionné non seulement par des thèmes ou préoccupations communs mais aussi par le caractère polémique des deux œuvres. Bien que Diderot ne s'occupe de la Russie que dans deux chapitres de l'*Histoire des deux Indes*, la version définitive de ces contributions peut être considérée comme la conclusion de l'expérience russe.

De la théorie à la réalité

En vérité, Diderot voit très peu de la Russie mais il réfléchit d'autant plus profondément sur ce peu. Il est encore optimiste sur les réformes de l'impératrice dans les *Mélanges pour Catherine II*. Il invite au voyage de Saint-Pétersbourg en faisant l'éloge de la souveraine et en jugeant sévèrement la politique française : « Venez seulement passer un mois à Pétersbourg. Venez vous soulager d'une longue contrainte qui vous a dégradés ; c'est alors que vous sentirez quels hommes vous êtes ! »⁷⁵¹ Il donne voix à ses espérances en ce premier moment : « Je ne me suis jamais connu plus libre que depuis que j'habite la

ce qui influence surtout l'aspect économique de l'ouvrage. Voir Georges Dulac, « Pour reconstruire l'histoire des *Observations sur le Nakaz* », dans *Éditer Diderot, SVEC*, n° 254, Oxford, VF, 1988, p. 473. Le caractère polémique des *Observations* concerne encore un texte fondateur. Dans le *Nakaz*, Catherine II compile et adapte plusieurs sources, notamment *L'Esprit des lois* de Montesquieu, le *Traité des délits et des peines* de Beccaria et des ouvrages des juristes allemands. Le but des adaptations ou déformations est de présenter la Russie comme une monarchie constitutionnelle et européenne. Diderot reconnaît aisément les emprunts à Montesquieu ainsi que les déformations éventuelles ; il commente donc à la fois l'*Instruction*, l'*Esprit des lois* et l'usage qu'en fait l'impératrice. Une bonne partie des *Observations* se rapportent à la lecture de Montesquieu ; à certains endroits, Diderot découvre l'altération faite par Catherine II ; en d'autres cas, il s'oppose à la fois à la tsarine et à sa source. Jean-Christophe Rebejkow, « Diderot lecteur de *L'Esprit des lois* de Montesquieu dans les *Observations sur le Nakaz* », *SVEC*, n° 319, Oxford, VF, 1994, p. 296-298.

⁷⁴⁹ G. Dulac, art. « Catherine II », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 97-98. Le radicalisme du texte s'inquiétait vraisemblablement déjà Galitzine qui, selon le témoignage de Naigeon, voulait s'emparer du manuscrit des *Observations* avant le départ de Diderot.

⁷⁵⁰ Parmi les intertextes, il se trouve des thèmes, mais aussi des images ou des formules. Certains passages sont très proches de l'un à l'autre, voire identiques. Georges Dulac, « La circulation des thèmes et des fragments entre l'*Histoire des deux Indes* et les *Observations sur le Nakaz* de Diderot », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 371-372, p. 377.

⁷⁵¹ « Ma rêverie à moi Denis le philosophe », *Mélanges*, p. 232.

contrée que vous appelez des esclaves, et jamais plus esclave que tant que j'ai habité la contrée que vous appelez des hommes libres⁷⁵². » Anthony Strugnell explique ce premier sentiment de liberté chez Diderot par la distance de son pays, par la séparation du monde russe et par le caractère informel de ses entrevues avec la souveraine. Mais ce sentiment est précaire : Strugnell observe un affaiblissement dans les propositions de Diderot, qui essaie de convaincre de moins en moins assidûment Catherine de la nécessité des réformes⁷⁵³. Ce que Diderot peut apprendre de la réalité russe est très loin de cette première image élogieuse qui correspond plutôt à un idéal qu'aux expériences, mais elle reflète également la rhétorique des *Mélanges* : Diderot a besoin de la bienveillance de son auditrice. Le voyage, du moins au début, semble lui donner une occasion de devenir le conseiller de la souveraine : l'ensemble de l'ouvrage reflète ce que Catherine Volpilhac-Augier appelle le rêve du sage conseiller du prince⁷⁵⁴.

Selon Jacques Proust, la plus grande influence du voyage en Russie est dans la confrontation de la théorie politique à la réalité. L'auteur représente la philosophie politique de Diderot par un triangle : le Prince, éclairé par le Philosophe, doit servir la Volonté générale. Diderot maintient la séparation entre l'autorité politique et la philosophie (le roi-philosophe comme Henri IV n'est qu'un cas rare) et la Volonté générale ne doit pas être confondue avec l'opinion du plus grand nombre⁷⁵⁵. Le Peuple – simple objet du discours au début – prend de plus en plus d'importance dans les ouvrages de la dernière décennie. Il devient le destinataire dans la première section des *Observations sur le Nakaz* et dans certains passages de l'*Histoire des deux Indes*. Le Philosophe reste toutefois un être distinct du Peuple par son savoir et par son mérite. Jacques Proust voit justement l'effet de l'expérience russe dans le changement radical des rapports entre la Volonté générale, le Philosophe et le Peuple, parce que ce dernier a désormais le droit d'agir contre le Prince⁷⁵⁶.

Le voyage à Saint-Pétersbourg transforme en effet ce modèle politique. Diderot croit au début de son séjour que les principes éclairés peuvent véritablement influencer la souveraine et guider sa politique mais l'incertitude de cette tentative commence à se faire

⁷⁵² *Ibid.*, p. 232. Diderot répète cette remarque dans deux lettres écrites à Catherine II après le retour à La Haye.

⁷⁵³ A. Strugnell, *op. cit.*, p. 158-159. Comme le constate Georges Dulac, les propositions de Diderot sont l'opposé exact de la politique de Catherine II. Voir « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 153.

⁷⁵⁴ C. Volpilhac-Augier, « De Montausier à Mirabeau », p. 3.

⁷⁵⁵ J. Proust, « Diderot et l'expérience russe », p. 1777-1778. Dans l'*Histoire des deux Indes*, Diderot parle de l'opinion publique comme d'un facteur que la politique devrait prendre en considération. Il se réfère toutefois seulement à l'opinion d'un peuple « éclairé », d'une « nation qui pense et qui parle ». Livre XVIII, chap. 35, p. 243-244.

⁷⁵⁶ J. Proust, « Diderot et l'expérience russe », p. 1793-1795, p. 1800.

sentir déjà dans les *Mélanges*. Nous pouvons supposer que le Philosophe comprend plus qu'il n'en révèle et les tensions imprègnent cet ouvrage⁷⁵⁷. Il fait maintes fois le portrait flatteur de Catherine II et énonce sa foi dans la bonne volonté de la tsarine mais réfute en même temps l'idée du bon despote. Il essaie d'exposer une véritable réflexion sur les problèmes de la Russie quoiqu'il reconnaissse que ses connaissances en la matière sont lacunaires et que les démarches adoptées soient prudentes⁷⁵⁸.

En outre, la Russie fait exception au modèle politique que Diderot développe dans les *Observations* et dans l'*Histoire des deux Indes*. Selon ce modèle, l'histoire de l'humanité montre un mouvement perpétuel d'un état primitif vers un état plus développé mais le développement arrivé à un certain stade entraîne nécessairement le retour vers l'état primitif. La Russie, ni sauvage, ni civilisée, a seulement un éclat de surface qui cache la situation réelle de l'Empire. Ainsi, comme le constate Diderot après le voyage, dans l'*Histoire des deux Indes*, elle est « un fruit pourri sans être mûr »⁷⁵⁹. Les réformes sont prématurées ou mal conçues : les souverains devraient recommencer à une première phase au lieu de vêtir la cour de cet éclat. Alors que Diderot ne voit que la cour brillante de Saint-Pétersbourg, il ne cesse pas d'intéresser à l'autre face : quel est l'état réel de ce pays encore mal connu ?

Il doit toutefois masquer cet intérêt dans les *Mélanges* et ne faire de propositions que par ce qui intéresse Catherine II. Le premier texte, intitulé « Essai historique sur la police de la France », est inspiré par les discussions avec Narichkine pendant le voyage. Diderot résume ce qu'il sait sur les institutions françaises à la demande de l'impératrice. L'approche historique lui permet d'exposer sa critique sur l'état actuel de la France et d'en rechercher les causes⁷⁶⁰. Il interprète la suppression des parlements comme le passage de la monarchie au gouvernement despote, un exemple à craindre pour tout pays et toute nation. Le commentaire des projets de réformes en Russie nécessite des remarques sur la situation française, ce qui occupe presque un tiers des *Mélanges*, et nous savons du texte

⁷⁵⁷ Citons l'expression de Paul Vernière, qui parle de « l'intuition d'une réalité dérobée ». « Introduction », dans *Oeuvres politiques*, p. 213.

⁷⁵⁸ Diderot se montre conscient de l'instabilité de son rôle comme conseiller politique auprès de la tsarine. C'est lui-même qui relativise ses propos en les qualifiant de rêve, de bégaiement, des mots d'un enfant ou d'un fou. Georges Dulac parle d'une auto-censure dans les *Mélanges* et il démontre que Diderot essaie de construire un discours politique efficace en dépit des risques : le Philosophe tente d'accentuer l'importance de la commission législative permanente en feignant de la croire existante et prête, il enrichit le texte d'additions aptes à convaincre la souveraine, il recourt aux diverses méthodes littéraires et rhétoriques pour faire l'effet souhaité sur son auditrice. G. Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », p. 40-47.

⁷⁵⁹ Livre XIX, chap. 2.

⁷⁶⁰ Franco Venturi y voit un historique « plutôt fantaisiste des institutions politiques françaises ». Voir « La vieillesse de Diderot », *RDE*, n° 13, 1992, p. 12.

que la tsarine questionne le Philosophe sur son pays⁷⁶¹, qui compare plusieurs fois la France et la Russie comme un vieux pays policé mais affaibli dans ses habitants et dans ses mœurs et un nouveau pays à civiliser.

L'intention de Diderot par la critique de la monarchie française est d'engager la tsarine à réaliser ses projets : il souhaite servir le développement de l'Empire russe et la naissance d'un État plus démocratique par ses propositions. Il incite Catherine II à assurer la durée des lois au-delà des règnes ou à accorder la récompense au seul mérite ; la commission apparaît depuis les premières pages comme une autorité contre le despotisme. Il insiste aussi sur la soumission égale aux lois, sur la création du tiers état, sur la nécessité de l'éducation publique et il peint plusieurs fois l'idéal d'un monarque qui travaille pour la postérité. Il amplifie ces idées par la reprise des thèmes. Il demanderait que l'assemblée législative soit permanente, qu'il y ait une représentation selon les provinces et une répartition égale des voix⁷⁶². Il répète que la commission est la preuve de la bonne volonté des souverains et la caution contre la tyrannie, par conséquent elle doit être perpétuée, même au-delà des règnes. Cette réflexion est également marquée par l'expérience hollandaise de l'auteur : il plaide pour une véritable constitution.

D'autres propositions sont plus concrètes mais elles cherchent toujours à définir les principes que Catherine II devrait respecter : Diderot recommande par exemple à la tsarine d'établir des maisons de commerce en Russie pour assurer les échanges avec les banques en Europe ou de faire enseigner des métiers dans la Maison des enfants trouvés pour encourager l'artisanat et prévenir le sort incertain des enfants après leur sortie de la Maison⁷⁶³. Il aimeraient voir des caractères nationaux dans les comédies et pense que les pièces édifiantes (surtout dans les maisons d'éducation) pourraient être bénéfiques pour changer les mœurs. Il s'informe en détail sur les manufactures autour de la capitale et pense qu'avec une meilleure gestion les coûts pourraient être réduits et le profit ne partirait pas aux mains des étrangers⁷⁶⁴. Il est décidément contre l'exportation des matières brutes parce que la Russie pourrait pourvoir à ses besoins. Il est prudent dans les *Mélanges* mais ne cache pas sa critique dans les *Observations* : « Ces entreprises sont confiées par protection à des ignorants et à des fripons »⁷⁶⁵. « Denis le roi » établit dix-huit points pour

⁷⁶¹ G. Dulac, « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 154.

⁷⁶² « De la commission », *Mélanges*, p. 241.

⁷⁶³ Voir « Des manufactures et fabriques », *ibid.*, p. 358-359, « Des maisons de commerce », *ibid.*, p. 240-241. Selon Diderot, la grande difficulté dans la fondation des établissements est de trouver des gérants honnêtes mais cet obstacle n'est pas insurmontable.

⁷⁶⁴ « Des manufactures en fer », *ibid.*, p. 359.

⁷⁶⁵ *Observations sur le Nakaz*, p. 557-558.

un gouvernement plus sensé et moins dépensier parce que le souverain est seulement le dépositaire des biens de la nation⁷⁶⁶. En vérité, Diderot expose ici plutôt une critique de la monarchie française que des observations de voyage.

Une enquête interrompue

Diderot essaie de faire une enquête sur la situation de l'Empire même si l'absence de contacts libres, le fait qu'il ne parle pas le russe et les maladies continues rendent difficile de recueillir d'autres informations que ce que la cour veut lui communiquer. Cette enquête inachevée laisse quelques traces dans les ouvrages relatifs à la Russie. Les *Observations*, publiées, auraient pu exposer aux contemporains son diagnostic sur la Russie mais il ne fera publiquement cette tentative que dans les contributions à l'*Histoire des deux Indes*⁷⁶⁷.

Nous savons grâce à certains passages des *Mélanges* que Diderot s'informe personnellement sur l'agriculture, le commerce, les manufactures et l'importation et l'exportation des produits ou des matières premières pendant son séjour. À part les lettres, les *Mélanges* constituent le seul texte composé durant le séjour à Pétersbourg qui nous est parvenu. Cette œuvre nous renseigne sur les centres d'intérêt de Diderot et sur l'enquête qu'il veut faire. Les informations sur ses occupations sont rares mais les essais qui traitent de divers sujets permettent d'avoir une idée, même si elle est imprécise, sur le séjour et sur l'impact de la rencontre avec la souveraine. Les sujets des *Mélanges* deviennent plus concrets et en même temps d'une moindre portée politique lorsque Diderot reconnaît la faiblesse de son influence sur la souveraine⁷⁶⁸. Il aborde plutôt des questions actuelles et spécifiques ou des questions sur l'éducation et les arts.

Diderot s'informe avec beaucoup d'enthousiasme sur les institutions d'éducation et fait plusieurs propositions à l'impératrice. Il regarde les établissements fondés ou patronnés par la tsarine comme des initiatives importantes, « capables de changer les lois, les mœurs, les usages, l'esprit national, l'esprit domestique, en un mot, toute la face d'une immense nation »⁷⁶⁹. Il voit dans cette initiative les premiers pas d'une nouvelle génération et la

⁷⁶⁶ « Du luxe », *Mélanges*, p. 296-299.

⁷⁶⁷ La réflexion sur la Russie dans l'*Histoire des deux Indes* naît en grande partie après le voyage. Bien que Diderot s'occupe de la Russie déjà dans l'édition de 1774 (livre V, chap. 23), il complète cette contribution et intègre une nouvelle intervention particulièrement importante dans l'édition de 1780 (livre XIX, chap. 2).

⁷⁶⁸ Le recueil autographe ne suit pas l'ordre chronologique des textes mais Diderot les réorganise pour Catherine II pour une seconde lecture. G. Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », p. 44.

⁷⁶⁹ « Sur la Maison des jeunes filles », *Mélanges*, p. 255.

naissance de l'esprit libre ; les enfants trouvés, soigneusement élevés, pourraient devenir les premiers membres du tiers état, les jeunes filles de Smolny Monastyr les mères de futures familles distinguées. Mais Diderot rappellera dans l'*Histoire des deux Indes* que les établissements de Catherine II ne sont qu'un faible espoir pour vaincre tous les obstacles :

Cette princesse fait éllever dans des maisons qu'elle a fondées, de jeunes enfants des deux sexes, avec le sentiment de la liberté. Il en sortira sans doute une race différente de la race présente. Mais ces établissements ont-ils une base solide ? Se soutiennent-ils par eux-mêmes, ou par les secours qu'on ne cesse de leur prodiguer ? Si le règne présent les a vus naître, le siècle suivant ne les verra-t-il pas tomber⁷⁷⁰ ?

Diderot ne veut pas juger trop rapidement ces institutions ; il pose une vingtaine de questions sur le fonctionnement de l'École des cadets. Les passages relatifs des *Mélanges* montrent qu'il essaie de bien connaître l'École avant d'en dire son avis. Il apprécie l'exercice physique continual et préfère l'éducation « spartiate », vigoureuse et forte, à l'éducation « athénienne », mondaine et polie. Cependant, il pense que le progrès des élèves dans les sciences est lent et que leurs études sont négligées. Pour prévenir le dégoût des exercices, il propose de distinguer le mérite et d'inspirer l'esprit de concours par les moyens les plus divers. L'éducation morale des cadets lui paraît d'autant plus nécessaire que la force physique doit être domptée dans les futurs officiers. Il déclare également que les établissements d'éducation ont besoin de maîtres russes : il est convaincu que l'École des cadets ne peut pas remplir sa fonction pendant que les plus jeunes élèves sont sous la direction des gouvernantes françaises ou allemandes⁷⁷¹.

L'avis de Diderot sur l'Académie russe est moins favorable que sur les établissements d'éducation. La critique de l'Académie française et de son élitisme lui permet de plaider pour l'éducation publique. Il constate aussi que les académies freinent les génies en leur ôtant l'ambition et l'indépendance spirituelle et que la langue littéraire doit naître toute seule sous la plume des grands écrivains⁷⁷². Les observations de Diderot sur les établissements d'enseignement et sur l'Académie mènent à la même conclusion : la tsarine doit élargir l'éducation et favoriser la langue nationale si elle veut que ses réformes culturelles servent le bien de son peuple. Il faut donner une base nationale à toute sorte de réforme si la souveraine veut qu'elle soit efficace et durable. Diderot réclamerait un

⁷⁷⁰ Livre XIX, chap. 2, p. 57.

⁷⁷¹ « De l'École des cadets », *Mélanges*, p. 333.

⁷⁷² « Des académies et des manivelles académiques », *ibid.*, p. 356-357.

changement qui touche l'ensemble de la population parce que « les basses conditions de la société seront dans tous les empires la pépinière des mœurs, des connaissances, des talents »⁷⁷³.

Diderot communique ses impressions sur le caractère russe dans deux textes des *Mélanges*. Il reste très prudent en remarquant « une vacillation dans les esprits, une sorte d'inquiétude » après la déposition de Pierre III et note que « les grands sont partagés en factions opposées »⁷⁷⁴. Il suggère que la douceur des règnes successifs, l'éducation publique, l'égalité devant la loi pourraient vaincre le partage des nobles et la méfiance générale du peuple. L'impératrice pourrait influencer l'âme de son peuple : comme Diderot l'écrira plus tard dans les *Observations*, « c'est à la législation à faire l'esprit de la nation »⁷⁷⁵. Il retourne à cette question en parlant des établissements d'éducation fondés par l'impératrice ; à son avis, ces établissements ne sont pas assez connus même par les membres de la cour. Or, cette ignorance peut retarder leur succès. Il a l'impression que les Russes sont méfiants et ne croient pas aux réformes ; il attribue ce défaut à une longue oppression qui corrompt les cœurs. Diderot observe le peuple découragé en faisant l'analogie avec d'autres événements et d'autres régions pour inciter Catherine II à vaincre ces craintes.

Il y a dans les esprits une nuance de terreur panique : c'est apparemment l'effet d'une longue suite de révoltes et d'un long despotisme. Ils semblent toujours à la veille ou au lendemain d'un tremblement de terre, et ils ont l'air de chercher s'il est bien vrai que la terre se soit raffermie sous leurs pieds ; tels au moral que sont au physique les habitants de Lisbonne ou de Macao⁷⁷⁶.

Un monarque qui essaie de favoriser les réformes « en important » la culture occidentale dans sa cour ne peut atteindre qu'un succès éphémère et amplifie « ce luxe terrible qui s'est introduit ici »⁷⁷⁷. Diderot voit à Saint-Pétersbourg ce qu'il considère comme un luxe corrupteur, nocif à la société : les imitateurs se rassemblent autour de quelques riches, l'éclat n'est que sur la surface et il n'y a pas de véritable aisance dans cette société. Il plaide pour un État moins dissipateur (ici, comme ailleurs, la comparaison avec la France est sous-jacente) : l'or n'est pas une vraie valeur et l'imitation des riches

⁷⁷³ « Des écoles publiques », *ibid.*, p. 283.

⁷⁷⁴ « Sur un coin de l'esprit national », *ibid.*, p. 242.

⁷⁷⁵ *Observations sur le Nakaz*, p. 524.

⁷⁷⁶ « Sur les établissements formés par Sa Majesté Impériale », *Mélanges*, p. 246.

⁷⁷⁷ « Sur les commerçants et marchands », *ibid.*, p. 368.

corrompt tout le pays où « l'or mène à tout »⁷⁷⁸. Le goût excessif du luxe est le symptôme de la dégradation selon Diderot ; il nuit aux mœurs, aux beaux-arts et aux sciences.

Diderot attire aussi l'attention de Catherine II sur la partialité des jugements parmi les Russes sur la situation de leur pays :

Il me semble qu'en général vos sujets pèchent par l'un ou l'autre de ces deux excès, ou de croire la nation trop avancée, ou de la croire trop reculée. Ceux qui la croient trop avancée sont contempteurs outrés du reste de l'Europe ; ceux qui la croient trop reculée en sont admirateurs fanatiques. Les uns ne sont jamais sortis de leur pays ; les autres ou n'y ont pas assez séjourné, ou ne se sont pas donné la peine de l'étudier. Tous n'ont vu que deux surfaces, les uns de loin, les autres de près ; la surface de Paris et la surface de Pétersbourg⁷⁷⁹.

La tsarine ne peut pas trouver parmi eux un conseiller compétent et désintéressé ; seuls les hommes qui connaissent et l'Europe occidentale et la Russie seraient capables de participer aux réformes. Il existe une séparation insurmontable entre l'élite, éprise de l'Europe de l'Ouest, et le peuple que Diderot ne voit pas mais qu'il connaît par ses lectures. Cette remarque, très circonspecte, semble conclure ses rencontres à Saint-Pétersbourg : il pense que les seigneurs russes ne connaissent pas la réalité de leur propre pays. Il suggère donc que la solution serait de combiner l'étude de l'Europe et l'étude de l'Empire ; c'est exactement le programme qu'il propose au grand-duc. Il est en même temps sous-entendu que les voyageurs devraient appliquer rationnellement leurs expériences dans leur patrie. Diderot sera beaucoup plus sévère dans un passage de *l'Histoire des deux Indes*, où il affirme que les voyageurs russes ne recueillent que des vices dans leurs voyages⁷⁸⁰.

L'objet de l'enquête projetée serait les particularités de l'Empire. La Russie pose des problèmes tout à fait spécifiques selon Diderot : ceux d'un empire trop étendu et arriéré. Dans les *Observations sur le Nakaz*, Diderot examine le cas d'un « peuple à policer » (section 19), celui des sociétés mal ordonnées, de la barbarie et de la tyrannie (section 69). Réformer un pays aussi grand et aussi peu développé est au-dessus de la force d'un seul souverain, c'est pourquoi Catherine II devrait assurer la permanence de la législation⁷⁸¹.

⁷⁷⁸ « Des écoles publiques », *ibid.*, p. 291.

⁷⁷⁹ « Sur les établissements formés par Sa Majesté Impériale », *ibid.*, p. 245.

⁷⁸⁰ Livre XIX, chap. 2, p. 56.

⁷⁸¹ Les difficultés que les souverains russes doivent confronter préoccupent Diderot déjà au début des années 1770. Il évoque ce problème dans une lettre à la princesse Dachkov le 3 avril 1771. Il se montre aussi sceptique sur l'avenir de la France que sur l'avenir de la Russie. *Correspondance*, p. 1067.

Mais le retard, l'insuffisance des établissements, l'état arriéré de l'Empire présentent en même temps un avantage au premier législateur : « Il y a bien de la différence entre un peuple policé et un peuple à policer ; la condition de celui-là me paraît pire que la condition de celui-ci ; l'un est sain et l'autre est attaqué d'un vieux mal presque incurable⁷⁸². » Selon Diderot, Catherine II ne peut remplir cette tâche qu'en l'accordant à la commission législative. Comme il le confirmara dans *l'Histoire des deux Indes*, un souverain seul (ou même trois souverains éclairés, ce qui est un hasard sans véritable chance d'arriver) ne peut pas guérir les maux d'un pays. En l'absence d'observations directes, Diderot explique le cas de l'Empire par un modèle théorique : la Russie aurait besoin d'un premier législateur, qui devrait être le peuple lui-même.

Diderot peut employer ses observations personnelles au sujet de la capitale. En vérité, il ne voit que ce centre occidentalisé, alors que l'image de la Russie barbare se dégage de ses lectures, comme la relation de Chappe d'Auteroche. Dans les *Mélanges*, il plaide pour une ville qui ne soit pas uniquement la cour et propose d'encourager la naissance du tiers état par l'établissement d'artisans libres autour de Pétersbourg. Il pense que le véritable centre de l'Empire reste toujours Moscou et soutient son avis par plusieurs métaphores : le prédicateur doit se mettre au centre de son auditoire pour être entendu, le foyer ou la lumière doivent être placés au milieu de la maison, etc. L'impression de vivre dans une ville uniquement impériale et habitée seulement par des étrangers est très profonde, Diderot n'oublie pas d'en faire mention à Mme Necker dans la lettre déjà citée.

C'est en parlant de ce sujet délicat que Diderot se met en scène comme un enfant qui bégaié. Sa prudence n'est pas un hasard car Catherine II tient à garder sa capitale ; Pétersbourg est en fait le symbole du pouvoir novateur des souverains depuis Pierre le Grand. Diderot s'approche donc de cette question par une réflexion générale sur l'origine des sociétés, en considérant l'Empire comme un corps vivant. Il compare la capitale au cœur qui ne peut pas fonctionner s'il est mal placé. Il affirme que Saint-Pétersbourg n'est pas adapté à gouverner le pays parce que l'entretien en est trop coûteux. Il avance que la tsarine devrait rapprocher les membres épars de l'Empire, engendrer une urbanisation et la construction de nouveaux chemins mais il plaide également pour des centres de commerce à la frontière. Diderot pense que Moscou est le vrai centre de l'Empire parce que Pétersbourg ne représente pas la population, alors que les réformes devraient être étroitement liées à la nation. Une capitale écartée reste étrangère au peuple par sa situation

⁷⁸² *Observations sur le Nakaz*, p. 521.

et par son caractère. Diderot se montre résolu dans cette question tout au long des *Mélanges*.

Comment les mœurs qu'elle se propose de donner à sa nation s'établiront-elles et subsisteront-elles à Pétersbourg qui ne sera jamais qu'un amas confus de toutes les nations du monde qui ne valent rien ? Le lieu des vices est-il bien celui de l'institution de la vertu ? [...] Pétersbourg, par sa situation et son asile de toutes les nations, n'est-il pas destiné à n'avoir jamais que des mœurs d'Arlequin⁷⁸³ ?

Il propose de remettre progressivement la cour à Moscou ; faute de possibilité de convaincre Catherine II, il lui suggère de faire une vraie ville de Pétersbourg⁷⁸⁴.

Diderot s'intéresse surtout au commerce et aux manufactures pendant son séjour. Il est étonné par la cherté et par le refus de l'aristocratie de payer les produits achetés à crédit. Il dit avoir questionné des gens qu'il juge aptes à lui donner des réponses impartiales : « Tout cela m'a paru, par son étrangeté, mériter la confirmation de gens qui n'eussent aucun intérêt à m'en imposer⁷⁸⁵. » Il constate l'absurdité de ce système de crédit qui cause l'échec de tout commerce et incite Catherine II à intervenir et obliger les nobles à payer les lettres de change. Il n'aborde que très prudemment d'autres sujets, plus délicats, comme les serfs ou les priviléges de la noblesse⁷⁸⁶ ; or, ces problèmes s'aggravent particulièrement à cette époque⁷⁸⁷.

Diderot adresse un questionnaire à Catherine II au cours de leurs entretiens et il l'insère dans les *Mélanges* sous le titre de « Sur la situation de l'Empire russe ». La souveraine répond à certaines questions mais elle remet d'autres au comte Munich, qui ne se soucie pas beaucoup du zèle de Philosophe. Paul Vernière remarque que 70 sur 84 questions concernent l'économie, alors que peu de sections des *Mélanges* ou des *Observations* s'occupent directement de la réalité socio-économique russe⁷⁸⁸. Les questions reflètent les connaissances de Diderot ainsi que son intention : il veut compléter et vérifier ses lectures. Il reste toujours avisé dans les formulations et remercie chaleureusement la souveraine d'avoir répondu à ces questions. Il voudrait avoir des informations exactes sur la population, sur le commerce, extérieur et intérieur, sur l'agriculture, sur les produits du

⁷⁸³ *Mélanges*, « De la capitale », p. 316.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 316.

⁷⁸⁵ « Sur les commerçants et marchands », *ibid.*, p. 368-369.

⁷⁸⁶ P. Vernière, « Diderot et la réalité russe », p. 327.

⁷⁸⁷ G. Dulac, « Le discours politique de Pétersbourg », p. 34.

⁷⁸⁸ P. Vernière, « Diderot et la réalité russe », p. 325-327. Ce questionnaire est lié au projet de l'*Encyclopédie* russe ; Diderot veut utiliser les réponses pour le premier article sur la Russie.

pays et leur exploitation. Il essaie de vérifier certains renseignements qui influencent largement son jugement sur la Russie : La noblesse a-t-elle le privilège de posséder seul des terres ? Le commerce est-il vraiment fermé aux étrangers ? Il mentionne le problème du servage ; Catherine II précise qu'il y a deux sortes de paysans, les uns possédant des terrains et les autres dépendant de la noblesse ou de la couronne. Diderot pense que les serfs ne travaillent jamais aussi assidûment que les paysans libres mais apparemment la tsarine ne veut pas s'occuper de cette question. Elle rappelle simplement à Diderot qu'il y a « une loi de Pierre le Grand qui défend de nommer esclaves les sujets de la noblesse »⁷⁸⁹ mais, comme le montrent les *Observations*, ses arguments ne convainquent aucunement Diderot.

Ce questionnaire sous forme dialoguée est un véritable entretien qui suit l'esprit du « Préliminaire » du *Voyage de Hollande*. Diderot s'adresse directement au monarque, parce que le souverain doit connaître mieux que personne la situation de son pays. Le dialogue qui transcrit les hésitations, les réponses reléguées, les approximations, est en même temps le garant d'objectivité : Diderot ne fait que noter, ne juge ni ne vérifie encore.

L'éducation est le seul domaine où Diderot croit pouvoir être utile après le retour. Dans le *Plan d'une université*, composé à Paris entre octobre 1774 et juillet 1775, à la demande de la tsarine⁷⁹⁰, il ne fait pas la présentation de l'éducation en Russie – il la regarde comme inexistante à part les trois établissements fondés ou patronnés par Catherine II – mais il dresse un plan pour une éducation publique, ouverte à toutes les conditions et à toutes les couches de la société. Il se sert à la fois de ses expériences en Russie, où le système éducatif est insuffisant parce qu'il ne touche qu'une partie mince de la population, et de ses connaissances sur l'éducation française, élitiste et largement dominée par l'Église.

Le *Plan* reprend certaines réflexions des *Mélanges* et des *Observations*, comme l'idée que le développement scientifique et artistique suppose une nation nombreuse et riche et la nécessité de l'initiation intérieure de cette évolution. Les expériences de Diderot à la cour russe attirent son attention sur l'éducation. Il constate déjà dans les *Mélanges* que cette initiative pourrait devenir la première véritable réforme de l'impératrice. Diderot a recueilli le plus de renseignements possibles sur les institutions fondées par l'impératrice pendant son séjour à Pétersbourg. Il avait un rapport cordial avec le général Betzki,

⁷⁸⁹ *Mélanges*, p. 376.

⁷⁹⁰ Cet ouvrage est le projet universitaire le plus élaboré de l'époque mais reste ignoré parce que Diderot le regarde comme un écrit appartenant seulement à Catherine II. Il déclare avec force la nécessité d'un enseignement public mais rejette le modèle français, qu'il trouve académique, et propose une structure plus pragmatique. Roland Mortier, art. « Plan d'une université », dans *Dictionnaire de Diderot*, p. 403-405.

ministre de Catherine II, responsable des projets culturels et des établissements de la tsarine⁷⁹¹. Il a visité la Maison des Jeunes Demoiselles nobles à Smolny Monastyr ; une lettre à sa fille dépeint la tsarine entourée de jeunes élèves qu'elle traite comme ses propres enfants⁷⁹². Il fait plusieurs fois mention dans les *Mélanges* de la Maison des enfants trouvés et de l'École des cadets, cette dernière fondée par Pierre I^{er}.

Dans les *Mélanges*, Diderot divise l'enseignement public en trois niveaux ; le premier niveau est pour tous les enfants et le dernier conduit un petit nombre à l'état de savant. Il détaillera cette conception dans le *Plan d'une université*. Dans l'essai qui ouvre le *Plan*, intitulé « De l'instruction », Diderot s'approche des problèmes de l'éducation en considérant la situation de l'Empire russe. La première condition des projets d'éducation est une étude comparative des pays et des époques et des circonstances particulières. Diderot considère la Russie comme un pays qui doit tendre vers un état plus élevé, « un peuple à policer », selon la formule répétée plusieurs fois dans les *Mélanges*. L'éducation de la population, et non pas seulement celle d'une élite, a un rôle de première importance dans ce processus : il faudrait éduquer tout le peuple. Les exemples historiques sont nombreux et la leçon est toujours la même :

La Grèce fut barbare ; elle s'instruisit et devint florissante. Qu'est-elle aujourd'hui ? Ignorante et barbare. L'Italie fut barbare ; elle s'instruisit et devint florissante. Lorsque les sciences et les arts s'en éloignèrent, que devint-elle ? Barbare [...] telle sera la destinée des empires dans toutes les contrées de la terre et dans tous les siècles à venir⁷⁹³.

Diderot sait d'après ses propres observations que les établissements de l'impératrice ne forment qu'une élite très peu nombreuse. La seule exception pourrait être la Maison des enfants trouvés mais, comme il le note dans les *Mélanges*, les enfants se retrouvent désœuvrés dans la rue en quittant la Maison. L'enseignement public tel qu'il le décrit – ouvert à tous les habitants et donnant au talent la possibilité de promotion – pourrait être l'outil du développement. Les besoins élémentaires constituent le premier fondement des sociétés – le but primaire est de « lutter contre la nature » – mais « les besoins de l'âme » rapprochent les hommes plus étroitement. Diderot suggère que « l'état policé » adoucit les mœurs et fait respecter les lois, par conséquent l'instruction est à la fois l'intérêt et le

⁷⁹¹ Le cercle de Betzki reçoit régulièrement Diderot pendant son séjour à Pétersbourg ; il peut y recueillir des renseignements précieux sur les projets culturels de Catherine II. A. Wilson, *op. cit.*, p. 530.

⁷⁹² Le 23 octobre 1773, *Correspondance*, p. 1194.

⁷⁹³ *Plan d'une université*, dans *Oeuvres*, tome III, p. 415.

devoir du souverain⁷⁹⁴. Mais la formation scientifique ne doit concerner qu'un nombre restreint, sélectionné selon le talent et l'assiduité. Pour la majorité, l'enseignement s'arrête avec des études pratiques comme la langue nationale ou le calcul.

Diderot retourne au dilemme de la politique culturelle de Catherine II dans la section « De l'état de savant ». Il insiste une fois de plus sur le fait que l'importation des sciences et des arts ne peut pas être durable. Il est convaincu que l'Académie des sciences est une institution de prestige, sans les fondements économiques et sociaux nécessaires⁷⁹⁵.

Appeler des étrangers pour former une académie de savants, c'est négliger la culture de sa terre et acheter des grains chez ses voisins. Cultivez vos champs, et vous aurez des grains. [...] Fonder une académie avant que d'avoir pourvu à l'éducation publique, c'est vraiment avoir commencé son édifice par le faîte⁷⁹⁶.

Les deux obstacles à un enseignement approprié sont le manque de bons livres et de professeurs en Russie. Or, l'emploi de la langue nationale résoudra les deux : « Les livres classiques bien faits et traduits en langue vulgaire, Votre Majesté ne sera plus dans le cas d'appeler des maîtres étrangers. Ils se trouveront parmi ses propres sujets »⁷⁹⁷. Diderot pense qu'il est possible d'établir une éducation moins académique qu'en France puisqu'il a constaté l'absence de structures élémentaires en Russie. La tsarine ne doit pas se débarrasser d'institutions centenaires et figées, elle aurait ainsi la possibilité d'installer un système novateur⁷⁹⁸.

⁷⁹⁴ *Ibid.*, p. 415.

⁷⁹⁵ G. Dulac, « Un nouveau La Mettrie à Pétersbourg », p. 20.

⁷⁹⁶ *Plan d'une université*, p. 487.

⁷⁹⁷ Lettre à Catherine II le 6 décembre 1775, *Correspondance*, p. 1266. Diderot n'inclut pas les langues anciennes dans l'éducation de l'élève moyen et relègue les études théologiques au second rang.

⁷⁹⁸ Diderot déclare dans la *Réfutation d'Helvétius* aussi qu'il faudrait « changer du commencement jusqu'à la fin la méthode de l'enseignement public ». *Réfutation*, p. 753.

La Russie et le modèle occidental

Ce modèle est-il adaptable à la Russie ? Peut-on l'imposer par une politique centralisée ? La réponse semble être non dès le début, tandis que Diderot sait bien que c'est la voie que la souveraine veut adopter. Il a trois objections à ce projet : un souverain seul ne peut pas réaliser les réformes nécessaires, la diversité géographique et ethnique de l'Empire ne rend pas possible de suivre le modèle occidental et Diderot rejette catégoriquement les changements venus de l'extérieur, faits sans la participation du corps législatif national. Les obstacles au développement nécessitent des transformations graduelles, avec l'accord du peuple.

Civiliser à la fois une aussi énorme contrée me semble un projet au-dessus des forces humaines, surtout lorsque je me promène sur la lisière et que je trouve ici des déserts, là des glaces, ailleurs des barbares de toutes espèce. [...] Un plan d'administration serait une inspiration de la sagesse même ; l'intérêt le mieux entendu l'aurait dicté ; le succès en serait géométriquement démontré qu'il ne s'exécuterait pas. Pourquoi cela ? C'est qu'il n'est pas venu dans la tête d'un indigène et qu'il suppose le concours des étrangers⁷⁹⁹.

Diderot est convaincu que le système politique et économique d'un pays n'est jamais directement applicable à un autre. La réflexion sur le modèle occidental est en même temps la première critique du règne de Catherine II, bien que Diderot reste prudent et qu'il ne dirige pas cette critique contre la tsarine. Pierre I^{er} a commencé des réformes après son séjour en Europe de l'Ouest et Catherine II souhaite continuer de gouverner dans cet esprit. Diderot exprime ses doutes sur cette voie dans les *Mélanges* par le « Discours du Génie de la France à Pierre I^{er}, sur la frontière ».

Le Génie – une figure « fantastique, simple, noble et triste »⁸⁰⁰ – s'adresse au tsar au moment de son départ et remet en cause par des questions réitérées l'utilité de son voyage en Europe. Ces questions dénoncent l'éclat d'une première impression et avertissent Pierre le Grand de ne pas suivre ce modèle qui est majestueux seulement en apparence. Ce discours est en fait un diagnostic bref des problèmes de la monarchie française, accablée par un surcharge administratif, des tensions sociales, une législation chaotique, un goût de luxe nocif, de nombreux priviléges du clergé qui empêchent les réformes, l'absence de l'éducation publique, le déficit financier de l'État. Le Génie ne veut pas contester la bonne

⁷⁹⁹ *Observations sur le Nakaz*, p. 511-512.

⁸⁰⁰ *Mélanges*, p. 327.

volonté du tsar (et en l'occurrence de la tsarine) et l'originalité de ses projets mais il attire son attention sur les fausses pistes et regrette que son voyage soit en vain. Pierre I^{er} n'a pas vu ce qu'il aurait dû voir et c'est une leçon que Diderot rappelle à la tsarine : le tsar a fait « bien du chemin pour voir bien du mal, sans remède »⁸⁰¹. Les deux conclusions que ce discours suggère sont radicales : le voyage de Pierre le Grand n'était pas utile pour la Russie en tant qu'initiation de réformes et la France est inacceptable comme modèle. Mais ce texte reprend également l'idée que les voyages de l'élite russe en Occident sont inutiles : Diderot prévient, comme nous l'avons dit, en d'autres endroits des *Mélanges* que l'admiration de l'Europe de l'Ouest est une illusion trompeuse.

L'exemple des beaux-arts est décisif dans la mise en cause du modèle occidental. Diderot insiste sur l'inspiration nationale des beaux-arts dans tous les textes relatifs à la Russie, quoi qu'il ne voie pas la possibilité d'un épanouissement proche des arts sous le règne de Catherine II et un essor rapide né sous l'égide de la cour ne peut pas être durable :

Lorsque les beaux-arts, l'éloquence, l'histoire, la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture seront excités par l'opulence nationale, ils produiront de grandes choses ; lorsqu'il concourront tous à illustrer les vertus et les talents, ils rendront la nation meilleure. [...] Car le beau ne se sépare point de l'utile⁸⁰².

Diderot nécessite les fondements sociaux et économiques de l'expansion artistique. Une politique culturelle qui se fonde exclusivement sur un mécénat de cour ne peut pas être bénéfique. Il conclut qu'il faut encourager la population par l'aisance et la liberté pour avoir des œuvres d'art nationales, ce qui revient à la nécessité de former un tiers état⁸⁰³.

Le véritable diagnostic et les symptômes de crise : les *Principes de politique des souverains* et les *Observations sur le Nakaz*

Diderot attaque vigoureusement l'absolutisme immédiatement après le séjour à Saint-Pétersbourg. Bien que les *Principes de politique des souverains* visent avant tout Frédéric II, ce n'est pas un hasard si Diderot les rédige en rentrant de Pétersbourg. Ses

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 328.

⁸⁰² *Observations sur le Nakaz*, p. 570.

⁸⁰³ « Sur les jeunes artistes que Sa Majesté Impériale envoie en pays étranger », *Mélanges*, p. 332. On peut retrouver l'influence de David Hume dans cette proposition ; c'est le philosophe écossais qui associe le développement économique et celui des beaux-arts. G. Dulac, « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », p. 156.

motivations sont plus complexes qu'une attaque contre le roi de Prusse : Jacques Proust voit dans cette œuvre le symptôme d'une crise⁸⁰⁴. Selon Catherine Volpilhac-Augier, la démarche décisive de l'ouvrage est l'usage du double langage, la recherche de l'ambivalence, la dénonciation de l'absolutisme par ses idées détournées. Les *Principes de politique* tracent « l'éducation manquée » du souverain : une lecture non adaptée de Tacite et une interprétation erronée de la « raison d'État ». La voix du philosophe-moraliste se mêle à celle du souverain et du courtisan mais elle s'affaiblit progressivement. La mise en scène de Frédéric, mauvais lecteur, se complète avec la mise en scène de Catherine II, mauvaise élève : les deux souverains n'apprennent qu'à cimenter leur tyrannie⁸⁰⁵.

Bien que l'ouvrage reflète la déception et le malaise de Diderot après le voyage, il y a très peu de références précises à l'impératrice. On peut toutefois soupçonner la critique de son règne dans certaines maximes. Les *Principes de politique* dénoncent la force feinte et les ruses d'un pouvoir qui se maintient grâce à la dissimulation de ses faiblesses. Les souverains hypocrites et machiavéliques sont dénoncés par la différence entre les mots et les choses, entre leur discours et leurs actes, entre l'état réel de leur Empire et ce qu'ils en laissent voir. Certaines maximes font allusion au servage et à la position conservatrice de Catherine II devant cet héritage féodal : « Appeler ses esclaves des citoyens, c'est fort bien fait ; mais il vaudrait mieux n'avoir point d'esclaves⁸⁰⁶ » ou « On veut des esclaves pour soi : on veut des hommes libres pour la nation⁸⁰⁷. » Comme nous l'avons dit, le servage était un des sujets que Diderot, en dépit de son intérêt accru, n'a pas pu évoquer au cours de ses entretiens avec la tsarine. Le vide des appellations est dénoncé dans une autre maxime : « Toujours mettre le nom du sénat avant le sien. [...] On n'y manque guère quand le sénat n'est rien⁸⁰⁸. » Diderot ne tardera pas à constater dans les *Observations sur le Nakaz* que la commission législative n'a pas de statut véritable.

D'autres pensées mettent en garde contre les ambitions philosophiques du souverain : « Méfiez-vous d'un souverain qui sait par cœur Aristote, Tacite, Machiavel et Montesquieu⁸⁰⁹. » Le rapport du souverain et du philosophe n'est pas encore le sujet majeur des *Principes de politique*, à l'opposé des réflexions de l'*Essai sur Claude et*

⁸⁰⁴ J. Proust, « Diderot et l'expérience russe », p. 1785-1786.

⁸⁰⁵ L'interprétation des *Principes de politique* est problématique à plusieurs titres : il en existe plusieurs copies manuscrites dont les variantes de ponctuation sont susceptibles de transformer le sens de certaines maximes. La distinction entre la voix du despote et celle du commentateur ne va pas sans problème non plus. Catherine Volpilhac-Augier, « Double lecture, double écriture : les *Principes de politique* des souverains de Diderot », *RDE*, n° 17, 1994, p. 69-74, p. 76-80.

⁸⁰⁶ *Principes de politique*, n° 33, p. 176.

⁸⁰⁷ *Ibid.*, n° 79, p. 181.

⁸⁰⁸ *Ibid.*, n° 35, p. 174.

⁸⁰⁹ *Ibid.*, n° 63, p. 179.

Néron. Diderot dénonce pourtant l'ambition du souverain qui crée une image favorable de son règne : « Il faut être loué, cela est facile. On corrompt les gens de lettres à si peu de frais ; beaucoup d'affabilité et de caresses, et un peu d'argent⁸¹⁰. » D'autres maximes semblent faire référence aux expériences récentes de Diderot : « Ne jamais séparer le souverain de sa personne. Quelque familiarité que les grands nous accordent, quelque permission qu'ils semblent nous donner d'oublier leur rang, il ne faut jamais les prendre au mot⁸¹¹. »

L'abus du pouvoir est dans le fait qu'il s'affranchit arbitrairement des lois en prétendant de s'y soumettre ; c'est « convenir que les lois sont faites pour tous, pour le souverain et pour le peuple ; mais n'en rien croire »⁸¹². La magnificence du souverain devient redoutable : le désir de conserver son pouvoir est supérieur aux lois, qui ne peuvent agir contre le despote. Celui qui sait « persuader à ses sujets que le mal qu'on leur fait est pour leur bien »⁸¹³ et qui ne se soucie que de l'Empire créé de son vivant⁸¹⁴ pousse l'État dans un despotisme qui se perpétue ou qui mène à l'anarchie.

Alors que Diderot voile ses pensées radicales par le discours adroit d'un conseiller serviable dans les *Mélanges*, il prononce des principes irréfutables et désigne les voies à suivre sans hésitations et sans reculs dans les *Observations sur le Nakaz*. Les *Principes de politique* visent souvent un pouvoir abstrait mais les *Observations* réagissent à une politique tout à fait concrète. Il ne s'agit pas d'une enquête à proprement parler sur le pays mais de la lecture fermement critique du projet de constitution. Selon Anthony Strugnell, Diderot ne peut vraiment exposer sa pensée politique empirique qu'au moment où son admiration pour Catherine II a été ébranlée. Toutefois, la critique du despotisme, thème obsessionnel des *Observations sur le Nakaz*, est toujours tempérée par l'affection de Diderot pour l'impératrice⁸¹⁵. Alors que dans les *Mélanges* Diderot est (ou semble être) optimiste sur les projets de la tsarine, il avance dans les *Observations* que la première condition de toute réforme est l'abdication du despotisme et une législation représentative. Libéré de l'atmosphère étouffante de la cour, il peut énoncer son véritable diagnostic bien qu'il le destine seulement à la postérité.

Le point de départ des *Observations* est en effet le constat du despotisme de la tsarine. Selon la première section, le souverain doit remettre l'autorité au peuple en se

⁸¹⁰ *Ibid.*, n° 87, p. 182.

⁸¹¹ *Ibid.*, n° 32, p. 176.

⁸¹² *Ibid.*, n° 41, p. 177.

⁸¹³ *Ibid.*, n° 184, p. 189.

⁸¹⁴ *Ibid.*, n° 186, p. 189.

⁸¹⁵ A. Strugnell, *op. cit.*, p. 162 et p. 179.

soumettant aux mêmes lois. Diderot considère ensuite le cas de l'Empire russe et les espérances que donne l'*Instruction* de la tsarine. Dans les *Mélanges*, il semble croire que l'impératrice reléguera l'autorité législative et rendra permanent le corps législatif⁸¹⁶. Il affirme dans les *Observations* que seule une assemblée permanente rend possible les réformes mais il ne croit pas que ce soit la volonté de la tsarine.

En commentant les paragraphes de l'*Instruction*, Diderot aborde plus ou moins en détail les problèmes particuliers de la Russie. Il revient plusieurs fois à la situation de l'Empire (sections 4, 24, 26, 29). Il constate, suivant Montesquieu, que les mœurs dépendent aussi bien des lois et de la politique que du climat et de l'environnement physique ; la responsabilité du souverain est donc indéniable.

Les mœurs sont partout des conséquences de la législation et du gouvernement ; elles ne sont ni africaines ni asiatiques ni européennes, elles sont bonnes ou mauvaises. [...] Sans nier l'influence du climat sur les mœurs, l'état actuel de la Grèce et de l'Italie, l'état futur de la Russie montreront assez que les mœurs bonnes ou mauvaises ont d'autres causes⁸¹⁷.

Diderot compare la Russie, la France et l'Angleterre en examinant le projet de constitution de Catherine II. Il pense que le gouvernement est équilibré si l'autorité du pouvoir exécutif est restreinte et la liberté des citoyens est respectée.

Pourquoi la Russie est-elle moins bien gouvernée que la France ? C'est que *la liberté naturelle de l'individu y est réduite à rien*, et que l'autorité souveraine y est illimitée. Pourquoi la France est-elle moins bien gouvernée que l'Angleterre ? C'est que l'autorité souveraine y est encore trop grande et que la liberté naturelle y est encore trop restreinte⁸¹⁸.

Diderot parle ouvertement de la hiérarchie féodale de la Russie et – à l'encontre des *Mélanges* – il constate ouvertement que le pouvoir de l'impératrice est le principal obstacle d'une législation réformée. Il ne pose pas pourtant l'Angleterre comme modèle ; le parlementarisme anglais est loin d'être idéal parce que le droit de représentation se vend et s'achète⁸¹⁹.

⁸¹⁶ « De la commission », *Mélanges*, p. 274.

⁸¹⁷ *Observations sur le Nakaz*, p. 511.

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 515.

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 521. Voir aussi « Essai historique sur la police de la France », *Mélanges*, p. 209, où Diderot demande à Catherine II de prévenir la corruption des membres de la commission.

Diderot voit de nombreux obstacles au développement de l'Empire russe : les intrigues générées par le régime monarchique (n° 29), le servage (n° 51, n° 75-77) et les problèmes économiques. Il remarque que l'*Instruction* ne parle pas de l'affranchissement des serfs ; il attire l'attention sur la richesse en matériaux et sur le manque de manufactures, sur la cherté, sur la mauvaise administration des impôts et sur les priviléges de la noblesse. Comme dans les *Mélanges*, il revient plusieurs fois à la question de la capitale : l'étendue de l'Empire exige une capitale au centre géographique et la facilité des communications avec les régions plus éloignées. Une autre condition indispensable des changements serait d'assurer la propriété et la liberté : si le peuple perd le sentiment de liberté, il est condamné à l'esclavage⁸²⁰, et « il n'y a ni vraie police, ni lois, ni population, ni agriculture, ni commerce, ni richesse, ni science, ni goût, ni art, où la liberté n'est pas »⁸²¹. Diderot donne une image sans complaisance de ce phénomène et affirme que l'absence de la liberté détruit l'existence morale d'une nation.

Sans le fanatisme qui lui inspire la haine pour les autres contrées, il n'aurait plus de patrie. Partout où ce fanatisme ne subsiste plus, les grands songent à s'expatrier ; et les petits ne sont retenus que par la stupidité qui les engourdit ; ils ressemblent aux chiens malheureux qui vont cherchant la maison où ils sont battus et mal nourris⁸²².

La haine dont il parle semble être une autre forme de l'orgueil qu'il évoque dans les *Mélanges* et dans l'*Histoire des deux Indes*. Le despotisme pervertit même les sentiments humains : la servitude est la première loi dans une telle contrée. Amour et liberté sont étroitement liés ; comme Diderot l'explique dans un autre passage : « Il est impossible d'aimer une patrie qui ne nous aime pas. Il est impossible que le patriotisme qui n'est pas fondé sur le bonheur ne s'éteigne pas⁸²³. »

Le bilan de Diderot sur le *Nakaz* est très sévère, voire insultant, et c'est en même temps le jugement de la politique de Catherine II. Ce bilan a en effet la valeur d'une dénonciation : « Je vois dans l'*Instruction* de Sa Majesté Impériale un projet d'un code excellent ; mais pas un mot sur le moyen d'assurer la stabilité de ce code. J'y vois le nom de despote abdiqué ; mais la chose conservée, mais le despotisme appelé monarchie⁸²⁴. » Il n'a pas toutefois l'intention de publier les *Observations*. La lecture qu'il fait de

⁸²⁰ *Observations sur le Nakaz*, p. 566-567.

⁸²¹ *Ibid.*, p. 534.

⁸²² *Ibid.*, p. 567.

⁸²³ *Ibid.*, p. 528.

⁸²⁴ *Ibid.*, p. 578.

l'*Instruction* renforce ce qu'il a vu à la cour russe. La perte de foi dans les réformes de la tsarine est significative : les *Observations* sont marquées par la déception que Diderot éprouve en voyant que sa confiance en une législation représentative sous le règne de Catherine II n'était qu'une illusion.

La conclusion : « Sur la civilisation de la Russie »

La première version des contributions sur la Russie dans l'*Histoire des deux Indes* a paru dans la *Correspondance littéraire* en 1772 portant le titre « Qu'il faut commencer par le commencement ». Diderot affirme ici que le meilleur conseiller en matière de gouvernement est une étude réfléchie des sociétés et propose un projet quelque peu utopique pour développer la Russie. Il recommande de faire naître le sentiment de la liberté et d'établir le tiers état en installant une colonie modèle à l'intérieur de l'Empire : « C'est de là que le levain de la liberté se répandra insensiblement dans tout un empire »⁸²⁵. Toutefois, il conseille d'attendre trois ou quatre générations pour sentir les premiers résultats de ce projet. Il plaide pour le développement de l'agriculture et des arts mécaniques (c'est-à-dire les manufactures et l'industrie) car seule la prospérité fait naître un besoin intérieur pour les beaux-arts et les belles-lettres et la culture ne peut naître que dans le pays même⁸²⁶. Certains principes sont donc fixés déjà avant le voyage mais les expériences de Diderot confirment que les conditions de réformes manquent en Russie. Ce fragment a en même temps la valeur d'une incitation : Catherine II était en effet parmi les abonnés de la *Correspondance littéraire*.

Diderot aborde les problèmes de l'Empire russe dans deux chapitres de l'*Histoire des deux Indes*. Il est libéré des contraintes, à l'opposé des ouvrages destinés à Catherine II, et parle avec la certitude de quelqu'un qui a fait le voyage de Russie, mais sans révéler son identité. La diffusion large de l'*Histoire* suppose en même temps un autre public que les ouvrages inédits. Diderot constate que les efforts humains ne peuvent pas contrarier les lois imposées par la nature. Ainsi, un seul règne ne suffit à rien. Le projet utopique des *Fragments politiques* se transforme en critique sévère en 1780. Pour Diderot, la liberté est la première condition des réformes : on ne peut pas civiliser un peuple « esclave ». De plus, liberté et prospérité sont inséparables ; c'est le travail pour soi qui fait naître de vrais biens. Il est convaincu que les premières conditions des réformes n'existent pas : le peuple

⁸²⁵ *Fragment politique* 16, dans *Œuvres*, tome III, p. 609.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 610. Diderot propose le même plan dans les *Mélanges*, p. 326-327.

vit dans une servitude de Moyen Âge, l'intérieur de l'Empire est très mal connu et Catherine II n'a pas créé un vrai corps législatif.

Le chapitre intitulé « Obstacles qui s'opposent à la prospérité de la Russie. Moyens qu'on pourrait employer pour les surmonter » atteste qu'il n'y a pas de liberté en Russie. Le règne de Catherine II bénéficie d'une image plus positive que celui de Pierre le Grand grâce au projet de législation et grâce à la fondation des écoles, mais Diderot prend position contre Saint-Pétersbourg comme capitale et réclame la formation d'un tiers état⁸²⁷. Il expose l'idée d'une colonie initiatrice, dont il parlait dans les *Fragments politiques* en 1772 : « C'est de là que le levain de la liberté s'étendrait dans tout l'empire ; les pays voisins verrraient le bonheur de ces colons, et ils voudraient être heureux comme eux⁸²⁸. » Selon ce chapitre, les projets de la tsarine sont voués à l'échec parce qu'elle voulait tout de suite un pays réformé. Diderot plaide pour le respect de l'évolution naturelle ou du moins pour une politique qui ne s'oppose pas aux contraintes naturelles du pays et au caractère du peuple : « En tout, il faut commencer par le commencement [...] Suivez la marche constante de la nature ; aussi bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter⁸²⁹. »

La question de l'Empire russe réapparaît dans le dernier livre de l'*Histoire* (chapitre « Gouvernement »). L'intervention de Diderot résume les contradictions de la politique de Catherine II et les dangers cachés derrière les tentatives de réformes. « Civiliser » la Russie, la sortir de « l'état de la barbarie » est un projet auquel Diderot croit de moins en moins.

L'affranchissement ou ce qui est le même sous un autre nom, la civilisation d'un empire est un ouvrage long et difficile. [...] Les nations ont toutes oscillé de la barbarie à l'état policé, de l'état policé à la barbarie, jusqu'à ce que des causes imprévues les aient amenées à un aplomb qu'elles ne gardent jamais parfaitement. Ces causes concourent-elles avec les efforts qu'on fait aujourd'hui pour civiliser la Russie ? Qu'il nous soit permis d'en douter⁸³⁰.

Diderot observe méthodiquement les obstacles au progrès économique et social de l'Empire dans ce chapitre. Son jugement change dans les éditions successives : alors qu'il loue le projet de législation de Catherine II dans l'édition de 1774 de l'*Histoire*, dans l'édition de 1780, il le regarde comme un acte de despotisme masqué. En 1780, il a déjà renoncé à croire à la possibilité des réformes en Russie : les obstacles matériels et les

⁸²⁷ Livre V, chap. 23, p. 48-51.

⁸²⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 51.

⁸³⁰ Livre XIX, chap. 2, p. 53.

obstacles politiques sont également invincibles. Il est radical quant aux obstacles politiques ; sans l'abolition du servage aucune tentative de réforme n'aura de succès durable en Russie⁸³¹. Ces tentatives sont d'autant plus problématiques que les réformateurs doivent vaincre des maux profondément engrainés : « S'il est très difficile de bien gouverner un grand empire civilisé, ne l'est-il pas davantage de civiliser un grand empire barbare ? »⁸³². Diderot prend en considération la rigidité du climat, l'étendue de l'Empire, la diversité des peuples, des langues et des coutumes. Il avertit le lecteur de la féodalité de la hiérarchie sociale et de l'absence du tiers état : « L'empire se trouvant partagé en deux classes d'hommes, celle des maîtres et celle des esclaves, comment rapprocher des intérêts si opposés ? »⁸³³. Il mentionne également les failles de la justice (« les tribunaux occupés par les seuls seigneurs »⁸³⁴), l'insuffisance du réseau urbain, la difficulté de la circulation et la rareté du commerce intérieur, les superstitions du peuple et l'orgueil des Russes.

Cet orgueil, dont Diderot parle également dans un passage des *Mélanges* et qui semble être ainsi une expérience personnelle, empêche que l'élite russe forme un diagnostic réel sur l'Empire et qu'elle bénéficie de ses voyages.

Ces voyageurs rapportent ou feignent de rapporter dans leur patrie le préjugé de sa supériorité, et ne l'enrichissent que des vices qu'ils ont ramassés dans les diverses régions où le hasard les a conduits. Aussi un observateur étranger qui avait parcouru la plus grande partie de l'empire, disait-il que le *Russe était pourri avant d'avoir été mûr*⁸³⁵.

Les voyageurs russes, le plus souvent des diplomates ou des grands seigneurs, sont éblouis par le faste extérieur de l'Europe occidentale, ce que Diderot trouve très nocif déjà dans les *Mélanges*. D'autre part, les voyages à l'Ouest les empêchent de connaître leur pays, ce qui serait la première condition des changements. Le jugement que Diderot donne à la bouche d'un observateur anonyme est sans appel : il ne s'agit pas seulement d'une contrée barbare mais d'une contrée où toute réforme est impossible.

Après cette analyse minutieuse des obstacles, Diderot s'occupe des projets. Il ne remet pas en cause l'intention de la tsarine, voire il souligne son courage et son génie à la fin du passage. Il pense pourtant qu'elle n'a pas adopté la bonne voie. Il déclare que les

⁸³¹ M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 224 et p. 465. Ce changement radical est préparé par le voyage à Saint-Pétersbourg.

⁸³² Livre XIX, chap. 2, p. 55.

⁸³³ *Ibid.*, p. 54.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 54.

⁸³⁵ *Ibid.*, p. 56.

réformes ne seront pas viables sans la succession assurée – il pense à l'abdication et à l'empêchement du retour du pouvoir despote par les lois qu'il souligne également dans les *Observations*. Il énonce de nouveau une critique de l'*Instruction* de Catherine II dans l'*Histoire des deux Indes* : les noms ont changé mais la Russie n'a toujours pas de représentation nationale. Le jugement ironique n'épargne ni l'impératrice ni le peuple ni ceux qui sont trompés par une illusion :

En lisant avec attention ses instructions aux députés de l'empire, chargés *en apparence* de la confection des lois, y reconnaît-on quelque chose de plus que le désir de changer les dénominations, d'être appelé monarque au lieu d'autocratrice, d'appeler ses peuples sujets au lieu d'esclaves ? Les Russes, tout aveugles qu'ils sont, prendront-ils longtemps le nom pour la chose, et leur caractère serait-il élevé par cette comédie à cette grande énergie qu'on s'était proposé de lui donner⁸³⁶ ?

Alors que « civiliser » suppose une énergie léguée au peuple par la liberté, Diderot observe une léthargie invincible : la Russie est un pays corrompu. Il note également l'absence de bons conseillers, il craint que les établissements d'éducation ne tombent après le règne de Catherine II et que sa politique d'importer les sciences et les arts n'échoue complètement. Même la stabilité de l'Empire est en danger puisque les complots ou révoltes y peuvent éclater à tout moment.

La Russie est présente dans la pensée politique de Diderot avant le voyage mais ses expériences approfondissent certains aspects de cette réflexion. La critique de l'Empire russe est un aspect d'autant plus important de sa pensée politique qu'il aurait espéré servir, même par son voyage, les réformes de Catherine II. Diderot, sachant les limites de ses connaissances, veut créer une théorie applicable à la Russie mais il reconnaît que cette politique, autre que celle de son pays, est tout aussi inacceptable. Son jugement sur le despotisme en Russie est très sévère. Le voyage à Saint-Pétersbourg permet la confirmation de ce jugement mais la condamnation est atténuée dans les *Mélanges* par la confiance dans les réformes de Catherine II et Diderot souhaite se mettre au service de ces réformes encore une fois dans le *Plan d'une université*. Les *Observations* et les chapitres relatifs de l'*Histoire des deux Indes* présentent une pensée indépendante et plus radicale. Il s'agit en fait de l'influence différée du voyage en Russie : ce n'est qu'après le retour à La

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 57.

Haye que Diderot confirme que les principes du *Nakaz* ne correspondent pas à la réalité et rejette ce texte comme une fausse constitution. Les interventions dans *l'Histoire des deux Indes* mettent en cause fermement le potentiel de l'Empire : réformer la Russie semble être un effort démesuré à la force d'un souverain seul et la méthode adoptée est erronée.

Les ouvrages que Diderot consacre à l'Empire russe sont d'une double inspiration. À côté du *Plan d'une université*, œuvre de commande, et les *Mélanges pour Catherine II*, directement au service de la politique de l'impératrice, certaines maximes des *Principes de politique* attaquent les faux-semblants du règne et les *Observations* dénoncent cette même politique. Comme le montrent ses lettres et parfois les *Mélanges*, Diderot ne peut pas recueillir autant d'informations qu'il aimerait mais ces lacunes l'incitent à approfondir la réflexion. Il découvre que l'*Instruction* que Catherine II publie pour assurer l'Europe de ses principes éclairés est un texte de prestige et, sans la commission en vigueur, elle ne peut contribuer au développement. D'autres réformes, telles que les établissements d'éducation, ne concernent qu'une partie mince de la population. Diderot aboutit à une conclusion pessimiste après une espérance très courte : la France et la Russie sont deux modèles politiques qu'il rejette. Les textes sur la Russie s'alimentent partiellement d'expériences directes ; ils englobent et développent en même temps les idées majeures de sa théorie politique, comme la nécessité de donner la voix au peuple dans la législation.

L'*Histoire des deux Indes* : la dernière mise en cause des voyages

L'Histoire philosophique et politique de l'Établissement et du Commerce des Européens dans les deux Indes est une compilation mais l'ampleur du sujet explique les difficultés d'un tel ouvrage. L'ambition de l'abbé Raynal était d'écrire l'histoire des colonies et du commerce depuis les premières découvertes jusqu'à la publication du livre. Il essaie d'ordonner cette vaste matière – les dix-neuf livres suivent l'établissement des colonies ou des comptoirs sur chaque continent et traitent des conquêtes de chaque nation colonisatrice – mais les digressions sont nombreuses. Une telle histoire ne peut pas être faite à partir des seuls textes et documents, d'où le besoin des interventions de Diderot. Son travail doit donner une nouvelle conception à l'ouvrage et faire des volumes édités par Raynal une histoire « philosophique et politique »⁸³⁷.

Comment les contributions de Diderot se rattachent-elles à l'histoire des voyages ? Ses interventions se séparent de l'ensemble de l'*Histoire des deux Indes* par leur caractère théorique et rhétorique : il n'écrit pas l'histoire au premier sens du terme mais contemple le tableau des événements et essaie d'en tirer des conclusions. Selon Thierry Ottaviani, la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal* (1781) montre que Diderot regarde l'histoire comme un terrain vierge, jamais exploité par la philosophie. Ottaviani souligne que l'intérêt alors moderne de l'histoire était l'approche anthropologique, qui s'émancipe de l'intérêt pour l'histoire naturelle chez Diderot⁸³⁸. Cette approche nécessite une réflexion constante sur la littérature des voyages, sur la description de l'homme et de la société et sur la véracité des sources. Nous constatons donc l'impact le plus significatif des récits de voyage chez Diderot, à côté du *Supplément*, dans les contributions à l'*Histoire des deux Indes*.

Mme de Vandeul se prononce prudemment sur les interventions de Diderot dans l'*Histoire des deux Indes* – elle ne nomme pas le livre en question et parle d'une «besogne» pour un ami – mais elle insiste sur les efforts que son père y consacre : « Il aurait désiré que l'ouvrage de son ami fût un modèle d'éloquence ; il travaillait quelquefois quatorze heures de suite et ne négligeait aucune des lectures qui pouvaient l'instruire des sujets qu'il avait à traiter⁸³⁹. » Les *Mémoires* nous donnent une idée sur la quantité des sources de Diderot mais non pas sur l'usage qu'il en fait. Même si ces lectures ne sont pas

⁸³⁷ Raynal demande la collaboration de Diderot précisément parce qu'il veut renforcer le défi philosophique de son ouvrage. Sur les contributions de Diderot, voir Michèle Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes ou l'Écriture Fragmentaire*, Paris, Nizet, 1978.

⁸³⁸ Thierry Ottaviani, « L'histoire chez Diderot », *RDE*, n° 30, 2001, p. 82-86.

⁸³⁹ A. de Vandeul, *Mémoires*, p. 32.

toujours approfondies, elles sont amples. Parmi les sources de Raynal, qui sont aussi les sources de Diderot même si parfois de manière indirecte, on trouve de nombreuses relations, l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost et des sources manuscrites, notamment les mémoires d'administration des colonies⁸⁴⁰.

La littérature des voyages, directement ou par des sources intermédiaires, donne donc le point de départ de la réflexion. Raynal et ses collaborateurs utilisent deux sources majeures : la compilation anglaise *Universal History* dans les cinq premiers livres et l'*Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost. Raynal cite souvent les récits de voyage à travers ces deux ouvrages mais il utilise également des ouvrages parus plus tard pour mettre à jour l'information. Son objectif est de choisir le texte le plus récent ou le plus sûr et de tirer l'essentiel des sources⁸⁴¹.

Les contributions de Diderot se situent dans l'*Histoire des deux Indes* d'une manière particulière : parsemées dans les volumes, liées plus ou moins étroitement au chapitre qui les accueille, elles forment des unités thématiques entre elles⁸⁴². Les passages deviennent considérablement plus longs et plus nombreux entre les trois éditions successives de 1770, 1774 et 1780. Il existe parfois un noyau central à l'intérieur de ces unités, comme la morale, le gouvernement ou l'opposition entre les nations civilisées et les nations sauvages⁸⁴³. Les interventions de Diderot sont souvent insérées à la fin d'un développement d'ordre historique, géographique ou scientifique et exposent une critique politique, sociale ou religieuse ; même les textes de nature narrative ou descriptive servent de prétexte pour la réflexion philosophique⁸⁴⁴. Diderot utilise ses écrits personnels pour l'*Histoire* et reprend certaines contributions pour les réintégrer dans son propre œuvre. Des thèmes comme la condition des femmes, la loi naturelle ou la volonté générale, des passages plus ou moins transformés se trouvent dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, dans la *Réfutation d'Helvétius*, dans les *Salons* ou dans les *Observations sur le Nakaz*⁸⁴⁵.

En dépit de la fragmentation des écrits pour l'*Histoire*, nous pouvons y relever une conception globale. La question initiale à laquelle Diderot essaie de répondre dans le

⁸⁴⁰ Sur les sources voir M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 126-132, Gianluigi Goggi, « La méthode de travail de Raynal dans l'*Histoire des deux Indes* », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, SVEC, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 330-333 et C. P. Courtney, « L'art de la compilation de l'*Histoire des deux Indes* », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, p. 307-323.

⁸⁴¹ G. Goggi, art. cité, p. 333-356.

⁸⁴² Raynal peut retoucher les passages écrits par Diderot avant de les incorporer dans son texte. M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 44.

⁸⁴³ *Ibid.*, p. 50-52, p. 177-179.

⁸⁴⁴ Anthony Strugnell, « Dialogue et désaccord idéologiques entre Raynal et Diderot : le cas des Anglais en Inde », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, p. 411.

⁸⁴⁵ M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 410-412 et *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 452-453.

dernier livre atteste cette intention : les découvertes et l'exploration ont-ils servi l'humanité ?⁸⁴⁶ Les contributions présentent en même temps une grande variété thématique car l'*Histoire* permet à Diderot un parcours du monde connu, comme il était alors connu. Il aborde des sujets aussi divers que le système de castes en Inde, la prétendue sagesse du gouvernement chinois, les colonies espagnoles en Amérique du Sud, la vie des tribus canadiennes, les phénomènes naturels, les rivalités et guerres des nations commençantes. Le voyage livresque sur les continents lointains est en même temps un voyage dans le temps qui est censé révéler l'évolution des sociétés humaines : Diderot fait une enquête sur le monde sauvage en exploitant les témoignages des voyageurs pour participer au débat sur la formation des sociétés et sur le bonheur des sauvages et des civilisés. Sa pensée dans l'*Histoire* est liée aux changements provoqués par la mobilité entre les continents : il s'intéresse à la variété, à la singularité des mœurs chez les différents peuples et aux changements provoqués par les rencontres ; les descriptions des contrées lointaines donnent lieu à de nombreuses conjectures. Le rôle que le Nouveau Monde joue et jouera dans l'histoire universelle, l'approbation du commerce ou la condamnation du colonialisme sont inséparables du contexte des découvertes et de l'exploration.

Le voyageur, un informateur suspect

Dans l'introduction du premier livre, Diderot cherche les causes et les conséquences des changements historiques qui ont suivi les explorations. Il regarde la découverte de l'Amérique comme le début d'une nouvelle ère pour l'espèce humaine ; les découvertes amènent une suite d'événements qu'il faut interroger et le philosophe est la figure appropriée pour les interpréter. Le dilemme de l'utilité persiste toutefois : ces événements singuliers ont-ils servi le bonheur ou le malheur de l'homme ?

Il n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau Monde, et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance. Alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les

⁸⁴⁶ Voir livre I, « Introduction » et livre XIX, chap. 15. Nos références renvoient directement à l'*Histoire des deux Indes*. Nous utilisons les tableaux de Michèle Duchet pour retrouver les passages écrits par Diderot dans l'*Histoire* et citons le texte de l'édition de 1780, dans laquelle son intervention est la plus importante. Voir *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 64-105.

peuples. [...] Tout est changé et doit changer encore. Mais les révolutions passées et celles qui doivent suivre, ont-elles été, seront-elles utiles à la nature humaine⁸⁴⁷ ?

Diderot distingue implicitement les deux objectifs de l'ouvrage auquel il contribue : d'un côté la vaste documentation, de l'autre côté le dilemme philosophique engendré par les bouleversements. L'Europe s'approprie de l'espace à l'est et à l'ouest par ces deux découvertes majeures mais ses droits sont douteux depuis le début. Ainsi, le philosophe doit considérer avec une attention particulière les sources.

Malgré le réemploi significatif de la littérature des voyages, Diderot déclare avec force dans ses contributions que l'historien ne peut pas faire confiance au voyageur. L'objectif n'est pas de critiquer telle ou telle relation mais de justifier l'attitude sceptique à l'égard des récits de voyage. Diderot formule une critique sévère des voyageurs en général, plus particulièrement des explorateurs et des agents coloniaux, et cette critique s'amplifie dans les livres qui se succèdent. Le manque de contrôle projette une méfiance préalable sur le voyageur : Est-il capable d'observer d'un œil impartial ? Est-ce dans ses intérêts de dire la vérité ? N'est-il pas au service d'un pouvoir oppresseur tandis qu'il croit soutenir sa propre cause ?

Pourquoi le discrédit sur les voyageurs est-il si fort dans l'*Histoire des deux Indes* ? Le jugement négatif est d'abord moral et apparaît sous des formes variées dans l'ouvrage de l'abbé Raynal. Pour être véridique il faut être honnête, ainsi, Diderot n'accorde de la confiance qu'à quelques auteurs. Il cherche à trouver ce qui motive les départs parce que les buts comportent déjà les futures déviations.

Il y eut, et dans tous les temps il y aura des hommes entreprenants. L'homme porte en lui-même une énergie naturelle qui le tourmente, et que le goût, le caprice ou l'ennui tournent vers les tentatives les plus singulières. Il est curieux ; il désire de voir et de s'instruire. La soif des connaissances est moins générale, mais elle est plus impérieuse que celle de l'or. On va recueillir au loin de quoi dire et de quoi faire parler de soi dans son pays. Ce que le désir de la gloire produit dans l'un, l'impatience de la misère le fait dans un autre. On imagine la fortune plus facile dans les contrées éloignées que proche de soi. On marche beaucoup, pour trouver sans fatigue ce qu'on n'obtiendrait que d'un travail assidu. On voyage par paresse. On cherche des ignorants et des dupes. Il est des êtres malheureux qui se promettent de tromper le destin en fuyant devant lui. Il y en a d'intrépides qui courent après les dangers. Quelques-uns sans courage et sans vertus ne peuvent supporter une pauvreté qui les rabaisse

⁸⁴⁷ Livre I, « Introduction », p. 1-2.

dans la société au-dessous de leur condition ou de leur naissance. Les ruines amenées subitement, ou par le jeu, ou par la dissipation, ou par des entreprises mal calculées en réduisent d'autres à une indigence à laquelle ils sont étrangers, et qu'ils vont cacher au pôle ou sous la ligne. A ces causes ajoutez toutes celles des émigrations constantes, les vexations des mauvais gouvernements, l'intolérance religieuse, et la fréquence des peines infamantes qui poussent le coupable d'une région où il serait obligé de marcher la tête baissée, dans une région où il puisse effrontément se donner pour un homme de bien et regarder ses semblables en face⁸⁴⁸.

Diderot ne nie pas que voyager, découvrir ou conquérir est une aspiration majeure chez l'homme mais l'énergie qui en est la cause peut prendre les formes les plus diverses. Il souligne l'ambiguïté des motifs ; comme chez Montaigne, le voyage est plus souvent une fuite qu'une quête. Alors que la soif de connaître domine seulement quelques êtres rares, le voyage est plus souvent lié aux soucis, à l'inquiétude, à la déchéance. Diderot considère minutieusement ce qui motive les individus mais il fait également allusion aux causes, toujours nocives, qui font partir des masses. Bien que les raisons du départ et de l'expatriation soient très variées, le résultat semble être le même : vivre en voyage perpétuel signifie vivre en marge. Celui qui part n'avait pas de place au sein de la société ou il perd tout lien précisément à cause d'une absence trop longue. Les contraintes de partir sont souvent intérieures ou intérieurisées et certains mots-clés du passage – désir, soif, fuite – accentuent la condamnation et la compassion de Diderot.

Le voyage apparaît ici comme une compensation, comme une évasion et non pas comme une réussite. L'explorateur est une figure particulière parmi les voyageurs : le souci de la gloire et des richesses explique ses efforts surprenants mais Diderot remet en cause l'honneur de ce triomphe. Les exploits qui étonnent le Philosophe contemplant l'histoire des voyages ne témoignent pas de l'emploi approprié de la force humaine. Diderot répète cette conviction presque comme un thème obsessionnel dans *l'Histoire* et les questions réitérées semblent porter la réponse en elles-mêmes.

L'homme est-il né pour errer continuellement entre le ciel et les eaux ? Est-il un oiseau de passage ou ressemble-t-il aux autres animaux, dont la plus grande excursion est très limitée ? L'individu dont la vie se passe à voyager a-t-il quelque esprit de patriotisme, et de tant de contrées qu'il parcourt, en est-il une qu'il continue à regarder comme la sienne⁸⁴⁹ ?

⁸⁴⁸ Livre V, chap. 19, p. 31-32.

⁸⁴⁹ Livre XIII, chap. 1, p. 112.

L'errance est dangereuse ; seul le déplacement avec un but sensé est acceptable. L'homme est lié au sol et l'instabilité physique mène facilement à l'instabilité psychique. Pour Diderot, l'être sans patrie est misérable, un être deux fois perdu, pour sa famille et pour son pays.

Il souligne plusieurs fois l'anormalité des voyages continuels dans les dernières œuvres. Dans *l'Essai sur Claude et Néron*, dialoguant avec les lettres de Sénèque, il dispute cette inclination. Même si l'intérêt arrache l'homme à son pays, cela engendre toujours la douleur :

L'homme a un penchant naturel à se déplacer. – Je ne le pense pas ; cette maxime contredit et les philosophes et les poètes, qui tous ont unanimement reconnu et préconisé l'attrait du sol. [...] Le sol rappelle l'homme des pays lointains, où l'intérêt ne l'a point transporté sans l'arracher des bras de son père, de sa mère, de ses frères, de sa femme, de ses enfants, de ses concitoyens : il s'est retourné plus d'une fois, ses mains se sont portées, ses yeux baignés de larmes se sont fixés vers la ville, sur le rivage qu'il venait de quitter⁸⁵⁰.

Émigrer ne peut pas être naturel pour l'homme lié à sa famille et à une communauté : exil et émigration sont presque des synonymes pour Diderot. Plus la raison pour partir est contraignante plus il en naît des sentiments et des actes déformés. Le dialogue avec Sénèque répond à un autre passage de *l'Histoire des deux Indes*. L'attachement au pays natal est le résultat des mœurs intériorisées, une sorte de morale même et cet attachement paraît plus naturel à Diderot que le désir de l'aventure :

Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des causes morales qu'à des principes physiques. [...] Il faut des motifs puissants, pour lui faire rompre à la fois tant de noeuds, et préférer une autre terre où tout sera étranger et nouveau pour lui⁸⁵¹.

Cette critique du « voyageur par état » ne signifie pas pourtant une condamnation totale. Il existe des voyageurs à qui Diderot fait confiance et rend hommage dans *l'Histoire*. L'exemple de la fermeté et des efforts rares réunis en une seule personne est James Cook. Diderot évoque cette figure dans l'édition de 1780 : un navigateur exceptionnel, courageux, « doué du génie et de l'intrépidité qu'exigent les choses

⁸⁵⁰ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1200. Les mots en italiques sont de Sénèque.

⁸⁵¹ Livre V, chap. 9, p. 291. Voir aussi les *Observations sur le Nakaz*, p. 560.

extraordinaires », « instruit pour bien voir [...] véridique pour ne dire ce qu'il aura vu », qui meurt à la recherche du passage du nord-est⁸⁵². Le capitaine Cook apparaît dans ce court passage comme un explorateur qui veut servir la cause de toute l'humanité au lieu de chercher sa propre gloire.

Les pays lointains, l'indépendance et les richesses espérées attirent les marginaux de l'histoire coloniale, les vagabonds qui se libèrent des freins des lois. Diderot consacre un passage aux flibustiers, qui l'intéressent comme une peuplade exceptionnelle, « un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémère qui ne brilla qu'un moment »⁸⁵³. Ce phénomène particulier est inséparablement lié à la découverte du Nouveau Monde, qui attire les expatriés, les hors-la-loi et les rassemble en une caste qui fait ses propres lois :

Il n'y avait que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos empires avaient produit d'âmes énergiques et violentes. [...] s'ils n'avaient pas été les fléaux du Nouveau Monde, ils l'auraient été de celui-ci. S'ils n'étaient pas allés ravager les contrées éloignées, ils auraient ravagé nos provinces, et laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats⁸⁵⁴.

Diderot recherche les « causes morales » de ce phénomène historique : il note un contraste singulier entre la léthargie des habitants sous le climat tropical et l'excès des brigands regroupés sur les côtes des Amériques. Il est frappé par l'énergie et l'audace de ces Européens devenus nomades et bandits, pillant et massacrant mais respectant une fidélité et loyauté entre eux. Il les représente comme une horde mécontente que l'instinct porte aux grandes entreprises ; c'est le désir de la liberté qui recrute les flibustiers. Ce n'est pas un hasard s'il les compare aux criminels exceptionnels, qui le fascinent depuis longtemps : la vie de ces vagabonds relève en effet du fabuleux et de la fiction.

Voltaire parle des flibustiers dans *l'Essai sur les mœurs*. Il résume leur histoire et souligne, comme Diderot, l'ambiguïté de leur vie : cruauté et prouesses s'y mêlent constamment. Ces aventuriers, réunis contre les Espagnols, servent souvent la cause de la flotte anglaise et française. Ils font preuve d'une hardiesse et d'une habileté peu communes, ils sont même « sur le point d'être grands conquérants »⁸⁵⁵. Voltaire pense que les flibustiers, jamais réunis sous un chef et qui n'ont « point d'autres lois parmi eux que

⁸⁵² Livre XVII, chap. 8, p. 43-44.

⁸⁵³ Livre X, chap. 10, p. 113.

⁸⁵⁴ *Ibid.*, p. 114.

⁸⁵⁵ Chap. 152, « Des îles françaises et des flibustiers », dans *Essai sur les mœurs*, tome II, p. 377.

celle du partage égal des dépouilles », ne sont « qu'une troupe de voleurs : mais qu'ont été tous les conquérants ? »⁸⁵⁶. Les deux auteurs s'étonnent de l'audace des flibustiers et reconnaissent une grandeur dans leurs actions mais, alors que Diderot les regarde comme un peuple presque autonome qui crée ses propres lois, Voltaire affirme que c'est seulement l'espoir du butin qui les unit momentanément. Voltaire admire leur talent sur les mers et dans la guerre ; pour Diderot, ils sont l'exemple patent de l'énergie déchaînée.

Le jugement ne touche pas seulement les figures particulières. Dans le dernier chapitre de l'*Histoire*, Diderot condamne non seulement les voyageurs et explorateurs mais aussi les découvertes et tout le mouvement d'exploration, devenu à son avis une folie :

On a parcouru et l'on continue à parcourir tous les climats vers l'un et vers l'autre pôle, pour y trouver quelques continents à envahir, quelques îles à ravager, quelques peuples à dépouiller, à subjuguer, à massacrer. Celui qui éteindrait cette fureur ne mériterait-il pas d'être compté parmi les bienfaiteurs du genre humain⁸⁵⁷ ?

L'homme qui cède à cette tentation est destructeur et, repoussé par sa patrie, il est obligé de ravager l'autre hémisphère. Le mouvement continual brise l'intégrité de l'individu, de la famille ou de la nation et le voyageur est ainsi perdu pour toute cause salutaire.

La vie sédentaire est la seule favorable à la population : celui qui voyage ne laisse point de postérité. [...] Les expéditions de long cours ont enfanté une nouvelle espèce de sauvage nomade. Je veux parler de ces hommes qui parcourent tant de contrées, qu'ils finissent par n'appartenir à aucune⁸⁵⁸.

Ce jugement semble conclure l'histoire de l'expansion européenne : les territoires découverts sont devenus la victime des tentatives déformées et la nouvelle équilibre ne pourra pas effacer la mémoire des ravages et des massacres. Diderot résume toute sa réflexion sur les voyageurs au service de la politique coloniale dans ces dernières lignes critiques de l'ouvrage. Son avis ne change pas mais cette conclusion confirme les passages dispersés dans d'autres livres.

⁸⁵⁶ *Ibid.*, p. 376-379.

⁸⁵⁷ Livre XIX, chap. 15, p. 308.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 308.

L'historien philosophe et les relations de voyage

L'observateur sur place a une fonction particulière mais restreinte dans l'*Histoire des deux Indes* : ce n'est pas lui qui est censé écrire l'histoire des colonies. Ottmar Ette analyse le rôle du voyageur et de l'historien dans l'ouvrage de l'abbé Raynal : c'est le voyageur qui détient l'information comme témoin oculaire mais c'est l'historien qui en forme un savoir et un discours⁸⁵⁹. Cette répartition a de la pertinence mais il nous semble que la séparation est encore plus évidente chez Diderot : le discours de l'historien n'est pas construit directement d'après les connaissances du voyageur puisque les informations fournies par ce dernier doivent être réexaminées. À l'encontre du voyageur, le philosophe n'est pas seulement un observateur : sa tâche est de montrer les coupables, réhabiliter les innocents et confronter les Européens à leurs erreurs et crimes dans le Nouveau Monde. Comme le remarque Michèle Duchet, l'historien philosophe est à la fois dans l'histoire et en dehors : il est narrateur, juge et parfois accusateur⁸⁶⁰.

Comment cet historien emploie-t-il les témoignages des voyageurs dont il doit se servir faute d'autres sources ? Alors que Diderot ne suppose pas que le voyageur soit impartial, l'historien devrait l'être. L'impartialité est pourtant rare ; l'historien appartient à son pays, dont il doit justifier l'histoire, et à une époque qui prédétermine ses vues. Le philosophe doit donc vaincre ses préjugés, utiliser les sources d'une manière critique et ne rien accepter sans un examen rigoureux. Il doit être désintéressé, chercher la vérité et l'utiliser pour le plus grand bien public. Les voyageurs ne sont pas capables de voir ou de dire la vérité ; les hommes politiques et les grands pouvoirs commerçants sont des manipulateurs des faits. Diderot résume ces idées en réfléchissant sur l'avenir du commerce et avertit son lecteur de ne pas accorder de confiance aux sources falsifiées.

L'ignorance ou la mauvaise foi corrompent tous les récits. La politique ne juge que d'après ses vues ; le commerce, que d'après ses intérêts. Il n'y a que le philosophe qui sache douter ; qui se taise, quand il manque de lumières ; et qui dise la vérité, quand il se détermine à parler. En effet, quelle récompense assez importante à ses yeux pourrait le déterminer à tromper les hommes et à renoncer à son caractère⁸⁶¹.

⁸⁵⁹ O. Ette, art. cité, p. 388-389.

⁸⁶⁰ M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 164-170.

⁸⁶¹ Livre V, chap. 32, p. 94.

La documentation sur les régions découvertes est déjà importante au XVIII^e siècle mais ce savoir ne suffit pas : l'opposition entre un nouveau monde découvert mais qui reste à découvrir est récurrente dans *l'Histoire des deux Indes*. Les lacunes semblent être particulièrement nombreuses sur les peuples conquis, sur leur histoire et sur leurs mœurs. Raynal, qui fait la transition pour un passage de Diderot dans le chapitre « Parallèle de l'ancien et du nouveau monde », discrédite les premiers informateurs. Il répète l'idée énoncée par Rousseau dans son *Discours sur l'inégalité* sur le peu de confiance qu'on peut donner aux voyageurs de long cours :

Combien de temps le Nouveau Monde restera-t-il, pour ainsi dire, ignoré, même après avoir été découvert ? Ce n'était pas à de barbares soldats, à des marchands avides, qu'il convenait de donner des idées justes et approfondies de cette moitié de l'univers⁸⁶².

La même critique apparaît dans d'autres livres de *l'Histoire*. Diderot déplore l'absence des voyageurs philosophes – désintéressés, lucides, allant au-delà des observations – parce qu'il voudrait lire les explorations du Nouveau Monde sous la plume de vrais savants et penseurs. Cette réflexion est occasionnée par l'interrogation sur un stade de l'humanité désormais disparu sur le vieux continent.

La découverte d'un nouveau monde pouvait seule fournir des aliments à notre curiosité. Une vaste terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : combien un pareil spectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt et d'instruction pour un Locke, un Buffon, un Montesquieu ! Quelle lecture eût été aussi surprenante, aussi pathétique que le récit de leur voyage⁸⁶³ !

Le spectacle que Diderot évoque est hypothétique ; les auteurs qu'il énumère sont les grands théoriciens. L'idée cache donc un paradoxe : l'observation sur place du monde primitif serait plus informative que les conjectures mais il l'attendrait de ceux qui ont su former les concepts⁸⁶⁴.

⁸⁶² Livre XVII, chap. 4, p. 13.

⁸⁶³ Livre VI, chap. 1, p. 139.

⁸⁶⁴ Rappelons que le voyageur philosophe serait le seul apprécié par Rousseau, qui trouve évident que les marins, marchands et soldats faisant de longs cours ne sont pas de bons observateurs. Voir le *Discours sur l'inégalité*, déjà cité.

Le Nouveau Monde ne peut pas être examiné avec une rigueur philosophique ou scientifique sans observations plus exactes et les connaissances ramassées par les relations de voyage submergeront dans l'obscurité :

On ne pourra s'empêcher de prévoir qu'avant qu'il se soit écoulé trois siècles, ils [les peuples sauvages] auront disparu de la terre. *Alors que penseront nos descendants de cette espèce d'hommes qui ne sera plus que dans l'histoire des voyageurs ?* Les temps de l'homme sauvage ne seront-ils pas pour la postérité ce que sont pour nous les temps fabuleux de l'Antiquité⁸⁶⁵ ?

La distance affaiblit la crédibilité, d'où l'analogie entre le passé lointain (« les temps fabuleux ») et les contrées éloignées. Alors que la proximité dans le temps est responsable des difficultés d'interprétation, l'éloignement temporel est la source d'énigmes. La distance qui sépare l'objet d'étude disparu (en l'occurrence l'homme sauvage) et les études elles-mêmes causera des contradictions et des débats, l'existence même des peuples décrits sera peut-être contestée. Cette fois-ci, Diderot dispute non seulement la fidélité des observations mais croit que la postérité les traitera selon ses intérêts et ses dogmes : « On sera peut-être hérétique, impie, philosophe, haï, persécuté, flétri, mis aux fers, brûlé même, pour oser assurer un jour que l'homme fut tel qu'il est au Canada, d'après le témoignage même de nos missionnaires⁸⁶⁶. »

Les ouvrages historiques sur les découvertes se basent en grande partie sur les relations de voyage. Diderot fait une lecture critique des historiens espagnols et il découvre des contradictions dans les sources qui parlent d'un Empire relativement récent au Mexique, qui ne s'étend et ne se fortifie que peu avant l'arrivée des Européens. Il réfléchit également sur l'ancienne prospérité du Pérou et sur les dévastations que ce pays a subies. L'important serait de connaître les lois et les mœurs de ces Empires avant les conquêtes. Or, les sources ne révèlent que l'intérêt d'un vainqueur inhumain à déformer la vérité, son incompétence ainsi que sa mauvaise foi. Mexico était une ville superbe en croire les Espagnols, tandis que Diderot pense que cette civilisation devait être inférieure aux pays européens. D'autres historiens ne parlent que des hordes errantes avant le dixième siècle. Diderot ne voit donc aucune certitude dans ces ouvrages et il exigerait de nouvelles preuves.

⁸⁶⁵ Livre XV, chap. 4, p. 161 (nos italiques).

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 161.

Mais quelle foi peut-on raisonnablement accorder à des annales confuses, contradictoires et remplies des plus absurdes fables qu'on ait jamais exposées à la crédulité humaine ? [...] il faudrait d'autres témoignages que ceux des féroces soldats qui n'avaient ni le talent ni la volonté de rien examiner ; il faudrait d'autres garants que des prêtres fanatiques qui ne songeaient qu'à éléver leur culte sur la ruine des superstitions qu'ils trouvaient établies. [...] Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes pour y déterrer, pour y déchiffrer les ruines de son histoire [...] peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit tous les monuments qui pouvaient en marquer la trace⁸⁶⁷.

Il pense que l'étendue et l'organisation de l'État des Aztèques démentent les témoignages sur un Empire récent et que leur civilisation détruite avait des racines très anciennes. L'Espagne était en effet intéressée dans la distorsion des premières relations sur la civilisation que les découvreurs ont trouvée au Mexique. Les descriptions des missionnaires sont également douteuses parce qu'ils ont l'intérêt d'attester l'infériorité des peuples païens et la discussion ne pourrait être résolue que par « la saine philosophie »⁸⁶⁸.

Diderot s'attarde également sur la description de l'Empire inca : s'agit-il de la vérité ou des fables des historiens, qui font référence aux premières relations ? Il pense que, si la description de la grandeur des Incas est exagérée, la cause en est certainement dans le désir de donner plus d'éclat aux conquêtes. Mais les deux attitudes opposées, à savoir un scepticisme obstiné et « une crédulité aveugle », ferment également la voie à la vérité. La certitude réside dans le témoignage unilatéral de nombreux auteurs qui rapportent tous l'organisation développée de cet Empire. Cependant, Diderot croirait plus volontiers au bonheur et à la sagesse des anciens Péruviens qu'à la magnificence de leurs monuments⁸⁶⁹.

Diderot critique non seulement les sources – voyageurs, missionnaires, chroniqueurs et historiens – mais il souligne aussi la futilité de leurs efforts. Le chapitre où Raynal s'occupe de la cause de la couleur des nègres lui inspire une réflexion sur la vanité de tout savoir humain. Diderot déplore que la théologie ait souvent falsifié l'histoire naturelle en prétendant que les nègres étaient les descendants de Caïn mais d'autres explications, soit

⁸⁶⁷ Livre VI, chap. 12, p. 195.

⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 196. Diderot s'oppose dans ce passage à l'opinion répandue par Herrera (*Histoire générale des voyages et conquêtes des Castillans*, 1660, livre II) et Prevost (*Histoire générale des voyages*, livre II). M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 73, note 15.

⁸⁶⁹ Livre VII, chap. 6, p. 310. Diderot est parfois sensible au pittoresque de ces régions. Il décrit le charme des Péruviennes d'après le *Voyage historique de l'Amérique méridionale* d'Ulloa (1752), qui est également la source pour sa contribution sur les tremblements de terre. M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 75, note 19.

scientifiques soit religieuses, sont nécessairement incertaines ou lacunaires. Il n'examine pas les différentes théories – la couleur des races n'est qu'un prétexte ici – mais affirme que l'état physique et mental de l'homme restreint nécessairement ses recherches.

Et comment nos connaissances ne seraient-elles pas incertaines et bornées ? Nos organes sont si faibles, nos moyens si courts, nos études si distraites, notre vie si troublée, et l'objet de nos recherches si vaste ! Travaillez sans relâche, naturalistes, physiciens, chimistes, philosophes, observateurs de tous les genres : et après des siècles d'efforts réunis et continus, les secrets que vous aurez arrachés à la nature, comparés à son immense richesse, ne seront que la goutte d'eau enlevée au vaste océan⁸⁷⁰.

Comment écrire l'histoire des civilisations disparues ou subjuguées ? Diderot pense qu'il y a peu d'ouvrages sûrs parmi les documents accumulés sur l'Amérique du Sud à l'arrivée des Européens, il reste donc un travail critique à faire. L'historien philosophe, conscient des limites de ses connaissances, doit relire et reconsiderer les sources, relever les contradictions ; il peut faire confiance seulement aux témoignages unanimes de ceux qui n'ont pas l'intérêt d'altérer la vérité.

Le commerce et son rôle dans la transformation du monde

Le commerce est en fait le thème majeur de l'*Histoire des deux Indes* qui lie les nombreux sujets du dix-neuf livres : la description géographique des continents et des pays, l'histoire des peuples lointains, le tableau d'événements historiques ou celui de la situation des pouvoirs européens⁸⁷¹. Comme pour les autres sujets, Diderot ne s'occupe pas de la recherche purement documentaire mais ajoute des réflexions au développement. Il résume plusieurs fois des idées répandues pour confirmer son hypothèse : le commerce est le lien décisif de l'époque moderne qui nécessite plus de voyages qu'aucun autre objectif mais, malgré la multiplication de contacts, les voyages des commerçants ne sont pas aptes à faire mieux connaître le monde. Le commerce engendre la mobilité la plus importante à l'extérieur de l'Europe et ce mouvement est à la fois le résultat et le motif des découvertes et de l'expansion. Le commerçant, souvent au service des grandes compagnies, suit ses

⁸⁷⁰ Livre XI, chap. 10, p. 198.

⁸⁷¹ Le commerce est un sujet d'autant plus important pour le public que des problèmes s'accumulent sur le plan des échanges internationaux au moment de la publication de l'ouvrage. F. Venturi, art. cité, p. 20.

propres intérêts ou ceux de la politique coloniale. Les informations qu'il diffuse au retour sont donc douteuses⁸⁷².

Même si l'intérêt guide les commerçants, le commerce est une option plus humaine que la colonisation parce qu'il permet les échanges paisibles. Selon l'introduction que Diderot écrit à l'*Histoire* en 1780, c'est le commerce qui construit, qui fait prospérer, qui fonde des villes et qui civilise les peuples⁸⁷³ ; l'esprit de commerce peut vaincre les préjugés nationaux et religieux⁸⁷⁴. Ces idées continuent en fait la réflexion de Montesquieu, qui insiste sur l'effet civilisateur et les bienfaits du commerce d'économie. Le profit n'est pas seulement économique : le commerce permet de connaître les moeurs des autres nations et « l'histoire du commerce est celle de la communication des peuples »⁸⁷⁵. Pour sa part, Diderot constate en parlant des cruautés commises en Amérique que l'idée de la colonisation était complètement erronée : il aurait fallu faire du commerce au lieu de conquérir⁸⁷⁶. Il pense que le commerce, qui relie la plus grande partie du monde connu, est le seul moyen pour les pouvoirs européens d'étendre leur domination. Il résume cet avis en introduisant le livre VI de l'*Histoire*. La clé des événements historiques modernes est le commerce, le seul qui puisse maintenir un équilibre plus ou moins durable parmi les nations concurrentes. L'ère de la fondation d'États, de grandes conquêtes, de grands bouleversements est finie et le terrain d'action est dans les échanges avec l'autre hémisphère. L'Europe agit ensemble face à l'Amérique et face à l'Orient et elle acquiert l'hégémonie du commerce. Diderot espère qu'un siècle éclairé finit la fureur des conquêtes et pense que le commerce paisible doit beaucoup au pouvoir laïc. Ainsi, l'intérêt qui guide les nations commerçantes peut être finalement bienfaisant.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus sur toutes les autres, paraît avoir pris une assiette solide et durable. Ce sont des sociétés puissantes, éclairées, étendues, jalouses dans un degré presque égal. Elles se presseront les unes les autres ; et au milieu de cette fluctuation continue, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, et la balance penchera alternativement d'un côté et de l'autre, sans être jamais renversée. La fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ne sont plus ce qu'elles étaient. Le levier sacré, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le

⁸⁷² Diderot utilise pourtant des documents relatifs au commerce et à l'administration des comptoirs : il a vraisemblablement consulté la *Correspondance des Colonies* grâce à Dubuq, premier commis de la Marine, qu'il a connu chez Mme Necker. M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 132.

⁸⁷³ Livre I, « Introduction », p. 4.

⁸⁷⁴ Livre XII, chap. 24, p. 73.

⁸⁷⁵ *L'Esprit des lois*, livre XX, chap. 1 et livre XXI, chap. 5, p. 604.

⁸⁷⁶ Livre VIII, chap. 32.

ciel, est rompu ou très affaibli. Les souverains commencent à s'apercevoir, non pour le bonheur de leurs peuples, qui les touche peu, mais pour leur propre intérêt, que l'objet important est de réunir la sûreté et les richesses. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on commerce⁸⁷⁷.

Diderot accorde une place importante au commerce mais il regarde certains phénomènes comme néfastes : il pense, à la suite de Montesquieu, que le monopole des grandes compagnies est intenable et que les ruses des nations rivales sont très nocives. Selon Montesquieu, qui pense néanmoins que les règlements sont utiles, la politique de monopoles contredit le commerce d'économie. Il remarque dans *L'Esprit des lois* que « c'est la concurrence qui met un prix juste aux marchandises, et qui établit les vrais rapports entre elles »⁸⁷⁸. Diderot s'intéresse surtout au sort des Compagnies des Indes, dans lesquelles il voit l'abus du pouvoir qui exclut les commerçants eux-mêmes. Il condamne les Compagnies parce qu'elles sont l'outil d'une exploitation privilégiée et attaque le fondement de ce système : « On verra que l'esprit du monopole est petit et cruel. On verra qu'il est insensible au bien public. [...] On verra qu'il n'aperçoit rien au-delà du moment »⁸⁷⁹. Il illustre cette affirmation en examinant les grands pays commerçants. La Compagnie hollandaise est contraire à la liberté républicaine ; les Anglais veulent s'emparer de meilleures échanges. Il s'intéresse également à la suppression de la Compagnie des Indes française à la fin des années 1760 et à ses conséquences économiques⁸⁸⁰. Il condamne la politique de monopoles en général et la Compagnie française n'en fait pas figure d'exception. Les pages que Diderot consacre à cette question dans *l'Histoire des deux Indes* proposent une politique qui respecte les intérêts à long terme et qui reste fidèle aux principes de l'humanité. L'appauvrissement de l'État est le résultat inévitable de la politique des monopoles. La raison semble évidente : le monopole n'est pas le droit du souverain, qui ne pourrait l'accorder à quelqu'un d'autre sans priver son peuple de ses droits.

⁸⁷⁷ Livre VI, chap. 1, p. 137.

⁸⁷⁸ *L'Esprit des lois*, livre XX, chap. 9, p. 591.

⁸⁷⁹ Livre III, chap. 41, p. 79.

⁸⁸⁰ Cet acte, nécessaire à cause de la décadence du commerce français en Inde et à cause de la perte des possessions, engendre une discussion. Il existe un dossier dans le fonds Vandeul, composé d'une documentation et de quelques passages polémiques, écrit vraisemblablement par Diderot lui-même vers 1769. Hédia Khadar, « Diderot et le dossier de la Compagnie des Indes », dans *Transactions of the Eighth International Congress on the Enlightenment, SVEC*, n° 304, Oxford, VF, 1992, p. 1259-1263.

Qu'est-ce donc que le monopole ? C'est le privilège exclusif d'un citoyen sur un autre de vendre ou d'acheter. [...] C'est qu'un possesseur privilégié, quelque puissant qu'il soit, ne peut jamais avoir, ni le crédit, ni les ressources d'une nation entière. C'est que son monopole ne pouvant toujours durer, il en tire parti le plus rapidement qu'il peut [...] C'est que son intérêt est tout pour lui, et que l'intérêt de la nation ne lui est rien⁸⁸¹.

Si le monopole est condamné, le commerce garde un jugement favorable dans son ensemble. C'est le commerce qui rend possible de tirer profit des colonies et non pas les mines d'or, les esclaves ou les pays ravagés. Diderot note déjà dans le *Voyage de Hollande* que les colonies rendent service surtout aux nations commerçantes⁸⁸² mais, à l'opposé de Montesquieu, il ne distingue pas le commerce d'économie et le commerce de luxe, qui ne peut jamais assurer la subsistance d'une nation.

Il affirme également dans le *Voyage de Hollande* que l'étude du commerce n'est pas assez en vue :

La science du commerce est très étendue. Je voudrais bien savoir pourquoi entre tant de professeurs publics dans toutes les contrées il n'y en a nulle part aucun qui donne des leçons de commerce. Le commerce a pourtant ses éléments, sa théorie et sa pratique⁸⁸³.

Il s'approche de cette question sous un autre point de vue dans l'*Histoire des deux Indes*. Il aimerait voir disparaître les ruses et les duperies : même si tout homme, toute condition, toute profession peut être malhonnête – il s'agit de tromper comme font les autres – cela ne devrait pas être ainsi dans le commerce international. Diderot résume cet idéal dans un passage du dernier livre : le commerce ne devrait jamais être une exploitation rapide qui mène nécessairement à l'appauvrissement.

Le commerce est une science qui demande encore plus la connaissance des hommes que des choses. [...] Je ne cesserai de vous crier, de l'ordre, de l'ordre. Sans ordre, tout devient incertain. [...] Le crédit d'un commerçant renaît plus difficilement encore que l'honneur d'une femme. [...] Suivez une spéulation honnête, de préférence à une spéulation plus lucrative⁸⁸⁴.

⁸⁸¹ Livre XIX, chap. 6, p. 180-185.

⁸⁸² *Voyage de Hollande*, p. 107.

⁸⁸³ *Ibid.*, p. 199.

⁸⁸⁴ Livre XIX, chap. 6, p. 174-180.

La réalité est bien différente des principes : le commerce devrait établir la paix mais il engendre une rivalité accrue entre les nations. Diderot déclare la nécessité d'un commerce paisible et condamne les guerres des pouvoirs maritimes ainsi que la folie qui pousse aux conquêtes ou à la vengeance⁸⁸⁵. Comme souvent, il considère les aspects opposés de la même chose : le commerce engendre l'avarice, la rivalités, les ruses ou même les guerres. Mais il pourrait également assurer les échanges pacifiques et remédier aux maux causés par la colonisation.

Les injustices commises sur l'autre hémisphère : la réflexion sur les droits de colonisation

Si le commerce pourrait assurer des échanges paisibles entre les peuples, la colonisation est représentée comme une erreur fondamentale dans l'ensemble des contributions de Diderot. Les abus et les pertes sont trop considérables pour compenser les avantages éventuels pour l'Europe. Mais un autre problème émerge : qu'est-ce que la colonisation signifie pour les autres continents et les peuples indigènes⁸⁸⁶ ? Diderot essaie de considérer profondément cette question mais il ne veut absolument pas être un historien impassible. Il se livre à ses sentiments en contemplant le tableau des événements : la réflexion de l'historien est accompagnée des mouvements d'âme d'un spectateur sensible⁸⁸⁷.

La colonisation est remise en cause et le mouvement des soldats, des commerçants et des envoyés coloniaux qui s'ensuit est condamnable aussi. *L'Histoire des deux Indes* ne nie pas toutefois le droit de colonisation mais Diderot réfléchit sur « les principes dont il ne devrait pas être permis de s'écarte dans leur fondation »⁸⁸⁸. Le chapitre intitulé « Les Européens ont-ils été en droit de fonder des colonies dans le Nouveau Monde ? » pose le dilemme de la légitimité. Diderot distingue trois cas spéculatifs : il serait légitime d'occuper un territoire désert ; on ne pourrait que proposer des échanges libres avec les voisins en cas d'un territoire occupé par plusieurs nations ; l'occupation violente d'une

⁸⁸⁵ Livre XIX, chap. 4, p. 134-137. Le rôle des flottes militaires serait de défendre le commerce et non pas de faire la guerre. Livre XVIII, chap. 49, p. 6-8.

⁸⁸⁶ Se référant à *l'Histoire générale des voyages* de l'abbé Prévost, à *l'Histoire naturelle* de Buffon et à *l'Histoire des deux Indes*, Ottmar Ette constate que l'histoire du Nouveau Monde et des colonies est écrite exclusivement par des Européens au XVIII^e siècle. Voir art. cité, p. 388-392.

⁸⁸⁷ L'exemple le plus représentatif est l'indignation du philosophe voyant l'aveuglement et la cruauté des conquistadors. Livre VII, chap. 1, p. 284.

⁸⁸⁸ Livre VIII, chap. 1, p. 105.

région peuplée est toujours illégitime et inhumaine. La conclusion de Diderot sur la réalité historique est très peu flatteuse : « D'après ces principes, qui me paraissent d'éternelle vérité, que les nations européennes se jugent et se donnent à elles-mêmes le nom qu'elles méritent⁸⁸⁹. » Les notions-clés de cette réflexion sont *liberté* et *propriété*, comme dans les autres textes politiques : l'attaque contre la liberté ou la propriété d'un autre peuple est aussi injuste que l'attaque d'un individu à un autre.

L'explication des injustices est implicite : comme le remarque Jacques Chouillet, selon Diderot, l'Européen est oppresseur aux colonies parce qu'il est opprimé chez lui⁸⁹⁰. Les premiers explorateurs ne regardaient pas les naturels comme les propriétaires de leurs pays et se sont emparés des découvertes sans remords. Comme dans le *Supplément*, Diderot renverse cette logique et remarque que l'opposé ne serait pas plus révoltant : « Cependant que diriez-vous, s'il pouvait arriver que le sauvage entrât dans votre contrée et que, raisonnant à votre manière, il dit : Cette terre n'est point habitée par les nôtres, donc elle nous appartient ? »⁸⁹¹. Ici, comme dans le *Supplément*, le mouvement d'exploration est condamné parce que son motif principal était faux.

Diderot cherche à trouver un modèle acceptable des échanges puisque le commerce nécessite l'établissement des Européens sur les autres continents. Dans un autre chapitre, « Les Européens ont-ils bien connu l'art de fonder des colonies ? », il nuance les pensées précédentes⁸⁹². Il constate que c'est le pouvoir colonisateur qui est responsable collectivement des injustices mais les agents coloniaux et les guerres continues ont aggravé la situation. La *soif de l'or*, cause principale de la corruption et des cruautés commises aux colonies, est un thème obsessionnel dans les contributions de Diderot. L'avarice et le fanatisme des conquistadors sont les deux causes majeures des massacres des indigènes⁸⁹³. La « fureur commune » qui pervertit les Européens dans les pays découverts est la soif de l'or⁸⁹⁴, d'autant plus dangereuse qu'elle envahit et domine toute une nation : « De toutes les passions qui s'allument dans le cœur de l'homme, il n'y en a point dont l'ivresse soit aussi violente que celle de l'or. [...] La fureur des conquêtes est la maladie d'un seul homme qui en entraîne une multitude d'autres à sa suite⁸⁹⁵. » Cette soif s'avère doublement néfaste : selon le dernier chapitre de l'ouvrage, elle est à la fois la

⁸⁸⁹ *Ibid.*, p. 108.

⁸⁹⁰ Jacques Chouillet, *Diderot, poète de l'énergie*, Paris, PUF, 1984, p. 77.

⁸⁹¹ Livre XIII, chap. 1, p. 113.

⁸⁹² Livre IX, chap. 1, p. 233-234.

⁸⁹³ Livre VIII, chap. 32.

⁸⁹⁴ Livre IX, chap. 1, p. 233.

⁸⁹⁵ Livre XVI, chap. 5, p. 220-221.

cause et la conséquence des conquêtes, un crime qui dépeuple l'Amérique, déshonore l'Europe et la pousse sur la pente de la décadence⁸⁹⁶.

Diderot parle plusieurs fois de son idéal utopique d'une colonisation douce : la paix et l'équité entre les peuples seraient assurées par les échanges et la consanguinité, cette dernière solidifiée par les mariages entre les colons et les indigènes. Il annonce cet idéal dans le chapitre qui s'intitule « Principes que doivent suivre les Français dans l'Inde, s'ils parviennent à y rétablir leur considération et leur puissance ». Les idées majeures sont d'établir un commerce sans usurpation, de ne pas user d'intrigue entre les indigènes, de ne commettre aucun attentat contre la propriété et la liberté. Diderot plaide pour la tolérance des usages et des religions du pays, condamne l'esclavage et réclame la fondation des cités, l'établissement des colons et le contrôle strict des agents envoyés aux colonies. Il pense néanmoins que l'indépendance des colonies sera nécessaire plus ou moins tard parce qu'un pays ne peut pas être administré du loin⁸⁹⁷. Il s'approche de cette question sous un point de vue plus radical dans d'autres passages de l'*Histoire* : les colonies sont ou seront une des raisons des maladies de la civilisation vieillie qu'est la métropole, la solution semble donc être l'expulsion de ce corps étranger⁸⁹⁸.

Cette contribution sur les colonies françaises en Inde est de 1780. Or, l'échec de ces colonies est évident à partir de 1763⁸⁹⁹. Les principes énoncés dont la négligence a pu engendrer la perte des établissements français sont ceux d'une colonisation tolérante : « Un peuple sage [...] se conformera aux usages ; il attendra du temps le changement dans les mœurs. S'il ne fléchit pas le genou devant les dieux du pays, il se gardera bien d'en briser les autels⁹⁰⁰. » Diderot condamne la violence et l'injustice des conquérants que le gain ne justifie pas, ainsi que les guerres et ruses dans la concurrence entre les nations colonisatrices. Il cherche la leçon de l'histoire coloniale dans cette intervention – la France devrait apprendre des fautes des autres nations – et plaide pour un changement radical de rapport entre colonisateurs et indigènes : « Si vous en usez avec eux comme vos prédécesseurs ont fait, n'en doutez pas, vous serez massacrés comme eux. [...] Il n'y a que

⁸⁹⁶ Livre XIX, chap. 15.

⁸⁹⁷ Livre IV, chap. 33, p. 249-254.

⁸⁹⁸ G. Stenger, *op. cit.*, p. 303.

⁸⁹⁹ Selon Anthony Strugnell, la perte définitive des territoires en Amérique du Nord en 1763 et le recul économique et géopolitique en Inde tournent le parti philosophique vers l'espérance d'une initiative coloniale éclairée en Orient. Voir « Textes et prétextes : réception et réécriture françaises des textes anglais sur l'Inde au XVIII^e siècle », dans *L'Usage de l'Inde dans les littératures française et européenne (XVII^e-XX^e siècles)*, Paris – Pondicherry, Kailash Editions, 2006, p. 24.

⁹⁰⁰ Livre IV, chap. 33, p. 250.

l'amour des habitants d'une contrée qui puisse rendre solides vos établissements⁹⁰¹. » Il accuse en particulier les envoyés des pouvoirs coloniaux et finit le chapitre par une réflexion dramatisée qui projette la perte des pouvoirs qui se croient encore au sommet s'ils n'acceptent pas les principes énoncés :

Des établissements ont été formés et renversés ; des ruines se sont entassées sur des ruines ; des espaces peuplés sont devenus déserts ; des ports remplis de bâtiments ont été abandonnés ; des masses que le sang avait mal cimentées se sont dissoutes, ont mis à découvert les ossements confondus des meurtriers et des tyrans⁹⁰².

Le désir de conquérir, le premier pas de la colonisation, apparaît en général comme une passion nuisible : « l'Histoire ne nous entretient que de conquérants qui se sont occupés, au mépris du sang et du bonheur de leurs sujets, à étendre leur domination »⁹⁰³. L'État qui veut étendre sa domination a besoin des serviteurs déjà corrompus qui, libérés des lois et des freins moraux, s'avilissent rapidement encore plus.

Des êtres assez mécontents de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigents ou assez ambitieux pour dédaigner la vie et s'exposer à des dangers, à des travaux infinis, sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portaient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédition qui dut se développer avec une célérité et une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique et des regards imposants de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêtèrent pas les effets⁹⁰⁴ ?

De plus, les établissements sur un autre continent sont dispendieux et ils ne peuvent pas être correctement administrés ; gouverner les colonies du loin se passe nécessairement par la contrainte et par la force. La métropole a ainsi besoin des agents sans scrupules et des soldats sans pitié. Mais la corruption causera rapidement la perte des colonies :

Est-il possible même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes lointains ne devant jamais

⁹⁰¹ Livre IV, chap. 33.

⁹⁰² *Ibid.*

⁹⁰³ Livre XIII, chap. 1, p. 111.

⁹⁰⁴ Livre X, chap. 1, p. 53.

être sollicités et remplis que par des hommes indigents et avides, sans talent et sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur et à toute notion d'équité⁹⁰⁵.

Diderot remet en cause systématiquement les fondements de l'expansion coloniale : il s'interroge sur les motivations, les moyens et les résultats. Poursuivre au loin les plaisirs et le bonheur est-il un but réel pour l'homme ou seulement une illusion ? Le profit que l'Europe tire des colonies compense-t-il la perte matérielle et morale ? L'influence de la métropole s'affaiblit avec le temps, la politique d'oppression devient une menace pour le souverain et l'indépendance sera nécessaire dans le futur : « Cet agrandissement n'est-il pas contre nature, et tout ce qui est contre nature ne doit-il pas finir ? »⁹⁰⁶. Diderot admet toutefois qu'il parle d'après les expériences d'un certain temps écoulé depuis les premières découvertes. Le siècle précédent voulait encore des colonies – « tout était alors en fermentation dans la plupart des contrées de l'Europe » – mais de nouvelles idées plus humaines « commencent à germer dans les esprits »⁹⁰⁷.

Le colonialisme est généralement condamnable mais l'opinion de Diderot varie sur la politique des différents pays. Peter Jimack remarque un accroissement d'hostilité à l'égard des Anglais et de leur politique coloniale dans les éditions successives de l'*Histoire*⁹⁰⁸. Diderot ne s'intéresse pas encore à cette question dans l'article « Angleterre » de l'*Encyclopédie* (1751). Il énumère simplement les ressources des îles britanniques et ajoute que cela n'est rien en comparaison avec ce qui arrive des colonies⁹⁰⁹. Dans l'*Histoire des deux Indes*, il souligne le paradoxe de la politique anglaise : liberté intérieure et politique coloniale oppressive. Il cherche l'origine de ce paradoxe dans la situation de l'Angleterre qui détermine son rôle sur le plan international : un peuple insulaire est obligé d'étendre son pouvoir et de laisser sortir sa population. Le caractère primitif des insulaires, mélange du courage et de l'atrocité, ne disparaît pas entièrement même chez les peuples « policiés » et la nécessité les poussent aux exploits continuels⁹¹⁰. Cependant, ces contraintes n'excusent pas les abus du pouvoir et l'asservissement des territoires colonisés. Diderot se donne le rôle du porte-parole du peuple opprimé dans les chapitres sur les colonies

⁹⁰⁵ Livre X, chap. 1, p. 54.

⁹⁰⁶ Livre XIII, chap. 1, p. 112.

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 113.

⁹⁰⁸ Peter Jimack, « Deux modèles de réécriture : la Compagnie anglaise des Indes (livre III) et les jésuites au Paraguay (livre VIII) », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, p. 162.

⁹⁰⁹ Art. « Angleterre », DPV, tome V, p. 380-381.

⁹¹⁰ Livre III, chap. 1, p. 309.

anglaises en Inde, dans l’apostrophe des Indiens affamés à leurs maîtres⁹¹¹. C’est dans ce chapitre qu’il déclare que la corruption des Anglais

forme un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l’Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. [...] Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n’étaient que négociants, il était bien difficile que les Anglais n’abusassent pas de leur pouvoir⁹¹².

L’administration oppressive est inadmissible mais la colonisation violente ôte tout droit aux biens acquis. Comme d’autres contemporains, Diderot condamne sans appel la politique coloniale de l’Espagne, dans laquelle il ne voit que la rapacité et le désir de dominer les autres nations européennes : « Les premiers pas des conquérants furent marqués par des ruisseaux de sang. [...] Des peuples innombrables disparurent de la terre à l’arrivée de ces barbares ; et c’est la soif de l’or, c’est le fanatisme qu’on accusait de tant de cruautés abominables⁹¹³. » Il cherche à trouver les raisons des événements : la première violence engendre la crainte, la honte et la culpabilité et pousse ainsi aux nouvelles atrocités. Cependant, le gain reste précaire : « Les Espagnols firent comme le chien de la fable, qui lâcha l’aliment qu’il portait à sa gueule, pour se jeter sur son image qu’il voyait au fond des eaux, où il se noya⁹¹⁴. » Montesquieu utilise, en 1748, une autre comparaison mais qui exprime le même jugement moral : « L’Espagne a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu’il toucherait se convertît en or, et qui fut obligé de revenir aux dieux pour les prier de finir sa misère⁹¹⁵. »

Diderot expose donc une idée répandue : Montesquieu et Voltaire parlent également de l’avarice et du fanatisme de l’Espagne face aux colonies. Montesquieu blâme les Espagnols qui auraient pu faire le bien comme conquérants mais qui n’ont fait que du mal⁹¹⁶. Il pense que l’Espagne n’a pas pu profiter de l’or trouvé en Amérique parce qu’il y avait « un vice intérieur et physique dans la nature de ces richesses, qui les rendait

⁹¹¹ A. Strugnell, « L’Anglais selon Diderot », p. 95-97.

⁹¹² Livre III, chap. 38, p. 67.

⁹¹³ Livre VIII, chap. 32, p. 196.

⁹¹⁴ *Ibid.*, p. 197. Une phrase presque identique se trouve dans le *Fragment politique* « Des mines ». Là, Diderot l’applique aux nations qui cèdent à la tentation de l’exploitation des mines d’or et d’argent et négligent l’agriculture et l’industrie. *Fragment politique* 15, dans *Œuvres*, tome III, p. 607. Les *Fragment politiques échappés du portefeuille d’un philosophe*, parus dans la *Correspondance littéraire* en 1772, contiennent des morceaux qui figuraient déjà dans l’édition de 1770 de l’*Histoire des deux Indes*. M. Duchet, *Diderot et l’Histoire des deux Indes*, p. 33-34.

⁹¹⁵ *L’Esprit des lois*, livre XXI, chap. 22, p. 647.

⁹¹⁶ *Ibid.*, livre X, chap. 4.

vaines », l'or étant seulement une « richesse de signe »⁹¹⁷. Voltaire partage le même avis : il déclare que la conquête de l'Amérique était « funeste pour ses habitants, et quelquefois pour les conquérants même »⁹¹⁸. Il condamne, comme le fait Diderot dans l'*Histoire*, les motifs ambigus de l'expansion : « On ne sait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent et conquirent tant de terres, ou plus détester leur férocité : la même source, qui est l'avarice, produisit tant de bien et tant de mal⁹¹⁹. »

Les moments les moins glorieux de l'histoire coloniale sont les inhumanités commises avec les indigènes. Diderot est sensible aux rapports des cruautés et il condamne, comme ses contemporains, l'avidité et la férocité des colonisateurs. Il ne s'agit pas seulement de la honte du passé : Diderot ne considère pas ces événements comme momentanés et tire une conclusion assez sinistre sur la perversion des efforts humains.

Toute cette longue suite de voyageurs européens que l'avidité a conduits dans le Nouveau Monde ne nous ont appris qu'une chose, c'est jusqu'où la soif de l'or était capable de porter les hommes, jusqu'où elle était capable de les aveugler. [...] je demande s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions⁹²⁰.

La source majeure sur les cruautés des conquistadors est la relation de Las Casas, contestée par plusieurs générations depuis sa parution. La *Très brève relation de la destruction des Indes* (1542) suscite des controverses : s'agit-il de la vérité ou d'un tableau exagéré des massacres⁹²¹ ? Diderot croit à la véracité du récit et il loue cet auteur dans l'édition de 1780 comme une des rares figures humaines de l'histoire coloniale. Sa réhabilitation signifie en même temps une nouvelle interprétation de l'histoire :

O Las Casas ! tu fus plus grand par ton humanité que tous tes compatriotes ensemble par leurs conquêtes. [...] ton nom restera gravé dans toutes les âmes sensibles ; et lorsque tes compatriotes rougiront de la barbarie de leurs prétendus héros, ils se glorifieront de tes vertus⁹²².

⁹¹⁷ *Ibid.*, livre XXI, chap. 22, p. 645.

⁹¹⁸ Chap. 145, « De Colombo et de l'Amérique », dans *Essai sur les mœurs*, tome II, p. 330.

⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 358.

⁹²⁰ *Fragment politique* 8, p. 596.

⁹²¹ Voltaire redécouvre cette source et s'y réfère dans l'*Essai sur les mœurs* pour stigmatiser la cruauté des Espagnols. M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 195-197. Comme il l'écrit : « Je crois le récit de Las Casas exagéré en plus d'un endroit ; mais, supposé qu'il en dise dix fois trop, il en reste de quoi être saisi d'horreur. » Voir chap. 145, tome II, p. 339.

⁹²² Livre VIII, chap. 23, p. 163-164.

Diderot condamne la colonisation espagnole mais il ne cherche pas de boucs émissaires. L'exemple de Cortès prouve que les vices du conquérant sont inévitables et qu'il faut juger plutôt l'époque et le pouvoir qui est derrière les conquistadors. Diderot observe cette figure avec beaucoup d'attention dans une addition de 1780.

Cortès fut despote et cruel. Ses succès sont flétris par l'injustice de ses projets. C'est un assassin couvert de sang innocent : mais *ses vices sont de son temps ou de sa nation, et ses vertus sont à lui*. Placez cet homme chez les peuples anciens. Donnez-lui une autre patrie, une autre éducation, un autre esprit, d'autres mœurs, une autre religion [...] et Cortès sera un grand homme. Ses qualités seront héroïques, sa mémoire sera sans reproche. César né dans le quinzième siècle et général au Mexique eût été plus méchant que Cortès. Pour excuser les fautes qui lui ont été reprochées, il faut se demander à soi-même ce qu'on peut attendre de mieux d'un homme qui fait les premiers pas dans des régions inconnues et qui est pressé de pourvoir à sa sûreté. Il serait bien injuste de le confondre avec le fondateur paisible qui connaît la contrée et qui dispose à son gré des moyens, de l'espace et du temps⁹²³.

Diderot énonce une idée voisine dans l'*Essai sur Claude et Néron* sur les siècles qu'il considère corrompus.

Pour nous, qui professons l'impartialité, admirateurs de Sénèque et de Quintilien, nous prononcerons que *leurs qualités leur appartiennent, et que leur vice est celui de leur temps, s'ils ont été vicieux*. Le critique de Sénèque ne sera pas l'approbateur de Tacite, et tant pis pour lui⁹²⁴.

Le parallèle entre Sénèque et Cortès est étonnant. La similitude des phrases soulignées est manifeste : Cortès a été corrompu par sa nation, Sénèque par son époque. Mais la critique du philosophe romain est plutôt une apologie : ces vertus sont indéniables et ses vices pourraient être démentis. Alors que Diderot cherche à défendre la philosophie morale de Sénèque dans l'*Essai* et qu'il est convaincu de la pureté de cette morale, Cortès semble l'impressionner comme tout personnage doué d'une énergie exceptionnelle. Le rapprochement prouve non pas la ressemblance entre le philosophe et le conquistador mais plutôt les détours bizarres qu'une époque décadente peut donner aux efforts humains.

⁹²³ Livre VI, chap. 12, p. 199 (nos italiques).

⁹²⁴ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1228 (nos italiques).

Pour sa part, Voltaire souligne le talent exceptionnel de Cortès et l'ambiguïté de la conquête du Mexique : « l'amour, la religion, l'avarice, la valeur, et la cruauté » conduisent les Espagnols au Nouveau Monde⁹²⁵. Cortès conquiert le Mexique avec peu de soldats et il doit encore lutter contre les siens, jaloux de son succès, mais « le prix [de ses] services inouïs [est] qu'eut Colombo : il fut persécuté »⁹²⁶. Il s'agit d'une figure quasi tragique chez Voltaire et chez Diderot : bien que les vraies victimes soient les Mexicains, Cortès, à qui personne ne peut discuter la victoire militaire, sert une mauvaise cause et devient le jouet des pouvoirs avilis.

L'esclavage est un sujet étroitement lié à la colonisation parce que, pour Diderot, il s'agit d'un des plus grands abus aux colonies. La traite des hommes s'étend après les massacres des indigènes et c'est l'exploitation rapide et avide des colonies qui en nécessite le maintien. Diderot nie les préjugés qui ont justifié l'esclavage déjà dans l'article « Espèce humaine » de l'*Encyclopédie*, où il constate que la race humaine doit avoir une origine commune mais, suivant Buffon, il la cherche dans l'homme blanc qu'il considère supérieur pour l'intelligence⁹²⁷. Ce n'est pas en raison de l'égalité des êtres humains mais en raison du traitement humain que le plus fort doit aux opprimés qu'il condamne l'esclavage. Il s'éloignera de ces vues dans l'*Histoire des deux Indes*. La critique du colonialisme aboutit à une position anti-esclavagiste déterminée dans l'*Histoire*. Raynal s'occupe de cette question dans le Livre XI, consacré aux colonies de l'Amérique méridionale. Il avance que l'esclavage était la conséquence de la colonisation usurpatrice et du dépeuplement de l'Amérique. Diderot intervient dans le chapitre 22 (« Misérable condition des esclaves en Amérique ») et 24 (« Origine et progrès de l'esclavage ») ; il développe considérablement les passages de ce dernier chapitre entre 1770 et 1780.

Diderot pense que le besoin de main d'œuvre ne légitime pas le commerce des hommes, le commerce le plus honteux qui soit, contredisant les principes de l'humanité. Bien que l'esclavage ait existé tout au long de l'histoire, cela ne justifie pas son rétablissement moderne. Il appelle à la conscience des nations européennes : « L'Europe retentit depuis un siècle des plus saines, des plus sublimes maximes de la morale. [...] Il n'y a que la fatale destinée des malheureux nègres qui ne nous intéresse pas⁹²⁸. » Il ne s'agit pas de l'abdication mais seulement du déplacement de cette pratique : « à peine la

⁹²⁵ Chap. 147, « De Fernand Cortez », dans *Essai sur les mœurs*, tome II, p. 347.

⁹²⁶ *Ibid.*, p. 353.

⁹²⁷ Art. « Humaine, espèce », DPV, tome VII, p. 438.

⁹²⁸ Livre XI, chap. 22, p. 256.

liberté domestique venait de renaître en Europe, qu'elle alla s'ensevelir en Amérique »⁹²⁹. Diderot condamne ici l'esclavage parce que cette pratique blesse la loi de consanguinité de l'espèce humaine, ce qui témoigne d'un changement depuis l'*Encyclopédie*. Il réfute un par un les arguments pour le maintien de l'esclavage par le seul principe de la liberté naturelle. Ni le fait que cet usage est très ancien, ni un prétendu traitement plus humain, ni le prétendu caractère borné et méchant des nègres, ni la supériorité de leurs maîtres, ni les droits des États colonisateurs, ni les guerres entre les indigènes, ni les crimes qu'on leur attribue, ni l'esclavage des peuples entiers, ni leur évangélisation ne justifient l'esclavage : le droit de disposer de soi est inaliénable de l'homme, ce qui ne permettrait ni la servitude, ni l'esclavage⁹³⁰. Diderot déclare que c'est seulement la distance qui rend possible une pratique aussi condamnable, ce qui prouve que l'homme éloigné de sa patrie se sent affranchi des contraintes morales : l'Européen ose faire sur l'autre hémisphère ce qu'il n'ose plus chez lui, alors que le principe de la liberté est partout le même.

L'histoire des colonies et l'étude des mœurs

Comme le dit Diderot dans l'introduction de l'ouvrage, les découvertes géographiques et la colonisation ont changé l'histoire des nations et elles ont ouvert une nouvelle ère de l'humanité en transformant les mœurs. L'expansion européenne est décisive pour le monde entier : les peuples, à l'origine sédentaires, se dispersent, se mélangent et luttent l'un contre l'autre. Une mobilité moderne qui concerne le domaine politique, religieux, économique et militaire s'ensuit du mouvement colonial. Pour Diderot, le défi est d'observer l'ensemble de ce phénomène et de former des conjectures sur l'avenir des nations. Les voyages l'intéressent avant tout dans le contexte de cette transformation globale.

L'ouvrage de l'abbé Raynal n'est pas une histoire universelle des nations. Il permet néanmoins à Diderot de réfléchir sur les mœurs et sur les changements qu'elles ont subis à cause des échanges et conflits. Diderot aborde plusieurs fois la question de la diversité des peuples dans l'*Histoire des deux Indes*. Cette étude se base sur une vision cyclique des sociétés : les peuples, leur état, leur religion, leurs lois ou coutumes changent continuellement. Ce changement, peut-être invisible pour l'observateur pendant le peu de temps dont il dispose, obéit à une loi dominante : le mouvement est de l'état primitif vers

⁹²⁹ Livre XI, chap. 24, p. 275.

⁹³⁰ *Ibid.*, p. 284-285.

un point de perfection, et du point de perfection (un stade purement hypothétique) vers la dégradation⁹³¹. Ainsi, à la variété géographique que le monde produit sur deux hémisphères et sur cinq continents s'ajoute une variété dans le temps, d'où la complexité de l'étude des mœurs. Les descriptions des voyageurs saisissent un moment particulier de la vie d'une nation, tandis que les ouvrages historiques comparent les états successifs. Une « histoire philosophique » doit chercher les lois et règles, les causes et effets dans ces descriptions.

Le mouvement intensifié des hommes et des biens est un choc qui efface le caractère distinct des peuples sédentaires et ce changement retracera la face du globe en quelques siècles. Diderot examine la situation d'une nation parce que l'essor ou le déclin sont porteurs de sens : un peuple perd ses vertus et par conséquent sa liberté en « se policiant » et se soumet progressivement à l'autorité despotique mais « toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction »⁹³². Ce modèle cherche à expliquer la situation mondiale dans *l'Histoire* : d'un côté de la balance, le vieux continent, qui veut se rétablir par les conquêtes, de l'autre, le Nouveau Monde, souvent mal ou méconnu. Les énigmatiques civilisations orientales se situent entre ces deux pôles. Cette réflexion est en même temps très proche de certains passages d'autres textes politiques, notamment les *Mélanges pour Catherine II* et les *Observations sur le Nakaz*.

L'histoire de l'expansion coloniale est un terrain excellent pour examiner les sociétés humaines et l'histoire des nations est presque une étude psychologique avant la lettre. La nation apparaît comme un acteur qui ne révèle son véritable personnage qu'à un observateur attentif et lucide :

L'étude des nations est de toutes les études la plus intéressante. L'observateur se plaît à saisir le trait particulier qui caractérise chaque peuple et à le démêler de la foule des traits généraux qui l'accompagnent. [...] Mais le désir de connaître une nation doit augmenter à proportion du rôle qu'elle a joué sur le théâtre de l'univers, de l'influence qu'elle a eue dans les majestueuses ou terribles scènes qui ont agité le globe⁹³³.

⁹³¹ Selon cette logique, l'état « civilisé » est un point de perfection impossible à maintenir. M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 466. Les continents ou régions que Raynal décrit représentent pour Diderot un stade différent de ce changement cyclique : l'histoire des peuples sauvages n'est pas encore commencée, l'histoire des peuples colonisés s'est arrêtée, l'Europe ne montre qu'un progrès imparfait mais les colonies devenues indépendantes auraient une chance de recommencer leur histoire. Eliane Martin-Haag, « Diderot, interprète de Raynal », dans *Raynal, de la polémique à l'histoire*, Oxford, VF, 2000, p. 189.

⁹³² Livre V, chap. 34, p. 108. Diderot fait cette remarque à propos du despotisme oriental en Inde, qui semble être un contre-exemple où la tyrannie persévère.

⁹³³ Livre V, chap. 7, p. 281.

Diderot s'intéresse donc au portrait moral des peuples. Les descriptions des voyageurs sont les premières sources mais c'est un penseur plus critique qui peut reconstruire ce portrait. L'histoire des nations est semblable à celle des individus : elles veulent devenir riches et puissantes au dépens des autres. Ainsi, un peuple peut devenir le tyran des autres peuples mais ce despotisme est aussi mal fondé que celui du souverain⁹³⁴. La pensée que nous venons de citer suggère en même temps que l'étude des nations est une étude critique, un choix dans les descriptions plus ou moins généralisantes.

L'étude des nations est avant tout l'étude des lois et des mœurs. Les réflexions de Diderot sont le plus souvent occasionnées par la description d'un usage ou d'une institution bizarre que Raynal trouve dans les relations de voyage. Diderot avance qu'il n'est pas toujours possible de retrouver la raison derrière ces coutumes car plus une société est « compliquée » plus elle présente de différences « dans le caractère moral et dans les habitudes physiques » des habitants⁹³⁵. Mais l'origine de certains usages est partout la même : « Les moyens les plus opposés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la prospérité du corps politique⁹³⁶. » Certains usages, peut-être isolés, sont porteurs de sens et une convention qui semble inhabituelle donne l'occasion à Diderot d'en chercher le principe. Autrefois, le roi lui-même ne pouvait pas enfreindre impunément les lois à l'île de Ceylan. Le monarque coupable était exclu, chassé de la société et mourait dans la misère. Cet exemple permet à Diderot de déclarer que les vraies lois devraient commander à tous et celui qui veut s'en libérer par les priviléges mérite le nom du tyran⁹³⁷. Ce seul exemple sur une île lointaine prouve que le monarque n'est pas au-dessus de ses sujets dans une société naissante et ses prérogatives au pouvoir absolu ne sont qu'une déformation.

Les échanges entre les nations sont nécessaires à leur survie. Diderot regarde pourtant les peuples comme des corps liés à leur territoire, qu'ils ne quittent pas sans une cause extérieure et forte. Un tel motif peut être celui de quitter une terre devenue trop étroite, qui n'assure plus la vie aux habitants, comme le montre la réflexion sur les populations insulaires. Le despotisme, l'oppression, un pouvoir exclusif ou l'intolérance religieuse peuvent devenir de pareilles raisons mais l'émigration massive est toujours anormale. La concurrence entre les peuples, augmentée par la fréquence des échanges, est également nuisible. La rivalité entre les Anglais et les Français pour les colonies en

⁹³⁴ Livre X, chap. 16, p. 141.

⁹³⁵ Livre XI, chap. 15, p. 217.

⁹³⁶ Livre XIX, chap. 14, p. 297.

⁹³⁷ Livre I, chap. 15, p. 101.

Amérique du Nord conduit Diderot à constater que les ambitions du pouvoir pour étendre son territoire d'outre-mer sont presque toujours destructives : « Qu'on parcoure l'histoire des nations anciennes et modernes, et l'on n'en verra presque aucune dont la splendeur ne se soit accrue aux dépens de sa félicité⁹³⁸. » Selon ce chapitre, les peuples inconnus de l'histoire ne sont ni vainqueurs ni vaincus et la célébrité des nations est liée aux calamités. L'ensemble des contributions de Diderot semble prouver que le pouvoir qui ne renonce pas aux ambitions démesurées accélère son propre échec ; l'expansion sur les autres continents fait partie de ces ambitions.

Les passages écrits par Diderot dans l'*Histoire des deux Indes* se rattachent à certains endroits à sa réflexion esthétique ; en effet, il lie étroitement les mœurs et les arts depuis le *Discours sur la poésie dramatique*⁹³⁹. L'esprit d'un peuple influence l'épanouissement des arts. La poésie des Arabes amène Diderot à des considérations sur le génie et le goût. Alors que le génie appartient au climat chaud, demande des spectacles de la nature et de la chaleur dans le tempérament, le goût appartient au climat tempéré, naît de l'épuration des sensations et exige une stabilité tant civile que politique. Le climat chaud et l'inconstance d'une histoire tourmentée par les guerres ont fait naître chez les Arabes une poésie « d'une grâce, d'une mollesse, d'un raffinement soit d'expression, soit de sentiment, dont n'approche aucun peuple ancien ou moderne »⁹⁴⁰. L'observation des civilisations lointaines conduit Diderot aux mêmes conclusions que l'étude de différentes époques : la diversité s'explique par des mécanismes universels cachés au regard. La variété des mœurs et des arts est la conséquence de la variété des circonstances ; les similitudes viennent des sentiments et des besoins communs de l'homme.

En réfléchissant sur le rôle des nations dans l'histoire universelle, Diderot ne manque pas de parler des Français. Le portrait du Français, qui est en fait une digression dans un chapitre sur l'hostilité avec les Espagnols, insiste sur le raffinement du goût et de la pensée, sur la légèreté du caractère, mais il trace aussi les ambiguïtés derrière la surface. En d'autres endroits, il présente les Français comme une nation policée sur la pente de la décadence.

⁹³⁸ Livre XVII, chap. 30, p. 123-124.

⁹³⁹ La copie intitulée *Mélanges* du fonds Vandeul réunit ces passages sous le titre « Sur les beaux-arts et les belles-lettres ».

⁹⁴⁰ Livre III, chap. 11, p. 347. Selon le chapitre « Beaux-arts et belles-lettres » du dernier livre, les arts naissent avec l'homme de génie ou par le travail assidu de plusieurs grands hommes, mais leur perfection est toujours l'ouvrage des siècles. Livre XIX, chap. 12.

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français. [...] Il n'éprouve guère de sensations profondes. [...] Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs. [...] Il perfectionne tout ce que les autres inventent⁹⁴¹.

Semblable à ce sexe délicat et léger qui nous montre et nous inspire le goût de la parure, le Français domine sur toutes les cours, dans toutes les régions, pour ce qui est d'agrément ou de magnificence ; et son art de plaire est un des secrets de sa fortune et de sa puissance. D'autres peuples ont maîtrisé le monde par leurs mœurs simples et rustiques, qui font les vertus guerrières ; lui seul y devait régner par ces vices⁹⁴².

Ces portraits ont sans conteste une bonne part de subjectivité mais ils ne manquent pas d'intérêt. Nous retrouvons la réflexion esthétique de Diderot, dans laquelle certains traits, comme goût et génie ou imagination et imitation s'excluent ; ici cela apparaît comme l'incompatibilité de la sensibilité et de la profondeur. Pourquoi ces digressions dans une histoire du commerce ? En fait, Diderot est convaincu que l'affaiblissement moral de la métropole gagnera les colonies. L'espoir de dominer le monde, qui tente toutes les grandes nations, serait néfaste pour la France, que Diderot représente ici, comme dans les textes sur la Russie, comme une civilisation qui tend vers la décadence. Il en conclut à la nécessité de renoncer entièrement à la domination coloniale.

La Chine, l'exemple d'une nation sage ?

La réflexion de Diderot sur les nations, la manière dont il utilise les sources les plus diverses, la volonté d'interpréter les descriptions et d'illustrer ses vues sont palpables dans le chapitre où il rejette la représentation élogieuse de l'Empire chinois. Nous retracerons brièvement les antécédents de ce chapitre pour observer comment Diderot représente les grandes civilisations orientales dans *l'Histoire des deux Indes*.

Montesquieu considère la Chine par rapport à sa théorie sur les trois gouvernements ; l'éloge inconditionnel en ferait une exception, le blâme total négligera les forces de cet Empire et sa capacité de survie. Voltaire est plutôt descriptif, bien qu'il veuille chercher les causes derrière le portrait des sources. Chez Diderot, la désapprobation porte non seulement sur la Chine mais sur l'absolutisme en général : la sagesse du gouvernement ne lui donne pas non plus un pouvoir exclusif sur ses sujets.

⁹⁴¹ Livre V, chap. 16, p. 13-14.

⁹⁴² Livre XIX, chap. 6, p. 170.

Dans *L'Esprit des lois*, Montesquieu note la contradiction entre le récit des missionnaires et celui des commerçants : comment admettre en même temps la sagesse du gouvernement et la malhonnêteté des marchands chinois ? Il remet en cause la perfection de l'Empire et constate que « la Chine est un État despotique, dont le principe est la crainte »⁹⁴³. Il examine, suivant les sources, l'unité de la religion, des lois, des mœurs et des manières. Faire observer fidèlement les rites est en vérité une manière de gouverner : selon Montesquieu, les rites dirigent mieux les masses que les supplices⁹⁴⁴. Il cherche à expliquer, au lieu de l'admirer, la nature du gouvernement chinois : nourrir la population exige un travail continu et l'empereur peut perdre sa vie s'il gouverne mal parce que l'anarchie menace toujours ce pays à cause des famines fréquentes⁹⁴⁵. Le respect filial pour l'empereur, pour les mandarins et pour les magistrats est une loi nécessaire pour maintenir la tranquillité et conserver l'Empire⁹⁴⁶. Montesquieu essaie d'expliquer en même temps l'opposition entre l'obéissance des habitants et la friponnerie des marchands : les législateurs ont voulu un peuple soumis et laborieux pour assurer la survie du gouvernement mais la vie courte des habitants fait naître une avidité pour le gain dans toutes sortes de commerce⁹⁴⁷.

Voltaire donne une image élogieuse de la Chine dans *l'Essai sur les mœurs*. Il représente en fait les idées que Diderot remet en cause dans *l'Histoire des deux Indes*. Dans la *Philosophie de l'histoire*, il parle de l'antiquité de cette civilisation attestée par leurs annales, des empereurs qui gouvernent en père ; il affirme que le pouvoir sacerdotal n'a jamais existé à l'Empire et que c'est la sagesse du gouvernement qui peut réunir une contrée aussi vaste⁹⁴⁸. Il rend hommage à la Chine dans le premier chapitre de *l'Essai* (1756). Il admire l'antiquité de l'Empire et la pureté d'une morale qui se base sur le respect du père et le devoir public. Il remarque, suivant la description des voyageurs et des missionnaires, que cette civilisation garde ses lois et ses mœurs intactes depuis des millénaires ; il parle « d'une nation qui était toute policée quand nous n'étions que des sauvages ». À l'opposé de Montesquieu, il attribue la population de l'Empire à son antiquité et non pas à la fécondité des habitants. Il note que la conquête tartare n'a ni affaibli ni changé la constitution du pays mais il n'examine pas plus profondément ce fait. Ce qui l'intéresse plus, c'est le ralentissement du progrès : « pourquoi les Chinois, ayant

⁹⁴³ *L'Esprit des lois*, livre VIII, chap. 21, p. 368.

⁹⁴⁴ *Ibid.*, livre XIX, chap. 17, p. 567-568.

⁹⁴⁵ *Ibid.*, livre VIII, chap. 21.

⁹⁴⁶ *Ibid.*, livre XIX, chap. 19.

⁹⁴⁷ *Ibid.*, livre XIX, chap. 20.

⁹⁴⁸ Chap. 18, « De la Chine », dans *Essai sur les mœurs*, tome I, p. 66-70.

été si loin dans des temps si reculés, sont toujours restés à ce terme » ? Il propose deux réponses : le respect des traditions et « la nature de leur langue, le premier principe de toutes les connaissances » sont à l'origine de ce phénomène.

Généralement, on considère Diderot comme un penseur qui s'oppose à l'enthousiasme pour la civilisation chinoise ; selon le Philosophe, l'admiration des contemporains pour cet Empire n'est que l'engouement pour les pays lointains⁹⁴⁹. Quelques traces d'approbation apparaissent cependant dans son œuvre. Dans l'article « Philosophie des Chinois » de l'*Encyclopédie* (1753), il loue la philosophie morale de Confucius, critiquant en même temps « le confucianisme ». Cette contradiction apparente peut être expliquée par la distinction entre la doctrine du maître et celle des continuateurs⁹⁵⁰. Selon Huguette Cohen, l'opinion de Diderot se forme dans le contexte de son combat contre les jésuites comme l'éditeur de l'*Encyclopédie*. Les premières réfutations de la supériorité chinoise cherchent en fait à nier l'image propagée en Europe par les missionnaires. L'auteur note également l'influence de Grimm et de d'Holbach sur l'attitude négative de Diderot à l'égard de la Chine. Alors que Diderot s'intéresse à la religion et à la morale dans l'*Encyclopédie* et dans ses lettres, il reprend la réflexion sur la Chine sous un point de vue politique dans l'*Histoire des deux Indes* : c'est le refus absolu du despotisme qui apparaît dans les pages contre la Chine⁹⁵¹.

Les principales sources de l'article « Chinois » sont l'*Historia critica de philosophiae* de Brucker, les *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* du père Le Comte (1696) et la *Description de l'Empire de la Chine* du père Du Halde (1735). En parlant de la supériorité des Chinois sur les autres nations orientales, due à leur ancienneté et à leur sagesse, Diderot remarque qu'il ne s'agit pas des faits avérés mais des témoignages contradictoires. Il souligne l'insuffisance des connaissances dans ce domaine malgré la collection des livres chinois dont la bibliothèque du roi dispose. Son jugement est plutôt négatif dès ce premier moment : il remet en cause leur antiquité (il date le premier Empire vers le temps du Déluge)⁹⁵², parle de l'imperfection de la langue et de

⁹⁴⁹ Maras Caira-Principato le classe parmi les « sinophobes », citant l'article « Philosophie des Chinois » de l'*Encyclopédie* et l'*Histoire des deux Indes*, une attaque plus sévère. Voir l'art. « Chine », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, p. 211-213.

⁹⁵⁰ La source de Diderot est le père Du Halde qui, dans sa *Description de l'Empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, reconnaît la modification de la doctrine par les disciples. Voir Takeshi Koseki, « Diderot et le confucianisme, Autour du terme *Ju-kiao* de l'article *Chinois », *RDE*, n° 16, 1994, p. 125-131.

⁹⁵¹ Huguette Cohen, « Diderot and the image of China in eighteenth-century France », *SVEC*, n° 242, Oxford, VF, 1986, p. 219, p. 226-229.

⁹⁵² Diderot s'occupe de l'antiquité de la Chine dans l'article « Chronologie sacrée » de l'*Encyclopédie*, où il dénonce tout système de chronologie religieux. *Ibid.*, p. 223.

l'écriture chinoises, méprise leur poésie et leur théâtre, condamne leur idolâtrie, pense que les Chinois n'ont ni le génie ni l'esprit de l'innovation mais souligne que plusieurs religions (y compris le christianisme) sont tolérées⁹⁵³.

Diderot utilise largement les *Nouveaux mémoires* du père Le Comte. Il trouve chez cet auteur des renseignements sur l'antiquité de la civilisation chinoise (plus de quatre mille ans sans interruption d'après les annales que le missionnaire considère sûres), l'idée de la sagesse du gouvernement mais aussi l'image des Chinois orgueilleux qui se considèrent comme le peuple choisi pour instruire et gouverner le reste de l'univers. Le père jésuite mentionne la constance de ce peuple, qui s'oppose à tout changement dans les lois ou dans les mœurs, parle d'un ton élogieux de la morale des Chinois et affirme que l'empereur veut gouverner en père et cherche le bonheur de ses sujets. Diderot retient toutes ces informations même si Le Comte constate aussi un arrêt évident du progrès des sciences et des arts en Chine⁹⁵⁴. Le père Le Comte, malgré les difficultés que doivent vaincre les missionnaires, est fasciné par les particularités de la langue chinoise. Il remarque cependant l'imperfection de l'écriture qui, à son avis, empêche le progrès de l'esprit humain parce qu'il occupe seule presque toutes les études⁹⁵⁵.

Diderot utilise donc les observations de l'ouvrage en les sélectionnant ou en les interprétant selon une image préexistante. Il retourne plusieurs fois au débat sur la Chine ; il aborde ce sujet dans les *Lettres à Sophie Volland*, écrites au Grandval du 25 septembre au 6 novembre 1760. Dans les lettres à Sophie, Diderot rapporte ses conversations avec le baron d'Holbach et le père Hoop. Ces discussions confrontent en effet deux approches : le baron passe les jours pluvieux par des lectures sur l'Orient alors que le père Hoop connaît la Chine d'après ses séjours à Canton. Lectures et expériences de voyage sont ainsi opposées. Les sujets et arguments évoqués seront repris plus tard dans l'*Histoire des deux Indes*.

Dans la lettre du 25 septembre, Diderot rapporte une discussion sur la sagesse des Chinois. Il est réticent depuis ce premier moment et dit qu'il a « peu de foi aux nations sages »⁹⁵⁶. Le thème majeur de la conversation est le monarque chinois et son conseil composé de mandarins. Le père Hoop raconte l'histoire d'un empereur cruel qui fait ouvrir les mémoires secrets écrits sous son règne et fait couper la tête aux membres du conseil qui

⁹⁵³ Art. « Chinois », DPV, tome VI, p. 431.

⁹⁵⁴ Louis Lecomte, *Un jésuite à Pékin, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, Paris, Phébus, 1990, p. 163-195.

⁹⁵⁵ *Ibid.*, p. 225-233.

⁹⁵⁶ *Correspondance*, p. 227.

osent le critiquer. Finalement un mandarin lui avance la possibilité de l'exécuter : « Le monarque, frappé de l'intrépidité de ce mandarin, s'arrêta et devint meilleur. Et quand il fut meilleur, je gage qu'il ne fit plus ouvrir le coffre⁹⁵⁷. » Dans les lettres suivantes, Diderot ajoute que toutes les religions sont tolérées en Chine à l'exception du christianisme (il affirmait le contraire dans l'*Encyclopédie*), parce que les Chinois n'acceptent pas un dieu tout-puissant et l'idée de la crucifixion⁹⁵⁸. Le père Hoop raconte aussi que ce sont les enfants qui ennoblissent leurs aïeux et non pas l'inverse. D'où la conclusion de Diderot : « Nous sommes plus grands poètes, plus grands philosophes, plus grands géomètres que ces peuples-là. Mais ils entendent mieux que nous la science du bonheur et de la vertu⁹⁵⁹. » Nous retrouvons l'idée de l'illustration qui remonte dans l'*Histoire des deux Indes* et dans les *Mélanges pour Catherine II* mais l'avis de Diderot sur le bonheur et la vertu de ce peuple changera radicalement⁹⁶⁰.

Dans la lettre du 15 octobre, Diderot raconte à Sophie l'histoire du père Hoop, trompé par un marchand chinois. L'Écossais, furieux, lui reproche son escroquerie mais le Chinois garde son sang-froid et lui répond simplement qu'il doit payer.

Friponts entre eux et avec l'étranger, ils disent que ce sont leurs dupes qui sont des sots ou des étourdis. « Une fois, dit le père Hoop, je fus un de ces sots ou de ces étourdis-là. [...] Je n'en pus jamais tirer autre chose, et je payai. En recevant mon argent : « Étranger, me dit-il, tu vois bien que tu n'as pas gagné un sol à te mettre en colère. Eh ! que ne payais-tu tout de suite, sans te fâcher ? Cela eût été beaucoup mieux⁹⁶¹.

Diderot insère cette anecdote dans l'*Histoire des deux Indes* quatorze ans plus tard. Il l'utilisera pour rejeter l'idée que les Chinois, qui se font une vertu de tromper les Européens, puissent être honnêtes entre eux. Dans la même lettre, il précise qu'il n'a pas une grande opinion sur l'art chinois :

⁹⁵⁷ *Ibid.*, p. 228.

⁹⁵⁸ Le 27 septembre, *ibid.*, p. 229. L'empereur chinois interdit en fait le christianisme en 1724. Il y a des persécutions contre les missionnaires dès 1746 et seuls les jésuites savants sont tolérés à la cour de Pékin.

⁹⁵⁹ Le 30 septembre, *ibid.*, p. 240.

⁹⁶⁰ *Mélanges*, p. 206.

⁹⁶¹ Le 14-15 octobre, *Correspondance*, p. 257. L'histoire n'est pas invraisemblable. La zone du commerce était limitée à Canton au XVIII^e siècle et les échanges passaient par des agents intermédiaires agréés par le gouvernement chinois, qui s'enrichissaient en volant les Européens. Numa Broc, « Voyageurs français en Chine. Impressions et jugements », *DHS*, n° 22, 1990, p. 40.

En regardant les meubles et les porcelaines peintes qui nous viennent de ce pays, il n'est pas que l'extravagance des figures ne vous ait frappé. Savez-vous d'où cela vient ? C'est que, *loin de prendre la nature pour modèle*, ils cherchent à s'en écarter le plus qu'ils peuvent⁹⁶².

Encore une discussion sur les Chinois le 28 octobre, cette fois-ci sur leurs manières :

Le père Hoop défendit hier avec beaucoup de vigueur les formalités chinoises. M. de Saint-Lambert fut de son avis. Le baron ne prit point de part, parce qu'il ne parle plus. Ils prétendirent l'un et l'autre que, puisqu'il était impossible de rendre les hommes bons, il fallait au moins les forcer à le paraître. Je pensai moi que c'était anéantir la franchise, et rendre toute une nation hypocrite⁹⁶³.

L'idée de « nation hypocrite » reviendra également dans *l'Histoire des deux Indes*. Diderot rapporte encore une conversation sur les souverains chinois le 6 novembre, question qui l'intéressera le plus dans ses écrits plus tard. Il observera le rapport entre lois et individu, lois et société dans les ouvrages à venir.

« Le père Hoop a remarqué que les Chinois sont les seuls peuples de la terre qui aient eu beaucoup plus de bons rois et de bons ministres que de mauvais. Eh ! père Hoop, pourquoi cela ? [...] C'est que les enfants de l'empereur y sont bien élevés, et qu'il n'est presque jamais arrivé qu'un mauvais prince soit mort dans son lit. [...] A la Chine, un bon prince est celui qui se conforme aux lois ; un mauvais prince, celui qui les enfreint. La loi est sur le trône. Le prince est sous la loi et au-dessus de ses sujets. C'est le premier sujet de la loi⁹⁶⁴.

Notons que l'image du père Hoop sur la Chine est ambivalente. Diderot utilisera surtout les arguments négatifs dans la suite alors qu'il les rapporte sans distinction à Sophie. L'image que Diderot peut se former de l'Empire chinois d'après les discussions au Grandval est ambiguë, plutôt négative. Les usages de cette contrée immense peuvent paraître exotiques, ses lois sensées ; en même temps le despotisme des empereurs suscite sa réprobation.

Diderot condamne catégoriquement les mœurs des Chinois dans les *Fragments politiques*. Il rapporte l'anecdote du père Hoop pour prouver que « les âmes y sont basses, l'esprit petit, intéressé, rétréci et mesquin » et que « partout où l'on rougit aussi peu de la

⁹⁶² *Correspondance*, p. 257 (nos italiques). L'art chinois est donc contraire à l'esthétique de Diderot.

⁹⁶³ *Ibid.*, p. 290.

⁹⁶⁴ *Ibid.*, p. 306.

fripouillerie, l'empire peut être très bien gouverné, mais les mœurs particulières sont détestables »⁹⁶⁵. Diderot rassemblera les idées dispersées dans les lettres pour une récusation systématique dans l'*Histoire des deux Indes*. Raynal propose d'exposer les deux positions opposées sur « ce peuple, si diversement jugé par les Européens »⁹⁶⁶. Comme il le dit en introduisant le chapitre « État de la Chine selon les panégyristes », le but de cette confrontation est de trouver dans « ce contraste quelque lumière propre à rapprocher les opinions »⁹⁶⁷. Diderot rédige le deuxième chapitre, « État de la Chine, selon ses détracteurs », en réfutant les arguments du premier.

Le chapitre rédigé par Raynal décrit la géographie, l'agriculture, les mines et raconte la tradition selon laquelle le souverain laboure la terre un jour par an pour donner un exemple au peuple par cette cérémonie⁹⁶⁸. Il parle des impôts, de la population, des révoltes fréquentes en Chine, de Confucius et ses dogmes, de l'éducation et finalement des conquérants tartares qui ont pris les mœurs des conquis. Selon le jugement des panégyristes, « ces peuples opposent à l'action de l'Univers la réaction de l'industrie [...] ils combattent et retardent les progrès successifs de la destruction universelle »⁹⁶⁹. Résumant leur avis, Raynal parle « de la nation la plus laborieuse que l'on connaisse », des « rois agricoles » et de la fonction sociale de la religion : « Chez ce peuple de sages, tout ce que lie et civilise les hommes est religion, et la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales »⁹⁷⁰. Les défenseurs de la civilisation chinoise admirent le régime patriarcal du souverain – « c'est en père qu'il est censé gouverner, récompenser et punir »⁹⁷¹ – et ils affirment qu'il n'y a pas de noblesse héréditaire parce que le choix des administrateurs se fait selon le mérite⁹⁷².

Dans le chapitre qui répond à celui rédigé par Raynal, Diderot avance que la Chine est un État isolé, peu connu⁹⁷³. Il dément systématiquement les arguments des sinophiles : tout ce qu'ils décrivent vient nécessairement du climat et de l'environnement physique, et

⁹⁶⁵ *Fragment politique* 14, p. 605.

⁹⁶⁶ Livre I, chap. 20, p. 116.

⁹⁶⁷ *Ibid.*, p. 117.

⁹⁶⁸ Les philosophes connaissent cette cérémonie des *Lettres édifiantes et curieuses* des jésuites. N. Broc, art. cité, p. 45.

⁹⁶⁹ Livre I, chap. 20, p. 119.

⁹⁷⁰ *Ibid.*, p. 121.

⁹⁷¹ *Ibid.*, p. 126.

⁹⁷² *Ibid.*, p. 127.

⁹⁷³ Diderot connaît les *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* de Cornélius de Pauw (1773), qui rejette la Chine vertueuse décrite par les jésuites et donne l'image d'un empire corrompu et arriéré. N. Broc, art. cité, p. 48. Diderot lit les *Recherches philosophiques* en Hollande ; cette lecture contribue sans doute à développer le chapitre en question pour l'édition de 1780. Voir la lettre à Mme d'Épinay le 22 juillet 1773, *Correspondance*, p. 1184.

surtout de la surpopulation de l'Empire. La soumission des Tartares aux usages chinois est le résultat logique de la population immense du peuple conquis ; dans la pensée de Diderot un pays trop peuplé est un pays corrompu dont le souverain est nécessairement despote : « Nous nous trompons peut-être ; mais les Chinois nous semblent courbés sous le joug d'une double tyrannie, de la tyrannie paternelle dans la famille, de la tyrannie civile dans l'Empire⁹⁷⁴. » Il pense que l'éducation des enfants chinois est contre nature, insère encore une fois l'anecdote du père Hoop pour dénigrer les ruses des commerçants chinois et conclut que « celui qui s'est fait l'habitude de tromper l'étranger, est trop souvent exposé à la tentation de tromper ses concitoyens, pour y résister constamment »⁹⁷⁵. À la fin du chapitre, Diderot invite le lecteur à décider la question lui-même, mais l'avertit de se méfier des témoignages : « Tâchons de ne pas confondre les lois de la nécessité avec les institutions de la sagesse⁹⁷⁶. »

La résistance des usages de l'Empire chinois à la conquête tartare est un des arguments que Diderot veut combattre. Il reprend cette question dans la *Réfutation d'Helvétius* et l'explique par les lois des masses, refusant d'y voir la sagesse des institutions chinoises. Il pense que la Chine ne peut pas être ébranlée sauf si les héritiers d'un empereur veulent la partager ou si un empereur fanatique fait faire des massacres semblables à la Saint-Barthélemy. Le passage de la *Réfutation* résume brièvement ce que Diderot a exposé en détail dans l'*Histoire*.

On ne s'est jamais demandé pourquoi les lois et les mœurs chinoises se sont maintenues au milieu des invasions de cet empire. [...] Le vainqueur se conforme au vaincu, dont la masse le domine. C'est un ruisseau d'eau douce qui se perd dans une mer d'eau salée, une goutte d'eau qui tombe dans une tonne d'esprit-de-vin. La durée du gouvernement chinois est une conséquence nécessaire non de sa bonté, mais bien de l'excessive population de la contrée⁹⁷⁷.

Diderot ne considère ici que les arguments des sinophiles, alors que Montesquieu a déjà examiné la même question dans *L'Esprit des lois*. Son jugement est toutefois différent : il pense qu'en formant des troupes et des tribunaux moitié chinois, moitié

⁹⁷⁴ Livre I, chap. 21, p. 139.

⁹⁷⁵ *Ibid.*, p. 145.

⁹⁷⁶ *Ibid.*, p. 148.

⁹⁷⁷ *Réfutation d'Helvétius*, p. 563-564. Diderot a énoncé cette idée déjà en 1772. Voir *Fragment politique* 4, p. 589.

tartares le vainqueur n'anéantit pas le vaincu, ce qui est très sensé, un cas rare des conquêtes bénéfiques⁹⁷⁸.

L'exemple du chapitre sur la Chine illustre bien la méthode de Diderot. Il rassemble les informations les plus diverses (les thèmes parfois anciens resurgissent ainsi) et les interprète selon un objectif précis. La Chine est un État despotique qui fascine par une illusion : d'après Diderot, les admirateurs confondent l'ancienneté et la stabilité, la nécessité et la sagesse, le maintien oppresseur du pouvoir et la force naturelle. Il engage le débat à l'intérieur de l'ouvrage de Raynal, désigne les lignes principales de la réflexion et semble proposer au lecteur de former le jugement définitif.

L'Inde ou la législation orientale

La contribution intitulée *Philosophie des brames* est un des plus importants écrits de Diderot sur la législation. Ce long fragment est inséré dans le chapitre « Religion, gouvernement, jurisprudence, mœurs, usages de l'Indostan »⁹⁷⁹. L'intérêt pour le code des brames n'est pas étonnant puisque ces lois sont très anciennes et peu connues par l'Europe avant cette date et les voyageurs et orientalistes français du XVIII^e siècle s'intéressent à l'Inde ancienne et non pas à l'Inde moderne⁹⁸⁰. Les brames, notamment parce qu'ils sont présentés par les voyageurs et les missionnaires comme les dépositaires du savoir et comme les représentants d'une théocratie, intéressent les Philosophes en premier lieu.

Diderot s'occupe de la philosophie brahmanique avant son travail pour l'*Histoire des deux Indes*. Dans *Les Bijoux indiscrets*, les brames sont évoqués dans une moquerie anticléricale générale. Quelques années plus tard, il prend en charge certains articles d'histoire de la philosophie sur l'Inde dans l'*Encyclopédie*. Sous prétexte de critiquer les croyances des peuples indiens, il attaque le fondement des religions en général. Le fait que les brames sont les seuls dépositaires de la science, de la doctrine et des lois les rendent suspects : d'après Diderot, le monopole du savoir est au service du despotisme. Il insiste en même temps sur la décadence de la philosophie brahmanique dans ces articles.

Les voyageurs du XVIII^e siècle donnent une image en partie négative en partie positive des brames. Nous trouvons dans les récits une critique sévère de leur état, la description de leur dégénération et corruption, de l'abus qu'ils font de leurs priviléges et des doutes sur la

⁹⁷⁸ *L'Esprit des lois*, livre X, chap. 15, p. 391-392.

⁹⁷⁹ Livre I, chap. 8. Le titre est celui dans les *Fragments imprimés* du fonds Vandeuil.

⁹⁸⁰ Jean-Luc Kieffer, *Anquetil-Duperron, L'Inde en France au XVIII^e siècle*, Paris, « Les Belles-Lettres », 1983, p. 256.

sincérité de leur foi. En même temps, les voyageurs de la deuxième moitié du siècle les considèrent comme les premiers législateurs et acceptent le système de castes comme inséparable de l'Inde⁹⁸¹. Les missionnaires jésuites présentent les brames comme les seuls dépositaires des sciences et des lois, raison pour laquelle ils recherchent le contact avec eux, mais ils parlent également de la décadence des brames. Ils mettent en relief le rapport étroit entre religion et lois dans la civilisation indienne, réunies dans cette caste. Les jésuites ne renoncent pas à connaître les Véadas mais soulignent le refus des brames de communiquer les livres sacrés, gardés scrupuleusement de tout regard étranger. Ils précisent à plusieurs reprises que la lecture de ces livres est extrêmement difficile, la plupart des brames n'en ayant plus la compétence. Diderot trouve également chez les jésuites une recherche approfondie sur la langue sanskrite mais aussi des remarques critiques : tandis que certaines lettres décrivent les brames comme de véritables savants, d'autres les considèrent des charlatans⁹⁸².

Pour sa part, Diderot les considère à la fois comme prêtres et philosophes, les regarde avec du respect et des doutes. Les articles « Brachmanes » (Histoire ancienne) et « Bramines » (Histoire moderne) de l'*Encyclopédie* proposent une approche critique, voire ironique de leurs croyances et dogmes⁹⁸³. Alors que le premier article s'arrête avec la présentation des anciens philosophes indiens, « Bramines » aboutit à une réflexion abstraite sur le pouvoir religieux. Diderot cherche la raison du mysticisme dans l'intérêt de cette caste de garder ses priviléges. Les bramines modernes sont simplement des prêtres qui abusent de leur pouvoir : « Ils sont à la tête de leur religion ; ils en expliquent les rêveries aux idiots, et dominent ainsi sur ces idiots, et par contrecoup sur le petit nombre de ceux qui ne le sont pas. » L'article, au lieu de « pousser plus loin l'exposition des extravagances de [leur] philosophie et de [leur] religion », conclut rapidement que les

⁹⁸¹ Voir Modave, *Voyage en Inde* (1774), Law de Lauriston, *Mémoires sur quelques affaires de l'Empire mogol* (1758), Perrin, *Voyage dans l'Indostan* (1785), dans Guy Deleury, *Le Voyage en Inde, Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*, Paris, Robert Laffont, 1991 (coll. Bouquins). François Bernier, au XVII^e siècle, ne semble pas avoir remarqué l'importance du système de castes. Il écrit néanmoins en détail sur les Gentils, sur leurs doctrines et sur leur rituel, sur la métémpsychose et sur les sciences des doctes, mais il avoue qu'il puise dans d'autres sources, notamment des missionnaires, regardant les livres sacrés. Voir la « Lettre à Monsieur Chapelain », dans *Voyages de François Bernier, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Contenant la Description des Etats du Grand Mogol* (1663-1664), tome II, Amsterdam, chez Paul Marret, 1710.

⁹⁸² *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères. Mémoires des Indes*, Toulouse, chez Noël-Étienne Sens, 1810, tome XIII, p. 56, p. 167, p. 317-318 et tome XIV, p. 19, p. 55-76.

⁹⁸³ La source est le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle. Diderot retient avant tout la distinction nette entre les philosophes anciens et leurs successeurs modernes et l'idée de leur décadence. Bayle se montre réticent sur la sagesse des brames, remarque le caractère fabuleux et les contradictions des rapports sur cette caste et rejette leur morale apathique. Art. « Brachmanes », dans Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, tome II, Amsterdam, 1734, p. 123-128.

philosophes et un siècle éclairé doivent vaincre les préjugés religieux⁹⁸⁴. L'article « Malabares » présente le système de castes et l'origine mythique des brames, sortis de la tête de Brahmâ, ce qui les autorise de « se croire eux-mêmes les prêtres, les philosophes, les docteurs et les sages nés de la nation »⁹⁸⁵. Diderot souligne que l'exclusivité du savoir et l'abus du pouvoir sont souvent liés, les brames étant à la fois législateurs et prêtres.

La réflexion des articles de l'*Encyclopédie* est élargie et approfondie dans l'*Histoire des deux Indes*. C'est Raynal qui introduit le chapitre en question en affirmant que les mœurs de la péninsule indienne sont aussi extraordinaires que son environnement physique. Il reconnaît les « traces d'une morale sublime, d'une philosophie profonde »⁹⁸⁶ derrière les usages anciens et rapporte l'histoire de l'empereur Mahmoud Akebar pour faire sentir la difficulté de connaître les sciences des brames⁹⁸⁷. L'Inde apparaît chez Raynal comme une contrée mystique, remplie de leçons pour la philosophie :

En examinant avec attention les récits des voyageurs sur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher sur des morceaux de ruines. Ce sont les débris d'un édifice immense. L'ensemble en est détruit : mais ces débris épars attestent la grandeur et la régularité du plan⁹⁸⁸.

C'est à cet endroit que Diderot intervient. Il complète sa contribution dans l'édition de 1780 à la lumière d'une nouvelle source, le *Code des Lois des Gentoux ou Régemens des brames* de l'Anglais Nathaniel Halhed, publié en 1776, traduit en français en 1778 par Robinet⁹⁸⁹. Diderot précise que le *Code des Lois des Gentoux* est seulement une compilation, une série de traductions, du sanskrit en persan et du persan en anglais, les brames refusant d'initier Halhed dans leur dialecte sacré. Diderot utilise à la fois l'*Avertissement* du traducteur français et l'essai que Halhed donne en préface. Il ajoute que

⁹⁸⁴ Articles « Brachmanes », « Bramines », DPV, tome VI, p. 225-228. À la fin du second article, Diderot renvoie son lecteur à un texte récemment publié, la *Lettre d'un Turc sur les fakirs et sur son ami Bababec* de Voltaire (1750). Voltaire inspire Diderot par sa verve ironique : le narrateur musulman du conte ridiculise les activités des disciples des gymnosophistes.

⁹⁸⁵ Article « Malabares », DPV, tome VIII, p. 6.

⁹⁸⁶ Livre I, chap. 8, p. 41.

⁹⁸⁷ L'empereur, qui veut connaître toutes les religions de son empire, envoie un enfant (prétendu orphelin) chez un brame savant ; l'enfant devenu adulte tombe amoureux de la fille du brame, il lui avoue finalement son rôle de traître et refuse de communiquer les doctrines brahmaniques.

⁹⁸⁸ Livre I, chap. 8, p. 40-41.

⁹⁸⁹ Halhed est un linguiste et orientaliste employé par l'East India Company. A. Strugnell, « Textes et prétextes », p. 25. Diderot aurait pu également utiliser une autre source : Anquetil-Duperron publie la même année la *Législation orientale* mais Diderot semble ignorer cet ouvrage. Jean Biès, *Littérature française et pensée hindoue, Des origines à 1950*, Paris, C. Klincksieck, 1974, p. 53.

ce code est particulièrement important car le peuple indien « semble avoir instruit tous les autres » et il a gardé presque intactes sa première législation et ses anciennes mœurs⁹⁹⁰. La *Philosophie des brames* est à la fois une documentation sur les lois et usages et son interprétation philosophique. Deux éléments souvent répétés par les voyageurs, les missionnaires et par Raynal lui-même – l'exclusivité du savoir, l'unité de la religion et des lois en Inde – et un nouveau point – la persévérence des brames de garder secret leur doctrine malgré les tentatives des colonisateurs de la connaître. Diderot, suivant l'ordre de la source, présente et commente les dogmes sur la création du monde et sur la formation des quatre premières castes. Il défend la validité de la chronologie brahmanique, car la différence entre la chronologie biblique et brahmanique ne signifie pas la fausseté de la dernière.

C'est dans la suite qu'il entre dans le vif du sujet : « Enfin nous les possédons ces lois d'un peuple qui semble avoir instruit tous les autres. [...] Le code civil des Indiens s'ouvre par les devoirs du souverain ou magistrat. »⁹⁹¹ Dans cette deuxième partie, il fait une mosaïque des lois pour rechercher l'essence même du code. Il fait suivre les principes généraux et les pratiques concrètes par des réflexions sur les qualités du code. À son avis, les lois établies par les brames reflètent la complexité de la société et le temps écoulé depuis sa formation. L'établissement du code suppose des connaissances très étendues déjà chez les anciens brahmanes : usages et mœurs, voire les dogmes religieux précèdent les lois.

L'influence du système de castes sur la justice intéresse particulièrement Diderot. Cette portée est sensible depuis les règles relatives au prêt jusqu'aux châtiments pour l'adultère. Il médite également la condition des femmes, subordonnées aux hommes. Il parle des lois relatives à la propriété, du tribunal, de l'esclavage, de la population, notamment de la polygamie et du rapport illicite des deux sexes. Ce dernier sujet fixe son attention : il considère que le code punit sévèrement l'adultère pour maintenir la séparation des castes et prévenir les effets du climat chaud. Il note que l'exclusivité du savoir est non seulement gardée par la réserve des brames mais elle est maintenue par des lois. Bien que Diderot condamne quelques points du code, dans l'ensemble il conclut à la bonne adaptation de ces lois au climat et aux traditions. Ces idées s'insèrent donc dans une

⁹⁹⁰ Livre I, chap. 8, p. 48. Diderot trouve cette idée dans sa source. Voir l'*Avertissement*, dans Nathaniel Halhed, *Code des loix des Gentoux, ou Réglement des brames*, Paris, 1778.

⁹⁹¹ Livre I, chap. 8, p. 48.

réflexion universelle sur les mœurs et les religions mais s'appuient sur des détails tout à fait spécifiques.

Principes et lois : la théorie des trois codes confirmée

Diderot s'occupe des problèmes de législation dans tous ses textes politiques et cette question réapparaît dans plusieurs chapitres de l'*Histoire des deux Indes*. Les usages des civilisations lointaines le conduisent à réfléchir sur les principes universels des lois et de la morale. Il regarde les exemples tirés des récits de voyage ou d'ouvrages historiques selon une conception préalable qui s'applique à tous les pays : « Je veux être heureux est le premier article d'un code antérieur à toute législation »⁹⁹². En observant les différents peuples sur les différents continents, Diderot conclut à la distinction de trois codes chez les nations civilisées : « Nous vivons sous trois codes, le code naturel, le code civil, le code religieux. Il est évident que, tant que ces trois sortes de législations seront contradictoires entre elles, il est impossible qu'on soit vertueux »⁹⁹³. Les lois de la nature proviennent des besoins de l'être humain, alors que les lois civiles sont établies par la société ou le gouvernement et les lois religieuses par le clergé. Diderot regarde comme prioritaires les lois de la nature⁹⁹⁴ ; les opprimer dérive en contradictions, peur, remords ou folie⁹⁹⁵.

Dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, Moi argumente vivement pour le premier code : « Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de la loi ? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur ?⁹⁹⁶ Il plaide pour une équité naturelle qui devrait agir dans les lois et, voyant le contraire dans le cas de conscience de l'*Entretien*, il remarque que la « philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun »⁹⁹⁷. La question des trois codes apparaît dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, dont une partie (« Suite du dialogue entre A et B ») correspond à la réflexion dans l'*Histoire des deux Indes*. Tahiti est une île utopique parce que, si l'on en croit l'aumônier, « rien n'y était mal par l'opinion ou par la loi que ce qui était mal de sa nature » et la loi de la nature semble régner dans « ce recouin écarté de notre

⁹⁹² Livre III, chap. 12, p. 349.

⁹⁹³ Livre XIX, chap. 14, p. 297-298.

⁹⁹⁴ Comme le remarque Tzvetan Todorov, fonder la morale dans la nature veut dire aussi fonder le droit dans le fait ou de fixer le devoir-être sur l'être. *Op. cit.*, p. 33.

⁹⁹⁵ J. Chouillet, *Diderot poète de l'énergie*, p. 100-101. L'auteur note que le rôle du législateur selon Diderot est de rétablir l'équilibre entre les forces opposées que sont l'énergie et l'inertie, donc la loi ne devrait ni freiner l'énergie ni lui donner libre cours.

⁹⁹⁶ *Entretien d'un père avec ses enfants*, p. 489.

⁹⁹⁷ *Ibid.*, p. 482.

globe »⁹⁹⁸. A et B reprennent la discussion en contemplant cette idylle ; ils posent beaucoup de questions mais ne voient que peu de certitudes. Ils constatent néanmoins que lois et mœurs sont inséparables, que la morale devrait se baser sur l'homme lui-même (sur ses besoins, désirs ou peines) et que l'on ne peut jamais contrarier la nature sans malheur. Diderot se prononce, du moins par l'intermédiaire de B, contre les législateurs et pour des lois qui naissent de l'évolution spontanée.

Parcourez l'histoire des siècles et des nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code de la nature, le code civil et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord ; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux⁹⁹⁹.

En fait, la théorie des trois codes est évoquée à trois niveaux dans le *Supplément* : le vieillard tahitien prêche la sagesse des mœurs naturelles, Orou défend les usages tahitiens adaptés aux besoins naturels et à la propagation de l'espèce, finalement B présente sa théorie et en discute avec A. Dans l'*Histoire des deux Indes*, Diderot élabore une conception au-dessus des différences des peuples particuliers et la différence des lois et usages décrits ne font que renforcer les principes. Une force antérieure à la législation se manifeste dans les lois naturelles qui, opprimées, empêchent le bonheur de l'individu et de l'espèce. Les lois civiles sont nécessaires mais elles demandent de la circonspection du législateur et le consentement du peuple (voir aussi *Observations sur le Nakaz*, première section). Diderot ne considère pas les lois religieuses comme nécessaires : il attribue le droit de décider sur les cultes à la volonté générale, se prononce pour un État séculier, sans lois religieuses, et ramène la religion à la sphère de la vie privée¹⁰⁰⁰.

Les lois civiles injustes ou trop sévères sont remises en cause dans l'*Histoire des deux Indes* par le discours de Polly Baker, rédigé par Diderot¹⁰⁰¹. Cette histoire est censée illustrer que les lois peuvent être changées si la raison et l'intérêt de la communauté l'exigent. La source est une mystification diffusée par Benjamin Franklin en 1747 dans les journaux anglais (c'est le *General Advertiser* qui publie le texte pour la première fois à Londres et nombre d'autres journaux le reproduisent). Polly Baker, mère de quatre enfants

⁹⁹⁸ *Supplément*, p. 627-628.

⁹⁹⁹ *Ibid.*, p. 629 (nos italiques).

¹⁰⁰⁰ Livre XIX, chap. 2, p. 114.

¹⁰⁰¹ Livre XVII, chap. 21, p. 97-101.

naturels, enceinte pour la cinquième fois, est condamnée à une amende ou à une punition corporelle si elle ne peut pas payer l'amende. Elle tient un discours devant le tribunal et déclare que la loi qui condamne les femmes qui tombent enceintes sans être mariées est à la fois injuste et trop sévère. Par un détournement de la situation, l'accusée devient l'accusateur : celui qui l'a séduite pour la première fois est un homme respecté de la communauté, lui-même magistrat. Elle parle avec beaucoup de chaleur contre les lois qui déforment « la nature des actions » et elle est non seulement dispensée de la punition mais son premier séducteur l'épouse. Raynal ajoute à ce passage une remarque qui souligne les usages démocratiques des colonies américaines devenues indépendantes : « La Nouvelle-Angleterre a du moins des ressources contre les mauvaises lois, dans sa constitution même, où le peuple législateur peut corriger aisément des abus qu'il ressent¹⁰⁰². » La version dans les journaux anglais recourt au comique : le discours de l'accusée doit rendre ridicule le tribunal car Polly Baker demande même qu'on lui érige une statue. Diderot modifie légèrement la fin (Polly Baker est épousée par un des juges et non pas par son séducteur dans la version originale) et il prend l'histoire apparemment au sérieux. Bien que Raynal ait été désabusé par Benjamin Franklin lui-même en 1777, il a gardé l'anecdote dans la troisième édition de l'*Histoire*¹⁰⁰³.

Diderot réemploie l'anecdote dans le *Supplément*, dans une digression qu'il intègre au dialogue en 1780 (à cette date lui-même doit connaître qui en est l'inventeur). Le discours de Polly Baker, qui affronte les législateurs, complète la discussion sur les mauvaises lois dans le *Supplément* : selon David L. Anderson, la Nouvelle Angleterre serait un territoire intermédiaire entre l'Europe et Tahiti, un pays où les lois pourraient être modifiées. Remarquons toutefois que A et B rappellent simplement ce discours et n'en discutent pas en détail. La mention de l'abbé Raynal, qui rapporte « le fait et le discours dans son *Histoire du Commerce des deux Indes* », permet de louer l'hardiesse de l'ouvrage et de démentir la participation d'autres mains¹⁰⁰⁴.

¹⁰⁰² Livre XVII, chap. 21, p. 101.

¹⁰⁰³ David L. Anderson, « The Polly Baker Digression in Diderot's *Supplément au Voyage de Bougainville* », *DS*, n° XXVI, 1995, p. 15-27.

¹⁰⁰⁴ *Supplément*, p. 617. Diderot n'avoue pas sa contribution dans le *Supplément*, à l'encontre de la *Lettre apologétique de l'abbé Raynal*.

Le monde sauvage

Si Diderot s'attache particulièrement à un sujet en rapport avec les voyages dans *l'Histoire des deux Indes*, c'est le monde sauvage. Les passages qu'il consacre à cette question ne concernent pas un peuple particulier mais un état sauvage regardé comme universel. Il propose une réflexion théorique sur l'homme sauvage et reste dans le domaine de la spéculation. Ce sont pourtant des usages ou traits concrets qui attirent son attention et alimentent ses arguments¹⁰⁰⁵.

Certains thèmes ou anecdotes sur la vie des sauvages circulent dans les écrits des Philosophes. Un exemple représentatif est la description des Iroquois. Bougainville, qui séjourne au Canada comme officier de l'armée française avant son voyage autour du monde, tient un *Journal* de campagne, dont les extraits apparaissent dans le *Journal étranger* en 1762 et dans les *Variétés littéraires* en 1768. Ces extraits deviennent la source commune de Voltaire, de Raynal et de Diderot. Voltaire insère le discours d'un Iroquois dans la *Philosophie de l'Histoire* (1765) ; Raynal rapporte le même discours dans *l'Histoire des deux Indes* pour illustrer, comme Voltaire, l'attachement des sauvages à leur pays. En vérité, c'est Diderot qui se charge de ce passage. Il note la richesse et l'expressivité de la langue des tribus canadiennes, mais l'idée la plus importante qu'il puise dans Bougainville est celle de la liberté et de l'indépendance des sauvages¹⁰⁰⁶. Le chef iroquois Logan rappelle au gouverneur anglais qu'il a toujours été généreux et qu'il a toujours cherché la paix avec l'homme blanc mais le massacre de sa famille a demandé une vengeance sanglante parce tous ses descendants ont disparu de la terre. Diderot compare ce discours à la rhétorique des Anciens, ce qui contredit la prétendue simplicité de l'intelligence sauvage¹⁰⁰⁷.

Une autre source de Raynal et de Diderot sur les tribus canadiennes est François-Xavier Charlevoix, qui utilise les *Mœurs des Sauvages américains comparées à celles des Anciens* du père Lafiteau, qui intègre lui-même dans son ouvrage les relations des missionnaires jésuites du XVII^e siècle. L'image de l'Amérindien est radicalement transformée dans *l'Histoire des deux Indes* à cause de l'amalgame des sources mais aussi parce que Raynal (et ainsi Diderot) omet ce qui ne confirmerait pas sa démonstration. Il

¹⁰⁰⁵ M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 179-180.

¹⁰⁰⁶ Michèle Duchet, « Bougainville, Raynal, Diderot et les sauvages du Canada, Une source ignorée de *l'Histoire des deux Indes* », *RHLF*, n° 63, 1963, p. 228-236. Diderot s'intéresse aux descriptions des peuples du Canada depuis sa rencontre avec le baron Dieskau au Grandval en 1760. Voir la lettre à Sophie Volland le 6 novembre, *Correspondance*, p. 301-306.

¹⁰⁰⁷ Livre XVIII, chap. 12, p. 170-171.

choisit des observations dans les sources auxquelles il confère la valeur d'un axiome. Cette généralisation permet de mettre en valeur un sauvage qui est en vérité très loin des tribus de l'Amérique du Nord¹⁰⁰⁸.

Dans le *Court essai sur le caractère de l'homme sauvage* (*Fragment politique 12*), Diderot le caractérise par un sentiment fort de liberté. Le sauvage est instinctif et sensible quoiqu'il ne connaisse pas le raffinement des civilisés. Il a « les idées bornées » mais il est capable de se soumettre à la raison. Diderot intègre quatre anecdotes dans cet essai pour démontrer que les sauvages font peu de cas de la vie ou de la mort¹⁰⁰⁹. La question majeure de cette réflexion est désormais celle du bonheur : qui est plus heureux, l'homme sauvage ou l'homme civilisé ? Diderot se garde de prononcer des certitudes et leur préfère des questions. Dans le *Fragment 2*, il semble favoriser un état intermédiaire hypothétique, alors que dans le *Fragment 12*, il se prononce en faveur de l'état civilisé en choisissant comme critère la longueur moyenne de la vie¹⁰¹⁰.

Diderot esquisse un portrait similaire du sauvage dans le livre VI de l'*Histoire* et constate la relativité des deux états. La discussion semble être occasionnée par le malaise de l'homme social, qui a un sentiment dominant de l'indépendance dompté par les contraintes.

Ce n'est pas toutefois que je préférasse l'état sauvage à l'état civilisé. C'est une protestation que j'ai déjà faite plus d'une fois. Mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que depuis la condition de la nature la plus brute jusqu'à l'état le plus civilisé, tout se compense à peu près, vices et vertus, biens et maux physiques¹⁰¹¹.

L'opinion qu'il exprime dans le livre XVII est différente : l'homme civilisé ne peut pas retourner à l'état de nature par sa propre volonté. C'est seulement la chute de tout son peuple ou une rupture proche de la folie qui peut l'y amener :

¹⁰⁰⁸ Pierre Berthiaume, « Raynal : rhétorique sauvage, l'Amérindien dans l'*Histoire des deux Indes* », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, p. 235-247. L'auteur précise qu'il ne distingue pas l'écriture de Raynal de celle des collaborateurs. Les affirmations de Berthiaume sur la représentation du sauvage chez Raynal sont ainsi souvent valables à Diderot, qui se charge des passages sur le caractère de l'homme sauvage.

¹⁰⁰⁹ Diderot utilise en grande partie l'information recueillie de Dieskau au Grandval en 1760. *Correspondance*, p. 301-306.

¹⁰¹⁰ *Fragments politiques* 2 et 12, p. 588-589 et p. 599-601.

¹⁰¹¹ Livre VI, chap. 23, p. 259. Diderot ne prend position ni pour le sauvage ni pour le civilisé dans le *Supplément* non plus. Les avantages et les inconvénients semblent se compenser.

si nous préférions notre état à celui des peuples sauvages, c'est par *l'impuissance où la vie civile nous a réduits*, de supporter certains maux de la nature, où le sauvage est plus exposé que nous ; c'est par l'attachement à certaines douceurs, dont l'habitude nous a fait un besoin¹⁰¹².

L'homme civilisé est toutefois tenté par le retour impossible à l'état de nature. Comme le dit B dans le *Supplément*, « on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville »¹⁰¹³. B, qui ne veut pas décider le débat sur le bonheur des sauvages et des civilisés, remarque simplement que la nostalgie est toujours pour un état primitif et non pas pour des jouissances inconnues et factices.

Le raisonnement de Diderot se base sur le constat que l'homme est un être sociable et que l'existence de l'état de nature pur est incertain¹⁰¹⁴. La vie d'un peuple sauvage ne signifie pas l'état de nature et les modèles hypothétiques déforment l'essentiel, comme le fait une représentation mécanique de la société dans laquelle les hommes seraient « des ressorts épars » :

C'est ainsi qu'on fait la satire des premiers fondateurs des nations, par la *supposition d'un état sauvage, idéal et chimérique*. Jamais les hommes ne furent isolés comme on les montre ici. Ils portèrent en eux un germe de sociabilité qui tendait sans cesse à se développer¹⁰¹⁵.

L'état de nature n'est peut-être qu'une supposition et Diderot parle plutôt des nations « encore à demi sauvages ». Il se montre pourtant plus critique envers les civilisés dans les éditions suivantes de l'*Histoire* que dans les *Fragments politiques*. La nature de l'homme est partout la même et « c'est dans la nature de l'homme qu'il faut chercher ses moyens de bonheur ». Mais, tandis que le sauvage peut pourvoir à ses besoins élémentaires et « ne souffre que les maux de la nature »¹⁰¹⁶, les grandes masses des peuples dits « civilisés » souffrent de l'oppression sociale. Les avantages d'un mode de vie aisé et confortable leur

¹⁰¹² Livre XVII, chap. 4, p. 25 (nos italiques).

¹⁰¹³ *Supplément*, p. 640.

¹⁰¹⁴ Jacques Proust remarque que l'interprétation historique de l'état de nature écarte progressivement l'interprétation idéale chez Diderot : l'état sauvage est donc une étape dans l'histoire de l'être humain et non pas une situation idyllique. Voir *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 416. Diderot refuse catégoriquement l'idée d'un état de nature idyllique dans la *Satire contre le luxe* (1767) et ne regarde comme avantageux ni la vie sauvage de « Jean-Jacques » ni le « bienheureux état de société ». *Satire contre le luxe à la manière de Perse*, DPV, tome XVI, p. 551.

¹⁰¹⁵ Livre XIX, chap. 2, p. 38-39 (nos italiques). Comme le note à juste titre Gerhardt Stenger, la société est consubstantielle aux hommes selon Diderot. *Op. cit.*, p. 294.

¹⁰¹⁶ Livre XVII, chap. 4, p. 23.

sont souvent inaccessibles et ne compensent pas les abus des priviléges¹⁰¹⁷. L'homme est donc un être qui souffre nécessairement mais « les maux de la nature » apaisés, il doit encore endurer ceux de la société et les commodités ne dédommagent qu'en partie des difficultés de la vie civilisée. Néanmoins, l'avis de Diderot est très complexe et les avantages ou inconvénients s'altèrent selon le point de vue. Une simple question – qui est plus heureux, le sauvage ou le civilisé ? – engendre une réflexion sur l'être humain et sur son statut social. Il ne porte pas de jugement mais incite le lecteur à se poser la question de son propre bonheur et son propos n'en devient que plus polémique.

Peuples civilisés, ce parallèle est sans doute affligeant pour vous, mais vous ne sauriez ressentir trop vivement les calamités sous le poids desquelles vous gémissiez. [...] Peut-être enfin parviendrez-vous à vous convaincre qu'ils ont leur source dans le dérèglement de vos opinions, dans les vices de vos constitutions politiques, dans les lois bizarres par lesquelles celles de la nature sont sans cesse outrageées¹⁰¹⁸.

Diderot exige en même temps un examen plus rigoureux du monde sauvage, qui se transforme rapidement depuis les premières explorations. La vie des habitants, changée par le contact avec les Européens, ne peut être observée que sur le terrain :

J'avertis cependant nos grands faiseurs de théories sur le monde et ses révolutions, que s'ils diffèrent plus longtemps de visiter les nouvelles contrées, ils perdront *le moment favorable aux observations*, le moment où l'image brute et sauvage de la nature n'a pas encore été tout à fait défigurée par les travaux des hommes policés¹⁰¹⁹.

Diderot établit un principe préalable ici : l'étude de l'homme doit être empirique et tenir compte du fait que le temps influe sur la variation géographique de l'espèce humaine. Le contact occasionné par les découvertes et les échanges plus fréquents modifient rapidement la face de la population et ceux qui la décrivent ne sont que rarement à la hauteur de cette tâche. Il conteste aussi la théorie de Rousseau : au lieu de construire un état sauvage hypothétique, il faudrait l'examiner en réalité.

¹⁰¹⁷ C'est Voltaire qui approche la condition des paysans et des sauvages mais « les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont libres, et nos sauvages n'ont pas même d'idée de la liberté ». Chap. 7, « Des sauvages », dans *Essai sur les mœurs*, tome I, p. 23.

¹⁰¹⁸ Livre XVII, chap. 4, p. 27.

¹⁰¹⁹ *Fragment politique* 8, p. 595 (nos italiques).

Diderot attaque les falsificateurs des témoignages et précise l'intérêt de cette étude : « Sans doute il est important aux générations futures de ne pas perdre le tableau de la vie et des mœurs des sauvages »¹⁰²⁰. Il espère repousser par ces connaissances les explications religieuses ou mythiques de la naissance des sociétés et nie l'origine divine des premiers législateurs, comme dans la *Philosophie des brames*. Mais il ne croit pas que cette étude soit menée à bien et termine le passage par un contraste singulier :

Cette découverte a déjà répandu de grandes lumières : mais elle n'est encore pour l'humanité que l'aurore d'un beau jour. [...] Quoi qu'il en soit, nous pouvons dire que c'est l'ignorance des sauvages qui a éclairé, en quelque sorte, les peuples policiés¹⁰²¹.

La conclusion est en même temps éthique : aucune nation n'a le droit de subjuguer un autre en le justifiant par une prétendue supériorité.

La réflexion théorique sur l'état sauvage s'enrichit par des descriptions tout à fait particulières trouvées dans les voyages et ces exemples servent dans la suite à former de nouvelles hypothèses. Chez les sauvages, tout art est une imitation fidèle de la nature et possède un sens immédiat, à l'opposé des arts raffinés des civilisés : « Leur chant, dit-on, est monotone. Mais ceux qui l'ont jugé tel, avaient-ils une oreille propre et faite à les bien entendre ? [...] Leurs danses sont presque toujours une image de la guerre, et communément exécutées les armes à la main¹⁰²². » Alors que la danse est une pure imitation chez les sauvages, elle perd ce caractère primitif chez les civilisés et élabore des signes codés. Diderot démontre à partir de cet exemple que l'évolution des arts suit toujours la même direction, du concret vers l'abstrait, de l'imitation pure vers l'imagination et le symbolique.

Diderot réfléchit également sur la condition des femmes chez les sauvages. Il réemploie l'histoire d'une Indienne d'Orénoque trouvée chez le jésuite Gumilla pour démontrer que le sort des femmes est encore plus malheureux chez les sauvages. Le père jésuite assure que les femmes d'Orénoque font mourir les filles à la naissance. Une d'elles jure au missionnaire qu'elle aurait préféré la mort à son sort et Diderot dirige ce discours contre la servitude des femmes en général¹⁰²³. Pourtant, son avis sur les femmes reste ambigu : il admet leur sensibilité mais affirme la supériorité tant physique que mentale des

¹⁰²⁰ Livre XV, chap. 4, p. 162.

¹⁰²¹ *Ibid.*, p. 162-163.

¹⁰²² *Ibid.*, p. 147.

¹⁰²³ Livre VII, chap. 17, p. 27-28 et *Sur les femmes*, dans *Œuvres*, tome I, p. 954.

hommes et considère que la soumission des femmes était générale dans tous les temps et tous les pays¹⁰²⁴. La femme est en même temps plus proche de la nature : « plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vrais sauvages en dedans »¹⁰²⁵.

Les relations de voyage rapportent des descriptions étonnantes, des observations bizarres ou invraisemblables qui laissent incrédule une partie du public. Diderot cherche à expliquer ces bizarreries ; les mutilations rituelles visent peut-être la conformité physique chez le même peuple :

Il est très vrai que les Hottentots n'ont qu'un testicule. On l'a souvent remarqué. Les mêmes vues d'utilité, la présence des mêmes périls, inspirent les mêmes moyens, et dans le fond des forêts, et dans la société. [...] Telle fut, selon toute apparence, la première origine de la plupart de ces usages singuliers que nous retrouvons chez les sauvages, et même dans les sociétés policées¹⁰²⁶.

L'exemple des Hottentots n'est pas un hasard. Il s'agit d'un peuple familier aux lecteurs des récits de voyage à l'époque parce que la plupart des voyageurs qui séjournent ou s'arrêtent au Cap en parlent. Les éléments récurrents des descriptions sont leur laideur, la répulsion qu'ils suscitent chez les Européens et leur caractère paisible¹⁰²⁷.

Le *Voyage de Hollande* contient quelques notes sur ce peuple. Diderot s'intéresse aux singularités et curiosités, comme leurs chants, le prétendu tablier des femmes ou la mutilation des hommes. Un voyageur anglais, Gordon, qu'il rencontre à La Haye, lui propose l'abbé de la Caille comme une source fiable au lieu du Hollandais Kolb¹⁰²⁸. Diderot note que, selon Gordon, les Hottentots ne sont pas stupides contrairement à ce que disent les relations et que le prétendu tablier des femmes est une partie des organes sexuels, alors que selon le docteur Robert, c'est simplement la peau du ventre à la suite de nombreuses grossesses. Diderot note les deux opinions dans le *Voyage* sans décider le débat, et il évoque cette discussion dans la lettre à Mme Necker comme l'exemple patent du fait que les voyageurs ne sont pas dignes de confiance¹⁰²⁹. Dans *l'Histoire des deux*

¹⁰²⁴ Livre VI, chap. 22, p. 250, « excepté aux îles Mariannes, on a trouvé la femme soumise à l'homme ».

¹⁰²⁵ Livre VII, chap. 17, p. 25 et *Sur les femmes*, p. 958.

¹⁰²⁶ Livre II, chap. 18, p. 237-238.

¹⁰²⁷ M. Duchet, *Anthropologie et histoire*, p. 33-34.

¹⁰²⁸ Il s'agit de la *Description du cap de Bonne-Espérance* de Peter Kolb (1741) et du *Journal historique* de l'abbé de la Caille (1763). *Voyage de Hollande*, p. 168, note 251. Le démenti de certaines descriptions commence à circuler ces années-là. Comme l'écrit Bernardin de Saint-Pierre en 1773 : « Quant au tablier des femmes hottentotes, c'est une fable dont tout le monde m'a attesté la fausseté ; elle est tirée du voyageur Kolben qui en est rempli. » *Voyage à l'île de France*, p. 212.

¹⁰²⁹ *Correspondance*, p. 1251.

Indes, il est plus près de Gordon et explique cette prétendue différence anatomique par le climat chaud.

Ce peuple africain, dont les traits physiques sont si disputés parmi les voyageurs, inspire à Diderot une harangue, proche des « Adieux du vieillard » du *Supplément*. Il plaint cette tribu parce que le mépris des Européens à leur égard sert de prétexte pour les opprimer. Le discours qu'il leur adresse dénonce la corruption apportée par les colonisateurs. Le passage ne manque pas d'effets stylistiques. Les explorateurs sont des « bêtes féroces » plus redoutables que celles de la forêt mais ils ont « la douceur peinte sur leurs visages »¹⁰³⁰. Le geste de l'amitié qu'ils font se transforme soudainement en attaque, le regard de l'humanité en cruauté. L'appel aux sauvages à tuer les troupes européennes doit en fait réveiller la conscience des lecteurs :

Et vous, cruels Européens, ne vous irritez pas de ma harangue. Ni l'Hottentot, ni l'habitant des contrées qui vous restent à dévaster ne l'entendront. Si mon discours vous offense, c'est que vous n'êtes pas plus humains que vos prédecesseurs ; c'est que vous voyez dans la haine que je leur ai vouée celle que j'ai pour vous¹⁰³¹.

Bien que l'état de nature soit remis en cause, Diderot pense pouvoir trouver des sociétés naturelles en Amérique du Sud. Il considère l'hospitalité des sauvages comme une qualité primitive de l'homme, primordiale dans les premiers liens entre les sociétés, et comme une preuve que l'homme est un être sociable : « La sainte hospitalité, éteinte partout où la police et les institutions sociales ont fait des progrès, ne se trouve plus que chez les nations sauvages et d'une manière plus marquée au Brésil que partout ailleurs¹⁰³². » D'après François Moureau, Diderot représente les Brésiliens par une mythologie primitiviste, pareille à celle du *Supplément* ; la seule différence avec les Tahitiens est le cannibalisme des sauvages brésiliens¹⁰³³. Les Européens ont abusé de l'hospitalité, ce qui amène Diderot à la condamnation sans appel des voyageurs et des explorateurs dans le même chapitre. La première admiration des sauvages pour les découvreurs s'explique non pas par la supériorité des Européens mais par un mouvement d'âme naturel. L'accueil désintéressé est pourtant momentané et disparaît vite. La vie des

¹⁰³⁰ Livre II, chap. 18, p. 240.

¹⁰³¹ *Ibid.*, p. 241.

¹⁰³² Livre IX, chap. 5, p. 248.

¹⁰³³ François Moureau, « Bois brésil, Amazones et rêveries coloniales : paradoxes brésiliens des Lumières françaises », dans *Vérité et littérature au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 218.

sauvages intéresse le Philosophe précisément parce qu'elle permet d'observer les rapports préhistoriques :

lorsque l'intérêt n'avait point encore préparé d'asile au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendants de l'homme accueilli acquittaient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaisait à raconter les marques de bienveillance qu'il avait reçues ; et la mémoire s'en perpétuait dans sa famille. Ces mœurs touchantes se sont affaiblies à mesure que la communication des peuples s'est facilitée¹⁰³⁴.

Les mœurs des sauvages prouvent pour Diderot que la vertu ne vient ni de la civilisation ni de l'éducation mais elle est un devoir universel. La réflexion sur le sauvage ne disparaît pas de sa pensée : il insère deux paraboles dans l'*Essai sur Claude et Néron* en commentant la philosophie morale de Sénèque. Le premier parle des Iroquois qui sauvent la vie des Européens naufragés même s'ils sont leurs ennemis ; le deuxième d'un nègre marron (c'est-à-dire échappé) qui se coupe le bras pour ne pas pouvoir pendre ses compagnons. Diderot garde le souvenir de ces histoires retenues pour l'*Histoire des deux Indes* et remarque dans l'*Essai* que la vertu existe nécessairement avant la morale¹⁰³⁵.

L'utilité des découvertes ? Exploration ou dévastation ?

La découverte du Nouveau Monde apparaît dans l'*Histoire des deux Indes* comme la plus importante révolution de l'histoire moderne, qui provoque le mouvement des hommes et des biens, l'instabilité des pouvoirs et le changement des mœurs. Diderot souligne le contraste entre le potentiel des continents nouvellement conquis et la perte de vigueur chez les Européens, entre les richesses que les nouvelles terres apportent et la corruption qu'elles subissent. La représentation du Nouveau Monde est parfois utopique : il pourrait devenir le foyer d'un monde nouveau.

Les mœurs de l'ancien continent changent après les découvertes mais cette transformation touche encore plus les habitants des régions devenues colonies. Diderot s'intéresse particulièrement aux descriptions des indigènes trouvés chez les voyageurs et à la nouvelle population. Les créoles attirent son attention comme une race particulière née de la rencontre des peuples et qui a un caractère physique et moral singulier. Le portrait

¹⁰³⁴ Livre IX, chap. 5, p. 248.

¹⁰³⁵ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1191. Voir également la *Réfutation d'Helvétius*, p. 684.

sans doute assez subjectif que Diderot donne des créoles permet une conclusion radicale sur le renouvellement qu'il faut attendre des Amériques et sur l'indépendance nécessaire des colons. Cela est toutefois projeté dans un futur lointain puisque le tableau actuel de leur vie est celui de la léthargie et des contradictions.

Diderot commence ce passage par une réflexion générale sur les rencontres des peuples : le mariage est la première alliance des nations et le mélange naturel est encouragé ou freiné par la politique selon ses vues. C'est dans la suite qu'il examine le cas particulier des créoles : le croisement des indigènes et des Européens fait naître « un caractère particulier » dont la description sera puisée « dans les écrits d'un observateur profond, qui nous a déjà fourni quelques particularités d'histoire naturelle »¹⁰³⁶. Le créole de Diderot est un être paradoxal : la force physique, la santé, la sensibilité, une intelligence naturelle, le goût des plaisirs se combinent avec la mollesse, l'inconstance, l'hésitation, le traitement cruel ou insensible des esclaves. Les femmes sont jolies et sensuelles mais elles abandonnent tôt l'éducation dont elles ne tirent aucun profit. Les hommes sont « bizarres, fantasques et d'une société peu goûtee en Europe »¹⁰³⁷. Ces oppositions de caractère sont dues à la richesse du climat tropical qui gâte les habitants, à l'administration du loin mais aussi à l'absurdité de l'esclavage qui engendre des cruautés¹⁰³⁸.

Dans l'édition de 1780, Diderot regarde les colonies de l'Amérique du Nord devenues indépendantes comme le pays de la liberté, le contrepoids aux monarchies européennes. L'affranchissement des colonies de la métropole permettrait la naissance de la démocratie ; les nouveaux États, libérés des contraintes, pourraient réaliser l'idéal politique du Philosophe. Mais cet idéal paraît trop lointain, trop précaire, même si Diderot semble espérer la naissance d'un pays libre.

Peuples de l'Amérique septentrionale, que l'exemple de toutes les nations qui vous ont précédés, et surtout que celui de la mère-patrie vous instruise. [...] Cherchez l'aisance et la santé dans le travail, la prospérité dans la culture des terres et les ateliers de l'industrie, la force dans les bonnes mœurs et dans la vertu. Faites prospérer les sciences et les arts, qui distinguent l'homme policé de l'homme sauvage¹⁰³⁹.

¹⁰³⁶ Livre XI, chap. 31, p. 316. Il s'agit du *Voyage à la Martinique* de Chanvalon. M. Duchet, *Diderot et l'Histoire des deux Indes*, p. 86, note 46.

¹⁰³⁷ Livre XI, chap. 31, p. 318.

¹⁰³⁸ *Ibid.*, p. 314-320. Le titre du chapitre est « Caractère des Européens établis dans l'archipel américain ».

¹⁰³⁹ Livre XVIII, chap. 52, p. 26.

La suite du passage avertit les colons devenus citoyens des dangers de la répartition inégale des richesses et de ceux de la politique des conquêtes, et réclame l'éducation publique et la tolérance.

Diderot parle même de la possibilité d'un renouvellement artistique venant de l'autre hémisphère. Il oppose le maniérisme des anciennes cultures à l'énergie des nouvelles civilisations. Il croit au progrès intellectuel des colons encouragé par l'indépendance et en espère la naissance des œuvres d'art : « Les ouvrages d'imagination et de goût ne tarderont pas à suivre ceux de raisonnement et d'observation. [...] Par un contraste singulier avec l'ancien monde, où les arts sont allés du midi vers le nord, on verra dans le nouveau, le nord éclairer le midi¹⁰⁴⁰. » Après la perte d'espoir dans la monarchie française, Diderot place ses espérances pour un moment dans l'Empire russe. Il s'enthousiasme encore pour la politique culturelle de l'impératrice en 1772, comme le prouve une de ses lettres à Falconet, qui comporte une idée voisine de celle du passage sur l'Amérique :

combien nous sommes changés ! Nous vendons nos tableaux et nos statues au milieu de la paix ; Catherine les achète au milieu de la guerre. Les sciences, les arts, le goût, la sagesse remontent vers le nord, et la barbarie avec tout son cortège descend au midi¹⁰⁴¹.

L'enthousiasme aboutit à la déception en cas de la Russie mais Diderot exprime ses espérances sur la liberté de l'Amérique du Nord encore une fois dans l'*Essai sur Claude et Néron*.

Mais, en dépit de ces espoirs, en dépit de l'énergie qui réside dans le Nouveau Monde, l'expansion est plutôt inutile ou néfaste. Diderot conteste le succès des découvertes et de la colonisation dans un passage écrit pour l'édition de 1780. Le mouvement colonial apparaît comme une illusion ou comme une piège ; « l'accroissement de puissance que la plupart des gouvernements de l'Europe se sont promis de leurs possessions dans le Nouveau Monde » a fait naître des erreurs, des crimes et des injustices. Les « établissements formés à si grands frais et avec tant de travaux dans un autre hémisphère »¹⁰⁴² doivent être détruits ou se libérer de la métropole plus ou moins tard. Le dernier chapitre de l'*Histoire* s'intitule « Réflexions sur le bien et le mal que la découverte du Nouveau Monde a fait à l'Europe ». Raynal détaille les avantages (perfection de la navigation et des sciences naturelles, richesses et commodités acquises, les voyages ont

¹⁰⁴⁰ Livre XVIII, chap. 32, p. 229-230.

¹⁰⁴¹ Le 17 avril, *Correspondance*, p. 1106.

¹⁰⁴² Livre XIII, chap. 1, p. 112-113.

inspiré la tolérance) mais ces avantages ne compensent pas les inconvénients. Diderot réfléchit sur les maux et abus : les principales accusations sont le dépeuplement violent de l'Amérique, le fanatisme des découvertes, la soif de l'or, l'esclavage (un crime dont la plupart de l'Europe s'est souillée) et les guerres. Il constate que les faits historiques permettent de considérer la colonisation comme un échec et non pas comme une gloire. Personne ne courrait le risque des découvertes s'il savait à l'avance les périls et les excès, même le lecteur doit en convenir : « Arrêtons-nous ici, et plaçons-nous au temps où l'Amérique et l'Inde étaient inconnues. [...] lis cette histoire [celui de l'exploration], et vois à quel prix la découverte t'en est promise¹⁰⁴³. » Cette pensée n'est pas exclusivement liée aux découvertes modernes : Diderot trouve la même volonté fatale de conquérir le monde en lisant Sénèque. L'homme curieux veut découvrir l'inconnu mais ce désir entraîne nécessairement l'envie illégitime de s'approprier, même violemment, des autres contrées.

La mer interdite à l'homme lui épargnerait la moitié de ses guerres. Si cette réflexion était vraie au temps de Sénèque, elle est évidente de nos jours. Nous allons chercher à travers les flots un nouveau monde à dévaster. Le beau texte pour faire honneur aux Anciens des découvertes des Modernes !¹⁰⁴⁴

Une des questions majeures des contributions de Diderot est l'avenir : l'histoire des colonies et du commerce renferme des leçons. Il ne s'agit aucunement de justifier l'expansion des nations européennes mais d'en observer les ressorts et les résultats. Diderot cherche à répondre à plusieurs questions dans l'*Histoire des deux Indes* : Quels étaient les droits des nations européennes dans le Nouveau Monde ? Comment en ont-elles usé ? Quels devraient être les principes inébranlables de leurs actions ? Comment sont les connaissances dont dispose la philosophie sur ces régions ? Le Nouveau Monde, tel quel apparaît chez Diderot dans l'*Histoire*, est un lieu particulier : un champ d'investigation pour la philosophie, l'espoir du renouvellement et la victime d'événements condamnables.

La réflexion de Diderot se situe en marge de l'histoire des voyages et des colonies. Elle évoque ainsi sa méthode dans les œuvres comme la *Réfutation d'Helvétius* ou les *Observations sur le Nakaz*, où il intègre sa pensée à un texte qui l'inspire et qu'il critique à la fois mais, dans l'*Histoire des deux Indes*, ses idées deviennent une partie organique de

¹⁰⁴³ Livre XIX, chap. 15, p. 310.

¹⁰⁴⁴ *Essai sur Claude et Néron*, p. 1223. Les mots en italiques sont cités de Sénèque.

l'ouvrage qui les accueille. Les voyages, que Diderot condamne parce qu'ils ont trop souvent servi la colonisation, ne constituent pas un sujet autonome de ses contributions ; il s'agit d'un thème lié aux autres sujets qu'il aborde, mais la critique des voyageurs et de leurs récits fait partie de la conception globale de ses interventions. Alors que les voyages constituent une étude synchronique, ils permettent à l'historien de reconstruire l'histoire proprement dite. La critique des sources est pourtant une étape nécessaire à ce travail. Raynal utilise des récits de voyage, des recueils ou des sources manuscrites. Diderot reprend des faits, des descriptions ou des anecdotes dans certains passages mais il les réemploie toujours selon l'image qu'il forme du commerce et des colonies.

Conclusion

Bien que le siècle des Lumières croie à l'utilité des voyages, Diderot adopte une attitude sceptique à cet égard et considère les voyages d'une manière critique. Il semble éprouver une gêne devant l'enthousiasme de ses contemporains et essaie de justifier cet avis dans nombre de ses œuvres. Même s'il accepte l'importance des voyages pour la connaissance de l'homme, il refuse l'idée que le voyage d'études et le voyage éclairé soient indispensables et déclare que la réflexion est égale, voire supérieure aux expériences du voyageur. Alors que les contemporains lisent avidement les récits de voyage, nous observons chez Diderot une lecture souvent rapide, accompagnée par une prédisposition critique : il est circonspect mais non pas indifférent envers la littérature des voyages.

Les idées sur les voyages, éparses dans l'œuvre de Diderot, forment un fil latent de sa pensée. Cette réflexion est intéressante surtout dans ses rapports avec d'autres sujets : l'Ailleurs et l'Autre, la théorie politique, le problème de l'accumulation des connaissances, les topoï littéraires, etc. Son analyse s'articule autour de trois points majeurs : autour de la figure du voyageur, autour des informations fournies par les voyages et autour des récits de voyage. Il pense que l'homme qui passe sa vie en voyage choisit un état dissipé qui, contrairement au travail sédentaire, ne fournit pas de connaissances fiables sur le monde et le déplacement constant empêche l'approfondissement des expériences. Diderot condamne la confiance que d'autres accordent trop facilement aux auteurs les plus lus : au lieu d'être séduit par les curiosités ou par un inconnu énigmatique, il demande de la rigueur dans la description. Le récit de voyage est un genre qui est lié par définition au point de vue de l'observateur, ce qui est forcément réducteur, sauf si le voyageur est un spectateur impartial ou si un témoignage est confirmé par un certain nombre d'autres.

Ce qui est novateur dans la conception de Diderot, c'est l'analyse « psychologique » du voyage qui cherche comment le désir de voyager naît et comment il influence la personnalité et la perception du voyageur. Le voyage est souvent le résultat de la vanité et de l'inconstance mais d'autres forces, plus positives, comme l'énergie et la curiosité, peuvent également le conduire. Le voyage relève à la fois du désir et de la peur : l'aspiration et le refus se mêlent dans les motivations. Le voyageur n'est pas nécessairement actif ; il est souvent guidé par des forces qu'il ne comprend pas ou il est incapable de dompter ses désirs.

Diderot est sensible à l'attrait esthétique des pays lointains mais c'est surtout un attrait imaginaire, comme le montre le *Supplément* ou la *Promenade Vernet*. Bien qu'il rejette le voyage continual, il trouve des exceptions à l'inutilité des voyages. L'idéal, comme pour Rousseau, serait le voyageur philosophe. Le voyage devrait être, comme pour les contemporains, une étude, une enquête et une interrogation philosophique. Quoique l'attitude critique soit une position fondamentale chez Diderot, il cherche des critères qui permettent de sélectionner les informations sûres dans les relations de voyage. La comparaison des sources est à la fois diachronique et synchronique : la multiplication des récits et le travail critique sur les textes rendent possible de distinguer le savoir vérifique des erreurs et, du moins théoriquement, acquérir des connaissances sûres.

L'analyse des œuvres de fiction nous a permis de suivre la question des voyages tout au long de la carrière de Diderot. *Les Bijoux indiscrets* et *Jacques le Fataliste* montrent le changement du rôle du voyage dans la fiction : il devient d'un simple sujet de satire un des éléments du refus de l'intrigue romanesque traditionnelle. Dans *L'Oiseau blanc*, comme dans *Les Bijoux indiscrets*, Diderot se moque de l'histoire racontée, des narrateurs et des personnages et la moquerie sur les voyages fait partie de ce procédé général. Alors que le voyage contribue à la critique du genre romanesque dans *Jacques le Fataliste*, le départ crée l'ailleurs moitié réel moitié imaginaire du dialogue philosophique dans le *Supplément*. Nous pouvons conclure que le voyage inspire les œuvres de fiction mûres d'une manière plus réfléchie que les œuvres de jeunesse : au lieu d'une simple satire, il concourt à former une interrogation philosophique et littéraire.

L'intérêt majeur du pays natal ne consiste pas uniquement dans la description de la réalité mais cette réalité devient l'arrière-plan de la fiction dans *Les Deux Amis de Bourbonne*. Diderot base la poétique du « conte historique » sur cette expérience : l'écrivain doit encadrer la fiction dans le réel, ce qui garantit la vraisemblance du récit. Les détails liés à un lieu et à une époque existants permettent de créer un récit imaginaire plus vrai que le récit purement factuel. Le décor langrois devient ainsi un élément fonctionnel du conte et de sa théorie.

La question du voyage est en même temps inséparablement liée à la théorie politique. Le voyage à la cour russe a particulièrement solidifié la conviction de Diderot contre toute forme de pouvoir absolu. Ce voyage est l'aboutissement d'une relation qui a commencé plus que dix ans auparavant et qui marque l'ensemble de sa pensée politique. Dans les *Observations sur le Nakaz*, il dénonce l'*Instruction* de Catherine II comme un projet de

prestige qui n'entreprend pas en réalité les réformes nécessaires. Cette œuvre, née après le voyage à Saint-Pétersbourg, plus audacieuse que les écrits antérieurs, permet de tirer des conclusions sur la véritable impression de Diderot sur la Russie. Les chapitres relatifs de l'*Histoire des deux Indes* résument l'ensemble de ses connaissances sur l'Empire. À partir de ses expériences, de ses lectures et des informations recueillies sur place, il constate brièvement mais catégoriquement que la Russie n'est pas un pays qui peut s'attendre à de vraies réformes parce que la voie choisie est erronée et trompeuse.

L'*Histoire des deux Indes* condense la critique du voyage et des voyageurs dans les œuvres antérieures et ce jugement s'intègre parfaitement dans la condamnation de la politique coloniale. La critique de Diderot est *a priori* et non pas conditionnelle : c'est l'idée de la conquête et de l'expansion qui était erronée. Voyager, découvrir, explorer et conquérir sont ainsi les différents stades de la même intention et ce dessein est en grande partie responsable des injustices du colonialisme.

Finalement, Diderot réfléchit non seulement sur l'utilité et sur les dangers des voyages mais aussi sur le récit de voyage. Il essaie ce genre dans deux petits ouvrages de circonstance et dans un texte politique. Dans le *Voyage de Hollande*, il reprend les thèmes traditionnels des voyages européens ; le « Préliminaire » propose de faire une enquête systématique sur ces sujets « classiques ». Diderot apprécie dans ce cas la redécouverte d'un univers culturel et l'approfondissement méthodique des connaissances. Comme le montre le *Supplément* et l'*Histoire des deux Indes*, le récit de voyage dans des pays lointains devrait être une interrogation sur l'homme et sur l'histoire de l'humanité. La différence entre le voyage européen et le voyage lointain est donc fondamentale : les méthodes et les questions posées ne sont pas les mêmes.

Comme nous l'avons démontré, Diderot culmine et renouvelle la critique des voyages et ouvre cette réflexion vers d'autres sujets. La méfiance de ses œuvres de jeunesse s'évolue vers une conception qui relie le voyage et la représentation de l'Autre. Ce n'est pas le déplacement en soi mais la réflexion sur l'Ailleurs qui est féconde pour l'esprit créateur. L'Ailleurs est une tentation pour l'homme sous plusieurs aspects – les questions qu'il soulève sont donc épistémologiques, esthétiques, historiques ou politiques ; c'est pourquoi la réflexion sur le voyage apparaît dans des contextes les plus divers. L'attrait de l'inconnu est le propre de l'homme mais cet attrait est trop ambigu pour ne pas influencer sa vision d'un monde nouveau : la rupture, les sentiments équivoques, le désir de retour changent facilement les actes et le récit du voyageur. Diderot réemploie donc la

notion du voyage dans sa perception de l'être humain, des sociétés et de l'histoire : le déplacement physique peut être néfaste précisément parce qu'il empêche le départ mental que nécessite la complexité de cette réflexion.

Annexe : les anecdotes des romans et des contes tirées des récits de voyage

Diderot note avec un intérêt particulier toutes les anecdotes qu'il entend en Hollande. Il est tout aussi sensible aux anecdotes trouvées chez les voyageurs ; il en insère plusieurs dans sa fiction. Ces histoires, détachées de leur premier contexte, gagnent un nouveau sens dans le texte de Diderot : elles sont des arguments plus forts que le serait une explication rationnelle.

L'histoire du *calzolaio*, insérée dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, est puisée dans le *Voyage en Espagne et en Italie* du père Labat (1730). Diderot compose l'*Entretien* par ajouts successifs à la trame principale et cette histoire est une des trois additions ultérieures¹⁰⁴⁵. Il s'agit d'un criminel « vertueux » et le père Labat, qui fait une escale à Messine, semble se laisser prendre aux histoires de brigands¹⁰⁴⁶. Dans l'*Entretien*, c'est le Frère qui tire de sa poche un livre au cours de la conversation et raconte aux autres cette anecdote d'après le père dominicain. Le *calzolaio* (savetier) est né vertueux mais, voyant la corruption de la cour sicilienne, il met la justice dans ses mains et exécute cinquante coupables après une enquête secrète. Chez le père Labat, le vice-roi récompense le *calzolaio* qui se défère lui-même, alors que les interlocuteurs de Diderot semblent ignorer ce dénouement¹⁰⁴⁷. Il cite toutefois le discours du savetier au vice-roi : « J'ai fait votre devoir. C'est moi qui ai condamné et mis à mort les scélérats que vous deviez punir. [...] J'ai été tenté de commencer par vous ; mais j'ai respecté dans votre personne le maître auguste que vous représentez¹⁰⁴⁸. »

Diderot intègre l'anecdote au dialogue et l'histoire trouvée dans le *Voyage* de Labat se double de l'interprétation des interlocuteurs¹⁰⁴⁹. Les trois personnages arrivent à des conclusions différentes et le Frère demande finalement au Philosophe un jugement pour l'affaire, qui propose un paradoxe : il condamnerait le vice-roi à prendre la place du savetier et le savetier à prendre la place du vice-roi.

¹⁰⁴⁵ Maurice Roelens, « L'art de la digression dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants* », *Europe*, janvier – février 1963, p. 175-176.

¹⁰⁴⁶ Hélène Tuzet, *La Sicile au XVIII^e siècle vue par les voyageurs étrangers*, Strasbourg, Éditions P. H. Heitz, 1955, p. 5, p. 19.

¹⁰⁴⁷ M. Roelens, « L'art de la digression », p. 180.

¹⁰⁴⁸ *Entretien d'un père avec ses enfants*, p. 492-493.

¹⁰⁴⁹ Selon Pierre Chartier, cette histoire, éloignée temporellement et spatialement du premier cas de conscience de l'*Entretien*, témoigne d'un souci abstrait de démonstration. Voir « La loi du père : étude de l'*Entretien d'un père avec ses enfants* », *RDE*, n° 24, 1998, p. 84-85.

Diderot emprunte l'histoire de Romano et de Testalunga, insérée dans *Les Deux Amis de Bourbonne*, au *Voyage en Sicile* de Johann Hermann Riedesel, publié en 1771 et traduit en français en 1773. Le sujet de cette anecdote, comme celui des *Deux Amis*, est l'amitié sincère qui demande des sacrifices. Les ressemblances avec l'histoire première ne peuvent pas passer inaperçues : Romano et Testalunga sont des bandits comme Olivier et Félix et l'un d'eux meurt pour sauver l'autre¹⁰⁵⁰. Comme la première version des *Deux Amis de Bourbonne* date de 1770, Diderot a ajouté ce paragraphe plus tard.

Selon Friedrich Bassenge, la source de Diderot est probablement l'original en allemand de Riedesel parce que la traduction française est plus verbeuse et distingue plus clairement les personnages dans la dernière phrase¹⁰⁵¹. Diderot fusionne en fait l'emprisonnement de Romano et de Testalunga, probablement à cause d'une inattention mais peut-être parce que par ce changement l'anecdote ressemble plus à l'histoire des *Deux Amis de Bourbonne*. Déjà la source tend à idéaliser les bandits siciliens, en soulignant le refus de trahir leurs compagnons pour sauver leur propre vie¹⁰⁵². Nous sommes justement à l'époque où la Sicile entre dans le parcours des voyages d'Italie et se révèle un lieu pittoresque et romanesque. La Sicile était très peu visitée avant 1767 mais elle est entourée des légendes du brigandage¹⁰⁵³. L'original dans le récit de voyage de Riedesel sert à illustrer le caractère des Siciliens, inquiets et impatients mais capables de faire des actes héroïques rares¹⁰⁵⁴ et le voyageur vante l'amitié fidèle de Romano¹⁰⁵⁵.

L'histoire du renégat d'Avignon, une des plus connues du *Neveu de Rameau*, doit peut-être aussi aux voyages. Ce renégat trahit son bienfaiteur juif en volant sa fortune et en le dénonçant à l'Inquisition. Les chercheurs ont longtemps hésité sur les sources de Diderot, l'événement leur semblant invraisemblable à Avignon. Morris Wachs a précisé l'origine historique de l'anecdote : le personnage réel était le père Mecenati, carmélite d'origine italienne ; le fait s'est passé vers 1731. Diderot a pu recueillir l'anecdote par trois sources : l'ambassadeur de Frédéric II à Vienne rapporte le crime que Mecenati a commis envers son protecteur juif de Lisbonne, l'histoire se trouve dans un périodique de Leipzig, *Der Neue Pitaval*, mais ce sont seulement les *Voyages en différents pays de l'Europe* de

¹⁰⁵⁰ *Les Deux Amis de Bourbonne*, p. 443.

¹⁰⁵¹ Friedrich Bassenge, « The Testalunga-Romano episode in the later editions of *Les Deux Amis de Bourbonne* », *DS*, n° X, 1968, p. 22. Diderot a pu entendre parler du livre de Riedesel par Grimm ou Meister. *Ibid.*, p. 17-18.

¹⁰⁵² Cité par Friedrich Bassenge, *ibid.*, p. 14-15.

¹⁰⁵³ H. Tuzet, *op. cit.*, p. 5, p. 209.

¹⁰⁵⁴ F. Bassenge, art. cité, p. 15.

¹⁰⁵⁵ H. Tuzet, *op. cit.*, p. 209.

Pilati, publiés en 1777, qui contiennent un détail important chez Diderot, notamment que l'escroc feint de changer sa religion pour gagner la confidence de sa victime. Diderot a pu lire l'histoire dans Pilati mais il a également pu entendre parler de l'événement de Grimm ou au cours de son voyage en Hollande et en Russie en 1773-74¹⁰⁵⁶.

Le *Voyage de Hollande* laisse quelques traces dans la fiction de Diderot, comme l'histoire de Vanderveld qu'il réécrit dans *Le Neveu de Rameau*, ou l'influence de la savante hollandaise, Anne-Marie van Schurman, sur la Mlle de La Chaux de *Ceci n'est pas un conte*¹⁰⁵⁷. Diderot note l'anecdote de Vanderveld dans le chapitre « De la magistrature » du *Voyage* et l'insère dans *Le Neveu* en 1774 comme l'histoire du juif d'Utrecht. L'affaire dont il entend parler pendant son séjour à La Haye est celle d'un homme riche qui accepte la femme de son serviteur quand une courtisane célèbre le refuse. Le maître ne veut pas payer son serviteur, qui amène l'affaire devant le tribunal et avoue qu'il a reçu une lettre de change pour céder sa femme pour une nuit à son maître. Le tribunal les condamne à une amende tous les deux. Les personnages de l'histoire sont identifiés à partir du dossier judiciaire, conservé à La Haye¹⁰⁵⁸.

Dans le *Voyage de Hollande*, l'événement se passe à La Haye et non pas à Utrecht. L'homme en question est « un particulier nommé Vander-Veld »¹⁰⁵⁹ et non pas « un juif opulent et dissipateur », un des anciens maîtres du Neveu. Il est possible que ce changement soit dû à une contamination entre Vanderveld et Isaac Pinto, ami de Diderot, de qui parle le *Voyage* immédiatement après l'épisode en question¹⁰⁶⁰. En effet, la copie de Saint-Pétersbourg du *Voyage* introduit l'anecdote par la phrase suivante : « L'affaire qui suit, et dans laquelle le bailli est intervenu, fut jugée la veille de mon départ »¹⁰⁶¹. Nous lisons immédiatement après la fin de l'épisode : « Ce juif Pinto que nous avons connu à Paris et à La Haye, a passé deux ou trois fois par les pattes du bailli, et malgré sa vieillesse, je ne le crois pas encore à l'abri de cet accident »¹⁰⁶². Les scandales de Pinto rendent possible en effet une confusion avec le maître de l'anecdote lors d'une relecture hâtive des notes.

¹⁰⁵⁶ Morris Wachs, « The Identity of the renégat d'Avignon in the *Neveu de Rameau* », *SVEC*, n° 90, Oxford, VF, 1972, p. 1747-1756.

¹⁰⁵⁷ L. L. Bongie, art. cité, p. 289.

¹⁰⁵⁸ Voir Jean de Booy, dans *Voyage de Hollande*, p. 207-208, note 128.

¹⁰⁵⁹ *Voyage de Hollande*, p. 103.

¹⁰⁶⁰ L. L. Bongie, art. cité, p. 289. Ajoutons que c'est Jean Fabre qui signale pour la première fois cette contamination.

¹⁰⁶¹ *Voyage de Hollande*, p. 103.

¹⁰⁶² *Ibid.*, p. 104.

Le *Voyage de Hollande* rapporte l'événement avec des noms concrets, ce qui disparaît dans *Le Neveu*. Il le raconte brièvement mais d'une manière structurée : le serviteur ne révèle la vérité qu'à la troisième confrontation devant le tribunal. L'anecdote du *Neveu* est écrite également d'une manière brève et concise. Rameau se réjouit de la mésaventure de son ancien maître, de l'avidité du serviteur et du fait que maître et serviteur sont démasqués en même temps.

Références bibliographiques

Abréviations

| | |
|--------------|---|
| <i>CAIEF</i> | <i>Cahiers de l'Association internationale des études françaises</i> |
| <i>DHS</i> | <i>Dix-huitième siècle</i> |
| <i>DPV</i> | <i>Œuvres complètes</i> , éd. de H. Dieckmann, J. Proust et P. Vernière |
| <i>DS</i> | <i>Diderot Studies</i> |
| <i>RDE</i> | <i>Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie</i> |
| <i>RHLF</i> | <i>Revue d'histoire littéraire de la France</i> |
| <i>RLC</i> | <i>Revue de littérature comparée</i> |
| <i>PUF</i> | Presses Universitaires de France |
| <i>PUV</i> | Presses Universitaires de Vincennes |
| <i>SVEC</i> | <i>Studies on Voltaire and the Eighteenth Century</i> |
| <i>VF</i> | The Voltaire Foundation |

Éditions citées des œuvres de Diderot

Œuvres complètes, éd. de Herbert Dieckmann, Jacques Proust et Paul Vernière, Paris, Hermann, 1975-, 25 vol. parus.

Œuvres, éd. de Laurent Versini, Paris, Robert Laffont, 1994-1997, 5 vol. (coll. Bouquins).

Œuvres philosophiques, éd. de Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1964.

Œuvres politiques, éd. de Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1964.

Inédits de Diderot, dans Herbert Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul*, Genève, Droz, 1951.

Œuvres de Diderot citées

Bijoux indiscrets (Les), texte établi par Jean Macary, introduction et notes d'Aram Vartanian, dans *Œuvres complètes*, tome III, Fiction I, Paris, Hermann, 1978.

Contributions à RAYNAL, Guillaume Thomas, *Histoire philosophique et politique de l'Etablissement et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, Neuchâtel – Genève, 1783.

- Correspondance*, dans *Œuvres*, tome V, Paris, Robert Laffont, 1997.
- Deux Amis de Bourbonne (Les)*, dans *Œuvres complètes*, tome XII, Fiction IV, Paris, Hermann, 1989.
- Discours sur la poésie dramatique*, dans *Œuvres esthétiques*, éd. de Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1968.
- Éléments de physiologie*, dans *Œuvres*, tome I, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994.
- Entretien d'un père avec ses enfants*, dans *Œuvres complètes*, tome XII, Fiction IV, Paris, Hermann, 1989.
- Essais sur la peinture*, dans *Œuvres*, tome IV, Esthétique, Paris, Robert Laffont, 1996.
- Essai sur les règnes de Claude et de Néron, et sur les mœurs et écrits de Sénèque pour servir d'introduction à la vie de ce philosophe*, dans *Œuvres*, tome I, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994.
- Fragments politiques*, dans *Œuvres*, tome III, Politique, Paris, Robert Laffont, 1995.
- « Itinéraire du voyage en Russie », dans Herbert Dieckmann, *Inventaire du fonds Vandeul et inédits de Diderot*, Genève, Droz, 1951, p. 263-278.
- Jacques le Fataliste et son maître*, éd. de Jacques Proust, dans *Œuvres complètes*, tome XXIII, Fiction V, Paris, Hermann, 1981.
- Mélanges pour Catherine II*, dans *Œuvres*, tome III, Politique, Paris, Robert Laffont, 1995.
- Notes écrites de la main d'un souverain à la marge de Tacite ou Principes de politique des souverains*, dans *Œuvres*, tome III, Politique, Paris, Robert Laffont, 1995.
- Observations sur le Nakaz*, dans *Œuvres*, tome III, Politique, Paris, Robert Laffont, 1995.
- Oiseau blanc, conte bleu (L')*, éd. de Jean-Louis Leutrat, dans *Œuvres complètes*, tome III, Fiction I, Paris, Hermann, 1978.
- Pensées sur l'interprétation de la nature*, dans *Œuvres philosophiques*, éd. de Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1964.
- Plan d'une université*, dans *Œuvres*, tome III, Politique, Paris, Robert Laffont, 1995.
- Princesse d'Ashkoff (La)*, dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Critique II, Paris, Hermann, 1984, p. 374-383.
- Promenade du Sceptique (La)*, dans *Œuvres*, tome I, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994.
- Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme*, texte établi par Roland Desné, Didier Kahn et Annette Lorenceau, commentaire de Roland Desné et de Gerhardt Stenger, dans *Œuvres complètes*, tome XXIV, Idées VI, Paris, Hermann, 2004.

Regrets sur ma vieille robe de chambre, ou Avis à ceux qui ont plus de goût que de fortune (Fragment du Salon de 1769), dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Critique II, Paris, Hermann, 1984.

Rêve de d'Alembert (Le), dans *Œuvres*, tome I, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994.

Salon de 1761, dans *Œuvres*, tome IV, Esthétique, Paris, Robert Laffont, 1996.

Salon de 1765, dans *Œuvres complètes*, tome XIV, Beaux-arts I, Paris, Hermann, 1984.

Salon de 1767, texte établi par Annette Lorenceau, commentaire d'Else Marie Bukdahl et de Michel Delon, dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Beaux-arts III, Paris, Hermann, 1990.

Salon de 1769, dans *Œuvres*, tome IV, Esthétique, Paris, Robert Laffont, 1996.

Satire contre le luxe à la manière de Perse, dans *Œuvres complètes*, tome XVI, Beaux-arts III, Paris, Hermann, 1990, p. 549-557.

Supplément au Voyage de Bougainville, éd. par le Centre d'Étude du XVIII^e siècle de Montpellier, dans *Œuvres complètes*, tome XII, Fiction IV, Paris, Hermann, 1989.

Sur les femmes, dans *Œuvres*, tome I, Philosophie, Paris, Robert Laffont, 1994.

Voyage à Bourbonne, à Langres et autres récits, éd. d'Anne-Marie Chouillet, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989.

Voyages à Bourbonne et à Langres, éd. de Rosalind Lefebvre et de Jean Varloot, dans *Œuvres complètes*, tome XXII, Idées V, Paris, Hermann, 2000.

Voyage de Hollande, texte établi par Didier Kahn et Annette Lorenceau, commentaire de Jean Th. de Booy et de Madeleine van Strien-Chardonneau, dans *Œuvres complètes*, tome XXIV, Idées VI, Paris, Hermann, 2004.

Voyage en Hollande et dans les Pays-Bas autrichiens, éd. d'Yves Benot, Paris, Maspero, 1982 (coll. La Découverte).

Articles de l'*Encyclopédie* écrits par Diderot

Art. « Agnus Scythicus », « Angleterre », « Ansico », « Asiatiques », dans *Œuvres complètes*, tome V, *Encyclopédie I*, Paris, Hermann, 1976, p. 285-289, p. 380-381, p. 400-401, p. 513-523.

Art. « Brachmanes », « Bramines », « Chinois », dans *Œuvres complètes*, tome VI, *Encyclopédie II*, Paris, Hermann, 1976, p. 225-228, p. 411-433.

Art. « Humaine, espèce », « Impartiale », « Japonais », dans *Œuvres complètes*, tome VII, *Encyclopédie III*, Paris, Hermann, 1976, p. 431-442, p. 451-462, p. 504-505.

Art. « Malabares », « Zend Avesta », dans *Œuvres complètes*, tome VIII, *Encyclopédie IV*, Paris, Hermann, 1976, p. 5-16, p. 447-462.

Comptes rendus dans la *Correspondance littéraire*

Histoire civile et naturelle du royaume de Siam par M. Turpin, dans *Œuvres complètes*, tome XX, Critique III, Paris, Hermann, 1995, p. 576-577.

Histoire de la Russie de Lomonosov (1766), dans *Œuvres complètes*, tome XVIII, Critique II, Paris, Hermann, 1984, p. 353-354.

Voyage autour du monde, Par la frégate du roi La Boudeuse, la flûte L'Étoile en 1766, 1767, 1768, 1769, sous le commandement de M. de Bougainville, éd. par le Centre d'Étude du XVIII^e siècle de Montpellier, dans *Œuvres complètes*, tome XII, Fiction IV, Paris, Hermann, 1989.

Voyage d'Italie de Cochin (Le), éd. par Jacques Chouillet, dans *Œuvres complètes*, tome XIII, Critique I, Paris, Hermann, 1980, p. 35-40.

Autres sources

« Arrêt de la Cour de Parlement », dans Raynal, *Histoire des deux Indes*, Neuchâtel – Genève, 1783, tome X, p. 127-150.

BACON, Francis, « Des Voyages », dans *Essais*, trad. de l'anglais par Maurice Castelain, Paris, Aubier, Éditions Montaigne, 1964, p. 91-95.

BAYLE, Pierre, art. « Brachmanes », dans *Dictionnaire historique et critique*, tome II, Amsterdam, 1734, p. 123-128.

BERNARDIN de SAINT-PIERRE, Henri, *Voyage à l'île de France, Un officier du roi à l'île Maurice, 1768-1770*, Paris, Maspero, 1983 (coll. La Découverte).

BERNIER, François, *Voyages de François Bernier, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, Contenant la Description des Etats du Grand Mogol*, tome I-II, Amsterdam, chez Paul Marret, 1710.

BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de, *Voyage autour du monde par la frégate la Boudeuse et la flûte l'Étoile*, Paris, Maspero, 1980 (coll. La Découverte).

DACHKOVA, Ekaterina Romanovna, *Mémoires de la princesse Daschkoff, dame d'honneur de Catherine II, impératrice de toutes les Russies*, éd. de Pascal Poutremoli, Paris, Mercure de France, 1989.

- DELEURY, Guy, éditeur, *Le Voyage en Inde, Anthologie des voyageurs français (1750-1820)*, Paris, Robert Laffont, 1991 (coll. Bouquins).
- HALHED, Nathaniel, *Code des loix des Gentoux, ou Régemens des brames, traduit de l'Anglois, d'après les Versions faites de l'original écrit en Langue Samskrete*, trad. par J. B. Robinet, Paris, 1778.
- JANIÇON, François-Michel, *État présent de la République des Provinces-Unies*, La Haye, 1729-1730.
- LECOMTE, Louis, *Un jésuite à Pékin, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*, Paris, Phébus, 1990.
- Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères. Mémoires des Indes*, tome XIII-XIV, Toulouse, chez Noël-Étienne Sens, 1810.
- LUCIEN de SAMOSATE, *Histoire véritable*, trad. par Perrot d'Ablancourt, dans *Voyages aux pays de nulle part*, Paris, Robert Laffont, 1990 (coll. Bouquins).
- MAISTRE, Xavier de, *Voyage autour de ma chambre*, Éditions Mille et Une Nuits, 2000.
- MONTAIGNE, Michel de, « De la vanité », dans *Essais*, Livre III, Paris, Garnier Flammarion, 1979, p. 159-214.
- MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat, *Lettres persanes*, éd. par Philip Stewart et Catherine Volpilhac-Augier, dans *Œuvres complètes*, tome I, Oxford, VF, 2004.
- MONTESQUIEU, *Voyages*, dans *Œuvres complètes*, éd. de Roger Caillois, tome I, Paris, Gallimard, 1949 (coll. La Pléiade).
- MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, dans *Œuvres complètes*, tome II, Paris, Gallimard, 1951 (coll. La Pléiade).
- MURALT, Béat Louis de, *Lettres sur les Anglois et les François et sur les Voyages (1728)*, éd. par Charles Gould et Charles Oldham, Paris, Honoré Champion, 1933.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, dans *Œuvres politiques*, Paris, Bordas, 1989 (coll. Classiques Garnier).
- ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, Paris, Garnier Flammarion, 1966.
- SÉNÈQUE, *Lettres 28 et 104*, trad. du latin par Henri Noblot, dans *Entretiens, Lettres à Lucilius*, éd. de Paul Veyne, Paris, Robert Laffont, 1993 (coll. Bouquins), p. 669-670, p. 998-1005.
- VANDEUL, Angélique de, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. Diderot*, dans Diderot, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Hermann, 1975.
- VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, dans *Mélanges*, Paris, Gallimard, 1961 (coll. La Pléiade).

VOLTAIRE, *Traité sur la tolérance*, dans *Mélanges*, Paris, Gallimard, 1961 (coll. La Pléiade).

VOLTAIRE, *Lettre d'un Turc sur les fakirs et sur son ami Bababec*, dans *Romans et contes*, éd. d'Henri Bénac, Paris, Garnier Frères, 1960, p. 476-478.

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, tome I-II, éd. de René Pomeau, Paris, Garnier Frères, 1963.

Articles de l'*Encyclopédie*

JAUCOURT, Louis de, art. « Fable », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une Société de gens de lettres*, tome VI, Neufchastel, 1756, p. 342.

JAUCOURT, Louis de, art. « Provinces-Unies », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XIII, Neufchastel, 1765, éd. en fac-simile, Stuttgart, 1967, p. 519-522.

JAUCOURT, Louis de, art. « Voyage », « Voyageur », dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, tome XVII, Neufchastel, 1765, éd. en fac-simile, Stuttgart, 1967, p. 476-477.

Littérature critique

Les voyages au XVIII^e siècle

ADAMS, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1962.

BOURGUET, Marie-Noëlle, art. « Voyages et voyageurs », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, sous la dir. de Michel Delon, Paris, PUF, 1997, p. 1092-1095.

BROC, Numa, « Voyageurs français en Chine. Impressions et jugements », *DHS*, n° 22, 1990, numéro spécial « L'œil expert : voyager, explorer », p. 39-49.

CHESSEX, Pierre, art. « Grand Tour », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 518-521.

DOIRON, Normand, « L'art de voyager, Pour une définition du récit de voyage à l'époque classique », *Poétique*, n° 73, 1988, p. 83-108.

- FAESSEL, Sonia, « Entre récit de voyage et littérature », dans *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998, p. 305-321.
- GUYOT, Alain, « Bernardin de Saint-Pierre : du voyageur récalcitrant au voyageur immobile », *Revue des Sciences Humaines*, n° 245, janvier – mars 1997, p. 111-127.
- KROELL, Anne, « Les voyages », dans *L'Inde et la France, Deux siècles d'histoire commune, XVII^e-XVIII^e siècles*, sous la dir. de Philippe Le Tréguilly et Monique Morizé, Paris, CNRS Éditions, 1995, p. 75-84.
- LE GOFF, Jean-Pascal, « Les fleurs d'Akiaki : un épisode du voyage de Bougainville », *DHS*, n° 22, 1990, numéro spécial « L'œil expert : voyager, explorer », p. 171-184.
- LE PICHON, Alain, art. « Tavernier », dans *Dictionnaire des Littératures de langue française*, tome III, sous la dir. de J.-P. Beaumarchais, Daniel Couty et Alain Rey, Paris, Bordas, 1984, p. 2271-2272.
- LOUGH, John, « Encounters between British travellers and eighteenth-century French writers », *SVEC*, n° 245, Oxford, VF, 1986, p. 1-90.
- MOUREAU, François, « Présentation », *DHS*, n° 22, 1990, numéro spécial « L'œil expert : voyager, explorer », p. 5-12.
- POMEAU, René, « Voyages et lumières dans la littérature française du XVIII^e siècle », *SVEC*, n° 57, Oxford, VF, 1967, p. 1269-1289.
- ROCHE, Daniel, *Humeurs vagabondes, De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Paris, Fayard, 2003.
- STRIEN-CHARDONNEAU, Madeleine van, *Le Voyage de Hollande : récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1795*, *SVEC*, n° 318, Oxford, VF, 1994.
- TROUSSON, Raymond, *Voyages aux pays de nulle part, Histoire littéraire de la pensée utopique*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.
- TUZET, Hélène, *La Sicile au XVIII^e siècle vue par les voyageurs étrangers*, Strasbourg, Éditions P. H. Heitz, 1955.
- VIBART, Éric, *Tahiti, naissance d'un paradis au siècle des Lumières*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1987.
- WOLFZETTEL, Friedrich, *Le Discours du voyageur. Le récit de voyage en France du Moyen Age au XVIII^e siècle*, Paris, PUF, 1996.

Histoire des idées

- BIES, Jean, *Littérature française et pensée hindoue, Des origines à 1950*, Paris, C. Klincksieck, 1974.
- CORBIN, Alain, *Le Territoire du vide, L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988.
- DEPRUN, Jean, *La Philosophie de l'inquiétude en France au XVIII^e siècle*, Paris, J. Vrin, 1979.
- DUCHET, Michèle, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, François Maspero, 1971.
- FUMAROLI, Marc, *Quand l'Europe parlait français*, Paris, Éditions de Fallois, 2001.
- GILOT, Michel, « Des îles et des hommes au XVIII^e siècle », dans *Impressions d'îles*, sous la dir. de Françoise Létoublon, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, p. 79-92.
- MORAVIA, Sergio, *Philosophie et géographie à la fin du XVIII^e siècle*, SVEC, n° 57, Oxford, VF, 1967.
- STEWART, Philip, « Iles ironiques », dans *Impressions d'îles*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1996, p. 271-280.
- TODOROV, Tzvetan, *Nous et les autres, La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989.
- VOLPILHAC-AUGER, Catherine, « De Montausier à Mirabeau : un siècle d'institution du prince », Actes du colloque *L'Institution du prince au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2003, p. 1-11.

Genres et formes littéraires

- BROOKS, Bill, « The uses of parody in French eighteenth-century prose fiction », SVEC, n° 323, Oxford, VF, 1994, p. 1-130.
- DRUJON, Fernand, *Les Livres à clef*, Paris, Édouard Rouveyre, 1888.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.
- MONTANDON, Alain, *Le Roman au XVIII^e siècle en Europe*, Paris, PUF, 1999.
- MORTIER, Roland, « Pour une poétique du dialogue : essai de théorie d'un genre », dans *Literary Theory and Criticism, Presented to René Wellek*, sous la dir. de Joseph P. Strelka, Bern, Peter Lang, 1984, p. 457-474.

MORTIER, Roland, art. « Dialogue », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 328-333.

ROELENS, Maurice, « Le dialogue philosophique, genre impossible ? L'opinion des siècles classiques », *CAIEF*, n° 24, 1972, p. 43-58.

SANGSUE, Daniel, « Le récit de voyage humoristique (xvii^e – xix^e siècles) », *RHLF*, n° 101, 2001, p. 1139-1162.

SERMAIN, Jean-Paul, *Le Singe de don Quichotte : Marivaux, Cervantès et le roman postcritique*, SVEC, n° 368, Oxford, VF, 1999.

SOUILLER, Didier, *Le Roman picaresque*, Paris, PUF, 1980 (coll. « Que sais-je »).

Sur d'autres auteurs contemporains

BAKER, Felicity, « L'esprit de l'hospitalité chez Émile », *Romantisme*, n° 4, 1972, p. 90-95.

COULET, Henri, « Présentation », dans Lahontan, *Dialogues de M. le baron de Lahontan et d'un Sauvage dans l'Amérique*, Paris, Desjonquères, 1993, p. 7-23.

PROUST, Jacques, « Préface », dans Bougainville, *Voyage autour du monde*, Paris, Gallimard, 1982.

VERSINI, Laurent, « Présentation », dans Duclos, *Les Confessions du comte ****, Paris, Desjonquères, 1992.

Biographies de Diderot et approche biographique

DECRON, Benoît, « Diderot et Langres », dans *Les Visages de Denis Diderot*, Paris – Langres, 1994, p. 67-74.

STENGER, Gerhardt, « L'horreur des voyages », *Magazine littéraire*, n° 391, 2000, p. 30-32.

TROUSSON, Raymond, *Denis Diderot ou le vrai Prométhée*, Paris, Tallandier Éditions, 2005.

VENTURI, Franco, « La vieillesse de Diderot », *RDE*, n° 13, 1992, p. 9-30.

VERSINI, Laurent, *Denis Diderot, alias Frère Tonpla*, Paris, Hachette, 1996.

WILSON, Arthur M., *Diderot, Sa vie et son œuvre*, trad. de l'anglais par G. Chahine, A. Lorenceau et A. Villelaur, Paris, Laffont-Ramsay, 1985.

Diderot, esthétique et influences

- AUGUSTYN, Joanna, « Subjectivity in the Fictional Ruin : The Caprice Genre », *Romanic Review*, vol. 91, novembre 2000, p. 433-457.
- BUSNELLI, Manlio D., *Diderot et l'Italie, Reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, réimpression de l'édition de Paris, 1925.
- CAIRA-PRINCIPATO, Mara, art. « Chine », dans *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 211-213.
- CHOUILLET, Jacques, *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Paris, Armand Colin, 1973.
- CHOUILLET, Jacques, *Diderot, poète de l'énergie*, Paris, PUF, 1984.
- CHOUILLET, Jacques, « La Promenade Vernet », *RDE*, n° 2, 1987, p. 122-163.
- COHEN, Huguette, « Diderot et les limites de la littérature dans les *Salons* », *DS*, n° XXIV, 1991, p. 25-45.
- COHEN, Huguette, « Diderot and the image of China in eighteenth-century France », *SVEC*, n° 242, Oxford, VF, 1986, p. 219-232.
- DÉDEYAN, Charles, *L'Angleterre dans la pensée de Diderot*, Paris, Centre de Documentation Universitaire, 1957-58.
- DESNÉ, Roland, « Diderot et la mer », dans *La Mer au siècle des encyclopédistes*, sous le dir. de Jean Balcou, Paris – Genève, Champion – Slatkine, 1987, p. 103-112.
- KOSEKI, Takeshi, « Diderot et le confucianisme, Autour du terme *Ju-kiao* de l'article *Chinois », *RDE*, n° 16, 1994, p. 125-131.
- MARCHAL, France, *La Culture de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999.
- MORTIER, Roland, *La Poétique des ruines en France : ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974.
- NIKLAUS, Robert, art. « Angleterre », dans *Dictionnaire de Diderot*, sous la dir. de Roland Mortier et de Raymond Trousson, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 28-30.
- STRUGNELL, Anthony, « L'Anglais selon Diderot ou la fin d'une manie », dans *L'Encyclopédie, Diderot, l'esthétique, Mélanges en hommage à Jacques Chouillet*, Paris, PUF, 1991, p. 89-98.

Correspondance

BOILLEAU, Anne-Marie, *Liaison et liaisons dans les lettres de Diderot à Sophie Volland*, Paris, Honoré Champion, 1999.

CHOUILLET, Jacques, *Denis Diderot – Sophie Volland, Un dialogue à une voix*, Paris, Champion, 1986.

PÉROL, Lucette, « Lettres de Diderot sur son voyage », dans *Voyage à Bourbonne, à Langres et autres récits*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1989, p. 107-111.

RICHARD, Odile, « De la lettre à la Rêverie : Diderot randonneur de l'esprit dans les *Lettres à Sophie Volland* », *RDE*, n° 29, 2000, p. 71-83.

Romans, contes et entretiens

ANDERSON, David L., « The Polly Baker Digression in Diderot's *Supplément au Voyage de Bougainville* », *DS*, n° XXVI, 1995, p. 15-27.

BASSENGE, Friedrich, « The Testalunga-Romano episode in the later editions of *Les Deux Amis de Bourbonne* », *DS*, n° X, 1968, p. 13-22.

BEEHARRY-PARAY, Geeta, « *Les Bijoux indiscrets* de Diderot : pastiche, forgerie ou charge du conte crébillonien », *DS*, n° XXVIII, 2000, p. 21-37.

CHARTIER, Pierre, « La loi du père : étude de l'*Entretien d'un père avec ses enfants* », *RDE*, n° 24, 1998, p. 39-100.

CHOUILLET, Jacques, « Jacques le fataliste et son cheval », *RDE*, n° 3, 1987, p. 64-70.

COHEN, Huguette, *La Figure dialogique dans Jacques le fataliste*, *SVEC*, n° 162, Oxford, VF, 1976.

CRONK, Nicholas, « *Jacques le Fataliste et son Maître* : Un roman quichottisé », *RDE*, n° 23, 1997, p. 63-78.

DELON, Michel, « Introduction », dans Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, Paris, Gallimard, 2002, p. 7-25.

DIDIER, Béatrice, *Jacques le Fataliste et son maître de Diderot*, Paris, Gallimard, 1998.

EHRARD, Jean, « Diderot conteur : la subversion du conte moral », dans *L'Invention littéraire au XVIII^e siècle : fictions, idées, société*, Paris, PUF, 1997, p. 147-161.

GILOT, Michel, « Humour et rigueur dans *Jacques le Fataliste* », dans *Diderot, Autographes, copies, éditions*, Saint-Denis, PUV, 1987, p. 143-160.

- GREENBERG, Irwin L., « The Supplément au Voyage de Bougainville and Chapter XVIII of the *Bijoux indiscrets* », *Kentucky Romance Quarterly*, n° XV, 1968, p. 231-236.
- HARTMANN, Pierre, « Les Adieux du Vieillard comme anamorphose littéraire (Contribution à une lecture critique du Supplément au Voyage de Bougainville) », *RDE*, n° 16, 1994, p. 61-70.
- « Introduction » par le Centre d'Étude du XVIII^e siècle de Montpellier, dans Diderot, *Œuvres complètes*, tome XII, Paris, Hermann, 1989, p. 355-383 et p. 499-507.
- LEUTRAT, Jean-Louis, « L'histoire de Mme de La Pommeraye et le thème de la jeune veuve », *DS*, n° XVIII, 1975, p. 121-137.
- MARCIL, Yasmine, « Tahiti entre mythe et doute. Les comptes rendus du récit de voyage de Bougainville », dans *Miroirs de textes, Récits de voyage et intertextualité*, Nice, Publications de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998, p. 257-269.
- MARTEL, Jacinthe, « De la curiosité dans *Les Bijoux indiscrets* : propositions de lecture », *DS*, n° XXV, 1993, p. 74-88.
- MORTIER, Roland, « L'unité de caractère dans les romans et les contes de Diderot », *RHLF*, n° 3, 2003, p. 669-682.
- MYLNE, Vivienne, OSBORNE, Janet, « Diderot's early fiction : *Les Bijoux indiscrets* et *L'Oiseau blanc* », *DS*, n° XIV, 1971, p. 143-166.
- PAPIN, Bernard, *Sens et fonction de l'utopie tahitienne dans l'œuvre politique de Diderot*, *SVEC*, n° 251, Oxford, VF, 1988.
- PROUST, Jacques, « Introduction », dans Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*, *Œuvres complètes*, tome XXIII, Paris, Hermann, 1981, p. 3-20.
- PRUNER, Francis, *L'Unité secrète de Jacques le Fataliste*, Paris, Lettres Modernes, Minard, 1970.
- ROELENS, Maurice, « L'art de la digression dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants* », *Europe*, janvier – février 1963, p. 172-182.
- SCHWARTZ, Leon, « Diderot's Equine Symbolism », *DS*, n° XVI, 1973, p. 241-251.
- SMIETANSKI, Jacques, *Le Réalisme dans Jacques le Fataliste*, Paris, Nizet, 1965.
- TERRASSE, Jean, *Le Temps et l'Espace dans les romans de Diderot*, *SVEC*, n° 379, Oxford, VF, 1999.
- TERRASSE, Jean, « La Contamination des genres chez Diderot : contes, nouvelles, entretiens ou dialogues philosophiques ? », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 13, n° 2-3, 2001, p. 279-300.

VARTANIAN, Aram, « Introduction », dans Diderot, *Les Bijoux indiscrets, Œuvres complètes*, tome III, Paris, Hermann, 1978, p. 3-30.

VESELY, Jindrich, « Diderot et la mise en question du roman ‘réaliste’ du XVIII^e siècle », dans *Denis Diderot, 1713-1784*, sous la dir. d’Anne-Marie Chouillet, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1985, p. 261-265.

WERNER, Stephen, « Diderot’s first anti-novel : *Les Bijoux indiscrets* », *DS*, n° XXVI, 1995, p. 215-228.

WACHS, Morris, « The Identity of the renégat d’Avignon in the *Neveu de Rameau* », *SVEC*, n° 90, Oxford, VF, 1972, p. 1747-1756.

Histoire des deux Indes et autres textes politiques

BERTHIAUME, Pierre, « Raynal : rhétorique sauvage, l’Amérindien dans l’*Histoire des deux Indes* », dans *L’Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, sous la dir. de Hans-Jürgen Lüsebrink et d’Anthony Strugnell, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 231-249.

COURTNEY, C. P., « L’art de la compilation de l’*Histoire des deux Indes* », dans *L’Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 307-323.

D’SOUZA, Florence, « À la recherche de textes indiens », *DHS*, n° 28, 1996, p. 111-124.

DUCHET, Michèle, « Bougainville, Raynal, Diderot et les sauvages du Canada, Une source ignorée de l’*Histoire des deux Indes* », *RHLF*, n° 63, 1963, p. 228-236.

DUCHET, Michèle, *Diderot et l’Histoire des deux Indes ou l’Ecriture Fragmentaire*, Paris, Nizet, 1978.

ETTE, Ottmar, « Diderot et Raynal : l’œil, l’oreille et le lieu de l’écriture dans l’*Histoire des deux Indes* », dans *L’Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 385-407.

GOGGI, Gianluigi, « La méthode de travail de Raynal dans l’*Histoire des deux Indes* », dans *L’Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie*, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 325-356.

JIMACK, Peter, « Deux modèles de réécriture : la Compagnie anglaise des Indes (livre III) et les jésuites au Paraguay (livre VIII) », dans *L’Histoire de deux Indes : réécriture et polygraphie*, *SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 157-172.

- KHADAR, Hédia, « Diderot et le dossier de la Compagnie des Indes », dans *Transactions of the Eighth International Congress on the Enlightenment, SVEC*, n° 304, Oxford, VF, 1992, p. 1259-1263.
- KIEFFER, Jean-Luc, *Anquetil-Duperron, L'Inde en France au XVIII^e siècle*, Paris, « Les Belles Lettres », 1983.
- MALL, Laurence, « Une autobiolecture : *l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* de Diderot », *DS*, n° XXVIII, 2000, p. 111-122.
- MARTIN-HAAG, Eliane, « Diderot, interprète de Raynal », dans *Raynal, de la polémique à l'histoire*, sous la dir. de Gilles Bancarel et de Gianluigi Goggi, Oxford, VF, 2000, p. 187-195.
- MOUREAU, François, « Bois brésil, Amazones et rêveries coloniales : paradoxes brésiliens des Lumières françaises », dans *Vérité et littérature au XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 209-222.
- OTTAVIANI, Thierry, « L'histoire chez Diderot », *RDE*, n° 30, 2001, p. 81-92.
- PROUST, Jacques, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, Armand Colin, 1967.
- STENGER, Gerhardt, *Nature et liberté chez Diderot après l'Encyclopédie*, Paris, Universitas, 1994.
- STRUGNELL, Anthony, « Dialogue et désaccord idéologiques entre Raynal et Diderot : le cas des Anglais en Inde », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie, SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 409-422.
- STRUGNELL, Anthony, « Textes et prétextes : réception et réécriture françaises des textes anglais sur l'Inde au XVIII^e siècle », dans *L'Usage de l'Inde dans les littératures française et européenne (XVIII^e-XX^e siècles)*, Paris – Pondicherry, Kailash Editions, 2006, p. 23-35.
- VOLPILHAC-AUGER, Catherine, « Double lecture, double écriture : les *Principes de politique des souverains* de Diderot », *RDE*, n° 17, 1994, p. 69-81.
- VOLPILHAC-AUGER, Catherine, art. « Essai sur les règnes de Claude et de Néron », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 179-181.

Sur Diderot et la Russie

- CLAUDON-ADHÉMAR, Catherine, CLAUDON, Francis, « Le *Voyage en Sibérie* de Chappe d'Auteroche », *DHS*, n° 22, 1990, numéro spécial « L'œil expert : voyager, explorer », p. 61-71.

- DULAC, Georges, « Diderot et deux académiciens de Pétersbourg », *Europe*, n° 661, mai 1984, p. 84-93.
- DULAC, Georges, « Le discours politique de Pétersbourg », *RDE*, n° 1, 1986, p. 32-58.
- DULAC, Georges, « Pour reconstruire l'histoire des *Observations sur le Nakaz* », dans *Éditer Diderot, SVEC*, n° 254, Oxford, VF, 1988, p. 467-514.
- DULAC, Georges, « Un nouveau La Mettrie à Pétersbourg : Diderot vu de l'Académie impériale des sciences », *RDE*, n° 16, 1994, p. 19-30.
- DULAC, Georges, « La circulation des thèmes et des fragments entre l'*Histoire des deux Indes* et les *Observations sur le Nakaz* de Diderot », dans *L'Histoire des deux Indes : réécriture et polygraphie, SVEC*, n° 333, Oxford, VF, 1995, p. 371-384.
- DULAC, Georges, « Dans quelle mesure Catherine II a-t-elle dialogué avec Diderot ? », dans *Catherine II et l'Europe*, sous la dir. d'Anita Davidoff, Paris, Institut d'Études Slaves, 1997, p. 149-161.
- DULAC, Georges, art. « Catherine II », « Russie », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 96-98, p. 458-60.
- LIZÉ, Émile, « Mémoires inédits de Diderot à Catherine II », *DHS*, n° 10, 1978, p. 191-222.
- MONNIER, André, « Catherine II pamphlétaire : l'*Antidote* », dans *Catherine II et l'Europe*, Paris, Institut d'Études Slaves, 1997, p. 53-60.
- MORTIER, Roland, art. « Plan d'une université », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 403-405.
- PROUST, Jacques, « Diderot et l'expérience russe : un exemple de pratique théorique au XVIII^e siècle », *SVEC*, n° 94, Oxford, VF, 1976, p. 1777-1800.
- REBEJKOW, Jean-Christophe, « Diderot lecteur de *L'Esprit des lois* de Montesquieu dans les *Observations sur le Nakaz* », *SVEC*, n° 319, Oxford, VF, 1994, p. 295-312.
- VERNIÈRE, Paul, « Introduction » aux *Entretiens avec Catherine II*, dans Diderot, *Œuvres politiques*, Paris, Classiques Garnier, 1964, p. 213-219.
- VERNIÈRE, Paul, « Diderot et la réalité russe », dans *Lumières ou clair-obscur ?*, Paris, PUF, 1987, p. 318-329.

Voyage en Hollande, Voyage à Bourbonne, Voyage à Langres

- BENOT, Yves, « Introduction », dans Diderot, *Voyage en Hollande*, Paris, Maspero, 1982 (coll. La Découverte), p. 5-20.

- BONGIE, Lawrence L., « Diderot, the *Voyage en Hollande...* and Diderot », dans *Voltaire and his world : Studies presented to W. H. Barber*, Oxford, VF, 1985, p. 273-291.
- BONGIE, Lawrence L., art. « Voyage en Hollande », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 530-531.
- BRUGMANS, Henri L., « Autour de Diderot en Hollande », *DS*, n° III, 1961, p. 55-71.
- BRUGMANS, Henri L., « Diderot, le *Voyage en Hollande* », dans *Connaissance de l'étranger : mélanges offerts à la mémoire de Jean-Marie Carré*, Paris, Didier, 1964, p. 151-163.
- CHARLIER, Gustave, « Diderot et la Hollande », *RLC*, n° 21, 1947, p. 190-229.
- CHOUILLET, Anne-Marie, art. « Voyages à Bourbonne, à Langres », dans *Dictionnaire de Diderot*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 531-533.
- HASQUIN, Hervé, « Politique, économie et démographie chez Diderot : aux origines du libéralisme économique et démocratique », dans *Thèmes et Figures du Siècle des Lumières*, Genève, Droz, 1980, p. 107-122.
- STRUGNELL, Anthony, *Diderot's Politics. A Study of the Evolution of Diderot's Political Thought after the Encyclopédie*, The Hague, Martinus Nijhoff, 1973.

Table des matières

| | |
|--|----|
| <i>Introduction</i> | 1 |
| <i>La réflexion sur les voyages au xviiie siècle : enthousiasme pour leur rôle formateur ou scepticisme sur leur utilité ?</i> | 5 |
| <i>Le voyage, sa notion, ses formes, ses apparitions dans l'œuvre de Diderot</i> | 14 |
| Deux prédecesseurs sceptiques..... | 14 |
| Le « voyageur par état » : une image résolument négative..... | 16 |
| Savants, diplomates, agents coloniaux..... | 23 |
| Les voyages lointains ou le voyage comme problème philosophique chez Diderot..... | 27 |
| Le voyage en Europe et ses champs d'intérêt chez Diderot..... | 33 |
| L'Italie, un rendez-vous manqué..... | 34 |
| L'Angleterre ou l'enquête politique sans voyager..... | 38 |
| Comment voyager ? Le « Préliminaire » du <i>Voyage de Hollande</i> | 41 |
| Le voyage de formation du futur souverain..... | 47 |
| <i>Le voyage dans les œuvres de fiction de Diderot</i> | 50 |
| <i>L'Oiseau blanc, conte bleu : la première critique du voyageur « menteur »</i> | 50 |
| <i>Les Bijoux indiscrets : représentation satirique des voyages</i> | 54 |
| Les sources des Bijoux indiscrets : pastiche, parodie et satire chez Diderot..... | 55 |
| L'île de Cycophile : les voyages de découverte tournés en dérision..... | 56 |
| D'autres usages singuliers des habitants de l'île : un miroir de la cour..... | 60 |
| La formation du jeune Sélim..... | 62 |
| Un témoignage obscène des voyages : « Le bijou voyageur »..... | 66 |
| Peut-on parler de véritables voyages dans <i>Les Bijoux indiscrets</i> ?..... | 68 |
| <i>Voyage et réflexion philosophique : le Supplément au Voyage de Bougainville</i> | 69 |
| Le Compte rendu du Voyage autour du monde..... | 69 |
| Questions génériques et rapports intertextuels dans le Supplément au Voyage de Bougainville..... | 72 |
| Images du voyageur : le « Jugement du Voyage de Bougainville »..... | 75 |
| Tahiti : l'île réelle et l'île imaginaire dans le Supplément..... | 80 |
| La condamnation des explorateurs : « Les Adieux du vieillard »..... | 83 |
| Dialogues dans le Supplément : confrontation des civilisations et mise en cause des conventions..... | 85 |
| <i>Le Tahiti de Diderot et l'île de Cycophile</i> | 91 |
| <i>Jacques le Fataliste et son maître : présence et absence du voyage</i> | 95 |
| Refus d'une intrigue créée à partir des incidents de la route..... | 96 |
| Quelques interprétations du voyage de Jacques et de son maître..... | 97 |

| | |
|--|-----|
| <i>Voyage et genres romanesques : références et refus.....</i> | 99 |
| <i>Voyage et intrigue romanesque négative.....</i> | 101 |
| <i>Quel but du voyage ?.....</i> | 102 |
| <i>Voyage et parole : deux procédés analogues.....</i> | 104 |
| <i>L'auberge du Grand-Cerf.....</i> | 107 |
| <i>Le rôle du cheval : références littéraires et incidents imprévus.....</i> | 109 |
| <i>Le voyage dans Jacques le Fataliste comme dans un roman-feuilleton.....</i> | 111 |
| <i>La fin du voyage.....</i> | 112 |
| <i>Diderot et le voyage en chambre – l'expérience du paysage et réflexion philosophique</i> | 115 |
| <i>Les retours au pays natal et leur influence sur l'œuvre.....</i> | 127 |
| <i>Voyage à Bourbonne : une digression philosophique.....</i> | 130 |
| <i>Voyage à Langres : une ville déjà lointaine.....</i> | 132 |
| <i>Le « paysage » champenois et Les Deux Amis de Bourbonne.....</i> | 133 |
| <i>Le Voyage de Hollande : Diderot et l'essai du récit de voyage.....</i> | 137 |
| <i>Les séjours aux Pays-Bas et la genèse de l'ouvrage.....</i> | 137 |
| <i>De la lettre au récit de voyage.....</i> | 139 |
| <i>Sources et emprunts : la méthode de Diderot.....</i> | 141 |
| <i>L'influence d'une image répandue : la Hollande à l'esprit des Français au xviiie siècle...145</i> | 145 |
| <i>Un pays rendu fertile par l'intelligence humaine.....</i> | 148 |
| <i>Le Voyage et la critique du stathoudérat.....</i> | 151 |
| <i>Monarchie et république : un miroir de la France.....</i> | 154 |
| <i>Un thème particulier : les habitants, les mœurs.....</i> | 160 |
| <i>Le Hollandais commerçant.....</i> | 164 |
| <i>Rencontres, visites, distractions.....</i> | 167 |
| <i>Une touche propre à Diderot dans le Voyage : les anecdotes.....</i> | 172 |
| <i>Le voyage à Saint-Pétersbourg et l'œuvre politique de Diderot.....</i> | 177 |
| <i>L'intérêt pour la Russie et les circonstances du voyage.....</i> | 178 |
| <i>Le séjour pétersbourgeois et la Correspondance.....</i> | 186 |
| <i>Les ouvrages relatifs à la Russie : une critique de plus en plus claire.....</i> | 195 |
| <i>De la théorie à la réalité.....</i> | 197 |
| <i>Une enquête interrompue.....</i> | 201 |
| <i>La Russie et le modèle occidental.....</i> | 210 |
| <i>Le véritable diagnostic et les symptômes de crise : les Principes de politique des souverains et les Observations sur le Nakaz.....</i> | 211 |
| <i>La conclusion : « Sur la civilisation de la Russie ».....</i> | 216 |
| <i>L'Histoire des deux Indes : la dernière mise en cause des voyages.....</i> | 221 |
| <i>Le voyageur, un informateur suspect.....</i> | 223 |

| | |
|---|------------|
| L'historien philosophe et les relations de voyage..... | 229 |
| Le commerce et son rôle dans la transformation du monde..... | 233 |
| Les injustices commises sur l'autre hémisphère : la réflexion sur les droits de colonisation | 237 |
| L'histoire des colonies et l'étude des mœurs..... | 246 |
| La Chine, l'exemple d'une nation sage ?..... | 250 |
| L'Inde ou la législation orientale..... | 258 |
| Principes et lois : la théorie des trois codes confirmée..... | 262 |
| Le monde sauvage..... | 265 |
| L'utilité des découvertes ? Exploration ou dévastation ?..... | 272 |
| Conclusion..... | 277 |
| <i>Annexe : les anecdotes des romans et des contes tirées des récits de voyage.....</i> | 281 |
| Références bibliographiques..... | 285 |
| Éditions citées des œuvres de Diderot..... | 285 |
| Œuvres de Diderot citées..... | 285 |
| Autres sources..... | 288 |
| Littérature critique..... | 290 |
| Table des matières..... | 301 |